

Frédégonde

Bernet, Anne

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANNE BERNET

FRÉDÉGONDE

ÉPOUSE DE CHILPÉRIC I^{ER}



HISTOIRE
DES
REINES
DE
FRANCE

Pygmalion

ANNE BERNET

FRÉDÉGONDE

ÉPOUSE DE CHILPÉRIC I^{ER}



HISTOIRE
DES
REINES
DE
FRANCE

Pygmalion

ANNE BERNET

*Histoire
des Reines de France*

FRÉDÉGONDE

Épouse de Chilpéric I^{er}



Pygmalion

Anne Bernet

Frédégonde

Épouse de Chilpéric I^{er}

Pygmalion

Collection : Souverains et Souveraines de France

Maison d'édition : Flammarion

© 2012, Pygmalion, département de Flammarion

Dépôt légal : février 2012

ISBN numérique : 978-2-7564-1740-0

ISBN du pdf web : 978-2-7564-1741-7

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 978-2-7564-0178-2

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

Présentation de l'éditeur :

Paysanne gauloise sans fortune, belle, intelligente et d'une farouche volonté, Frédégonde séduit Chilpéric, fils du roi franc Clotaire. En 568, elle devient reine de Neustrie. Mais elle doit mener une lutte implacable pour survivre et conserver, après le meurtre de son mari, le royaume à son fils, Clotaire II. Face à elle, sa belle-soeur, la reine Brunehilde (Brunehaut) d'Austrasie. Entre les deux régentes, le combat devient sans merci.

Maltraitée par les historiens, Frédégonde n'avait pas fait l'objet d'une grande biographie. Reprenant toutes les sources disponibles, Anne Bernet trace le portrait d'une femme singulièrement forte, qui usa de toutes les armes à sa disposition pour défendre les siens. Sans scrupules mais avec une habileté et une détermination qui forcent

l'admiration.

Du même auteur

Les grandes heures de la Chouannerie, Librairie Académique Perrin, 1993.

Bernadette Soubroux, Librairie Académique Perrin, 1994. Presses Pocket, 1995. Tempus, 2008. Traduit en italien.

Clovis et le baptême de la France, Clovis, 1995.

Madame de Sévigné, Librairie Académique Perrin, 1996. Prix Gabrielle d'Estrées, 1997.

Saint Martin, l'apôtre des Gaules, Clovis, 1996.

Les Navires de Pierre. La route d'Avallon, tome 1. Roman pour adolescents, Clovis, 1996.

Enquête sur les Anges, Librairie Académique Perrin, 1997. Traduit en allemand et en portugais.

Le Fléau de Dieu. La route d'Avallon, tome 2, Clovis, 1997.

Mémoires de Ponce Pilate, Plon, 1998. Prix de l'Académie de Bretagne, 1999. Traduit en allemand, portugais, espagnol, grec, russe, lituanien. Presses Pocket, 2000.

Saint Ambroise, Clovis, 1999.

Histoire générale de la Chouannerie, Librairie Académique Perrin, 2000. Grand prix catholique de littérature, 2001.

Brutus, Librairie Académique Perrin, 2001. Traduit en russe.

La geste chouanne de Monsieur de La Varende, Association Présence de La Varende, 2001.

La vie cachée de Catherine Labouré, Librairie Académique Perrin, 2001. Traduit en italien.

Les Gladiateurs, Librairie Académique Perrin, 2002. Traduit en estonien.

Saint Jérôme, Clovis, 2002. Prix Renaissance, 2003.

Les Chrétiens dans l'empire romain, Librairie Académique Perrin, 2003.

Saint Grégoire le Grand, Clovis, 2004.

Jérôme Lejeune, Presses de la Renaissance, 2004.

Charette, Librairie Académique Perrin, 2005.

Clotilde, Pygmalion, 2006.

Le carrefour de la Belle Étoile, Antée, 2006.

Les chrétientés d'Afrique, Éditions de Paris, 2006.

Radegonde, Pygmalion, 2007.

Les enfants du Palatin. Le signe de l'Ichtus, tome 1, Clovis, 2007.

Titus Clemens. Le signe de l'Ichtus, tome 2, Clovis, 2008.

Le mystère du quatrième archange, Éditions de Paris, 2009.

Les prisonniers des îles. Le signe de l'Ichtus, tome 3, Clovis, 2009.

Notre-Dame en France, Éditions de Paris, 2010.

Prix Saint-Louis 1999 pour l'ensemble de son œuvre.

FRÉDÉGONDE

Épouse de Chilpéric I^{er}

Prologue

La reine morte

Noyés sous la brume de ce début d'automne 569¹, la Seine, ses méandres, ses ponts, et les toits de Rouen demeuraient invisibles. Le brouillard effaçait tout, jusqu'aux contours des bâtiments voisins, jusqu'aux arbres du jardin ; étouffait les rumeurs ordinaires du palais où, pourtant, serviteurs et esclaves s'activaient bien avant l'aube.

La femme en éprouva un malaise diffus, ne voulut pas y prêter attention. Depuis un an maintenant qu'elle vivait ici, l'Espagnole ne s'était toujours pas faite à cet endroit, au climat de la Francia du Nord. Ni aux Francs.

Sa maîtresse non plus qui n'avait qu'un désir : s'en aller, fuir loin de ce pays, de ces gens, et du mari que la raison d'État lui avait imposé. Voilà quelques jours, prenant sur elle, elle avait osé aller le trouver, lui avait demandé de mettre un terme à une union qui n'était, elle l'avait compris trop tard, à ses dépens, qu'une comédie. Il l'avait écoutée sans l'interrompre, lui avait répondu sans élever la voix, ce qui n'était guère dans les habitudes de cette brute. Plus expérimentée, une autre se fût méfiée de ce changement soudain d'attitude. Mais la reine Galswinthe gardait, à vingt-cinq ans, beaucoup de naïveté²... Elle était sortie de cet entretien troublée, presque émue, prête à croire que son mari se repentait de son attitude envers elle, des affronts répétés qu'il lui avait fait endurer au cours des mois écoulés. Il lui avait juré, avec de grands et solennels serments, qu'il ne recommencerait point...

La nourrice ne croyait guère à ces promesses-là, surtout quand elles venaient d'un homme comme le roi Chilpéric. L'an passé, quand il l'avait épousée solennellement selon tous les rites romains et devant

l'évêque de Rouen, Prétextat, n'avait-il pas déjà juré à Galswinthe qu'il n'aurait pas d'autre femme qu'elle, qu'il lui serait fidèle jusqu'à ce que la mort vînt les séparer³ ? Eh bien, il n'avait pas été long à montrer le cas qu'il faisait de ses engagements ! Il fallait être candide comme elle, voire encore amoureuse, pour prêter foi à de tels discours !

Sans doute le lui avait-elle dit, s'autorisant de leur longue affection, de leur intimité si ancienne, si forte qu'elle avait pu, seule ou presque de la suite espagnole qui accompagnait la princesse, demeurer auprès d'elle dans son nouveau royaume⁴.

Galswinthe n'avait pas tenu compte de ses avertissements. Au demeurant, le pouvait-elle ? Isolée, sans amis, sans soutien, elle n'avait à alléguer que des usages, des droits dont Chilpéric se contremoqueait. Quant à s'en aller, comme elle l'avait envisagé, l'entreprise, sans l'accord du roi, ou sans une pression extérieure, relevait de la folie. Alors, parce qu'elle n'avait pas le choix, et qu'elle voulait espérer, elle avait choisi de croire, contre tout bon sens, aux regrets de son époux, à ses protestations d'amour qui, pourtant, sonnaient faux. Si elle lui donnait un enfant, l'avenir s'éclaircirait ; elle en était sûre.

La nourrice avait-elle eu la cruauté de lui dire que, pour devenir mère, il convenait au préalable de ramener son mari dans son lit ? Or Chilpéric ne couchait plus avec sa femme. Sans beauté, sans charme, sans caractère, sans expérience des hommes ni de l'amour, Galswinthe n'avait pas su se l'attacher, encore moins le retenir. Quoi d'étonnant alors à ce qu'elle dormît seule ?

Cela aussi expliquait le silence pesant, l'impression de vide qui régnaient dans les vastes salles et les corridors déserts menant aux appartements de la reine. Quand le roi occupait la chambre conjugale, sa présence occasionnait un tourbillon de bruit et de mouvement. Domestiques, antrustions chargés de veiller à sa sécurité rapprochée et qui dormaient devant sa porte, sans parler des chiens de chasse qui l'accompagnaient partout, créaient autour de lui un tumulte incessant. Lui absent, la vie même semblait avoir déserté cette partie du palais.

Bien que le jour commençât paresseusement à poindre, il faisait très sombre dans le couloir. Étonnée, puis alarmée, la nourrice prit conscience de la cause véritable de son sentiment de malaise : au cours de la nuit, l'on avait laissé s'éteindre toutes les torchères des appartements royaux, les plongeant dans l'obscurité. Elle chercha des yeux une servante, un valet à réprimander pour cette négligence

incroyable, n'en trouva aucun.

Le cœur brusquement affolé, elle courut vers la porte de la chambre, frappa, au cas, improbable, où Chilpéric se fût trouvé là ; n'obtint aucune réponse. Entra.

Ici aussi, il faisait sombre, ce qui l'empêcha d'apercevoir aussitôt le désordre de la pièce, les meubles renversés, les bibelots brisés sur le sol. Ici aussi, le silence était absolu. Elle courut vers le lit. Et hurla.

Au milieu des couvertures de fourrures et des draps déchirés éclaboussés de sang, la reine Galswinthe gisait à demi nue, un lacet encore noué autour de son cou, mais, sans doute parce qu'elle se débattait avec l'énergie du désespoir, c'est au poignard que ses agresseurs l'avaient achevée...

I

Une fille de rien

Elle n'est rien. Les autres le lui ont fait comprendre dès sa plus tendre enfance et – à quoi bon le nier ? – cette évidence l'a toujours révoltée.

Elle n'est rien parce qu'elle est pauvre. Elle n'est rien parce qu'elle est paysanne. Elle n'est rien parce qu'elle n'est pas franque¹.

Où est-elle née ? À quelle date ? Elle ne le dira jamais, peut-être pour l'excellente raison qu'elle-même l'ignore. C'était, sans doute, au début des années 540², quelque part dans le Nord-Ouest de la Gaule.

Ses parents ? Elle n'en fera jamais état, même arrivée au faîte des honneurs. Il se peut qu'elle les ait perdus tôt, avant que s'amorce son incroyable destin. Il se peut aussi que, pragmatique, intelligente et peu sentimentale, elle n'ait pas jugé bon de les mettre en avant, ni même de leur assurer une quelconque aisance, dans la conviction qu'ils la desserviraient par leur simple présence. Toute sa vie, elle sera seule, résolument seule. Sans famille, sans proches, sans clan : terrible handicap dans une société où l'individu s'appuie avant tout sur sa parentèle pour exister, faire valoir ses droits, se défendre. Autour d'elle, personne. De cette avanie, elle fera une force.

Elle n'est pas une esclave, raflée au cours d'une guerre quelconque, ni une fille d'esclaves. Ni une serve attachée au sol du domaine. Simplement une paysanne gauloise dans un pays qui, depuis un siècle et demi, ne s'appartient plus.

En janvier 406, un million de Barbares avec femmes et enfants avaient passé le Rhin gelé et déferlé sur l'Empire romain. Wisigoths, Ostrogoths, Burgondes, Vandales, Suèves et autres tribus satellites de ces nations germanes fuyaient la terrifiante poussée en Europe

Centrale d'une peuplade asiatique, les Huns. La Belgique, la Gaule, l'Espagne, l'Afrique du Nord, l'Italie avaient subi le déferlement féroce de ces migrants, d'abord simplement avides de pillages et de tueries, puis désireux de se tailler des territoires et des installations stables dans des provinces que Rome n'était plus capable de défendre.

La Gaule avait éclaté. Les Wisigoths s'étaient établis en Aquitaine, dominant le pays des Pyrénées à la Loire et contrôlant outre-monts une partie de l'Espagne. Les Burgondes avaient établi leur domination de Sens à Genève et tout le long de la vallée du Rhône. Face à ces deux puissances qui professaient pareillement l'hérésie arienne, négatrice de la divinité du Christ, ce qui survivait de la Gaule catholique, misérable enclave entre Seine et Loire dérisoirement appelée Romania, avait tôt compris sa fragilité. À la fin du ^v siècle, alors que les Wisigoths accentuaient leur pression et s'emparaient de Tours, tombeau de saint Martin et, à ce titre, capitale religieuse du pays, les évêques gaulois avaient décidé d'une contre-offensive. Ils avaient besoin d'un prince catholique susceptible de défendre la Romania les armes à la main, et de libérer les Gaules asservies. Puisque ce prince n'existait pas, ils le créeraient.

L'entreprise s'était révélée plus longue, plus compliquée, plus tragique que les prélats l'avaient imaginée dans leur optimisme. Cependant, en dépit de tous les aléas rencontrés, elle avait fini par aboutir. Au soir de la Noël 496, Clovis, roi des Francs Saliens, petite peuplade alliée de Rome, installée au nord de la Somme, territoire trop exigü dont elle avait su rapidement sortir, recevait à Reims le baptême catholique, et se muait en champion de la religion qu'il venait d'embrasser.

À sa mort, en novembre 511, le souverain avait réuni les Gaules autour de lui, soumis et converti les Burgondes, écrasé les Wisigoths contraints de se replier sur l'Espagne. L'arianisme n'était plus qu'un sinistre souvenir. La mission du Franc était accomplie et la reconnaissance de l'Église lui était acquise, nonobstant les flots de sang répandus et l'accumulation de crimes commis avant d'arriver à ce triomphe.

Le peuple des Gaules, qu'il avait délivré du joug de l'hérétique, le vénérât presque unanimement ; l'avenir s'annonçait rayonnant.

Il avait été lamentable.

Le baptême de Clovis avait constitué, ainsi que l'évêque de Reims,

Remi, le lui avait expliqué, un mandat divin dévolu aux Francs. Cette royauté, que des prélats, au demeurant fort patriotes, lui avaient donnée, comportait en retour deux obligations à leurs yeux étroitement conjointes : la défense du catholicisme, et la protection de la nation gauloise contre ses ennemis. Clovis n'était pas un conquérant mais un élu et un libérateur. Jusqu'à sa mort, il avait su s'en souvenir et respecter les devoirs qui étaient les siens.

Ses fils et ses petits-fils avaient, malheureusement, une tout autre conception de leur pouvoir. À peine leur père enterré et le royaume partagé selon la coutume germanique, génératrice de drames et de massacres familiaux à répétition, ils s'étaient comportés dans leurs États gaulois comme ils se conduisaient dans les régions qu'ils annexaient au terme de conflits armés, c'est-à-dire comme en pays conquis.

Ce qui restait, à la génération précédente, de l'ancienne aristocratie sénatoriale gallo-romaine, laquelle avait souvent contribué aux succès de Clovis, avait été peu à peu écartée, aux suivantes, des fonctions de prestige tant ecclésiastiques qu'administratives et militaires, où l'avait remplacée une noblesse franque courageuse mais rarement méritante. Dévoués à leurs princes, ces leudes et ces antrustions francs, même devenus évêques, n'étaient pas d'un caractère à les contredire ni à les affronter. Aussi les fils de Clovis avaient-ils rarement trouvé devant eux un homme assez téméraire pour refréner leurs audaces et dénoncer leurs fautes. Quant à se soucier des populations autochtones devenues les principales victimes de leurs querelles et de leurs guerres intestines, nul ou presque n'y songeait.

Ainsi les Gaulois, en un demi-siècle, avaient-ils été écartés des affaires, voire réduits au statut de sujets de seconde zone dans leur propre pays. L'élite, ou ce qui passait pour telle, était franque. Alors beaucoup, parmi les plus malins, avaient germanisé leurs noms et ceux de leurs enfants.

Tel avait été le choix de ses parents à elle. Une bonne idée, en soi, dont elle leur est redevable ; un prénom gaulois ou latin lui eût certainement compliqué la vie. Reste que, faute de parler le francique et maîtriser les lois onomastiques régissant la formation du prénom d'un nouveau-né³, ils lui en ont donné un ridicule, dépourvu de sens et qui prête toujours à rire la première fois qu'elle l'énonce : Frédégonde.

De prime abord, il sonne bien, il a même de l'allure, du moins pour des oreilles gauloises. À celles des Francs, il est tout bonnement grotesque ; l'alliance absurde de deux termes antinomiques, *Fried*, la paix, *Gund*, la bataille. Deux racines qui se retrouvent dans une multitude de prénoms germaniques mais jamais associés⁴. Cela suffit à dénoncer l'imposture, à souligner l'ignorance de sa famille, à la déclasser.

Frédégonde en a souffert, autrefois, avant de décider que, puisqu'elle n'était rien, elle deviendrait quelqu'un, par ses propres moyens. Heureusement, elle n'en est pas dépourvue.

La Fortune, à défaut d'une Providence à laquelle, quoique chrétienne, elle ne croit guère, a voulu qu'elle soit belle, très belle même. D'une beauté sensuelle qui trouble les hommes au premier regard, les tout jeunes comme les très vieux, les puissants et les humbles. Elle a très vite compris le pouvoir que ce charme lui conférait ; elle s'en est servi⁵. Sans vergogne. Dans cette société où priment la force et la violence, les femmes disposent de très peu d'armes, surtout si elles sont pauvres. Il faut bien s'accommoder de celles que l'on possède. Frédégonde a tôt compris qu'elle ne gagnerait rien à rester vertueuse.

D'ailleurs, que pèse l'honneur d'une paysanne gauloise en ce milieu du VI^e siècle ? Pas grand-chose. Les chroniques sont pleines d'histoires de jeunes filles, parfois de femmes mariées, si ce n'est de religieuses, qui, pour leur malheur, ont provoqué la concupiscence d'un puissant, ont été enlevées, violées, sans que, sauf exception, les autorités répriment ces crimes⁶. Quelle importance puisqu'elles ne sont pas sujettes de la coutume germanique ? Violenter une Franque, voler sa fille, sa femme ou sa sœur à un Franc sont des actes passibles de poursuites, de châtiments, d'amendes très lourdes destinées à dédommager la famille de la victime ; mais ce droit de la *Faide* ne s'applique pas aux Gaulois. Alors, pourquoi se gêner ? Qui viendra défendre la fille si elle a l'audace de se plaindre ?

Frédégonde n'a pas attendu d'être prise de force ; elle s'est donnée, moyen comme un autre d'obtenir une protection contre la brutalité des hommes qui l'entouraient. Elle n'ignore pas les saletés que les autres racontent sur elle dans son dos, la réputation de traînée que certains s'acharnent à lui faire et qui lui colle à la peau : ragots de jaloux qui n'ont rien obtenu d'elle, ou de rivales qui aimeraient être à

sa place... En réalité, elle ne s'est jamais abandonnée au premier venu, trop consciente de sa beauté pour en faire bon marché, pas plus qu'elle n'a trompé les hommes dont elle s'est servi. Elle avait trop besoin d'eux pour s'en faire des ennemis. Certes, elle a eu des fidélités successives, mais jamais parallèles⁷. Toutes conduites par la même et unique ambition : parvenir jusqu'à l'un des princes, réussir à se faire remarquer, devenir sa concubine, la mère d'un ou plusieurs de ses enfants, et, qui sait, être, un jour, la reine des Francs...

L'idée, en cette fin des années 550, n'a rien d'aussi extravagant qu'il y paraît.

Quatrième fils de Clovis et de Clotilde, le roi Clotaire, qui devait, en 558, sur ses vieux jours, du fait des décès successifs de ses frères et neveux, réunifier à son profit ce royaume des Francs découpé en morceaux à la mort de leur père en 511, n'avait jamais pu se plier à la stricte monogamie catholique.

Jeune, il avait épousé, religieusement, une fille de la petite noblesse franque, Ingonde, dont il se croyait amoureux. Après quelques mois de mariage, il s'était avisé que sa belle-sœur, Arégonde⁸, était plus jolie que sa femme, et l'avait épousée à son tour, cette fois en se passant du prêtre, la complaisance de l'Église envers la dynastie mérovingienne n'allant pas jusqu'à bénir la bigamie. Les vieilles mœurs germaniques légitimaient la chose⁹.

En 524, son frère aîné, Clodomir, tué en guerroyant contre leurs cousins de Bourgondie, Clotaire, dans l'espoir d'obtenir la tutelle de ses neveux en attendant l'occasion de les supprimer¹⁰, avait épousé sa belle-sœur, la reine Gontheuque. À la polygamie, il ajoutait l'inceste, le droit canon interdisant d'épouser la veuve de son frère. Les évêques avaient protesté, sans résultat, mais n'avaient pas osé fulminer contre le roi l'excommunication qu'il encourait. Devant leur dérobade, Clotaire s'était cru tout permis. Une autre femme, Chunsinde, était venue s'ajouter au harem royal.

Puis, en 536, usée par les grossesses, la reine Ingonde était morte, et Clotaire, délivré de celle qu'il avait épousée devant Dieu, avait, sans pour autant renvoyer ses concubines, décidé de contracter une nouvelle union « légitime » et pris pour femme, sans se soucier de son refus éperdu ni de son attirance pour la vie religieuse, la petite princesse Radegonde de Thuringe, une captive de guerre qui joignait à la beauté des droits inestimables sur la couronne thuringienne.

Si Radegonde, au terme de dix années d'une union de cauchemar, et après l'assassinat de son jeune frère par Clotaire, était parvenue à obtenir une séparation de fait d'avec son mari, avant de prendre le voile à Poitiers, le roi, toujours vert, l'avait rapidement remplacée, en enlevant la reine Vuldetrade, toute jeune veuve de son petit-neveu, Thibaud d'Austrasie.

Emplis de respect pour un pareil exemple, les quatre fils qui lui restent de ces multiples unions¹¹ brûlent de marcher sur les traces de leur père, et Frédégonde compte bien en profiter.

Où, quand, comment, en quelles circonstances a-t-elle réussi à approcher le prince Chilpéric, le fils de Clotaire et d'Arégonde ? Là encore, elle serait la seule à pouvoir le dire tant l'événement, insignifiant, a échappé au regard de leur entourage. Appartenait-elle déjà à la domesticité entourant le jeune homme lorsqu'il s'est marié en 555 ? Frédégonde était-elle l'une des servantes de la fiancée, Audowère ? Cette seconde hypothèse demeure la plus plausible¹².

D'un point de vue politique, diplomatique, il ne s'agit pas d'un grand mariage. Dans la crainte de se susciter des rivaux, Clotaire, s'il a choisi un gendre royal lorsqu'il a marié Chlosinde¹³, sa seule fille, s'est gardé de donner à ses fils des alliances prestigieuses. L'aîné, Caribert, a petitement épousé la fille d'un des antrustions de son père, une certaine Ingoberge, que cette union royale a enflée d'un orgueil démesuré et rendue d'une vanité quasi insupportable. Gontran collectionne les liaisons mais n'en a officialisé aucune. Sigebert est, sur le plan amoureux, d'une telle discrétion qu'on ne lui connaît aucune passade. Quant à Chramne, en révolte ouverte contre son père, il vient d'épouser la fille du comte d'Orléans, Chalda, dont, d'ailleurs, il semble épris¹⁴. Rien de prestigieux dans tout cela.

Chilpéric n'a pas visé plus haut, ou son père ne l'a pas laissé viser plus haut. Audowère n'est qu'une fille de leude, jeune, sans doute fraîche et gracieuse à défaut de posséder une beauté remarquable, peu instruite et passablement sotte¹⁵, défauts que l'on ne s'avise guère de reprocher à une femme... Pourvu qu'elle ait une postérité, le reste importe peu.

Des enfants, Chilpéric s'est appliqué à lui en faire tous les ans, dans l'intérêt de la dynastie, ce qui ne l'empêche pas d'aller chercher ailleurs des plaisirs qu'il ne trouve pas dans le lit conjugal.

Tout en gardant dans ses écarts de conduite une certaine

discrétion : le roi Clotaire, qui s'est permis tant de caprices et a commis tant de fautes au cours de sa longue existence, ne passe rien, par principe, à ses proches. La fin tragique de Chramne l'a opportunément rappelé...

Celui-ci, fils de la concubine Chunsinde, avait été longtemps le préféré de Clotaire, conscient que ce garçon intelligent, audacieux, sans scrupules, son digne héritier en fait, était, de toute sa progéniture, le plus doué et le plus prometteur. Comme, à peine sorti de l'adolescence¹⁶, Chramne piaffait d'avoir part aux affaires, Clotaire avait décidé de tester ses capacités en lui confiant le poste de vice-roi d'Auvergne, une région clef d'une fidélité douteuse envers les Mérovingiens. L'expérience avait d'emblée tourné au désastre, le prince et sa bande d'amis n'ayant rien trouvé de mieux à faire que mettre Clermont-Ferrand et ses alentours en coupe réglée, n'hésitant pas à s'approprier pour leurs parties fines les dames et demoiselles de l'aristocratie locale qui avaient eu la malchance de leur plaire. Puis, démasqué par ses demi-frères, Caribert et Gontran, qui ne l'affectionnaient guère, Chramne avait tenté de lever des troupes contre son père. En 559, toutefois, à la surprise générale, Clotaire avait accordé son pardon au fils rebelle, lequel avait regagné Paris en compagnie de son épouse et de leurs deux fillettes. Tout semblait apaisé entre le roi et le prince lorsque, une nuit d'automne, Chramne et sa famille, se sachant en danger, avaient pris la fuite et trouvé refuge en Armorique, près du roi breton Conomor, époux de la sœur de Chalda.

Clotaire, furieux, avait voulu prendre des otages : le comte et la comtesse d'Orléans, beaux-parents de Chramne et de Conomor, qui avaient eu le temps de se réfugier dans la basilique Saint-Martin de Tours, lieu d'asile inviolable, mais auquel les envoyés de Clotaire, par accident ou bien outrepassant leurs ordres, avaient mis le feu. Le vénérable sanctuaire était parti en fumée, et ceux qu'il abritait aussi... Cette fois, la guerre était inévitable.

Chramne et Conomor l'avaient perdue.

Le dénouement avait passé en horreur tout ce que la chronique de la dynastie, pourtant riche en abominations, avait déjà connu. Clotaire, dont la colère ne s'était point apaisée, lorsque son fils et les siens lui avaient été amenés, avait donné ordre que le prince fût torturé à mort devant sa femme et ses filles ; puis, Chramne à l'agonie,

il les avait fait tous enfermer dans la cahute où on les avait surpris et l'on avait mis le feu à la mesure. Un long moment, apparemment content de sa revanche, le vieux roi avait écouté hurler sa bru et ses petites-filles en train de brûler vives.

Ce drame datait de l'été 560 et, si, sa fureur retombée, il pesait lourd sur la conscience de Clotaire, du moins avait-il constitué pour ses autres fils un exemple salubre. Caribert, Gontran, Sigebert et Chilpéric avaient compris la leçon. Pour jouer aux souverains, ils attendraient que leur père fût au tombeau.

Au demeurant, ils espéraient bien n'avoir pas trop à attendre : le vieux allait sur ses soixante-cinq ans, âge avancé que ni Childéric ni Clovis, les fondateurs de la dynastie, n'avaient atteint¹⁷. Une fois débarrassés de lui, ils feraient ce que bon leur semblait, ce dans tous les domaines.

Frédégonde le savait et, elle aussi, elle patientait.

Depuis combien de temps Chilpéric l'avait-il remarquée parmi les servantes d'Audowère ? Plusieurs mois, sinon plusieurs années. Les servantes de l'épouse légitime, ses suivantes s'agissant d'une reine ou d'une princesse, constituaient un vivier de maîtresses potentielles parmi lesquelles le mari avait tout loisir de choisir une compagne pour la nuit, voire une concubine en titre. Belle comme elle l'était, elle n'avait pas eu de mal à attirer son attention, à le séduire, à s'imposer. Ce succès ne lui suffisait pas.

Frédégonde n'était pas la seule à coucher avec le prince Chilpéric. À l'instar de son père, de ses frères, et de tous les hommes de leur famille, celui-ci avait, en amour, un tempérament insatiable et fort peu de goût pour la fidélité. C'était de notoriété publique¹⁸. L'avoir mis dans son lit ne constituait en rien une garantie d'avenir. Or, Frédégonde voulait des garanties.

Certes, Chilpéric envisageait, quand il était de bonne humeur, de faire d'elle sa concubine officielle, mais c'était un projet repoussé après la mort de son père, laquelle pouvait se faire attendre jusqu'à une époque où Frédégonde aurait perdu sa jeunesse et son charme. D'ailleurs, une concubine, en droit romain comme en droit germanique, ne représentait rien, ou presque. L'homme pouvait la congédier du jour au lendemain sans lui accorder de dédommagement.

Il n'existait de sécurité, relative, que dans le mariage et pour l'heure, Chilpéric, hélas, était marié. Évidemment, eu égard aux

risques inhérents des grossesses répétées et des accouchements, Audowère, qui multipliait les maternités, pouvait disparaître ; mais Frédégonde ne croyait pas Chilpéric capable, en pareil cas, de l'imposer comme sa nouvelle épouse. Clotaire n'avait pas cherché d'alliances royales pour ses fils : cela ne signifiait pas qu'il fût disposé à les laisser contracter des mariages honteux. Ne restait qu'à attendre. Frédégonde se faisait fort, quand le vieux serait mort, d'amener Chilpéric à en passer par ses volontés à elle.

En quoi elle s'illusionnait un peu.

Fin novembre 561, le roi Clotaire, comme il chassait dans la forêt de Cuise¹⁹, prit froid sous les couverts. Les brouillards insidieux de l'automne, pour la première fois, eurent raison de son robuste tempérament ; il regagna sa villa grelottant de fièvre, si mal en point qu'il se mit au lit, et ne se releva plus. En quelques heures, la bronchite dégénéra en congestion pulmonaire, et le vieux roi, soudain désabusé, comprit qu'il allait mourir. Jamais encore il n'y avait sérieusement songé.

Toute sa longue vie, Clotaire avait été obsédé du désir de réunir entre ses seules mains ces Gaules que l'on commençait aujourd'hui à nommer officiellement Francia²⁰ et que Clovis, son père, avait, à l'instant de mourir, partagées entre ses quatre fils. Il avait mis presque un demi-siècle avant d'y parvenir, ne reculant pas devant le crime quand il lui semblait nécessaire. Cette réunification n'avait été complète qu'en 558, trois ans plus tôt, lorsque son frère Childebert s'était éteint sans postérité masculine. Et voilà que tout, de nouveau, était à recommencer ; la mort de Clotaire, conformément au droit royal germanique qui mettait le royaume sur le même plan que les successions des particuliers, allait entraîner un redécoupage du pays entre quatre princes. Bien entendu, ceux-ci n'auraient à leur tour qu'une ambition : réunifier la Francia à leur seul profit, sans regarder aux moyens nécessaires. Guerres civiles, alliances contre nature, tueries, fratricides reprendraient de plus belle. Jusqu'à ce que le plus fort, le plus malin ou le plus chanceux arrive à ses fins.

Comme Clovis avant lui, Clotaire avait toujours perçu la perversité d'un système successoral remontant à une époque lointaine où les rois germaniques n'étaient que des chefs de guerre, et leur héritage le butin accumulé au combat. Partager des chevaux, du bétail, de l'or et des esclaves ne présentait pas de difficultés ; diviser des terres si

péniblement gagnées et unifiées relevait, en revanche, de l'absurdité. Il eût fallu imposer un autre système, au profit de l'aîné, du fils légitime, du plus compétent, et préserver coûte que coûte l'intégrité du royaume...

Clovis n'en avait pas eu le temps, ou ne l'avait pas osé. Quant à Clotaire, il avait fini par se croire, ou presque, invulnérable, immortel, et avait repoussé à plus tard des décisions nécessaires mais qui le renvoyaient à sa condition humaine et périssable... Voilà comment, en cette fin de l'automne 561, le roi n'avait pris aucune disposition successorale, n'ayant pas même fait les parts de chacun de ses fils. Maintenant, il n'en avait plus le temps, ni peut-être l'envie. À l'exception de Chramne, qu'il avait voué à une mort épouvantable, ses enfants n'avaient jamais inspiré grande affection, encore moins grande estime, à Clotaire. Il les tenait pour de piètres princes, médiocres dans le bien, mais aussi dans le mal, ce qui, à ses yeux, était infiniment plus grave, et tout à fait incapables de lui succéder. Peut-être éprouvait-il un vague amusement à les laisser se départager entre eux. Comment ? Au prix de quelles souffrances, de quels malheurs pour les Gaules et leurs peuples ? La question n'intéressait nullement Clotaire.

Son ultime préoccupation était d'ordre spirituel : grand pécheur, grand coupable, tardivement terrifié par la pensée de l'Enfer qu'il avait mérité, le roi comptait, au jour du Jugement, sur l'intercession de son vieil ami, l'évêque Médard de Noyon, pour lui éviter le pire au tribunal de Dieu. Il avait prévu de se faire enterrer à côté du saint prélat dans la splendide basilique qu'il comptait élever sur leur double tombeau, à Soissons. Projet imprévisiblement retardé car Médard, qui jouissait d'une santé de fer, avait vécu quasi centenaire et n'avait rendu l'âme qu'en juin 560, de sorte que, quinze mois à peine après son décès, les fondations du sanctuaire projeté, en dépit des sommes investies dans le chantier, sortaient à peine de terre.

Or, connaissant ses fils, Clotaire doutait qu'ils prissent à cœur d'achever les travaux. Les drôles allaient avoir de gros besoins d'argent quand il s'agirait de se combattre les uns les autres sous prétexte d'égaliser leurs parts, et aucune envie d'en dépenser afin de respecter les dernières volontés paternelles. À cela s'ajouterait une histoire de prestige dynastique. Clovis et Clotilde reposaient à Paris ; en choisissant Soissons²¹, Clotaire conférait à cette ville un statut de nécropole royale, et une légitimité supplémentaire à celui de ses fils

qui la trouverait dans son lot. Afin d'éviter ce désagrément, les princes pouvaient décider, quand il n'y serait plus, de l'ensevelir dans la basilique parisienne des Saints Apôtres, ce qu'il souhaitait à tout prix éviter.

Voilà pourquoi il les avait fait venir tous les quatre à son lit de mort : il voulait les engager par des serments solennels à respecter ses vœux. Ils jurèrent, plusieurs fois, preuve du peu de créance que leur père accordait à leur parole... Précaution supplémentaire, il exigea de Sigebert, le benjamin des enfants qu'il avait eus d'Ingonde, sa première épouse, le serment particulier de veiller au respect de cet engagement. Il tenait celui-là pour le plus capable, tant sur le plan politique que militaire. Très tôt orphelin de mère²², Sigebert avait été élevé par la reine Radegonde, « cette nonne », comme disaient les leudes et les dames de la cour qui la détestaient. Elle lui avait inculqué quelques principes religieux et moraux dont ses frères ne jugeaient pas utile de s'encombrer. Assez, avec un peu de chance, pour lui interdire de se parjurer.

Ayant ainsi multiplié les précautions, Clotaire rendit l'âme dans les premiers jours de décembre 561. Ses fils en furent d'abord abasourdis. Ils avaient fini par croire leur père increvable et restaient décontenancés de leur liberté soudaine ; hésitants, incertains de l'avenir, du partage, des alliances à nouer.

Caribert, Gontran et Sigebert, les trois fils d'Ingonde, feraient-ils front commun contre Chilpéric, leur demi-frère et cousin, le bâtard ? Chercheraient-ils au contraire à le ménager, en prévision du jour inévitable où les liens du sang ne les empêcheraient plus de s'affronter ? Gontran, la tête politique de la fratrie, prudent et diplomate à défaut d'être brave, y songeait déjà sans le dire ni le montrer.

Pour le moment, ils prenaient leur temps, tâtaient le terrain, se jaugeaient. L'organisation des obsèques de leur père, qu'ils voulaient solennelles, et qui le furent, constituait une parenthèse bienvenue, leur donnait le temps de la réflexion. La disparition du roi avait été si inattendue ! L'absence de testament de Clotaire les laissait devant leurs propres responsabilités, leurs propres choix. Au fond, peut-être cela valait-il mieux... Clovis, leur grand-père, se sachant malade, avait voulu simplifier la tâche de ses héritiers, dont l'aîné avait tout juste vingt ans, et avait procédé lui-même au découpage. Dans l'illusion de

créer une solidarité entre ses enfants, qui se haïssaient, il avait enchevêtré leurs lots de manière inextricable, leur laissant des terres pour moitié au nord et pour moitié au sud des Gaules ; le résultat s'était révélé ingérable, les conflits interminables et sanglants. Les petits-fils ne commettraient pas la même erreur et découperaient des parts cohérentes. Quant à leur attribution, il leur sembla que le meilleur moyen d'y pourvoir était le tirage au sort. Qu'on l'appelât hasard, Fortune ou Providence, le résultat des dés serait incontestable. Ils firent tous mine d'y croire.

En fait, Chilpéric, s'il n'avait soufflé mot, n'en pensait pas moins. Il savait d'expérience qu'il n'est pas très compliqué de piper des dés ni de fausser un jeu. Il savait aussi, depuis son enfance, qu'il était le trouble-fête et que les autres le rejetaient. Les six enfants d'Ingonde, les princes et princesse légitimes, constituaient un clan uni à défaut d'être aimant, toujours prêt à faire bloc contre les intrus que représentaient à leurs yeux les bâtards de leur père. En raison des misérables origines maternelles, et de son statut de préféré, Chramne avait échappé à leur vindicte. Pas Chilpéric, le fils de leur tante Arégonde.

Instinctivement, Chilpéric savait que ses demi-frères et cousins trouveraient un moyen de le désavantager. À défaut de le déshériter, la bâtardise ne le privant pas de ses droits, ils s'arrangeraient pour lui octroyer le lot le plus maigre, le mettre en position de faiblesse, avant de l'éliminer. Il en était sûr.

Calcul d'autant plus injuste que Chilpéric se trouvait, pour l'heure, le seul en possession de fils. En effet, Sigebert et Gontran demeuraient célibataires, Caribert n'avait que des filles, tandis que lui avait déjà engendré trois princes : Théodebert, Mérovée et Clovis. Le choix de ces prénoms, qui renvoyaient aux gloires de la famille, n'était point innocent et Chilpéric savait que ses frères en avaient grincé des dents parce que, ce faisant, il se présentait comme l'avenir et l'espoir de la dynastie. Un espoir et un avenir qu'en ce début d'hiver il entendait défendre, par tous les moyens. Si ses frères prétendaient n'avoir rien envisagé, il y avait beau temps, en revanche, que Chilpéric tirait ses plans en vue du jour où son père ne serait plus.

Précautionneux, Clotaire avait toujours veillé à ne pas laisser de grosses sommes à ses fils, raison pour laquelle il avait aussi pris soin de ne pas les allier à des familles nobles, riches et puissantes. L'argent

est le nerf de la guerre. En les en privant, il leur évitait la tentation de se rebeller contre lui.

Chilpéric ne possédait donc aucuns fonds propres ; ses frères non plus. Or, s'il voulait peser sur le partage, empêcher qu'il se fît en sa défaveur, il lui en fallait, beaucoup et tout de suite : pour acheter des soutiens, des hommes, des armes, défendre au besoin ses droits sur le champ de bataille. Où le prendre, cet argent, sinon dans les coffres de Clotaire ?

Malgré la réunification tardive du royaume, le défunt roi administrait la Francia à l'ancienne mode, son pouvoir demeurant largement itinérant, nomade. Les instances dirigeantes se trouvaient où se trouvait le roi, et le roi vagabondait beaucoup, tantôt à Paris, Soissons, Orléans, ses capitales, tantôt dans ses villas rurales de Chelles, Berny, Meaux, Vitry ou Cuise, qu'il préférait aux vieux palais romains citadins, hâtivement restaurés et souvent inconfortables. Le Trésor, qui avait tendance à se confondre avec la fortune personnelle du souverain, l'accompagnait au fil de ses pérégrinations.

Chilpéric savait aussi que Clotaire, prudent et circonspect, laissait toutefois une partie de ses richesses dans les salles des coffres de ses propriétés favorites ; et que la villa de Brennacum²³, voisine de quinze miles environ, abritait une de ces salles...

Alors, tandis que les fils d'Ingonde, à Soissons, faisaient mine d'observer décemment le deuil d'un père qu'ils avaient beaucoup craint mais jamais aimé, Chilpéric prit en hâte la route de Brennacum. Là, jouant habilement de la menace et des promesses, il parvint à se faire ouvrir la salle des coffres et fit main basse sur l'or qu'elle contenait. De sa vie le prince n'en avait vu autant. Cependant, ce n'était pas suffisant, il s'en doutait, pour lui permettre de réaliser ses projets. S'il voulait réussir, écraser ses frères, il lui fallait bien davantage, et il pensait connaître le moyen infaillible de se le procurer. À Paris se trouvait, disait-on, le fabuleux trésor de l'oncle Childebert. Quand Chilpéric en disposerait, rien ni personne ne serait plus en mesure de l'arrêter.

Voilà à peu près le discours qu'il tint aux quelques petits seigneurs présents à Brennacum, qu'il convainquit, en leur distribuant à pleines mains le magot paternel, de se joindre à lui pour lancer un raid sur Paris²⁴. Troupe inconsistante, mais qui, dans ces moments d'incertitude et de vacance du pouvoir, alors que tout pouvait arriver

et l'un des princes, en effet, s'imposer au détriment des autres, suffit, le surlendemain, à s'emparer de Paris. Chilpéric, enivré de sa trop facile victoire, se rua au palais, celui-là même qu'avaient habité deux siècles plus tôt les empereurs Julien et Gratien, symbole fort de la continuité entre Rome et les Mérovingiens qui conférait à la petite cité des bords de Seine sa légitimité et son prix, et il n'y trouva pas le moindre sou d'or... Il en resta ahuri, puis anéanti.

D'une rapacité et d'une avarice proverbiales, l'oncle Childebert passait pour fabuleusement riche ; à sa mort, cette fortune était allée à Clotaire, qui l'avait laissée sur place. Du moins celui-ci l'avait-il alors prétendu. L'ennui étant que le défunt roi avait menti.

Dans les derniers mois de sa vie, Childebert avait été saisi d'un grand remords puis d'un terrible repentir en se ressouvenant de tout le mal qu'il avait fait au cours de son existence ; à l'instar de Clotaire, il avait une peur effroyable, quoique tardive, de la damnation. L'évêque de Paris, Germain, qui l'assistait, lui avait alors suggéré de soulager son âme en redistribuant aux pauvres du royaume tout cet or, fruit de leurs peines et de leurs labeurs, qu'il leur avait volé en les pressurant indûment d'impôts. Sans autres héritiers directs que des filles, célibataires et certainement promises au couvent dès que leur père serait mort²⁵, Childebert avait trouvé l'idée plaisante, rien qu'à imaginer l'air déconfit de son frère quand il découvrirait le trésor entièrement vide. Avec l'aide de Germain, il s'était donc employé à soulager toutes les détresses, au point qu'à sa mort, il ne se trouvait plus un nécessaire dans son royaume, et plus un *solidus* dans ses coffres.

Clotaire ne s'était pas vanté de cette déconvenue, laissant croire à l'existence d'une fortune évaporée dont le malheureux Chilpéric se trouvait pour l'heure la nouvelle dupe. Au vrai, l'affaire était fâcheuse. Lui qui comptait sur cet or pour lever des forces n'avait même plus de quoi solder la poignée d'hommes entraînés dans son expédition, et ceux-ci, sentant le vent tourner, réclamaient haut et fort les sommes promises. Comme il ne pouvait les payer, ils le plantèrent là, impuissant, désarmé. Ses demi-frères, informés de sa tentative malencontreuse, galopèrent déjà vers Paris, à la tête de vraies troupes, eux.

Un instant, Chilpéric se vit mort. Le légalisme de ses frères le sauva. Eu égard aux mœurs familiales, ceux-ci n'eussent pas éprouvé

beaucoup de scrupules à lui planter leur francisque dans le crâne ou leur scramasaxe dans le cœur ; mais, contre toute attente, le droit était en faveur du bâtard. Tant que les parts n'étaient pas faites et distribuées, chacun pouvait prétendre s'en tailler une proportionnée à son audace et son courage. Chilpéric avait couru sa chance ; les autres ne pouvaient lui tenir rigueur de n'avoir pas su ou voulu en faire autant. Ils eurent la magnanimité inattendue de mettre son acte sur le compte de la jeunesse et de l'immaturité : il n'avait que vingt et un ou vingt-deux ans. Puis ils le prièrent de quitter Paris. De toute façon, ils n'avaient jamais eu l'intention de lui octroyer la ville, il le savait. Il s'en alla, soulagé de s'en tirer à si bon compte, mais profondément humilié.

Quel rôle Frédégonde avait-elle tenu dans la mise en œuvre de cette équipée ridicule ? Aucun sans doute. Elle n'était toujours qu'une fille de rien, une gueuse avec laquelle le prince prenait son plaisir mais dont il ne faisait ni sa confidente, ni sa conseillère.

À Soissons, ses frères n'avaient pas perdu tout à fait leur temps puisqu'ils étaient parvenus à se mettre d'accord sur la formation de quatre « royaumes », et même, vraisemblablement, sur leur attribution, qu'ils n'eurent point, malgré ce qu'ils avaient promis, la sottise de livrer au hasard d'un coup de dés. Chilpéric avait raison depuis le début : ils comptaient lui abandonner le strict minimum.

Pour la façade, toutefois, les princes procédèrent à un tirage au sort, tel qu'il se pratiquait traditionnellement dans les armées franques lors du partage du butin. Depuis la fameuse affaire du vase de Soissons, personne ne s'était plus jamais avisé de contester les lots des rois, fussent-ils gonflés au détriment de ceux des guerriers et attribués au prix de tricheries manifestes. Le partage du royaume se fit avec la même iniquité²⁶, et Chilpéric se garda de s'en plaindre. Il s'était lui-même mis hors jeu.

Caribert, en tant qu'aîné, tira la part du lion, qui couvrait toute la façade ouest de la Francia, à l'exception de l'Armorique bretonne indépendante, de l'estuaire de la Somme à la frontière pyrénéenne, avec Paris pour capitale. Y manquait un débouché indispensable sur la Méditerranée, qui lui fut accordé sous forme d'une enclave à l'est de Marseille.

Gontran, le puîné, gagna la Bourgondie, l'héritage de la reine Clotilde, leur grand-mère, que Clovis et ses fils avaient reconquis les

armes à la main sur leurs cousins. L'ensemble, s'étendant le long de la vallée du Rhône, de Genève à Avignon, riche de villes aussi anciennes et florissantes qu'Auxerre et Lyon, avait été encore agrandi d'Orléans et Bourges, d'Arles, reprise aux Ostrogoths, et de l'ouest de Marseille. Chalon en était le centre.

Sigebert eut l'Austrasie. C'était la part que Clovis avait accordée au fils de son premier lit, Thierry²⁷. Elle comportait d'importants territoires outre-Rhin, que ce prince tenait de sa mère, augmentés de conquêtes ultérieures en Germanie qui avaient considérablement étendu vers l'est la puissance franque. De ce côté du Rhin, l'Austrasie englobait Reims, la ville du baptême de Clovis, et Metz, aux avant-postes, ce qui lui conférait paradoxalement la place de capitale. Depuis que Thierry l'avait enlevée aux Wisigoths, l'Auvergne appartenait également à l'Austrasie, ce qui ne simplifiait rien d'un point de vue administratif.

Que restait-il à Chilpéric ? Le minuscule royaume de Soissons, entre Tournai et la Somme, une enclave que Clovis, à quinze ans, trouvait déjà trop petite pour ses ambitions... Ses frères lui firent valoir l'honneur, pour lui, de posséder le berceau de leur dynastie, et Soissons, avec la tombe de leur père bien-aimé, ce qui signifiait qu'ils lui abandonnaient le soin d'achever à ses frais la construction de la fameuse basilique promise au défunt. Chilpéric avala la couleuvre, quoiqu'elle fût de belle taille, et se jura *in petto* qu'on n'en resterait pas là.

La pénitence, pourtant, allait durer de longues et pénibles années.

II

Faux espoirs

Quatre ans, Chilpéric rongea son frein à Soissons, amer, hargneux, et crevant d'ennui. Il avait décidé de faire profil bas pour mieux endormir les soupçons, mais cette politique attentiste lui coûtait, n'étant pas dans son tempérament.

Il s'adonnait à des activités intellectuelles improbables dont personne ne l'estimait capable et qui prêtaient à rire à ceux qui en étaient informés.

Un temps, il s'était piqué de poésie et s'était mis à écrire des vers ; les beaux esprits les avaient trouvés exécrables, ridicules et avaient prétendu qu'il n'entendait rien à la scansion latine¹. Il n'avait pas trouvé bon de leur expliquer qu'il se moquait de la scansion, qu'il avait voulu essayer autre chose, dans le style des vieux scaldes germaniques. On l'eût traité de barbare².

Ensuite, il s'était intéressé à la philologie, à la linguistique, avait imaginé une grammaire, un dictionnaire francique-latin dont il avait peut-être même jeté les bases. Puis il avait abandonné le projet, faute de goût et de compétences.

Sa lubie la plus durable, la plus téméraire aussi, était de s'initier à la théologie³. Activité royale, impériale même, que les Césars, depuis la conversion de Constantin, n'avaient pas dédaignée ; à Constantinople, le Basileus, quand ce n'était pas la Basilissa, se passionnait pour ces questions ardues, prétendant en remontrer au patriarche, aux évêques et au pape.

S'occuper de théologie, alors, c'était une façon détournée de s'occuper de politique. Mais Soissons n'était pas Byzance et les prélats qu'il avait eu l'obligeance de consulter avaient brutalement prié

Chilpéric de se mêler de ses affaires lorsqu'il leur avait suggéré de simplifier une bonne fois pour toutes le dogme de la Sainte Trinité, à laquelle personne, à commencer par lui, n'entendait rien, de ne plus faire, à l'avenir, allusion aux Trois Personnes mais de dire tout simplement « Dieu », ce qui mettrait définitivement ariens et catholiques d'accord ; il proposait même de légiférer à ce sujet afin de punir ceux, clercs ou fidèles, qui ne se plieraient point à cet accommodement. Il s'en était fallu d'un rien, d'un petit reste de respect pour le sang de Clovis, qu'il se fît traiter d'hérétique.

Oui, définitivement, il crevait d'ennui.

Il s'épuisait en interminables parties de chasse qui lui fournissaient un prétexte à ne pas regagner son palais, car la pensée de retrouver Audowère le déprimait ; il couchait dans des relais forestiers où, souvent, il s'arrangeait pour que Frédégonde l'attendît. Preuve de l'emprise que la fille exerçait sur lui, cela faisait bientôt dix ans qu'il la connaissait, qu'il couchait avec elle, et lui qui se fatiguait de tant de gens et tant de choses, il n'était pas encore fatigué d'elle. Tout au contraire.

Bien sûr, d'autres femmes avaient, dans l'intervalle, partagé sa couche, si nombreuses qu'il ne les comptait plus ; mais une seule continuait, nuit après nuit, jour après jour, d'occuper ses pensées.

Cela, la reine Audowère ne s'en était pas rendu compte.

Si sottise qu'elle fût, dénuée de caractère et d'initiative, elle ne pouvait, après tant d'années, ignorer les infidélités de son mari, ni que Frédégonde, passée du rang de servante à celui de première suivante, était la maîtresse en titre de Chilpéric. Elle s'efforçait cependant de lui montrer bonne figure, ce pour maintes raisons.

D'abord, elle avait peur de Chilpéric, homme coléreux, emporté, violent et brutal, tout à fait capable, à l'instar de son père, de rosser une femme lorsqu'elle l'agaçait ou le mettait trop brutalement en face de ses fautes et de ses erreurs⁴. Par tempérament portée aux accommodements, Audowère évitait de le contrarier et s'arrangeait de la situation. Elle partageait son mari, parce que tel était le sort commun, parce que Frédégonde se conduisait de façon convenable, qu'elle éprouvait même envers elle une sorte d'amitié et que la situation, au fond, demeurait vivable. Et puis, l'expérience prouvait qu'il ne servait à rien, en pareil cas, de se rebeller. Sa belle-sœur, la reine Ingoberge, l'avait récemment appris à ses dépens.

La femme de Caribert, à la différence d'Audowère, n'était point d'un caractère facile et, bien qu'elle n'eût fabriqué que des filles, Berthe et Clotilde, elle opposait à son mari une arrogance et une morgue à la laisser croire née dans la Chambre de porphyre⁵. Avec cela, d'une bigoterie qui exaspérait Caribert, et d'une jalousie féroce, redoutant des rivales partout. Au point de prendre pour suivante une vierge consacrée du nom de Marcovéfa, dans l'idée que l'habit religieux couperait court à toute tentative déplacée.

Ingoberge s'illusionnait. Même sous le voile, Caribert s'était aperçu de la beauté de cette fille et il ne possédait pas assez de principes chrétiens pour s'alarmer de la disputer à Dieu. D'autant que la vocation de Marcovéfa se révélait des plus fragiles. Cela faisait en effet plus d'un siècle que l'Église conseillait aux consacrées de se réunir en des monastères au lieu de continuer à vivre dans le monde, exposées aux médisances, aux tentations et à leur propre faiblesse. Celles qui s'y refusaient couraient des risques gratuits et démontraient le peu d'importance qu'elles attachaient à leurs engagements. En choisissant de servir la reine Ingoberge au milieu d'une cour corrompue, Marcovéfa jouait avec le feu et le savait. Elle ne résista guère aux avances royales, et Caribert offrit bientôt le spectacle inédit d'une liaison avec une religieuse. Le tollé, cependant, fut si général que le roi de Paris, par peur de l'excommunication, n'osa pas officialiser cette liaison en élevant Marcovéfa au rang de concubine. Il s'en sentit diminué, la polygamie lui paraissant prérogative de son rang.

Alors, il s'en revancha en accordant ce titre à la cadette de Marcovéfa, une laïque, prénommée en toute simplicité et toute véracité Méroflède, « la très belle ».

Ingoberge avait remâché l'affront, avant de s'imaginer tenir le moyen infaillible d'obtenir le renvoi des maîtresses de son mari.

À quelque temps de là, un jour que Caribert rentrait au palais, elle l'appela, sous prétexte de lui montrer « ce qui ne s'était encore jamais vu » ; le roi se pencha à la fenêtre et, dans la cour d'honneur, vit un cardeur au milieu de ses outils, occupé à rénover les matelas du palais. Il haussa les épaules, dit qu'il avait déjà cent fois regardé travailler un artisan. Ingoberge répliqua que l'extraordinaire n'était point la présence du cardeur, mais que celui-ci « fût devenu le beau-père d'un si grand roi⁶ » !

Le bonhomme, un pauvre Gallo-Romain du nom de Marcus, était

en effet le père de Marcovéfa⁷ et de Méroflède.

La réaction de Caribert ne fut pas, hélas, celle qu'espérait sa femme : ce fut elle qu'il renvoya, non ses maîtresses.

Audowère méditait cet exemple amer, qui lui inspirait beaucoup de prudence et de résignation. Certes, elle avait donné trois fils au roi, attendait un autre enfant, preuve que Chilpéric, après bientôt dix ans de mariage et malgré la présence de Frédégonde, ne délaissait pas sa couches⁸ ; cela ne la mettait pas pour autant à l'abri d'une répudiation ; en ce domaine, les caprices de l'homme faisaient loi. La perspective d'une relégation dans un monastère, sort ordinaire des épouses royales qui avaient déplu, ne la tentait pas. Elle était prête à toutes les concessions afin d'y échapper.

Et cette attitude commençait à gêner considérablement Frédégonde.

En ce printemps 565⁹, la concubine se savait enceinte, elle aussi ; c'était la première fois. Et elle voulait que cet enfant naisse prince. Elle avait jusqu'à la fin de l'été pour se débarrasser d'Audowère et prendre sa place.

Mais comment y parvenir ? À la différence de l'insupportable Ingoberge, la reine se comportait de manière irréprochable et ne donnait aucun prétexte à un éventuel renvoi. Il fallait trouver autre chose.

Les circonstances, et la négligence d'Audowère, y pourvurent.

Au début de l'été 565, donc, la nouvelle se propagea, et jeta l'effroi dans les Gaules, que les Huns avaient franchi le Danube et que leurs hordes se répandaient à travers les provinces orientales du royaume des Francs, outre-Rhin. La terrible chevauchée d'Attila, en 451, demeurait ancrée dans les mémoires et continuait de semer l'épouvante. Sigebert, qui tenait l'Austrasie et la frontière de l'Est, leva ses armées et se prépara à marcher au-devant de l'ennemi. Sans grandes inquiétudes.

À la différence de ses peuples, lui savait que les Huns en question n'avaient rien à voir avec les féroces guerriers du Fléau de Dieu¹⁰, qu'il s'agissait d'une peuplade nomade, les Avars, d'humeur aventureuse et guerrière, prompte, depuis quelques années, à razzier ses voisins¹¹. D'ordinaire, ces sauvages marchaient contre Constantinople, dont les richesses les fascinaient, mais l'empire d'Orient connaissait, grâce à l'empereur Justinien et à sa politique de

reconquête¹², un renouveau de puissance militaire et les Barbares hésitaient à s'y frotter. La Francia, divisée, semblait une proie plus facile. Les Avars dévastaient donc déjà la Thuringe et la Saxe quand Sigebert se porta au-devant d'eux.

Une campagne à l'Est, cela signifiait des semaines, peut-être des mois d'absence, des communications difficiles avec l'arrière, l'impossibilité d'être régulièrement informé de ce qui se passait en Austrasie. Chilpéric se souvenait que la dernière expédition germanique de Clotaire, en 555, avait été si longue, si compliquée, qu'elle avait permis à Chramne d'organiser une rébellion, et de prétexter, pour la justifier, la mort de leur père au combat. Le temps de vérifier, d'apprendre que le vieux se portait à merveille, et Chramne, avec un peu plus de chance, se fût taillé un royaume !

Chilpéric n'en voulait pas autant. Il se contenterait d'un léger réajustement de frontières, d'un légitime agrandissement de son dérisoire royaume de Soissons. Il voulait Reims, l'une des plus belles villes des Gaules, et le prestige attaché aux souvenirs du baptême de Clovis. L'occasion créée par une absence prolongée de Sigebert était trop belle pour la laisser passer.

L'aspect moral de la question, l'inélégance du procédé, ne l'arrêterent pas. Il espérait mettre son frère devant le fait accompli. Le reste importait peu.

Une fois encore, Chilpéric agissait avec précipitation, sans rien prévoir quant à la suite des événements. Il ne songeait pas à la réaction de Sigebert, ni que Caribert et Gontran, le voyant attaqué, prendraient vraisemblablement son parti. Il ne mesura pas ses propres faiblesses, ne prit aucune mesure pour protéger son royaume. Dès qu'il fut assuré du départ de Sigebert, et le sut trop loin pour revenir, il galopa jusqu'à Reims et s'empara de la cité pratiquement sans coup férir. Les Rémois ne s'attendaient pas à une attaque, et leur évêque, Ægidius, était en froid avec le pouvoir austrasien ; il ne les incita guère à demeurer fidèles à leur roi.

Chilpéric venait d'enlever la Champagne et pavoisait déjà lorsque, comme à Paris cinq ans plus tôt, les choses se gâtèrent.

La guerre contre les Avars avait rapidement si mal tourné que Sigebert, circonspect, préféra négocier leur retrait et signer avec eux une paix boiteuse¹³ plutôt que courir les périls et les incertitudes d'une campagne. Il avait appris les menées de Chilpéric et ce coup de

poignard dans le dos l'avait convaincu, autant que quelques revers militaires, de l'urgence de regagner l'Austrasie. La rumeur prêtait au khan des Avars un trésor fabuleux¹⁴ ; mais Sigebert, pragmatique, pencha pour la sauvegarde de son royaume et renonça à cette exotique fantasmagorie.

Il revint donc bien plus tôt que Chilpéric ne s'y attendait. Celui-ci n'avait pas eu le temps de s'organiser et la contre-attaque de son frère le désempara. Sigebert, en effet, au lieu de se porter droit sur Reims pour la reprendre, fonça vers Soissons et s'en empara, privant Chilpéric de sa capitale.

Au passage, Sigebert s'était arrêté à Ponthieu, villa royale où il avait eu la surprise de découvrir l'aîné de ses neveux, Théodebert, garçon de huit ou neuf ans qu'il emmena comme otage, au cas où Chilpéric eût renâclé à restituer Reims¹⁵.

Heureusement, la reine Audowère avait quitté Soissons pour ses couches et s'était retirée avec ses autres enfants dans une villa écartée de la route empruntée par Sigebert. Sans cela, toute la famille royale tombait au pouvoir du roi d'Austrasie, ce qui eût mis un comble à la honte de Chilpéric.

Il faut attribuer à l'affolement provoqué par ces événements le chaos qui régnait autour d'Audowère en ces derniers jours de l'été.

La reine était accouchée, – sans problème, au grand dam de Frédégonde –, d'une fillette. Un garçon de plus eût peut-être consolé Chilpéric de ses déconvenues, mais la naissance d'une fille ne ferait que l'agacer. Forte de cette certitude, Audowère, à peine la petite venue au monde, s'était désintéressée d'elle, au point d'oublier de lui donner un prénom et de la faire baptiser, omission révélatrice de la superficialité de la conversion au christianisme des élites franques¹⁶.

Les leudes et les antrustions qui, en 496, avaient accepté de se convertir à la suite de Clovis, avaient obéi à un sentiment de loyalisme politique et d'attachement envers leur roi, pas à une soudaine illumination spirituelle. Ils s'étaient détournés des dieux germaniques, dévalorisés depuis qu'ils n'accordaient plus la victoire aux troupes franques, sans s'attacher véritablement au Christ. La morale chrétienne, ses interdits, ses exigences leur demeuraient étrangers et, baptisés, ils conservaient dans l'Église la liberté de mœurs, la violence et la brutalité dont ils faisaient preuve dans le paganisme. Rien de changé en réalité, comme l'actualité quotidienne le démontrait à

l'envi...

Leurs filles et leurs femmes, sur lesquelles les évêques avaient tant compté pour élever dans la foi les nouvelles générations, n'avaient pas suivi l'exemple de la reine Clotilde, laquelle, d'ailleurs, malgré tous ses efforts, avait échoué à faire de ses fils des chrétiens honnêtes, à défaut de saints.

Quant aux débats religieux, ils n'avaient aucune influence sur ces gens qui les ignoraient superbement, par indifférence ou défaut d'éducation. Les grandes controverses auxquelles la reine Clotilde, jadis, avait pris part, sur la nécessité de la bénédiction nuptiale afin de valider le mariage ou sur le baptême des nouveau-nés¹⁷, avaient bien débouché sur des législations, des obligations, mais il fallait admettre, soixante-dix ans après, les limites de ce travail d'évangélisation. La société franque avait accepté les lois catholiques pour mieux les contourner.

Clotilde, qui avait bravé l'opinion et la colère de son mari païen afin d'obtenir le baptême de ses nouveau-nés, eût été horrifiée de découvrir que ses arrière-petits-enfants n'étaient pas systématiquement baptisés dans les heures suivant leur naissance.

Audowère, elle, n'y pensait même pas. Elle était, en matière religieuse, une ignare achevée, ce qui constituait, aux yeux de Chilpéric, enragé de théologie, un défaut supplémentaire à reprocher à sa femme.

Frédégonde, depuis que son amant s'était entiché de science sacrée, s'appliquait, au contraire, à flatter ce goût et manifestait le plus vif intérêt chaque fois que Chilpéric se lançait dans ses divagations favorites sur la Trinité ou les sacrements. Quoique issue d'un milieu modeste, peut-être analphabète lorsqu'elle était arrivée dans l'entourage des princes, elle s'était appliquée à s'instruire et possédait désormais une culture plus étendue que celle de la reine. Très intelligente, elle en tirait le meilleur parti. Cet atout, elle s'en rendait compte, lui serait d'une aide considérable quand l'âge commencerait à flétrir sa beauté.

Frédégonde avait écouté dissenter Chilpéric ; elle avait lu, aussi, de son côté, et en savait infiniment plus long en matière de religion que la pauvre Audowère. Ces connaissances lui avaient donné une idée.

La nouvelle du retour éclair de Sigebert et de son attaque foudroyante sur Soissons avait désorganisé la petite cour qui entourait

Audowère. Certains prédisaient déjà la déconfiture finale et la mort de Chilpéric, puis le démantèlement de son royaume, que ses frères seraient trop contents de se partager. Il ne ferait pas bon, à ce moment-là, avoir paru trop lié avec le roi déchu et les siens.

Les opportunistes, les lâches, les prudents s'éclipsaient les uns après les autres et Audowère se retrouva, au mois d'août, seule ou presque. Toutes ses dames d'atour et de parage l'avaient laissée, excepté Frédégonde. Presque à terme, la maîtresse royale ne pouvait plus dissimuler sa grossesse, et qu'elle portait un bâtard de Chilpéric ; mais la reine, dans son désarroi et son affolement, ne pensait pas à s'en offusquer. Au contraire, elle y voyait la garantie que sa suivante ne l'abandonnerait pas.

Frédégonde, elle, pensait au prochain retour du roi : la distance n'était pas grande de Reims au Soissonnais ; il serait, à l'évidence, d'une humeur massacrant. Selon ses habitudes, il chercherait à se passer les nerfs sur les premiers qui lui fourniraient prétexte à débonder son ire. Elle le dit à Audowère, ajouta d'un air affligé combien elle espérait que la reine ne serait pas la victime du courroux du souverain.

Inquiète, – elle connaissait son mari... –, Audowère demanda ce que celui-ci pourrait trouver à lui reprocher. Frédégonde, qui, jusque-là, n'en avait rien dit, affirma alors que Chilpéric entrerait à coup sûr dans une colère rouge quand il découvrirait que la reine n'avait point fait baptiser leur fille.

Audowère s'affola. Il y avait cent excuses à sa conduite et à son oubli : les événements, l'angoisse dans laquelle l'avait plongée le sort de son mari et de leur fils aîné, la fatigue consécutive à la naissance ; et même le désir d'attendre le retour du roi afin qu'il assistât à la cérémonie et choisît le prénom de l'enfant, laquelle, au demeurant, était en excellente santé et nullement menacée d'une mort prématurée. Elle n'en imagina aucune, par manque de finesse, ou parce qu'elle avait une peur si horrible de Chilpéric qu'elle était incapable de se justifier devant lui. Elle n'avait plus qu'une idée : baptiser la petite, tout de suite, l'essentiel étant que le roi la trouvât chrétienne quand il arriverait !

Loin de la calmer et de la raisonner, Frédégonde abonda dans son sens, et proposa d'organiser la cérémonie. Audowère en fut éperdue de reconnaissance.

La villa, qui regroupait autour de la résidence royale proprement dite ateliers, bâtiments agricoles, forges, et abritait plusieurs centaines de serfs et d'esclaves, possédait sa propre chapelle et son prêtre desservant¹⁸. D'ordinaire, le baptême d'un enfant de sang royal exigeait au moins la présence d'un évêque, mais il ne s'en trouvait pas dans les environs ; le temps pressait prétendument, et, de toute façon, il ne s'agissait que d'une fille.

Cela arrangeait Frédégonde, qui comptait sur l'ignorance probable d'un prêtre de campagne, incapable de mettre la reine en garde contre les irrégularités de la cérémonie qu'elle organisait.

Au moment de gagner la chapelle, Frédégonde s'inquiéta, comme si elle n'y avait pas pensé plus tôt dans la fièvre de l'action, du prénom de l'enfant. La reine marmonna que c'était Hidelswinthe ; puis de l'identité de la marraine. Audowère gémit qu'elle n'en avait pas, toutes les dames de sa suite s'en étant allées.

Pourtant, il en fallait une et, dans l'absolu, n'importe quelle chrétienne eût fait l'affaire. Audowère l'ignorait, ou avait trop d'orgueil pour seulement envisager de voir sa fille portée sur les fonts baptismaux par quelque serve. Elle ne pensa pas non plus, toujours par vanité, à demander à Frédégonde de lui rendre ce service.

Après un moment de profonde réflexion des mieux joué, la concubine, comme sous le coup d'une illumination subite, suggéra à Audowère d'être la marraine de sa propre fille. Qui, en effet, était plus digne que la reine sa mère de présenter à Dieu la princesse ? Soulagée d'un grand poids, Audowère accepta et la cérémonie, hâtive et bâclée car le roi venait d'informer de son arrivée imminente, se déroula sans que le prêtre, ignorant ou trop timide pour relever l'incongruité de la chose, émit le moindre doute sur la conformité de l'acte au droit canon.

Or, par définition, la mère d'un enfant ne pouvait être sa marraine, pas plus que son père ne pouvait être son parrain, pour l'excellente raison que parrains et marraines existaient, précisément, afin de tenir, le cas échéant, auprès de leur filleul, la place des parents prématurément disparus¹⁹.

Audowère n'était donc pas la marraine de sa fille ; tout au plus pouvait-elle suppléer une marraine absente sans en contracter les devoirs et les obligations. Mais cela, elle ne le savait pas, tout comme elle ignorait ce détail, pourtant scabreux, interdisant au père d'un

enfant d'épouser la marraine, à la mère d'épouser le parrain. Or, tout le plan reposait précisément sur ce point de droit canon.

L'idée était-elle venue spontanément à Frédégonde ? Était-ce le résultat des puissantes cogitations théologiques de Chilpéric, qui avait tout manigancé afin d'évincer sa femme légitime avant la naissance du petit bâtard ? Avaient-ils tout organisé de concert ? Ce qui est sûr, c'est qu'au moment où Chilpéric rentra chez lui, Frédégonde se tenait plantée sur le seuil et qu'en le voyant, elle lança à la cantonade :

— Avec qui mon seigneur couchera-t-il la nuit prochaine ? Car voici qu'il ne peut plus être le mari de sa femme puisqu'elle a tenu leur fille sur les fonts baptismaux.

Sans paraître surpris de la chose, ce qui tendait à prouver que les amants avaient prémédité leur coup, le roi répliqua :

— Avec toi !

Cela revenait à officialiser leur liaison. Frédégonde, d'abord, s'en contenta.

Chilpéric avait répudié sa femme, sans lui laisser l'occasion de s'expliquer, ni d'en appeler au jugement de l'Église, qui n'eût pas manqué de réfuter les arguments canoniques un peu courts du souverain. Puisque Audowère n'avait pu légalement servir de marraine à sa fille, elle n'était pas devenue la commère de son mari, et leur union n'était en rien invalide. Aucun évêque du Soissonnais, pourtant, n'osa le dire en face au roi et tous se conduisirent comme s'il était tout de bon démarié devant Dieu et les hommes²⁰. Officiellement, la reine avait demandé à se retirer dans un monastère où elle souhaitait prendre le voile... Les prélats firent mine de croire à ce pieux prétexte et se gardèrent de poser trop de questions²¹.

Au vrai, Audowère, si elle avait été en effet expédiée dans un cloître, n'avait pas la moindre intention de se consacrer à Dieu. Elle pestait, contre elle-même, sa sottise, son ignorance ; plus encore contre Frédégonde, cette gueuse qu'elle avait entourée d'affection, comblée de bienfaits, et qui lui avait joué un pareil tour dans la folle ambition d'usurper sa place.

Parce qu'il n'avait rien à faire d'une fille, parce que la reine allaitait, parce que la présence de l'enfant distrairait la recluse et lui interdirait de manigancer des projets d'évasion, Chilpéric avait insisté pour que la princesse Hidelswinthe accompagnât sa mère. Il s'épargnait du même coup d'avoir à se préoccuper plus tard de la

marier et de la doter, et évitait à ses frères les éternelles revendications des descendants par les branches féminines de la dynastie. Audowère avait emmené l'enfant, pour laquelle elle éprouvait maintenant une espèce de détestation, rendant cette innocente responsable de ses propres erreurs, mais avec l'espoir de pouvoir s'en servir plus tard. En attendant, pour effacer jusqu'au souvenir de ce maudit baptême, et rappeler de quel sang royal elle sortait, elle avait substitué à Hidelswinthe le prénom de Basine, celui de la mère de Clovis.

Chilpéric, si tant est qu'il fût tenu au courant de ce maigre et dérisoire détail, se borna à hausser les épaules. Frédégonde, pour sa part, en demeura songeuse : Audowère ne renonçait pas et elle avait trois fils qui, un jour, deviendraient des hommes aptes à prendre le parti de leur mère. Ce jour n'était pas si lointain. La récente libération du prince Théodebert, que Sigebert, toujours noble et magnanime, avait renvoyé chez son père en le couvrant de cadeaux mais en lui faisant jurer au préalable de ne jamais porter les armes contre son oncle et contre l'Austrasie, en était le présage. On ne demandait point de serments aux enfants. D'ici trois ans au plus, celui-là serait un homme, et par conséquent un danger, qu'il conviendrait d'écarter au moment opportun.

Frédégonde, maintenant, pensait à son fils, à elle, et à lui dégager la voie vers la couronne.

La concubine royale, en effet, avait accouché de son premier-né, un garçon, en septembre 565 et Chilpéric avait conféré à l'enfant un prénom princier. Certes, il n'avait pas été le choisir parmi ceux des grands ancêtres de la lignée ; mais Chlodobert, « Glorieux et Brillant », contenait la racine commune à Clovis, Clotilde, Chlodosinde, Clodomir, Clodoald, Clotaire, que nul n'osait utiliser s'il n'était du sang des Mérovingiens. C'était un gage de légitimité, presque une promesse.

En fait, ce n'était rien, mais Frédégonde, emportée par ses rêves, ne le comprit pas tout de suite.

Audowère écartée, elle s'était imaginée, confiante en sa séduction, se faire rapidement épouser et prendre le titre de reine. Chilpéric ne l'avait pas détrompée mais il s'était bien gardé d'exaucer ses vœux. En quoi il se conduisait exactement comme ses frères.

Caribert, après la répudiation d'Ingoberge, n'avait pas été assez

stupide pour épouser Méroflède, et même il avait pris une concubine de plus, Theudogilde, une bergère, car il avait décidément du goût pour les amours ancillaires.

Quant à Gontran, il s'était amouraché d'une Gallo-Romaine, Veneranda, qu'il avait enlevée à l'un de ses leudes. Sortie d'un milieu sans doute très comparable à celui de Frédégonde, cette jeune femme lui avait donné un fils, que le roi avait légitimé, là encore, en lui conférant le prénom de Gondebaud, propre à la dynastie burgonde. Cette reconnaissance n'avait pas empêché Gontran, peu après, de se marier, religieusement cette fois, avec une fille d'antrustion, une certaine Marcatrude. La première exigence de celle-ci avait été le renvoi de la concubine et de son fils, et Gontran, piteusement, avait cédé. Puis, quand elle s'était trouvée enceinte, la reine de Bourgondie, sans état d'âme, avait fait empoisonner Veneranda et le petit Gondebaud. Ce crime ne lui avait pas porté bonheur : elle était morte en couches d'un fils qui ne lui avait point survécu ; sur ce, le veuf s'était mis en quête d'une nouvelle épouse²².

Ce drame, frappant une femme dont le destin était si parallèle au sien, en disait long sur l'extrême fragilité de la position de Frédégonde que seul le mariage pouvait affermir. Aussi ne faisait-elle qu'y penser, et en rebattait les oreilles de Chilpéric. Mère d'un prince, elle s'autorisait maintenant à parler assez haut, et même à faire des scènes au roi, révélant un caractère violent et emporté qu'il ne lui avait pas soupçonné autrefois. D'une autre, il ne l'eût pas toléré ; mais, bien qu'il peinât à l'avouer, Chilpéric avait Frédégonde dans la peau ; ce n'était pas de l'amour, ni de la tendresse, mais de la passion, charnelle, violente, incontrôlable, et qui, chose rare, ne faiblissait pas. Impossible de s'en dépendre.

Quant à l'épouser...

Il commençait pourtant à y songer sérieusement lorsqu'une nouvelle lui arriva de Metz, qui le plongea dans une colère folle, et l'obligea à renoncer à ce projet : Sigebert allait se marier et se marier avec une authentique princesse, alliance de prestige propre à ridiculiser sans retour toutes les passades, toutes les foucades, toutes les amourettes et toutes les petites unions de ses frères.

Il y avait là de quoi étouffer de dépit et Chilpéric n'y manqua pas. Il détestait Sigebert, celui de ses demi-frères dont il était le plus proche par l'âge, depuis leur enfance, et ne supportait pas qu'on le lui

donnât toujours en exemple ; cette antipathie s'était aggravée en vieillissant et il avait l'impression que le roi d'Austrasie prenait par système un malin plaisir à le rabaisser pour mieux se mettre lui-même en valeur. Sigebert en avait encore donné un exemple récent, lorsqu'il avait libéré Théodebert et rétrocédé Soissons à son cadet. Les cadeaux d'amitié offerts au petit étaient splendides, dépassant de loin ce qu'il était de bon ton de donner à un enfant et Chilpéric avait eu l'impression, pas fausse, que Sigebert plaçait ses pions auprès du futur souverain, comme s'il comptait sur la mort prématurée du fils d'Arégonde. Cela ne constituait pas une menace directe, mais laissait un sentiment désagréable.

Le pire, toutefois, car le plus humiliant, avait été, en regagnant Soissons, de découvrir achevés les travaux de la basilique Notre-Dame²³, et finis les superbes tombeaux du saint évêque et du roi Clotaire. Lors du partage de 561, en guise d'amende, les trois aînés avaient décrété qu'il revenait à Chilpéric, possesseur de la ville, d'élever le sanctuaire. Cinq ans plus tard, force lui était d'admettre qu'il ne s'en était pas occupé avec beaucoup de zèle. Le gros œuvre était achevé²⁴, certes, mais pas les finitions et la décoration ; Sigebert y avait pourvu avec faste, et retiré toute la gloire de l'affaire, éclipsant ainsi les besogneux efforts de son frère au cours des années écoulées. Chilpéric l'avait fort mal pris, bien entendu, et sa hargne envers l'Austrasien en avait été décuplée. Et voilà que Sigebert lui infligeait un nouveau camouflet !

À trente ans passés, le roi d'Austrasie demeurait célibataire, chose rare à l'époque, surtout pour un souverain pressé d'assurer sa descendance²⁵. On ne lui connaissait aucune liaison publique, aucune maîtresse, aucune concubine et, s'il était improbable qu'il fût demeuré chaste, du moins avait-il su faire preuve, en ce domaine, d'une remarquable discrétion. Cela aussi relevait d'une politique destinée à le montrer sous un jour exemplaire, et exaspérait Chilpéric, prompt à estimer que le fait d'être roi dispensait, précisément, de se plier à la morale commune.

Ce faisant, Sigebert restait disponible pour une alliance royale. Il y avait longuement songé, sans toutefois trouver de princesse sur qui porter son choix. En vérité, le marché n'abondait pas en filles de rois ces années-là.

Byzance ne mariait pas les porphyrogénètes aux Barbares, l'affaire

était entendue, et, d'ailleurs, Justinien et Théodora n'avaient pas eu d'enfants²⁶. Or, dès que l'on cessait de regarder vers le palais des Blachernes, l'Europe n'offrait que du second choix. Les dynasties ostrogothes d'Italie et vandales d'Afrique avaient disparu, anéanties lors de la reconquête byzantine de ces provinces. La prestigieuse lignée wisigothe des Amales était éteinte depuis qu'en 531, les fils de Clovis avaient, à Saragosse, égorgé de leur propre main leur beau-frère Amalaric, coupable d'avoir ignominieusement maltraité leur jeune sœur, Clotilde²⁷. Les Mérovingiens s'étaient pareillement occupés d'éradiquer les lignées de leurs cousins burgondes et francs, avant de s'attaquer aux princes germaniques, en particulier aux Thuringiens. Ne restaient guère que les Bavarois, trop assujettis aux Francs pour qu'il fût honorable de rechercher leur alliance²⁸, les Lombards, auxquels Clotaire avait donné sa seule fille, Chlosinde, les Saxons de Grande-Bretagne, petites gens, et païens de surcroît²⁹. Les Bretons d'Armorique avaient l'incontestable avantage d'être catholiques, virulents même, mais, ennemis déclarés de tout empiètement des Francs sur un territoire qu'ils avaient occupé pour cause de désertification massive³⁰ et dont ils défendaient âprement l'indépendance ; n'hésitant pas, chaque été, à lancer des raids sur les régions de Nantes³¹ et de Rennes, domaines de Caribert, ils redoutaient toute alliance franque comme un piège. Ils étaient de surcroît divisés, clan contre clan, *tiern* contre *tiern*³², et dénués du moindre intérêt stratégique pour Sigebert, sans frontière commune avec eux.

Celui-ci attendait donc toujours l'introuvable princesse digne, selon lui, de s'asseoir sur le trône d'Austrasie lorsque, vers le milieu des années 560, la situation de l'Espagne avait soudain évolué suffisamment pour le pousser à regarder vers la péninsule.

La mort d'Amalaric en 531, disparu sans postérité, avait mis un terme à une lignée ancienne et prestigieuse, celle d'Alaric, conquérant de Rome, l'homme qui avait fait trembler devant lui l'empire d'Occident. Les Wisigoths, soumis depuis près de deux siècles à cette famille glorieuse, n'avaient su par qui la remplacer. Avait alors commencé une guerre civile interminable, dressant les uns contre les autres les aristocrates qui se croyaient capables de relever la couronne. Ces affrontements fratricides avaient duré jusqu'en 554, au grand amusement des Ibères d'origine qui haïssaient le conquérant

arien ; puis, cette année-là, un chef, Athanagild, avait réussi à s'imposer au peuple, en recourant à l'aide massive des Byzantins qui avaient profité des troubles pour reprendre tout le sud du pays. Alliance contre nature de l'empire et du barbare, que les Wisigoths passaient mal à leur nouveau roi, d'emblée considéré comme traître et félon à sa nation. Celui-ci, malgré tout, s'était imposé, parvenant à faire partiellement oublier son alliance avec les Grecs par l'instauration d'une politique anti-catholique d'une rare intolérance, moyen ordinaire pour les princes ariens de fédérer autour d'eux leurs sujets en détournant leur mécontentement sur l'ennemi héréditaire. Sa femme, la reine Goïswinthe, s'était révélée là une auxiliaire précieuse ; elle tenait les fidèles de Rome en exécution.

De cette mégère, au demeurant très belle, très douée, et fort intelligente, Athanagild avait deux filles, nées avant son élévation au trône, Galswinthe et Brunehilde. En cette fin d'année 565, ni l'une ni l'autre de ces princesses n'étaient encore mariées, bien qu'elles fussent largement d'âge à convoler.

On disait Athanagild, et surtout Goïswinthe, farouchement attachés à leurs enfants, et peu désireux de les voir s'éloigner, arguments peu convaincants³³. On disait aussi que, n'ayant pas de fils, ils se réservaient de donner à leurs filles des époux choisis parmi la noblesse wisigothe auxquels elles transmettraient leurs droits à la couronne. Cette explication était plus plausible et pouvait justifier les attermoissements du couple royal difficilement affermi au pouvoir et peu pressé de devoir le partager avec des gendres aux dents longues. Quant à l'éventualité d'une alliance étrangère, sans doute ne s'était-elle pas posée, les prétendants possibles étant rares, et la situation d'Athanagild trop fragile encore pour les intéresser.

Or, en 565, après dix ans de règne, cette position paraissait désormais consolidée et les princesses espagnoles y gagnaient une légitimité nouvelle qui les rendait plus attrayantes sur le marché diplomatique. Ce précisément au moment où Athanagild, conforté, songeait à un renversement des alliances qui le débarrasserait de son allié byzantin, devenu trop exigeant, trop compromettant aussi. Sigebert ne l'ignorait pas.

Les relations entre Constantinople et les Francs étaient anciennes, officiellement cordiales, mais dissimulaient mal des ambitions grecques bien présentes : celle de reconstituer l'empire d'Occident.

Certes, depuis qu'il avait écarté du commandement le grand Bélisaire, qui commençait à lui faire de l'ombre et à se poser en rival, Justinien n'avait plus connu de victoires foudroyantes ; la reconquête glorieusement entamée en Afrique, en Italie, en Espagne, marquait le pas. La pression fiscale délirante imposée par le Basileus, qui avait un féroce besoin d'argent pour faire la guerre, lui avait aliéné des populations autochtones d'abord ivres de reconnaissance envers leur libérateur. Même la papauté, fatiguée des ingérences du couple impérial dans les affaires de l'Église et dans celles de la foi, prenait ses distances et se demandait s'il ne fallait pas une bonne fois pour toutes en finir avec les prétentions constantinopolitaines, le mythe impérial, prendre acte de l'existence des royaumes barbares européens et construire l'avenir en s'appuyant sur eux³⁴.

Mais tout cela, Justinien s'était refusé à le voir, emporté par son rêve grandiose, persuadé, un jour ou l'autre, de repousser les bornes de la puissance romaine jusqu'à leurs limites d'autrefois, dans l'île de Bretagne.

Après les Vandales d'Afrique, les Ostrogoths d'Italie et les Wisigoths d'Espagne, les Francs des Gaules étaient les prochains sur la longue liste des usurpateurs barbares à faire disparaître et les Mérovingiens en étaient parfaitement conscients. C'est pourquoi, tout en maintenant avec Constantinople les relations les plus courtoises, ils avaient grand soin de multiplier à leurs frontières les obstacles dressés entre leur royaume et la mégalomanie byzantine. Clotaire n'avait même pas hésité, dans ce but, à donner sa fille au roi lombard Alboïn, qui se cachait à peine de lorgner vers l'Italie³⁵. Ses fils continuaient dans cette voie, estimant que les Wisigoths, ennemis traditionnels des Francs, tout détestables qu'ils fussent, avaient au moins le mérite de s'interposer entre les Grecs de Bétique³⁶ et la frontière pyrénéenne.

En Austrasie, Sigebert n'était pas le plus directement concerné par ces problèmes, mais le prestige d'une authentique alliance royale l'intéressait au plus haut point. Ses frères pouvaient se contenter de filles de petits nobles, voire de gueuses ramassées dans les étables ou les bergeries ; lui savait le poids des grands mariages. Clovis avait épousé des princesses de Cologne et de Burgondie ; son fils aîné, Thierry, l'héritière burgonde et il s'était ouvert, du même chef, des droits à la couronne ostrogothe. Et Clotaire s'était considérablement grandi en épousant enfin, avec Radegonde de Thuringe, une

authentique fille de roi.

Il voulait les imiter, n'avait tant attendu que dans cet espoir. Cela donnerait à l'Austrasie une importance nouvelle.

L'été 565, Sigebert avait donc, en toute discrétion, expédié à Tolède l'un de ses proches, Gogon, chargé de sonder les intentions d'Athanagild, de lui faire des approches indirectes, et, par précaution, de voir à quoi ressemblaient les deux princesses. Pour grand que fût son dévouement au bien de l'État, Sigebert n'avait pas envie d'épouser un laideron.

Athanagild avait prêté à l'offre austrasienne une attention très vive. Mais il avait mis à son consentement à ce mariage une condition, pour lui essentielle : le Franc aurait sa fille en échange de son alliance contre les Byzantins³⁷.

La pression impériale dans le sud devenait en effet difficile à contenir, ce malgré la mort de Justinien qui avait laissé espérer un répit. Il se murmurait que son neveu, Justin II, était un empereur fantoche à demi fou, ce que l'avenir confirmerait ; mais la Basilissa Sophie était en revanche une femme remarquable, et elle savait s'entourer d'hommes de valeur, dont un certain Tibère³⁸, officier ambitieux et capable. Avec eux, la reconquête se poursuivrait et Athanagild voulait l'éviter.

Comment ? En obligeant les Byzantins, qui manquaient d'hommes et d'argent, à combattre sur deux fronts. Une attaque franque sur l'Italie ferait l'affaire. Est-ce que les Mérovingiens ne pouvaient pas prétendre à quelques droits sur Rome, du fait de l'héritage de leur cousine ostrogothe Amalasonte³⁹ ?

Sigebert n'avait aucunement l'intention d'aller guerroyer en Italie contre les impériaux, même s'il se défiait d'eux comme du feu⁴⁰ ; il estimait avoir déjà assez de besogne avec les marches de l'Est, sans parler des coups fourrés de Chilpéric ; mais il se garda de le dire, certain qu'une fois la princesse livrée et épousée, sa famille ne disposerait pas sur lui de moyens de pression l'obligeant à tenir ses promesses. Il fit répondre par Gogon que la condition était acceptable. Lui en posait une en retour, qui permettrait de mesurer l'exact intérêt des Espagnols à cette union : laisser leur fille se convertir au catholicisme sitôt arrivée à Metz. On savait Athanagild, et surtout Goiswinthe, d'un arianisme quasi fanatique. S'ils étaient prêts à transiger sur la question religieuse et accepter l'idée d'une conversion,

cela prouverait qu'ils avaient réellement besoin de l'alliance austrasienne. Or, là encore de façon imprévisible, ils cédèrent⁴¹. Sigebert, qui tenait beaucoup, lui aussi, à cette union, en fut soulagé : il eût éprouvé des difficultés avec les évêques, et avec la reine Radegonde, la belle-mère qui l'avait élevé et qui, de son couvent de Poitiers, demeurait sa précieuse conseillère discrète et occulte, en envisageant même l'éventualité d'un mariage mixte.

Ne restait qu'à choisir entre les deux princesses. L'usage constant était, en principe, de marier d'abord l'aînée ; mais Gogon sut, à demi-mot, l'inciter à demander la main de la cadette. Sigebert comprit que Brunehilde était belle, et que Galswinthe ne l'était pas... Par chance, il y avait à privilégier la plus jeune au détriment de sa sœur des arguments diplomatiques : le roi d'Austrasie ne prétendait point à la couronne d'Espagne dont l'aînée demeurait l'héritière⁴² ; ses parents resteraient libres de la marier à leur guise parmi la noblesse de leur peuple. Les souverains espagnols prirent cette décision du bon côté : Galswinthe était effectivement l'héritière, mais, douce, tendre, timide, elle était aussi leur préférée et ils répugnaient à la marier si loin. Plus assurée, plus brillante, Brunehilde saurait affronter son destin de régner sur une terre étrangère. Autre avantage à ne pas négliger : la dot d'une cadette serait moindre. L'Austrasien se contenterait d'or, – les Wisigoths en avaient encore⁴³ –, d'esclaves, – on n'en manquait point... –, et ne réclamerait pas de terres. Ils en concédèrent pourtant à Brunehilde, par élégance⁴⁴.

Il n'y avait plus qu'à annoncer cette grande nouvelle, ce qui fut fait vers le milieu du printemps 566, alors que le cortège officiel des ambassadeurs s'apprêtait à partir pour Tolède y chercher la fiancée. L'hiver avait été, cette année-là, particulièrement long et rigoureux ; il n'avait pas dégelé de novembre à fin mars et les campagnes gauloises étaient ensevelies sous une neige épaisse, de sorte que tout voyage se révélait impossible, et plus encore un franchissement des cols pyrénéens. Cela expliquait le grand retard mis à organiser une noce prévue pour le courant de l'été, le temps de ramener la princesse d'Espagne en Austrasie.

Sigebert, qui n'avait plus désormais aucune raison de se montrer discret, étalait, en dépit de la misère ambiante consécutive à cet hiver effroyable, les fastes prodigieux dont il comptait entourer son tardif mariage. Il n'était question que de vaisselle d'or, de hanaps de verre

murin⁴⁵, de festins dignes du Walhalla des vieux dieux germaniques ; bière, vins d'Aquitaine et du Rhin couleraient à flots. On prétendait même que le roi s'était assuré les services d'un poète italien qui chanterait en vers dignes de Virgile et de Tibulle les charmes, qu'on assurait merveilleux, de la jeune mariée⁴⁶. Des invitations portées par messagers spéciaux partirent vers les quatre coins du royaume des Francs.

III

Les mariages espagnols

Chilpéric n'en reçut point et il n'en fut pas spécialement étonné. Malgré l'apparent apaisement entre son frère et lui, il savait fort bien que rien n'était réglé. Il avait maintenant quatre fils et ne pouvait pas se contenter du misérable royaume de Soissons qui lui était échu. Tôt ou tard, il faudrait procéder à un nouveau partage sur le champ de bataille. Ses aînés grandissaient, approchaient de l'âge d'homme et seraient bientôt capables de défendre leurs intérêts les armes à la main. Ce jour-là, les Austrasiens devraient fortifier leurs frontières.

Dans ces conditions, le glorieux mariage de Sigebert et les fastes invraisemblables qui l'entouraient lui parurent une provocation supplémentaire, et des plus insultantes. On se moquait de lui, on le discréditait, on l'humiliait.

Il apprit l'arrivée de la princesse Brunehilde à Metz, les éclatantes cérémonies des noces, la conversion de la jeune mariée dont les évêques unanimes félicitèrent le roi d'Austrasie, et, très vite, la grossesse de la reine¹. Tout cela ajouta à sa fureur et à son dépit.

Que Caribert et Gontran fussent dans des positions similaires, sans en avoir l'air beaucoup affectés, ne consolait pas Chilpéric que la honte, la colère et la jalousie tenaillaient. Il remâchait des rêves de revanche éclatante, qu'il ne voyait comment mettre en œuvre. La chance, qui jusque-là ne l'avait guère favorisé, vint soudain à son aide : en juillet 567, Caribert mourut à l'improviste dans sa quarante-septième année sans postérité masculine. Ce trépas inattendu changeait complètement la donne.

Chilpéric le comprit et il se félicita *in petto* de n'avoir pas cédé aux cris, aux larmes, aux supplications de sa concubine et de n'avoir pas

régularisé leur situation conjugale ainsi qu'elle l'en pressait. Enfin il allait être roi pour de bon, et, dans ce grand avenir qu'il voyait s'ouvrir devant lui, il n'y avait plus de place pour Frédégonde, ni même peut-être pour le petit Chlodobert. Prudent, il se garda toutefois de laisser rien transparaître de ses pensées et de ses projets et conserva envers sa maîtresse ses façons ordinaires. Cela ne lui était pas très difficile : elle lui plaisait toujours et la maternité, la trentaine approchant, au lieu de la faner, lui avaient donné une plénitude, une féminité renouvelée. Frédégonde mûrissante était plus belle que jamais, et elle le savait. Aussi, malgré sa finesse et son intelligence, ne vit-elle probablement rien venir de la catastrophe qui la menaçait et fut-elle prise au dépourvu quand celle-ci s'abattit sur elle et sur son fils.

Le décès de Caribert, usé par ses excès, – frappé par la main de Dieu, avaient dit les évêques² –, opinion qui n'était pas pour impressionner Frédégonde dont les sentiments religieux étaient assez tièdes, l'avait d'abord emplie de satisfaction. L'aîné des fils de Clotaire avait, lors du partage de 561, décroché la meilleure part ; son redécoupage en trois ne pouvait, quelles qu'en soient les modalités exactes, que favoriser Chilpéric et lui octroyer l'agrandissement de terres dont il avait besoin. Peut-être cet éternel insatisfait éprouverait-il alors un sentiment d'apaisement ; peut-être ne serait-il plus rongé par le doute et l'aigreur et oserait-il assumer pleinement sa liaison avec Frédégonde, comme Caribert n'avait pas hésité à le faire s'agissant de ses concubines.

Ingoberge répudiée, le roi de Paris avait élevé au rang de concubine royale officielle sa maîtresse en second, la belle Méroflède. L'eût-il épousée un jour ? Nul le ne sait, puisque la jeune femme disparut prématurément sans laisser à son amant le loisir d'approfondir la question. Par esprit de fidélité envers la disparue, Caribert avait alors conféré le titre de concubine à sa sœur aînée, Marcovéfa, honneur qu'il avait renoncé à lui accorder dans un premier temps, en raison de ses vœux de religion.

Le moment était mal choisi, car le roi de Paris se débattait alors dans une querelle avec les prélats du royaume de l'Ouest à propos de l'évêché de Saintes auquel Clotaire, avant de mourir, avait pourvu sans en passer par l'autorité légitime, c'est-à-dire l'archevêque Léonce de Bordeaux. Caribert prétendait y maintenir le prélat choisi par son

père, tandis le métropolitain d'Aquitaine exigeait sa déposition immédiate. La querelle s'était envenimée lorsque Caribert avait jugé drôle de faire rosser et rouler dans des ronces l'envoyé officiel du prélat bordelais avant de le lui réexpédier blessé et saignant.

Méroflède étant morte peu de jours après cet attentat, les ecclésiastiques avaient prédit à Caribert les châtiments célestes en ce monde et dans l'Autre, prédiction à laquelle il avait répondu en affichant ses amours sacrilèges avec Marcovéfa. C'en avait été trop pour les évêques de l'Ouest, pourtant si patients jusque-là. Ils avaient toléré, un peu lâchement, la liaison du roi avec une vierge consacrée tant que ce scandale ne s'étalait pas sur la place publique, mais ils ne pouvaient plus feindre maintenant n'être pas au courant. Le vieil évêque Germain de Paris, qui avait tenu tête aux fils de Clovis, n'était pas d'une espèce à se laisser impressionné par Caribert et, soutenu par l'archevêque Euphronius de Tours, première autorité religieuse du royaume, il avait fulminé l'excommunication contre le couple ; puis le métropolitain de la Lyonnaise Seconde avait convoqué un concile tourangeau afin de rappeler les peines encourues par les religieuses infidèles et leurs complices.

Sur ce, tel un second avertissement, au début de l'été 567, Marcovéfa était morte brusquement à son tour, et les évêques avaient eu beau jeu de prédire derechef les pires malheurs au roi.

Caribert avait haussé les épaules ; il lui restait encore une concubine, la charmante bergère Theudogilde. Elle avait récemment accouché d'un fils, mort-né hélas, ce qui n'assurait pas la succession, mais laissait espérer d'autres grossesses et une postérité masculine abondante. La mort, en le fauchant au moment où il s'apprêtait à partir pour Tours dans l'intention d'y régler ses comptes avec Euphronius, venait de mettre un terme à ces espoirs et laissait le royaume de l'Ouest en déshérence. Pour la plus grande joie des frères du défunt qui, aussitôt, jouèrent chacun pour soi.

Les trois rois survivants avaient au moins trouvé un sujet d'entente : le sort à réserver à leurs nièces. Elles étaient deux³, nées de la légitime union de Caribert avec Ingoberge : Berthe et Clotilde, l'une au seuil de l'adolescence, l'autre encore une enfant.

Le cas de l'aînée était un peu délicat. Sous la pression de Rome, qui cherchait à reprendre pied en Grande-Bretagne et à restaurer une Église ravagée par les invasions angles et saxonnes du siècle

précédent, Caribert, en ses derniers mois, parce que, fâché avec ses évêques, il recherchait le soutien du pape, avait accepté d'envisager l'union de la princesse Berthe avec le roitelet saxon du Kent, Ethelbert. Il s'agissait aux yeux du Mérovingien d'un demi-sauvage indigne de sa fille, mais l'appui de la papauté n'était pas négligeable.

Pour Ethelbert, l'alliance était inespérée, même s'il se doutait du prix à payer pour l'obtenir : sa conversion, et l'appui qu'il devrait apporter à celle de son peuple. Rome comptait sur la jeune Berthe pour renouveler avec ces païens les miracles de sa sainte aïeule.

Le mariage était à peu près convenu, quoique Caribert n'eût pas mis beaucoup de zèle à le concrétiser. Gontran, Sigebert et Chilpéric, confrontés à ces engagements, n'osèrent pas les annuler, comme ils en avaient envie. Au demeurant, il leur semblait improbable que le Saxon vînt un jour revendiquer des droits sur le royaume de l'Ouest ; et ni le Burgonde ni l'Austrasien ne souhaitaient se mettre mal avec le souverain pontife. Berthe deviendrait donc reine du Kent, ainsi que son père l'avait prévu.

Restait la petite Clotilde⁴, fillette innocente mais très embarrassante. Écartée de la succession paternelle, l'enfant perdait tout intérêt, ou presque, sur le marché des princesses à établir, d'autant que ses oncles n'avaient pas l'intention de la doter. Impossible de la marier à quelque leude, choix par trop déshonorant, et de surcroît dangereux puisque la petite serait, le temps venu, un ventre de souveraineté et que son époux pourrait prétendre au trône. Jadis, on avait tué de jeunes et gênants héritiers princiers pour moins que cela, mais Sigebert et Gontran n'étaient pas portés à ce type d'arrangements successoraux, qui n'eussent pas tant répugné à Chilpéric...

Le couvent s'imposait comme la meilleure et la seule solution au problème posé par leur nièce. Sigebert, qui l'entourait d'une dévotieuse affection, écrivit donc à leur belle-mère, la reine Radegonde, en lui demandant de recueillir cette tendre orpheline et de veiller sur elle. L'Austrasien eut le tact de ne pas faire allusion à une prise de voile éventuelle, Clotilde n'ayant pas l'âge de si solennels engagements, mais tous comptaient bien que la princesse ne quitterait plus jamais le cloître poitevin⁵.

Ces désagréables questions réglées, les rois allaient passer aux choses sérieuses, le partage du royaume de l'Ouest, lorsque

Theudogilde, la concubine de Caribert, elle aussi promise au couvent et qui se trouvait trop jeune pour un pareil destin, décida de risquer le tout pour le tout.

Caribert, selon l'usage, conservait son trésor personnel, qui se confondait avec les fonds de l'État, dans une salle des coffres de son palais parisien, salle dont Theudogilde, à peine son amant défunt, prit les clefs, avant de s'emparer de tout l'or et tous les bijoux qu'elle pouvait transporter, puis de s'enfuir. Sans protection, elle n'irait pas loin, n'étant finalement qu'une voleuse. Elle crut donc habile d'écrire au roi Gontran, le seul des trois frères momentanément sans femme ni concubine en titre, pour lui proposer de lui restituer ces richesses, à condition qu'il l'épousât et la fit reine de Burgondie. N'étant pas la femme légitime de Caribert, elle n'exposait pas Gontran aux sanctions canoniques qui frappaient l'homme épousant la veuve de son frère et il était libre de consentir à cette union. Gontran y consentit, ou, plus exactement, il feignit d'y consentir et pria Theudogilde de venir le rejoindre à Chalon, sa capitale. Certaine de son prochain triomphe, la sottise y courut, et se fit immédiatement arrêter, puis enfermer dans un couvent d'Arles, tandis que le roi de Burgondie s'emparait de la fortune⁶. Solide principe de précaution selon lequel « un tiens vaut mieux que deux tu l'auras »...

Sigebert et Chilpéric ne trouvèrent rien à redire à cette appropriation, d'autant que Gontran, bon prince, se montra peu exigeant lors du nouveau partage des lots ; il se contenta de l'Aunis et de la Saintonge, du Périgord, de l'Agenais, d'Oloron dans les Pyrénées, et, au nord de la Loire, de Sées⁷, d'Avranches et de la Brie.

Chilpéric, qui voulait Périgueux et Agen, ravala sa déception car, pour une fois, le sort l'avantageait. Véritable effet du hasard, ou bénévolence inattendue de ses demi-frères, il venait de tirer la meilleure part, et la sagesse lui conseillait de s'en contenter, un temps au moins. Il héritait en effet de tout le centre ouest et de toute la façade Atlantique du royaume de Caribert⁸.

L'ensemble était superbe mais il y manquait, et Chilpéric trouva, là encore, motif à s'en affliger, trois fleurons des Gaules : Paris, que d'un commun accord les rois avaient déclaré ville neutre où ils s'engagèrent formellement à ne pas entrer ni séjourner⁹, Tours et Poitiers, que Sigebert avait exigés¹⁰. Comme il se contentait de peu, ne recevant que le Cotentin, l'Albigeois, le Pays basque et l'ouest de Marseille, qui

agrandissait l'étroit corridor méditerranéen consenti à l'Austrasie en 561, il était impossible de s'en formaliser. Chilpéric se promet que cela viendrait plus tard et qu'il reprendrait les villes qu'il désirait par la force si ses frères ne les lui cédaient point. Il en aurait bientôt les moyens.

Le royaume miniature de Soissons devenait la Neustrie, vaste ensemble cohérent¹¹, ou presque¹², riche de cités, de champs, de commerçants, d'artisans et paysans gaulois qu'il serait loisible de pressurer au maximum pour leur arracher les fonds nécessaires à solder les troupes nombreuses et fortes avec lesquelles Chilpéric, un jour qu'il espérait prochain, écraserait Gontran et surtout l'odieux Sigebert. Il en jubilait d'avance.

Maintenant qu'il était véritablement roi, et toujours célibataire, lui aussi, le nouveau souverain de Neustrie, se voyait bien demandant la main d'une authentique princesse ; il avait déjà fait son choix : ce serait Galswinthe, la sœur aînée de Brunehilde, alliance plus prestigieuse encore que celle de l'Austrasien, qui n'avait eu que la cadette.

Chilpéric, tout à ses projets, ne se demanda pas pourquoi Sigebert, qui avait eu le choix, n'avait pas demandé la main de Galswinthe plutôt que celle de Brunehilde. Il ne croyait pourtant manifestement pas à l'explication officielle, selon laquelle l'aînée des princesses wisigothes, héritière du trône, était réservée à quelque Grand du royaume espagnol ; il n'eût pas couru le risque d'être éconduit.

De tout cela, évidemment, Chilpéric se garda de parler à Frédégonde. D'abord, il n'était pas assuré d'obtenir la princesse ; ensuite, la conclusion de l'alliance et du mariage prendrait des mois encore et le roi n'entendait pas, en attendant l'arrivée de sa nouvelle épouse, se passer de sa concubine. Pas question, dans l'intervalle, de subir les inévitables crises de larmes et les scènes de jalousie que Frédégonde ne manquerait pas de lui infliger quand elle serait au courant. Il ferait en sorte de la tenir dans l'ignorance des pourparlers avec la cour de Tolède jusqu'à l'annonce officielle de la noce, laquelle, il est vrai, se décida dans des délais très courts. Chilpéric y avait mis le prix¹³. Faramineux.

Athanagild vit arriver l'offre neustrienne, au début du printemps 568, avec un plaisir mitigé. Bien que Galswinthe dût avoir alors déjà plus de vingt ans, il n'était pas pressé de la marier¹⁴. Cependant, la

nouvelle position de Chilpéric, maintenant en possession de la plupart des provinces qui constituaient autrefois l'Aquitaine wisigothique, l'incita à la réflexion ; il songea que la frontière pyrénéenne ne serait plus sans cesse menacée par les Francs, puis il se demanda s'il n'était pas envisageable de récupérer tout ou partie de ce que la dynastie Amale avait perdu soixante ans plus tôt. S'il y parvenait, il récoltait une légitimité, une popularité éclatantes, qui valaient de sacrifier Galswinthe à l'intérêt national. Alors, il posa ses conditions.

Athanagild n'avait réclamé de Sigebert que son concours contre les Byzantins en Italie ; il fut beaucoup plus exigeant avec Chilpéric. Si celui-ci cédait, le succès serait mirifique. S'il refusait, le souverain espagnol gardait sa fille chérie : il était gagnant sur les deux tableaux.

En découvrant les demandes que lui faisait son éventuel beau-père, Chilpéric eut un sursaut de stupeur tant elles semblaient aberrantes ; puis il se prit à réfléchir, et s'avisa finalement de les trouver acceptables.

Athanagild posait comme clauses accessoires le soutien de son futur gendre dans une guerre contre Constantinople et le respect des convictions ariennes de sa fille. Le roi de Neustrie y consentit avec les mêmes arrière-pensées que Sigebert ; cela n'engageait pas à grand-chose dans l'immédiat sur le plan militaire. Quant à la conversion de la princesse, il était entendu qu'il en irait comme de Brunehilde qui, selon la version diplomatique, avait personnellement tenu à devenir catholique, choix dont ses parents, à des centaines de miles, ne pouvaient être tenus pour responsables.

Il réclamait ensuite de son futur gendre des engagements d'ordre personnel, voire intimes : Chilpéric, dont la réputation de débauché n'était apparemment plus à faire au-delà des monts, s'il épousait Galswinthe, devait jurer n'avoir pas d'autres femmes qu'elle et observer la plus stricte monogamie. Eu égard aux mœurs conjugales des Mérovingiens, le Wisigoth faisait bien de se précautionner. D'autre part, comme l'on savait à Tolède que le roi de Neustrie vivait maritalement, il jurerait aussi de renvoyer cette fille et son bâtard, et de ne point les rappeler. Il ne prendrait par la suite aucune autre concubine ou maîtresse et serait fidèle à la reine tant qu'elle vivrait.

C'était beaucoup demander à un roi de l'époque qui considérait la polygamie comme une preuve de virilité et de force. Athanagild le savait et comptait sur cette exigence quasi extravagante pour mesurer

le degré exact d'implication du Neustrien dans cette affaire. Si jamais Chilpéric cédaît là-dessus, et s'engageait par serment devant Dieu et les hommes, éventualité au demeurant suspecte, c'est qu'il tenait vraiment à l'alliance espagnole !

Par ailleurs, Athanagild, qui ne prévoyait aucune dot en terres pour Galswinthe¹⁵, se bornant à promettre une somme considérable en or et pierreries, demandait à fixer lui-même le *Morgengabe*, ce douaire censé assurer matériellement l'avenir de la femme, qu'elle fût reine ou paysanne, en cas de veuvage, accordé par son gendre à sa fille le lendemain de leur mariage. Celui de Galswinthe était invraisemblable : rien moins que toutes les possessions de Chilpéric dans le Sud-Ouest. Des vallées bigourdanes à Bordeaux, de Cahors à Limoges, elle recevrait tout, absolument tout en mains propres et conserverait ce don du matin si elle devenait veuve sans avoir eu d'enfants ou si ceux-ci n'avaient pas vécu ; si Chilpéric décidait de la répudier pour quelque raison que ce fût ; ou si celui-ci manquant à son serment de stricte monogamie, la reine Galswinthe réclamait la séparation. Autrement dit, seule une union pérenne, paisible, féconde, et bénie du Ciel, qui épargnerait aux époux la perte de leur progéniture, assurerait le maintien des provinces du Sud-Ouest au sein du royaume franc : autant rendre d'emblée l'Aquitaine aux Wisigoths !

Chilpéric ne put se méprendre sur ces demandes léonines ; s'il cédaît, c'était la garantie de réduire à néant l'œuvre essentielle de Clovis. Il fallait être fou pour envisager d'accepter. Or, le roi de Neustrie accepta. Et Athanagild, qu'il fût pris à son propre piège et ne voulût point, par un refus outrageant, s'aliéner un puissant voisin, ou qu'il fût incapable de résister aux glorieuses perspectives qu'il croyait voir s'ouvrir à lui grâce à ce mariage, donna à son tour son accord, sans plus se soucier des sentiments de Galswinthe.

La jeune fille, bien entendu, n'avait pas été consultée ; elle avait cependant manifesté la terrible répugnance que lui inspirait ce mariage, sa terreur de devoir quitter ses parents pour aller vivre dans cette Francia étrangère, ennemie héréditaire des Wisigoths, auprès d'un homme de mauvaise réputation. L'exemple de sa cadette, que ses parents lui ressassaient, régnant maintenant sur Metz et parfaitement heureuse entre son brillant mari et Ingonde, leur délicieuse petite fille, ne rassérénait pas l'infortunée Galswinthe. Elle avait peur, une peur atroce, de cet affreux mariage et s'y opposait de toutes ses forces.

Un moment, elle espéra le soutien maternel. Plus intelligente qu'Athanagild, la reine Goïswinthe éprouvait une méfiance instinctive devant l'étrange facilité mise par Chilpéric à accepter l'inacceptable. Le roi de Neustrie n'étant ni fou ni stupide, il fallait qu'il eût une idée en tête, qui annihilerait les calculs espagnols et dont Galswinthe risquait de faire les frais. Elle fit état de ses soupçons, sans parvenir à inquiéter Athanagild, désormais prêt à sacrifier sa fille et qui ne songeait même plus à la succession espagnole et au rôle auparavant dévolu à Galswinthe pour prolonger la jeune dynastie familiale.

Au début de l'été 568, les ambassadeurs neustriens, pressés, exigèrent la remise de la fiancée ; ils voulaient regagner Rouen, nouvelle capitale du royaume, avant les premiers frimas de l'automne. Les Espagnols, qui tergiversaient encore et cherchaient à gagner du temps sous prétexte de trousseau à compléter, de cadeaux nuptiaux à réunir, de cortège et d'escorte à organiser, pressèrent le mouvement.

Galswinthe, ruisselant de larmes, sanglotant, quitta Tolède parée comme une idole barbare, assise sur le banc étroit de l'inconfortable char de parade recouvert de plaques d'or, surélevé afin que le peuple pût voir la princesse, où elle devrait monter en chaque occasion publique. Derrière elle suivaient des dizaines de voitures chargées à ras bord de coffres emplis de richesses, mais aussi un long cortège d'esclaves qui serviraient de domestiques à la jeune reine dans sa nouvelle patrie¹⁶.

Goïswinthe avait tenu à accompagner sa fille jusqu'à la frontière. En l'atteignant, elle serra une dernière fois Galswinthe dans ses bras et lui lança d'une voix angoissée cet ultime avertissement :

— Prends garde !

Cri de mauvais augure, paroles qu'il était d'usage de réfréner pour ne pas attirer le malheur sur une jeune épouse mais, en proie à un pénible pressentiment, elle aussi, la reine ne sut pas le retenir. La princesse s'éloigna de sa mère plus terrifiée que jamais¹⁷.

À Rouen, l'ancienne Rotomagus gauloise devenue préfecture à la fin de l'empire et qui conservait de cette époque quelques beaux bâtiments pas trop délabrés que l'on était parvenu à rendre à peu près habitables, Chilpéric était informé de la prochaine arrivée de sa fiancée. La jeune fille avait encore devant elle, avant d'atteindre les rives de la Seine, des semaines de route, ponctuées d'étapes, telle la halte qu'elle fit, en août, à Poitiers, où la reine Radegonde refusa, en y

mettant les formes, de la recevoir¹⁸.

Il était temps d'honorer les engagements pris envers les Espagnols et de renvoyer les femmes susceptibles de porter ombrage à la jeune mariée. Il fallait affronter Frédégonde. Chilpéric s'y résigna avec inquiétude et beaucoup de regrets : elle était toujours aussi belle et il tenait à elle.

Seule la consolante pensée que la princesse Galswinthe devait ressembler à sa sœur Brunehilde, dont chacun vantait l'allure, l'élégance, la grâce, l'éducation, l'esprit, et la grande beauté, parvint à donner au roi de Neustrie le courage d'annoncer son renvoi à sa concubine.

Il s'attendait au pire, avait préparé ses arguments, tenait en réserve des solutions, des cadeaux censés adoucir l'amertume de la séparation. Or, Frédégonde l'écouta sans manifester autre chose que la profonde douleur d'une femme soudain arrachée à l'homme qu'elle adore. Elle ne lui fit aucun reproche, parut se résigner. Chilpéric fut assez sot pour ne pas s'étonner : n'était-il pas le roi, tout-puissant, et elle une paysanne, une servante qu'il avait grandie en lui ouvrant sa couche et en lui faisant un bâtard ?

Mal à l'aise malgré tout, il exposa les plans qu'il avait prévus pour son ancienne compagne et leur fils. Il trouverait à Frédégonde un époux parmi la noblesse franque, qui la traiterait avec respect parce qu'elle avait porté l'enfant du souverain, et qui lui assurerait un avenir très supérieur à tout ce qu'elle avait pu espérer jadis.

Ou, si elle tenait à son indépendance, Chilpéric lui accorderait une rente, et la propriété d'une villa campagnarde où elle vivrait à l'aise le restant de ses jours. Il se trouvait généreux, n'ayant pas été aussi large avec la reine Audowère. N'était-ce pas ainsi que le roi Clotaire avait traité les reines Radegonde et Vuldetrade lorsqu'il s'était séparé d'elles ? La Thuringienne avait demandé la villa de Saix en Poitou ; l'Austrasienne avait préféré se remarier. Frédégonde n'avait qu'à choisir, il la laissait libre.

Le roi ne savait pas que Frédégonde avait choisi, depuis longtemps.

En dépit des précautions prises pour la tenir à l'écart des pourparlers du mariage, Frédégonde était au courant et, passé le premier choc, fort rude, elle préparait sa contre-offensive avec détermination. L'Espagnole n'allait pas la chasser sans qu'elle se défendît ! Elle n'avait pas obtenu le renvoi d'Audowère pour que

Chilpéric épousât Galswinthe sous prétexte qu'elle était fille de roi !

Il en allait non seulement de l'avenir de la concubine et de son fils, mais de leur vie. Est-ce que le premier souci de la nouvelle reine de Bourgondie n'avait pas été de faire assassiner la concubine Veneranda et le prince Gondebaud ? Frédégonde n'entendait pas connaître le même sort.

Quant à se contenter, ce qui l'eût en principe protégée, d'un leude ou d'un antrustion alors qu'elle s'était vue reine, il ne fallait pas y compter !

Dissimulant sa colère sous une douceur affectée, Frédégonde expliqua, des larmes dans la voix, qu'elle ne voulait rien des cadeaux de son seigneur. Après avoir connu les embrassements d'un roi, quelle femme voudrait s'abandonner à un autre homme ? Aucun ne la toucherait jamais plus ! Et, comme aucun domaine ne pouvait la consoler de la perte de celui qu'elle adorait, elle refusait aussi la propriété si généreusement offerte.

Chilpéric, d'un tempérament avare, fut plus soulagé encore que surpris de cette résignation si étrangère au caractère de sa compagne. Frédégonde, levant vers lui son magnifique regard noyé de larmes, ajouta qu'elle réclamait une seule chose mais qu'elle suppliait son amant de la lui accorder : lui permettre de rester à son service comme elle l'était par le passé ; non, certes, à Rouen, où sa présence offenserait la reine, mais dans ce modeste rendez-vous de chasse où ils avaient l'habitude, jadis, de se retrouver. Elle réclamait cette maisonnette comme un refuge dont elle serait la gardienne ; elle pourrait y vivre le reste de sa vie dans le souvenir du flamboyant amour qu'elle avait connu avec son roi bien-aimé.

Chilpéric acquiesça sans rien deviner du piège que lui tendait Frédégonde, ou, s'il en perça quelque chose, car il était lui-même maître en fourberie et en duplicité, le stratagème ne lui déplut pas. S'il savait se montrer assez discret et prudent, peut-être ne serait-il pas obligé, finalement, de se passer d'une maîtresse dont les savantes caresses et les audaces lui manquaient déjà.

Dès qu'il eut accepté, Frédégonde, sûre de son emprise sur cet homme, sut qu'elle avait gagné. Tôt ou tard, elle reprendrait sa place, et tant pis pour Galswinthe !

Elle oubliait un détail, très lourd et qui risquait de faire pencher la balance en faveur de sa rivale wisigothe : le douaire invraisemblable

que Chilpéric lui avait consenti et qui risquait, au moindre soupçon d'adultère, de pousser la princesse à réclamer sa liberté et son *Morgengabe*. Chilpéric avait des défauts mais il n'avait pas encore dégénéré au point de livrer l'Aquitaine si chèrement reconquise par son grand-père à l'ennemi héréditaire.

Il ménagerait Galswinthe. Toute la question était de savoir combien de temps...

Qu'il avait commis une grossière erreur en ne s'interrogeant pas sur les raisons du choix de Sigebert, Chilpéric le comprit à la seconde où Galswinthe, toujours somptueusement parée mais définitivement dépourvue de grâce et d'élégance, descendit avec maladresse de l'extravagant véhicule, véritable tour roulante, sur lequel elle avait fait son entrée dans sa capitale. Même le mieux intentionné des hommes, même le plus plat courtisan, ne pouvait la prétendre belle¹⁹. En ce domaine, la reine d'Austrasie avait été comblée de tous les dons du ciel²⁰ ; pas sa sœur...

Brunehilde était grande et élancée²¹, Galswinthe d'une taille peu avantageuse et de forte corpulence. Tout chez elle semblait flasque et mou, au physique comme au moral. L'expression de grande douceur de son large visage aux traits flous ne contribua pas à consoler ni attendrir Chilpéric qui préférait les femmes au tempérament bien trempé. La pensée qu'il allait jurer fidélité absolue à ce laideron placide et craintif le glaça. Il s'apaisa en songeant à la formule exacte du serment : « jusqu'à ce que la mort nous sépare... » ; le veuvage restait une solution à cette fâcheuse union.

Et puis, le trésor que les domestiques s'occupaient à décharger représentait une contrepartie tangible, immédiate, à sa déception ; la promesse était laide à pleurer, certes, mais la dot conséquente aidait à l'accepter. À cause des coffres d'or, Chilpéric s'obligea à faire bonne figure²².

Cette comédie suffit à la jeune fille prête, dans son désarroi, à se raccrocher à la moindre preuve d'affection de la part de son fiancé. Chilpéric atteignait tout juste la trentaine ; c'était un gaillard blond aux yeux bleus rompu aux exercices physiques et d'assez belle prestance. Il n'en fallait pas plus à Galswinthe pour s'éprendre de lui. Elle crut aux prémices d'une grande histoire d'amour et le roi de Neustrie se garda de la désillusionner.

Au contraire, il s'ingénia, les premiers jours et les premières

semaines, à l'ancrer dans ces sentiments. Ne convenait-il pas de donner à la Francia en général, à l'odieux Sigebert en particulier, l'impression que le couple royal neustrien baignait dans la félicité ?

Pour commencer, Chilpéric veilla à ce que les fêtes de Rouen fussent aussi splendides, aussi grandioses que l'avaient été celles des noces messines. Il y mit le prix. Pourtant, il laissa l'impression aux invités d'un doublet, somptueux, mais exagéré, un peu vulgaire, qui marquait la réussite d'un parvenu²³. Il fallait qu'il en fit trop.

L'abjuration de Brunehilde, à Metz, avait suivi le mariage. À Rouen, Galswinthe, chapitrée depuis la frontière, proménée au long de la route dans tous les sanctuaires catholiques des Gaules²⁴, puis admonestée par l'évêque rouennais, Prétextat, homme peu commode, comprit qu'il faudrait abjurer avant la bénédiction nuptiale. Elle s'y résigna. Cette conversion, sincère²⁵, ressemblait au prix versé par Chilpéric au prélat pour faire oublier un détail tout de même gênant : il était toujours marié avec Audowère et en l'unissant à Galswinthe, l'évêque consacrait sa bigamie²⁶.

Chilpéric renouvela publiquement alors son engagement de fidélité et, innovation qui parut incongrue à certains partisans des vieux usages, il exigea des leudes et des antrustions présents qu'ils jurent à leur tour fidélité à la reine comme à lui-même. Jamais le droit germanique n'avait prévu pareil engagement envers une femme, pour l'excellente raison qu'il s'agissait d'un serment militaire liant le roi à ses guerriers et qu'aucune femelle n'était censée porter les armes²⁷.

En accordant cet honneur astronomique à Galswinthe, Chilpéric donnait l'image d'un homme amoureux et d'un époux débordant de respect envers sa compagne. C'était ce qu'il voulait. Si jamais il devait arriver malheur à la reine, qui oserait, après cela, l'accuser d'un tel crime ?

Chilpéric avait-il envisagé de contourner son serment de fidélité en supprimant sa bénéficiaire dès l'instant où il avait su les exigences espagnoles ? L'idée ne lui était-elle venue qu'en rencontrant Galswinthe ? Ce qui est certain, c'est que le roi de Neustrie avait décidé, dès le début, que les Wisigoths ne remettraient jamais la main sur le fabuleux *Morgengabe* qu'ils avaient extorqué en faveur de leur princesse. Quitte à supprimer celle-ci pour garder les provinces du Sud-Ouest.

La seule chance de Galswinthe eût été de se faire aimer, ou de

donner très vite des enfants au roi, parce que le *Morgengabe* maternel leur fût retourné, empêchant le dépeçage de la Francia. À défaut de quoi, elle était condamnée, et à brève échéance.

Or, et c'était prévisible, elle ne sut pas séduire son mari ; malchance supplémentaire, bien que Chilpéric eût respecté au moins quelques mois ses engagements conjugaux, Galswinthe ne conçut pas. Enceinte ou jeune mère, elle fût devenue intouchable. Comble de méveine, la nouvelle de la mort d'Athanagild, disparu brutalement au début de l'hiver, atteignit Rouen au printemps 569, quand la fonte des neiges rendit possibles les liaisons avec l'Espagne. Le décès de son père laissa Galswinthe sans protection.

D'esprit très différent du droit romain, fondé sur un système de peines et de sanctions, le droit germanique reposait sur une graduation, proportionnelle à la valeur estimée de la personne, de l'animal ou du bien détruit ou abîmé, de dommages et intérêts, qui pouvaient être colossaux, versés par le coupable à la famille de sa victime. Encore fallait-il qu'il y eût une famille proche capable d'ester en justice et faire valoir ses droits à réparation. En cas de non-acquittement de l'amende, la même parentèle masculine, seule apte à agir, avait la possibilité de poursuivre le fautif et de lui infliger un sort analogue à celui de sa victime. Ce système était très dissuasif²⁸.

Tuer Galswinthe, estimée au prix fort élevé d'une fille de roi, en pleine jeunesse de surcroît, de sorte qu'en la supprimant on privait aussi son lignage de la riche postérité qu'elle lui eût donnée, eût coûté très cher, et Chilpéric le savait. La restitution du *Morgengabe* aux Wisigoths n'eût même pas suffi. À condition que les Espagnols fussent en mesure de faire valoir leurs droits, éventuellement par les armes.

Athanagild, qui aimait sa fille, et qui eût tenu là un prétexte idéal à récupérer l'Aquitaine, n'eût pas laissé passer l'occasion ; mais, lui mort, qui, en Espagne, se soucierait encore assez de la princesse Galswinthe pour risquer à cause d'elle une guerre avec les Francs ? Certes, sa mère, la reine Goïswinthe, encore jeune, séduisante et jouissant d'un entregent précieux, venait de réussir à se faire épouser par le successeur du roi défunt, Léovigild²⁹ ; mais celui-ci, occupé à assurer son pouvoir, n'irait pas se jeter dans un conflit imprudent contre les Francs sous prétexte de venger une belle-fille qu'il n'avait jamais vue...

Écarté le risque d'une intervention wisigothe, Chilpéric n'avait guère à craindre qu'une intervention opportuniste de son propre frère, Sigebert, agissant en représentant de la reine Brunehilde, sœur de Galswinthe. Éventualité beaucoup moins fâcheuse. Au pire, et s'il n'arrivait pas à trouver un terrain d'entente avec le roi d'Austrasie, Chilpéric lui rétrocéderait tout ou partie du *Morgengabe* de la défunte, qu'il serait toujours loisible de récupérer plus tard au prix d'une petite guerre fratricide ; l'essentiel étant que l'Aquitaine restât partie intégrante du royaume franc.

Vilain calcul, bien dans les méthodes habituelles de Chilpéric, mais dicté par des considérations politiques nécessaires.

Quelle place Frédégonde tenait-elle dans la stratégie de l'Austrasien ? Plus tard, les chroniqueurs, et la rumeur publique, voulurent voir en elle l'instigatrice cruelle et perfide de ce crime odieux, mais, sur l'instant, personne ne l'incrimina. Silence qui ne suffit pas tout à fait à la disculper... Peut-être, en 569, était-elle simplement jugée trop méprisable pour être soupçonnée ; peut-être paraissait-il impensable de montrer Chilpéric sous la coupe d'une fille de rien...

Il n'empêche qu'en vertu du vieil axiome de droit romain, « cherche à qui profite le crime », Frédégonde était, sinon la seule, en tout cas la principale bénéficiaire de l'éventuelle disparition de Galswinthe. Depuis quelques semaines, elle recouchait avec son amant et, à la différence de la reine, obstinément stérile, elle portait un enfant³⁰. Comme quatre ans plus tôt, quand elle attendait Chlodobert et l'imaginait déjà ceignant la couronne royale, Frédégonde tenait à ce que ce petit fût prince. Mais, cette fois, elle ne se contenterait pas des vagues promesses de Chilpéric ; elle ferait en sorte qu'il l'épouse. Elle parviendrait à ses fins. N'avait-il pas été d'une facilité déconcertante de le ramener dans son lit, en dépit de ses résolutions et des serments solennels prononcés dans la cathédrale de Rouen ?

Ainsi qu'elle l'avait supposé, Chilpéric était incapable de se passer de sa maîtresse. Et ce n'était pas une vierge effarouchée, sottie et laide, qui risquait de la lui faire oublier. La couche de Galswinthe n'avait pas tardé à lui faire amèrement regretter celle de Frédégonde. Elle avait toujours compté là-dessus et c'est pourquoi elle avait pareillement refusé le mari et le domaine proposés, solution qui l'eussent éloignée sans retour de l'homme qu'elle prétendait reprendre.

Le connaissant, elle savait qu'il ne tarderait pas à retourner tromper son ennui en se livrant à d'interminables parties de chasse, son passe-temps favori, et que, tôt ou tard, les hasards du courre, ou ce qu'il aurait l'hypocrisie de prétendre tels, le ramèneraient vers la maison forestière où elle l'attendait. Il suffisait d'être patiente.

Au vrai, Frédégonde n'avait même pas eu besoin d'attendre très longtemps. Marié à la fin de l'été, Chilpéric trompa sa femme dès l'hiver suivant. Au début, il resta discret ; mais, quand il sut le décès d'Athanagild, il estima n'avoir plus aucune raison de se cacher. Maintenant qu'il était retombé dans ses rets, il ne pouvait plus se passer de sa maîtresse et ce n'étaient pas quelques escapades occasionnelles qui le satisferaient car il aimait ses aises. Il voulait Frédégonde près de lui, au palais, comme autrefois, et se moquait éperdument de ce que dirait Galswinthe, si elle trouvait le courage de l'affronter en face. Bien avant le début de l'été, la concubine fut de retour à Rouen et réinstallée dans ses appartements, qu'elle entendait ne plus jamais quitter, sauf à les troquer contre ceux de la reine ; près d'un an passé dans l'ennui et la solitude des bois, réduite à se servir elle-même comme par le passé, l'avait convaincue d'employer les grands moyens, et tant pis pour l'autre. Inutile d'en faire une affaire personnelle, Frédégonde ne connaissait même pas Galswinthe et, au sommet de sa triomphante beauté, elle ne parvenait pas à voir en cette grosse fille molle une véritable rivale. En d'autres circonstances, peut-être s'en fût-elle arrangée, acceptant ce ménage à trois ; mais, les choses étant ce qu'elles étaient et le contrat de mariage interdisant au roi toute incartade, c'était impossible. Puisqu'il fallait qu'une des deux femmes disparût, Frédégonde, froidement pragmatique, préférait que ce fût la reine.

Comprenait-elle qu'il ne s'agissait plus, cette fois, d'une répudiation, les motifs en fussent-ils absurdes, mais d'un assassinat ? Oui, mais les principes moraux ne l'avaient jamais arrêtée ; les gêneurs qui se trouvaient en travers de sa route devaient être écartés, et peu importaient les moyens employés pour ce faire. D'ailleurs, lucide, Frédégonde savait que nombre de gens dans l'entourage du roi, Galswinthe, si elle s'enhardissait, Chilpéric lui-même, s'il se lassait de sa maîtresse ou croyait y avoir un intérêt, n'hésiteraient pas à la supprimer, elle, sans la moindre vergogne : elle n'était rien. Elle prit les devants, dans un réflexe de survie, pour se protéger et protéger ses

enfants.

Chilpéric s'apprêtait à tuer afin de préserver l'intégrité du royaume des Francs qu'il avait, par ambition, compromise ; Frédégonde l'y encouragea parce qu'il y allait de sa peau, de celles de Chlodobert et de l'enfant qu'elle attendait. Complices, les deux amants se trouvaient des excuses.

Le retour de Frédégonde, enceinte, et de son bâtard au palais ne passa évidemment pas inaperçu. Pas question de liaison clandestine, mais de concubinat officiel, en violation ouverte des engagements souscrits avec l'Espagne. Chilpéric comptait peut-être que sa femme se résignerait, ce qui lui éviterait d'aller jusqu'au crime. Après tout, n'était-ce pas le sort ordinaire des épouses royales et des grandes dames que de partager leur mari ? Tant d'autres, et de mieux nées que Galswinthe, s'étaient pliées à cette situation sans se plaindre...

Mais la reine n'accepta pas ce *modus vivendi* ; l'eût-elle accepté, d'ailleurs, que cela n'eût rien changé à son sort : Frédégonde ne l'eût pas supporté longtemps.

Galswinthe se trouvait très isolée à Rouen, car Chilpéric s'était empressé de disperser le personnel wisigoth qui l'avait accompagnée en Francia. Les gens de condition libre avaient été renvoyés outre-monts, les esclaves vendus ou expédiés en des domaines éloignés ; seule la vieille nourrice de la reine avait été autorisée à rester auprès d'elle conformément aux usages³¹. Pas d'amis, pas de confidents, personne auprès de qui se plaindre ou à qui réclamer aide et conseils. Pourtant, en ces circonstances difficiles, la jeune femme se conduisit avec une résolution inattendue. Peut-être Athanagild et Goïswinthe avaient-ils envisagé, connaissant la réputation de leur futur gendre, un tel cas et avaient-ils instruit Galswinthe de la conduite à tenir alors ; peut-être se trouva-t-il quelqu'un à Rouen pour la plaindre et lui montrer la route à suivre ; peut-être eut-elle spontanément un sursaut de fierté qui lui dicta sa démarche. Le fait est que la reine, peu après le retour de Frédégonde, alla trouver Chilpéric et lui demanda de lui rendre sa liberté puisqu'il en aimait une autre et que celle-ci portait son enfant. Elle souhaitait rentrer en Espagne.

Galswinthe mesurait-elle les implications de sa demande ? Le droit, certes, était de son côté ; la femme bafouée pouvait demander la séparation et la rupture du mariage en invoquant un préjudice insupportable³². Si le tort de l'époux était reconnu, il devait rendre sa

liberté à son épouse, et lui abandonner le *Morgengabe* consenti au matin de leurs noces³³. Or, ce *Morgengabe*, Chilpéric, qui ne s'attendait pas à pareille démarche de la part d'une femme effacée traitée en quantité négligeable, ne voulait, ne pouvait, ne devait pas l'accorder ; en le réclamant, Galswinthe se condamnait.

La malheureuse dut voir passer sur les traits du roi un reflet de ses sentiments car, soudain inquiète, elle tenta de négocier, suggéra, non plus de regagner son pays, mais de se retirer, comme l'avait fait jadis la reine Radegonde, dans l'une des villes du Sud-Ouest qui lui appartenaient en propre. Maladresse de rappeler à Chilpéric qu'il risquait de perdre, avec sa femme, Bordeaux, Limoges, Cahors et une bonne partie de l'Aquitaine. Le roi parvint à se recomposer un visage avenant et, jouant la désolation, assura Galswinthe qu'il se repentait amèrement de sa mauvaise conduite envers elle, qu'il avait cédé à de vieux démons, que tout allait rentrer dans l'ordre et qu'elle n'aurait plus jamais l'occasion de se plaindre. Comédie si bien jouée que l'innocente s'y laissa prendre. En dépit des chagrins qu'il lui avait causés, elle était amoureuse de cet homme. Elle devinait aussi le triste avenir qui serait le sien si elle s'en allait, qu'elle fût autorisée à regagner l'Espagne, où elle garderait la réputation d'une femme bafouée, répudiée, inféconde, ou qu'elle s'enfermât dans une propriété lointaine. Rester, puisque Chilpéric jurait de s'amender, c'était conserver son statut de reine, et l'espoir de concevoir un fils. Elle céda.

Chilpéric avait eu très chaud ; les vagues scrupules qu'il éprouvait à l'idée de tuer une femme irréprochable s'envolèrent. Le temps pressait. Restait à prendre quelques précautions afin de détourner de lui et de Frédégonde les inévitables soupçons.

La sagesse eût été d'écarter à nouveau Frédégonde pour donner l'illusion de tenir les promesses faites à Galswinthe, mais Chilpéric n'y parvint pas et la reine revint à la charge. Avait-elle compris que son mari ne la laisserait pas partir ? Se sentait-elle menacée ? Maintenant, elle avait peur et se montrait prête aux concessions pourvu que le roi la laissât quitter Rouen. Elle commençait à comprendre quel genre d'homme il était, savait qu'il aimait l'argent. Faute de formation politique, ne connaissant peut-être même pas exactement les clauses de son union et ce que signifierait pour le royaume des Francs la remise de son *Morgengabe*, Galswinthe réduisait le problème à une

histoire de gros sous, ceux d'or sonnants et trébuchants qu'elle avait apportés avec elle de Tolède. Toute naïve et crédule qu'elle fût, elle avait fini par admettre que l'énormité de sa dot, non l'amour, expliquait les attentions primitives de son époux. Il l'avait aimée parce qu'elle était riche et cela n'avait pas suffi à lui faire oublier qu'elle était laide... et c'était parce qu'il n'entendait pas lui restituer son bien qu'il la retenait près de lui.

Mais qu'importait cette fortune en comparaison de la liberté et de la vie ? Désespérée, prête à renoncer à ce trésor qui devait assurer matériellement son avenir, la reine, en réitérant sa demande de séparation, précisa à Chilpéric qu'elle lui abandonnait sa dot et ne réclamait que le droit de le quitter.

La dot, Chilpéric, obnubilé par l'affaire du *Morgengabe*, l'avait oubliée. L'offre de Galswinthe la lui rappela, et qu'il avait diablement besoin de ces énormes liquidités en vue de la guerre projetée pour reprendre Tours, Poitiers, Agen et Périgueux. Se débarrasser de cette femme devenait urgent.

Impossible, puisqu'il leur avait fait engager leur foi envers la reine, de charger un leude ou un antrustion de la besogne, comme cela s'était toujours pratiqué³⁴ ; il faudrait se contenter d'un serf ou d'un esclave, avec tous les désagréments inhérents à cette vermine, susceptible d'être mise à la torture et prompt à tout avouer dans l'espoir de sauver sa misérable existence³⁵. Détail sans importance : le coup fait, on supprimerait le bonhomme³⁶. Par précaution.

Voilà comment, un matin de l'automne 569, sa nourrice, en venant la réveiller, découvrit la reine Galswinthe assassinée dans le lit où elle couchait seule. La veille au soir, le roi était allé retrouver sa maîtresse.

Chilpéric avait eu l'intention de faire passer cette mort pour naturelle ; mais le meurtrier avait gâché la besogne en achevant sa victime au poignard. Le crime était patent. Ses mobiles aussi. Son commanditaire pareillement.

Le roi avait beau sangloter à grand bruit sur le cadavre massacré de sa femme, personne ne fut dupe : lui seul avait organisé cet assassinat. Qui d'autre pouvait avoir contre la jeune morte le moindre sujet de plainte ? Maintenant qu'elle n'était plus, et sous le coup de l'émotion ambiante, chacun s'avisait de trouver à la malheureuse toutes les vertus ; une sainte, ou peu s'en fallait, et qui venait de subir un injuste martyre. Chilpéric lui-même y alla de ses louanges affligées

et, d'une certaine façon, sincères. Non qu'il regrettât son acte, nécessaire, indispensable, mais parce qu'il déplorait que Galswinthe, cette pauvre douce fille, en eût été la victime³⁷. Y eût-elle mis un peu de bonne volonté, rien de tout cela ne serait arrivé.

Manifestant tous les signes d'un deuil inconsolable, le roi lui organisa des obsèques royales, sinistre pendant des noces de l'année précédente. Comme au jour du mariage, le peuple se pressait le long du cortège funèbre et devant l'église où la reine morte devait reposer. Rouen manifestait une profonde affliction car la défunte avait, en peu de mois, su se faire apprécier des pauvres et des humbles par sa bonté et sa grande charité. Le peuple la prenait pour une sainte. Un curieux incident le renforça dans cette conviction quand une très lourde lampe du sanctuaire, en principe fixée aux voûtes avec d'épais filins, se décrocha d'un coup et tomba droit sur la pierre tombale que l'on venait de mettre en place, sans qu'une seule goutte d'huile s'échappât du luminaire. Les témoins crièrent au miracle et, quelque temps, on vint en pèlerinage sur la tombe de Galswinthe. Cet élan de ferveur populaire s'éteignit assez vite.

Le remariage du roi y fut un peu pour quelque chose.

Moins d'une semaine après la tragique disparition de sa femme, Chilpéric épousa Frédégonde et lui donna officiellement le titre de reine. Peu de jours après, la nouvelle souveraine accoucha de son second enfant, légitime cette fois.

Ce n'était qu'une fille, prénommée Rigonthe, dont elle fit assez peu de cas. Pour assurer l'avenir, et sa position, il fallait des garçons. Mais Frédégonde était jeune et elle ne doutait pas de mettre encore au monde toute une lignée de princes. La chance était avec elle ; d'une pauvre femme tirée de la misère, la fortune venait de faire la riche et puissante souveraine de Neustrie.

Rien ni personne, désormais, ne viendrait plus se mettre en travers de sa route, elle en avait la certitude.

IV

La Faide

Frédégonde se réjouissait un peu trop vite...

L'assassinat de la reine de Neustrie, l'immédiat remariage du veuf peu affligé firent scandale d'un bout à l'autre de la Francia. Le crime politique avait beau être pratique courante, pas seulement chez les Mérovingiens, celui-là frappa les esprits. Qu'une princesse étrangère en fût victime aggravait le malaise, car l'affaire cessait d'être familiale et portait atteinte à la réputation de la dynastie franque et du royaume tout entier. D'ordinaire, les princes s'entre-tuaient volontiers mais dans l'intimité, et, lorsque Clovis ou ses fils avaient jugé utile de supprimer des parents étrangers qui gênaient leurs projets expansionnistes ou qui leur avaient manqué, ils tenaient toujours un prétexte imparable à leurs actes, d'une inattaquable moralité, obtenant même, à l'occasion, la bénédiction de l'Église dont ils se posaient en bras armé, exerçant en son nom la justice du Très-Haut. Les rares fois où la justice ne paraissait pas de leur côté, l'entreprise avait bizarrement tourné à la catastrophe¹.

En cet automne 569, Chilpéric n'avancait aucun prétexte avouable à cette mort. On ne lui trouvait que de sordides motifs : adultère, lucre, luxure... Nul, officiellement, ne prononça le nom de Frédégonde, sans existence véritable avant ces épousailles ; mais personne, dans les milieux informés, n'ignorait la part qu'elle avait prise aux événements. Les juristes romains ne disaient-ils pas : « Cherchez la femme ! » ?

Chilpéric n'avait pas besoin qu'elle le poussât à tuer ; mais Frédégonde surgit dans la lumière à ses côtés sous les traits d'un mauvais génie. On lui conféra une aura maléfique ; séductrice, elle

incarna la créature démoniaque. Jamais plus elle ne se débarrasserait de cette image et de cette réputation. Les Austrasiens allaient se charger de l'y enfermer.

Comme Chilpéric l'avait prévu, la cour de Tolède, empêtrée dans ses propres problèmes successoraux, n'attacha pas grande importance au trépas de la princesse Galswinthe. Les mots « meurtre » ou « assassinat » ne furent même pas prononcés par les diplomates francs et wisigoths, dans un commun désir d'éviter les complications². Le nouveau roi Léovigild, qui, époux de la mère de la défunte, pouvait exercer la *Faide* au nom de Goïswinthe, n'était pas en position de déclencher un conflit armé avec les Francs. Il préféra feindre une sage ignorance quant aux causes de la mort de sa belle-fille. Tant de jeunes femmes disparaissaient à la fleur de l'âge, victimes d'accidents, de maladies, des dangers de la maternité !

La reine Goïswinthe, qui ne songeait alors qu'à ses propres intérêts et à sauvegarder sa position par ce remariage, se garda d'élever des protestations. Elle avait beaucoup aimé sa fille mais, puisque rien ne la lui rendrait, à quoi bon s'exposer à irriter Léovigild ?

Galswinthe fût restée invengée, telle une misérable sans famille, si sa sœur ne s'était chargée d'obtenir justice.

Brunehilde était très attachée à son aînée. Malgré les relations tendues entre l'Austrasie et la Neustrie, elle avait poussé au mariage de Galswinthe et de Chilpéric, dans l'idée qu'elles parviendraient toutes deux à provoquer le rapprochement de leurs maris, et parce que la perspective de savoir sa sœur non plus dans la lointaine Espagne mais à quelques dizaines de miles de Metz la réconfortait dans son exil. Elle s'était réjouie des noces rouennaises et voilà que Galswinthe était morte et qu'elle avait sa part de responsabilité dans le drame. Comment se le pardonner ? Comment, surtout, le pardonner à Chilpéric³ ?

Là encore, en dépit des rumeurs, la reine d'Austrasie ne s'abaissa pas à accuser Frédégonde ; elle ne la connaissait pas, ne voulait pas la connaître. Le règlement de comptes nécessaire se ferait entre princes. Affaire d'honneur. Le coupable, c'était le roi de Neustrie, personne d'autre.

Il fallait qu'il en fût ainsi puisque Sigebert, agissant au nom de Brunehilde entendait profiter de l'occasion pour récupérer tout ou partie des territoires du Sud-Ouest abandonnés à Chilpéric deux ans

plus tôt. Pour y parvenir, il devait convaincre l'opinion franque, c'est-à-dire l'aristocratie, que le Neustrien était non seulement un lâche assassin de femme mais aussi un incapable dont la politique irresponsable et les passions exacerbées mettaient en danger l'avenir du royaume tout entier. Venance Fortunat, le poète qui avait chanté l'alliance du « Rhin et du Tage », autrement dit le mariage de Sigebert et de Brunehilde, fut chargé d'écrire une élégie à la mémoire de Galswinthe dans laquelle il dirait le sort injuste de la princesse, l'effroyable douleur des siens, les terribles conséquences de cette mort pour les Gaules. À ce détail près qu'il demeura incapable de vanter les attraits inexistants de la défunte, et se borna à célébrer sa conversion au catholicisme et sa piété, Fortunat, à Poitiers, se tira d'affaire avec talent, et à l'entière satisfaction de ses commanditaires austrasiens. Il insista sur l'alliance entre Francs et Wisigoths que signifiaient les mariages espagnols, sur l'affront fait à cette grande nation, fondée à réclamer vengeance et réparation par les armes. Allait-on perdre l'Aquitaine parce que Chilpéric n'avait pas su tenir sa parole ? Ne valait-il pas mieux régler la querelle au sein de la Francia, en accordant à la sœur de la reine Galswinthe le dédommagement dû et, par la même occasion, se débarrasser de Chilpéric, dangereux pour son pays et sa dynastie ?

Fortunat, qui résidait à Poitiers et n'ignorait pas les revendications de la Neustrie sur cette ville, entoura ces considérations et ces accusations de formules élégamment alambiquées, qui permettaient de comprendre tout et le contraire de tout, et dédouanaient l'auteur, au cas où Chilpéric parviendrait à récupérer le Poitou. Mesure de prudence compréhensible : le poète avait appris l'attaque foudroyante des Lombards sur Aquilée, le verrou de l'Italie, et que ces sauvages déferlaient sur la péninsule, brûlant, pillant, massacrant tout sur leur passage⁴. Duplavilis, sa ville natale près de Trévise, avait été l'une des premières atteintes, et il n'en restait, disait-on, pierre sur pierre. Fortunat avait compris qu'il ne reverrait jamais les siens et que son exil gaulois risquait de durer. Mieux valait se ménager les puissants de l'endroit.

Son texte ne comportait aucune attaque frontale contre Chilpéric, mais la cour d'Austrasie se chargea de les émettre, en termes nettement moins fleuris. Sigebert accusa son demi-frère d'avoir assassiné Galswinthe, et, en tant que beau-frère de la victime et

représentant légal de sa plus proche parente, il réclama justice. Le roi de Neustrie devait, selon lui, être détrôné, son royaume partagé entre Austrasie et Burgondie, les terres composant le *Morgengabe* de la reine Galswinthe remises à Brunehilde à titre de compensation avant de revenir au fils dont elle avait accouché le jour de Pâques 570. Cette heureuse naissance d'un prince, baptisé Childebert, allusion à peine voilée aux revendications austrasiennes sur Paris⁵, facilitait les tractations en garantissant que l'Aquitaine demeurerait franque.

Restait à présenter ces plaintes et exigences au tribunal compétent. Le droit germanique ne possédait pas de cours de justice fixes ; les procès se réglaient devant des tribunaux réunis pour l'occasion, composés du souverain et de la noblesse. Sigebert étant le plaignant, Chilpéric l'accusé, Gontran se trouva en position d'arbitre, rôle qui ne lui déplaisait point.

Le roi de Burgondie n'avait pas le tempérament agressif et batailleur de ses frères, et, par principe, préférait les solutions négociées aux affrontements sur le champ de bataille. Ce caractère relativement pacifique⁶ ne lui interdisait pas d'entretenir une excellente armée, sous le commandement d'un général de valeur, le patrice Ennius⁷ Mummolus, qui avait eu l'occasion, l'été précédent, de démontrer ses capacités en anéantissant un parti de Lombards qui s'apprêtait à ravager la vallée du Rhône et la Provence. Or, depuis leur campagne d'Italie, les Lombards passaient pour quasi invincibles⁸.

Gontran n'était donc nullement en position de faiblesse, et ses deux frères le savaient. Cependant, quoiqu'il eût reçu la plainte de Sigebert avec une sympathie manifeste, le roi de Burgondie hésitait à lui donner raison, parce que son propre intérêt était de maintenir la balance égale entre ses cadets. En déposant Chilpéric, projet difficile à exécuter car celui-ci ne manquait ni de guerriers ni du nerf de la guerre, Gontran se fût retrouvé confronté à une Austrasie trop puissante avec laquelle l'affrontement fût tôt ou tard devenu inévitable, et il ne le voulait pas. Mieux valait ménager la Neustrie et le Burgonde s'y employa.

Il dissuada fermement Sigebert de recourir à une solution armée, comme il en avait l'intention. En cas de conflit, la Burgondie observerait une stricte neutralité. Sigebert, sans l'appui de son aîné, prenait des risques inconsidérés et avait plus à perdre qu'à gagner dans l'entreprise.

En revanche, Gontran accepta de réunir et présider un plaid qui jugerait l'affaire et rendrait une juste sentence. Il laissa entendre à Sigebert qu'une déposition de Chilpéric restait envisageable⁹, même si, en son for intérieur, il s'opposait à cette possibilité, mais promit par derrière à Chilpéric de clore le dossier en échange d'une compensation honnête versée à Brunehilde. Le Burgonde inaugurait ainsi une politique de balancier dont il allait se faire une spécialité et qui lui réussirait assez bien.

Dans les semaines et les mois qui avaient suivi l'assassinat de Galswinthe et son remariage, Chilpéric, tout au soulagement d'avoir réglé, à sa façon expéditive et définitive, une affaire qui le contrariait au plan politique comme au plan personnel, ne s'était pas tracassé des conséquences éventuelles. Les Wisigoths ne broncheraient pas et les gesticulations de Sigebert, ses menaces militaires, ne l'impressionnaient pas, car la Neustrie avait les moyens d'y faire face. Au contraire, il pensait l'occasion propice à récupérer les cités austrasiennes qu'il guignait.

Conseillé par Frédégonde, qui se révélait douée d'une intelligence aiguë, Chilpéric avait opposé silence, mépris et fins de non-recevoir aux provocations de ses frères. La saison avançait et personne ne partirait en guerre à la veille de l'hiver ; cela laissait six mois pour aviser.

Sage attitude puisque, au printemps 570, les esprits apaisés déjà, Gontran, dans la coulisse, trouva un compromis acceptable par les deux parties. Le plaid qu'il réunit à Andlau, territoire austrasien, composé de nobles de Bourgondie et d'Austrasie, et devant lequel Chilpéric accepta de comparaître, trancha pour une compensation territoriale. Contre remise à Brunehilde, qui ensuite les remettrait à son fils, des villes et terres composant le *Morgengabe* de Galswinthe, l'Austrasie effaça la dette de sang due par le roi de Neustrie.

Chilpéric consentit. Dans son esprit, cet engagement n'avait pas plus de valeur que ceux qu'il avait souscrits dans le passé et n'avait cessé de violer. Il livrerait Bordeaux, Limoges, Cahors, le Béarn, la Bigorre, mais il espérait les reprendre dès que l'occasion s'offrirait, et récupérer au passage Tours, Poitiers, Périgueux, Agen. Il devenait très fort à ces jeux de patience et de mensonges.

Sigebert n'était guère plus sincère quand, rendu le jugement du plaid d'Andlau, il l'entérina en ces termes qui donnaient en principe

définitivement quitus à Chilpéric :

« Mon frère, je te donne à l'avenir paix et sécurité à propos de la mort de Galswinthe, sœur de Brunehilde. Tu n'as plus à craindre de moi ni plaintes ni poursuites et si, à Dieu ne plaît, il arrivait que, de ma part, de celle de mes héritiers ou de toute autre personne en leur nom, tu fusses inquiété ou de nouveau cité devant le tribunal pour l'homicide en question ou pour la composition que j'ai reçue de toi, cette composition te serait restituée au double¹⁰. »

Les rois se séparèrent avec de grandes protestations d'amitié auxquelles ils étaient libres de croire ou pas.

Les modalités du pacte d'Andlau tinrent trois ans. En pareilles circonstances, ce n'était pas si mal.

De toute cette comédie habilement orchestrée, Frédégonde était demeurée absente, à l'instar de Brunehilde qui relevait de couches. L'usage écartait les femmes des plaids comme de la guerre. Prudente, la reine de Neustrie resta dans l'ombre.

Attachait-elle la moindre importance à ces tractations et à leur résultat ? Gauloise, Frédégonde méprisait le système juridique germanique, ce droit non écrit dont les siens n'avaient jamais profité¹¹. Elle n'admettait pas ces calculs, ces arguties, ces dédommagements en or ou en terre : tant pour une vache et tant pour la vertu d'une fille violée ; tant pour un enfant à la mamelle et le quintuple pour un adolescent presque en âge de porter les armes ; quasiment rien pour ce vieillard qui n'avait plus de valeur, ne travaillant plus, et tant pour une reine susceptible d'enfanter des fils. À condition qu'ils fussent Francs, car un Gallo-Romain n'était pas dédommagé.

Son système de valeurs personnel était autre, plus proche certainement du vieux chant de guerre celtique qui réclamait « père pour mère et mère pour fille, cœur pour œil et tête pour bras, mort pour blessure et étalon pour cavale, chef de guerre pour soldat et homme pour enfant, et sang pour larmes ! » que du Code de Justinien, récemment paru, synthèse et quintessence du droit romain. Frédégonde ne se satisferait jamais de dédommagements matériels en échange des vies de ceux qu'elle aimait, – elle le prouverait...– et elle ne comprenait pas que Brunehilde s'en satisfît. Aussi éprouvait-elle la plus grande méfiance quant aux suites de l'arrangement d'Andlau.

Mais elle n'avait pas, ce printemps-là, à s'en mêler. Elle devait

assurer sa position auprès de Chilpéric, s'imposer. Les naissances de ses deux enfants, qui, pendant cinq ans, ne furent suivies d'aucune autre¹², ne constituaient pas une garantie suffisante et elle le savait.

D'autant mieux que Chilpéric commençait à manifester aux fils de son premier lit une attention dont sa troisième épouse avait toute raison de se défier.

Théodebert, Mérovée et Clovis étaient désormais majeurs¹³ et reconnus aptes à porter les armes. Comme tous les princes de leur race, c'étaient trois garçons arrogants et brutaux, fiers de leurs origines, qui arboraient ostensiblement la longue chevelure blonde, apanage de leurs origines royales. Chilpéric ne leur manifestait aucune tendresse, attitude aux antipodes de ses mœurs et de son caractère, mais il misait sur eux ; ils constituaient autant d'atouts dans le jeu serré qu'il s'apprêtait à engager contre son frère d'Austrasie et, pour cela, il les ménageait, si ostensiblement que Frédégonde s'en alarma.

Signe de l'influence croissante des trois adolescents sur l'esprit de leur père, Chilpéric, vers 572, autorisa Audowère, sa première épouse, à regagner Rouen où il l'installa comme il convenait à la mère des héritiers du trône. L'ancienne reine, fanée, vieillie, aigrie, n'était pas une rivale ; elle ne risquait pas de reconquérir le cœur et les sens d'un homme qui ne l'avait jamais aimée. Cependant, Frédégonde comprit d'emblée que son ancienne maîtresse représentait un danger plus redoutable encore. Que Chilpéric disparût, et les fils du premier lit, excités par leur mère qui avait eu des années pour remâcher sa haine et la trahison de sa suivante, s'empresseraient de supprimer l'usurpatrice et sa progéniture. Ce péril-là, réel, concret, paraissait à Frédégonde autrement plus redoutable que la *Faide* austrasienne.

D'ailleurs, les princes ne se cachaient nullement, même devant leur père, de détester Frédégonde qu'ils surnommaient à haute voix « la Sorcière », aimable qualificatif emprunté aux griefs maternels, Audowère ne trouvant pas d'autres explications que la diablerie à l'infidélité de son mari. L'évêque Prétextat, parrain du prince Mérovée, et qui tenait beaucoup à faire oublier comment il avait par deux fois remarié le roi comme s'il n'était pas déjà uni devant Dieu et les hommes, ajoutait son grain de sel à tout le mal qui se disait de Frédégonde. Il la détestait, la tenant, en quoi il n'avait pas entièrement tort, pour une parfaite païenne couverte d'un faible vernis de christianisme. En donnait pour preuve qu'elle n'avait même pas fait

baptiser ses enfants, un comble pour qui se souvenait du stratagème utilisé afin de perdre Audowère...

Des rumeurs, des bruits, venus on ne sait trop d'où mais qui circulaient très au-delà des frontières neustriennes, accusaient la reine d'adultères répétés, lui prêtaient de nombreux amants, y compris parmi le haut clergé. Les bonnes âmes qui avaient intérêt à y croire, les répercutaient à l'envi, avec une malice croissante.

Frédégonde n'était ni sourde ni aveugle. Tout ou partie de ces racontars lui revenaient, la plongeant dans une rage qu'elle dissimulait de son mieux. Elle ne trompait pas plus Chilpéric qu'elle n'invoquait le diable. Encore eût-elle moins hésité à en appeler au Malin qu'à trahir son mari. Ce n'était pas tant affaire de sentiments, quoiqu'elle aimât désormais véhémentement cet homme, que de raison : sans Chilpéric, elle retombait dans la fange d'où il l'avait tirée ; pis encore, elle risquait sa peau.

Heureusement pour elle, le roi, toujours épris, ne prêtait pas l'oreille à ces absurdités ; Frédégonde ne le quittait guère, et lui donnait les preuves d'une passion intacte. Quant au reste, Chilpéric se montrait intimement flatté que la beauté triomphale de sa femme, sur laquelle le temps paraissait n'avoir pas de prise, – encore une preuve de ses dons de sorcière, marmonnait Audowère que la jalousie et l'abandon avaient prématurément flétrie –, cette beauté hors du commun exerçât son emprise sur tous les hommes ou presque qui la côtoyaient. Pas un mâle ne lui eût résisté si elle l'avait voulu. Or, Frédégonde ne le voulait pas. Et Chilpéric, oubliant qu'il était roi, en était flatté et grandi.

Cette passion intacte qu'il éprouvait envers elle restait l'unique barrage entre Frédégonde et la rancune des trois princes. Chaque jour qui passait et rapprochait les fils d'Audowère de la maturité les rendait, hélas, plus indispensables aux projets de leur père. Chilpéric rongait son frein dans l'attente de l'époque où il effacerait l'humiliation d'Andlau, à laquelle il regrettait d'avoir consenti, et modifierait en sa faveur le partage de 568. Il avait besoin de ses fils.

Chilpéric ne manquait pas de courage physique mais il n'était pas un grand guerrier. Ses seules expériences militaires, pour autant qu'on pût sans rire les appeler ainsi, se bornaient à ses raids malencontreux sur Paris et sur Reims. Il avait en ces occasions fait preuve d'un bel esprit d'initiative, d'une incontestable audace, voire d'un certain talent

stratégique, mais s'était révélé incapable de gérer ses succès, faute d'avoir prévu aléas éventuels et réactions de l'adversaire. Il attribuait ces erreurs à la jeunesse, et au manque de recul. Au centre des événements, il n'avait pas de vue d'ensemble. Il s'imaginait obtenir de meilleurs résultats en déléguant le commandement militaire à ses fils, et en supervisant les opérations depuis Rouen, ce qui lui permettrait de réagir avec efficacité à une contre-attaque austrasienne.

Le plan de Chilpéric était assez intelligent, en effet, puisqu'il reposait sur une tactique de diversion ; il viserait Tours et Poitiers, postes avancés de l'Austrasie, dont ces villes étaient géographiquement coupées, absurdité qu'il n'avait cessé de dénoncer. Le temps que Sigebert soit averti de l'attaque neustrienne sur la Touraine et le Poitou, qu'il lève ses troupes, qu'il négocie avec Gontran un passage par la Burgondie, ou qu'il s'en ouvre un à travers la Neustrie, et la campagne serait finie, l'Austrasien mis devant le fait accompli. Joueur, comme à son habitude, Chilpéric pariait que son demi-frère s'inclinerait et ne tenterait pas de lui disputer les cités par les armes.

Frédégonde se gardait de se mêler de ces questions territoriales ; absurdités qui amusaient les hommes et à propos desquelles il ne fallait surtout pas les contrarier. Pour sa part, Tours et Poitiers ne l'intéressaient pas et elle n'était pas certaine qu'il fût opportun de rallumer le conflit avec l'Austrasie. D'un autre côté, joueuse, elle aussi, mais d'une intelligence supérieure, elle sentait le parti qu'elle pouvait, à titre personnel, retirer des manœuvres malencontreuses de son époux, et des fils du premier lit.

Elle connaissait les jeunes princes depuis leur naissance, les tenait pour d'assez pauvres personnages, car ils ressemblaient à leur mère. C'était particulièrement vrai de l'aîné, Théodebert, âgé de dix-huit ans, à qui Chilpéric entendait confier, l'été suivant, le commandement de la fameuse opération sur la Loire et le Clain. Frédégonde jugeait le garçon très sot, dépourvu de jugement, incapable de réactions appropriées dans une situation inattendue. Comment se tirerait-il de cette campagne militaire ?

Mal, la reine l'espérait de tout cœur. Au mieux, il se ferait tuer, ce qui la débarrasserait d'un de ses insupportables beaux-fils ; au pire, il reviendrait mais sa réputation suffisamment entamée pour amener Chilpéric à l'écarter.

Quant à un succès éventuel, Frédégonde n'y croyait guère, et elle avait raison, quel que fût le prince chargé de l'entreprise.

En effet, ce ne fut pas Théodebert, mais Clovis, le benjamin, qui, au printemps 573, prit le commandement de l'armée. Changement de plan malheureux, dû aux états d'âme de l'aîné : Théodebert, en 565, otage de Sigebert, s'était engagé par serment à ne jamais porter les armes contre son oncle d'Austrasie et il répugnait à se parjurer. Chilpéric ne faisait pas grand cas de pareils scrupules dont lui-même ne s'était jamais encombré, mais il ne fit pas changer le garçon d'avis, ce qui le contraignit à remettre le commandement à son plus jeune fils. Pourquoi Clovis, âgé de quinze ans, plutôt que Mérovée ? Parce que ce dernier, grand amateur de livres et d'auteurs latins¹⁴, présentait un profil d'intellectuel dont son père, en dépit de son goût pour la poésie et la théologie, se méfiait.

Des trois fils d'Audowère, Clovis était le plus hargneux, le plus agressif, le plus insolent et le plus sûr de lui, défauts que son père prenait pour des qualités. Quant à son jeune âge, il n'y vit pas un handicap. Son bisaïeul et homonyme, le grand Clovis, n'était pas plus vieux lorsque les leudes l'avaient hissé sur le pavois et qu'il avait remporté ses premières victoires contre le patrice romain Syagrius. Cela lui parut de bon augure. D'ailleurs, l'armée comptait des officiers expérimentés capables de pallier l'inexpérience du prince.

Faraud au départ de Rouen, le jeune Clovis le fut bientôt beaucoup moins, car l'expédition ne se déroula pas dans la réalité comme dans les plans paternels. Son objectif principal, via Tours et Poitiers, était Bordeaux, cité neustrienne depuis 568, qui aurait dû, au terme des accords d'Andlau, être remise à Brunehilde à titre de compensation. Transfert qui n'avait pas fait que des heureux en Aquitaine et n'était pas encore effectif.

À Bordeaux comme à Tours ou Poitiers, existaient en effet des factions partisans de l'un ou l'autre roi qui rendaient la gestion difficile¹⁵. Sigebert s'était ainsi récemment aliéné nombre de sympathies en Touraine en nommant, l'archevêché vacant, l'un de ses hommes de confiance, Grégoire, à ce siège prestigieux entre tous. Or, la tradition voulait que le successeur de saint Martin fût tourangeau et Grégoire, héritier d'une grande lignée gallo-romaine¹⁶, était arverne.

Chilpéric, informé de ces mécontentements, comptait dessus pour faciliter sa prise de pouvoir dans des cités qui ne lui étaient pas

hostiles¹⁷. Il eût toutefois fallu posséder une expérience des hommes et de la politique très poussée pour les utiliser efficacement, et Clovis, à quinze ans, en était entièrement dépourvu.

Petite brute qui se croyait partout en pays conquis, insoucieux des souffrances de populations qui lui demeuraient indifférentes et qu'il regardait, oubliant les engagements du baptême de Reims, comme des serfs soumis par la force des armes à la puissance franque, le prince, à peine la Loire passée, entreprit de dévaster les régions dans lesquelles avançaient ses troupes. L'armée vivait sur le pays, et ne se gênait pas. En quelques jours, la Touraine et le Poitou flambèrent. La cavalerie franque chevauchait dans les blés mûrissants, laissait ses chevaux brouter les premiers foin, pillait les fermes, violentait les femmes, et massacrait en riant les gueux qui tentaient, à coups de faux et de fourches, de défendre leurs familles et leurs biens.

Ces violences possédaient malgré tout une valeur psychologique, laissant deviner le sort cruel qui attendait une éventuelle résistance. Tourangeaux et Poitevins l'avaient si bien compris qu'ils livrèrent Tours et Poitiers sans coup férir et Clovis se prit pour un grand stratège. Satisfaction prématurée.

Une fois encore, Chilpéric avait sous-estimé les facultés de réaction de Sigebert et ne s'était pas précautionné contre la riposte austrasienne. Averti plus vite qu'il ne s'y attendait du raid de Clovis sur le Sud-Ouest, Sigebert ne commit pas l'erreur, qu'espérait son demi-frère, de lever lui-même des troupes et d'intervenir depuis Metz, entreprise longue et hasardeuse. Il préféra en appeler à Gontran, installé dans son rôle d'arbitre familial, et lui demanda d'intervenir dans le conflit.

Chilpéric avait peut-être envisagé que le Burgonde vînt jouer les trouble-fête, mais il pensait que la menace lombarde, très pesante, interdirait à Gontran d'éloigner ses troupes des frontières italiennes. Un grain de sable, une fois de plus, enraya ses projets. Il n'y eut pas d'attaque lombarde sur le Midi de la Gaule cet été 573, parce que les Byzantins, incapables de le défaire sur le champ de bataille, se débarrassèrent du roi Alboïn par le poison¹⁸. L'assassinat du Lombard déstabilisa ses hordes dont les chefs, trop occupés à se partager le pouvoir, renoncèrent à leurs actions militaires ordinaires.

Cela laissa les mains libres à Gontran, qui expédia Mummolus sur la Loire avec consignes de libérer les cités austrasiennes et de donner

une leçon au jeune Clovis. Rien de plus : le roi de Bourgondie cherchait à maintenir le *statu quo* entre ses frères, pas à se brouiller à mort avec l'un ou l'autre.

Face au brillant patrice, Clovis et ses hommes ne tinrent pas et se replièrent en désordre sur Bordeaux¹⁹, qui leur ouvrit ses portes, preuve que le rattachement à l'Austrasie n'avait pas fait l'unanimité parmi les notables²⁰. Mummolus, dans l'intervalle, venait de passer au fil de l'épée tout ce qui, à Poitiers, ne manifestait pas une joie excessive de sa victoire²¹. Décidément, les populations gallo-romaines faisaient les frais du conflit, quel qu'en fût le gagnant.

Cette maladresse du général burgonde eût joué en faveur de Clovis, mais Sigebert ne lui laissa pas le temps d'en profiter. Conscient des enjeux locaux et des factions, il avait su se gagner des soutiens actifs parmi les notables. L'un d'eux, Sigulf²², constatant que les Bordelais accueillaient avec sympathie le jeune prince, décida de recourir à un stratagème afin de se débarrasser de lui. Un jour que le garçon s'était aventuré hors les murs de la ville, il fut surpris par les hommes de Sigulf qui, soufflant dans des cors, le traquèrent comme cerf aux abois, chasse à laquelle Clovis parvint à échapper, certes, mais ridiculisé, ce qui était le but de la manœuvre. Terrifié, isolé, perdu, l'adolescent erra plusieurs jours à travers l'Aquitaine, remonta péniblement vers le nord, atteignit la Loire qu'il franchit à grand-peine avant d'échouer à Angers. Sauf, mais déconsidéré...

Frédégonde avait suivi de loin le parcours lamentable de son beau-fils. Elle n'en éprouvait aucune peine ni aucune pitié ; celui-là, qui lui montrait d'ordinaire un visage odieux, ne lui nuirait plus de quelque temps. C'était déjà cela.

Quant à la déconvenue de Chilpéric, elle ne l'affecta guère. Au demeurant, elle fut de très courte durée.

Gontran, à l'évidence, regrettait déjà d'être intervenu en faveur de Sigebert. Pas plus qu'en 470 il n'avait intérêt à mettre son frère de Neustrie dans une situation trop défavorable et, pour l'irriter un peu plus, les relations se tendaient avec la cour d'Austrasie à cause d'une querelle ecclésiastique dans le diocèse de Chartres sur fond de revendications territoriales. Le partage de 568 avait donné Chartres à Gontran et Châteaudun à Sigebert, qui n'avait rien eu de plus pressé que d'ériger cette petite ville en évêché à la grande colère du clergé. Gontran ne s'était pas mépris sur ce geste : c'était un moyen de

soustraire la région de Châteaudun à la juridiction et à l'autorité de l'évêque de Chartres, sujet burgonde, donc aux siennes ; il n'avait pas aimé ce calcul qui montrait Sigebert sous un autre visage, le vrai peut-être. Cet incident servit de détonateur et permit à Gontran, qui cherchait l'occasion, de dénoncer ses accords militaires et diplomatiques avec l'Austrasien. Répondant à une provocation par une autre provocation, il convoqua pour le 11 septembre²³ suivant un concile chargé de régler le différend, uniquement composé de prélats burgondes, et qui se réunirait à Paris, en dépit de l'accord de 568 plaçant cette capitale hors les prétentions des trois rois.

C'était la crise ouverte entre Metz et Chalon, ce que Chilpéric comprit aussitôt ; il décida d'en profiter. Ce que Clovis venait de manquer par la faute de Gontran, le Neustrien crut Théodebert capable de le réussir en jouant sur l'effet de surprise.

Frédégonde se garda d'intervenir : elle pariait encore moins sur les chances de l'aîné que sur celles du cadet.

Dans un premier temps, tout alla à ravir car Sigebert ne s'attendait pas à un retour en force des Neustriens, à peine étrillés par l'intermédiaire burgonde, en plein concile parisien censé discuter des modalités d'un règlement amiable entre les trois rois. Comme d'habitude, Chilpéric ne respectait pas les règles, ce qui mit l'Austrasien en fureur. Savoir que les armées ennemies se trouvaient sous le commandement de son neveu Théodebert, parjure éhonté, n'arrangeait rien. Chilpéric avait vaincu les réticences morales, très relatives, de son aîné en lui démontrant qu'une parole arrachée à un si jeune enfant n'avait de valeur ni en droit civil ni en droit canon. Le garçon n'avait demandé qu'à y croire, car il voulait démontrer qu'il pouvait faire mieux que son cadet dont l'élévation surprise au rang de général en chef l'avait plus vexé qu'il ne l'admettait. Il ne mesura pas la gravité de son acte et que manquer de parole pouvait, selon l'usage germanique, se punir de mort. Son oncle, lui, se promit de châtier le traître comme il le méritait.

D'ordinaire modéré, Sigebert était dans une colère rouge que nul n'apaisa, surtout pas Brunehilde. C'était le prix de la mort de sa sœur qu'on lui disputait, et c'était l'assassin qui en avait l'audace ; cela ne l'inclinait pas à modérer son mari...

Donc Théodebert passa la Loire, reprit Tours, Poitiers, fonça vers Limoges et Cahors sans rencontrer de résistance. Les Austrasiens

n'avaient pas de garnisons assez importantes pour l'arrêter, et les Burgondes avaient opté pour la neutralité. Le seul officier de Sigebert sur place, le duc²⁴ Gondevald, essaya de défendre Poitiers, mais avec ses troupes insuffisantes, il courut au massacre pour l'honneur. Pas besoin d'être un chef de génie pour conquérir des villes qui se donnaient.

La bonne volonté des populations locales, qui tenait à la terreur suscitée par cette énième invasion, n'améliora en rien leur sort. Clovis avait ravagé les foins et les moissons ; son frère s'occupa des vendanges. Ce fut une scandaleuse picorée à travers les vignobles ; pas un ne fut épargné de Vouvray à Chinon. Entre deux clos, l'armée neustrienne brûlait les bourgades, églises comprises. Quelques monastères d'hommes, d'autres de femmes, plus alléchants, firent aussi les frais de la campagne. Théodebert pendit des moines et viola des religieuses exactement comme le faisaient les Lombards en Italie, mais ceux-là avaient au moins l'excuse d'être des hérétiques²⁵.

Ces nouvelles²⁶ laissèrent Chilpéric enthousiaste, Gontran indifférent, et Sigebert momentanément impuissant. L'hiver arrivait, qui interdisait une contre-attaque, et le roi burgonde venait de lui faire savoir qu'il refuserait le passage à ses troupes. Il se peut que les pertes essuyées au cours des campagnes de l'été 573 eussent été plus lourdes que ne l'avouait la propagande austrasienne et que Sigebert ne disposât plus de renforts lui permettant de réagir à une coalition entre ses deux frères. Les espions qu'il entretenait chez eux rapportaient une activité diplomatique suivie depuis quelques semaines entre Rouen et Chalon et il n'en augurait rien de bon.

Inquiet, en proie à une rage qu'il ne voulait pas apaiser, Sigebert envisageait une vengeance sanglante, dut-il ravager lui-même la Gaule tout entière. Il en avait les moyens, mais besoin de quelques mois pour les réunir.

Théodebert hiverna à Limoges, d'où ses troupes rayonnaient à travers le Sud-Ouest, poussant des pointes jusqu'à la frontière espagnole, mettant Limousin et Quercy en coupe réglée. Volonté d'amasser un gros butin, quitte à ruiner durablement la région ; au cas où il serait impossible de la tenir longtemps, la Neustrie aurait la consolation de n'avoir rien laissé au rival²⁷.

Pendant ce temps, Sigebert préparait sa revanche. Le roi d'Austrasie manquait de troupes franques, mais il disposait d'un

contingent inépuisable de supplétifs germaniques, issus de ces tribus d'outre-Rhin barbares que les fils de Clovis avaient vaincus et contraintes à leur payer tribut en espèces et en service militaire. L'Austrasie, côté gaulois, ne représentait qu'un étroit territoire ; mais, sur l'autre rive, elle s'étendait à perte de vue vers l'Est, c'était sa force et sa richesse. Les Mérovingiens considéraient Thuringiens, Suèves, Saxons, Alamans, Souabes et Bavares comme une défense avancée du royaume franc. En cas de menace venue des grandes plaines d'Europe centrale ou des Balkans, ces sauvages seraient en première ligne, le temps pour les Francs de s'organiser et de faire face. Du moins en théorie... La réalité se révélait plus complexe et la loyauté de ces peuples, soumis par la violence et même par le massacre, cas des Thuringiens en 531, restait sujette à caution. Certains se révélaient vénaux, mercenaires, tels les Saxons²⁸ qui, en 568, s'étaient alliés aux Lombards pour dévaster l'Italie. Ils constituaient un ramassis de gens dangereux, ennemis héréditaires des Gaules qu'ils n'avaient cessé de dévaster. Jamais frottés à la civilisation latine, s'en flattant comme d'une preuve d'indépendance, de force et de virilité, ils incarnaient la quintessence de la barbarie et en tiraient gloire. Quoique leur évangélisation programmée eût servi de prétexte aux diverses interventions franques en Germanie depuis un siècle, ils étaient pour l'essentiel restés païens comme devant et le seraient encore très longtemps²⁹.

Autant de raisons pour ne pas lâcher ces sauvages sur la Francia ; mais Sigebert, tout à sa colère, n'y songea même pas³⁰. Il voulait sa revanche, toute sa revanche, c'est-à-dire en finir définitivement avec Chilpéric et les siens. Il ne se montrerait pas regardant sur les moyens de l'obtenir.

Une bonne nouvelle, du moins de son point de vue, le conforta dans ses plans. Les Lombards, la crise successorale qui avait suivi l'assassinat d'Alboïn surmontée, repartaient à l'attaque. Au printemps 574, ils envahirent l'Helvétie, dévastèrent le Valais, détruisirent l'abbaye Saint-Maurice d'Agaune, site le plus sacré de la monarchie burgonde³¹, et menaçaient les cols alpins menant en Gaule. Gontran n'avait pas le choix : il dut renvoyer Mummolus arrêter l'envahisseur. Du même coup, il s'interdisait d'apporter son aide à Chilpéric avec lequel, renversant ses alliances précédentes, il venait de passer un traité d'intervention mutuelle.

C'était ce qu'attendait Sigebert. Certain que Gontran ne pouvait ni secourir Chilpéric ni se défendre, il exigea libre passage à travers la Bourgondie. S'il refusait, les Austrasiens s'ouvriraient le chemin par la force. S'il acceptait, son frère respecterait ses terres.

Gontran céda, plein d'amertume. Il n'était pas en position de résister, et, un peu plus sensible que ses cadets aux misères populaires, ne supportait pas l'idée de voir déferler sur la riche et féconde Bourgondie les hordes sanguinaires que l'Austrasien avait osé lever contre son propre peuple. L'interminable défilé des Germains, vêtus à l'ancienne mode de peaux de bête jetées sur leurs tors nus couturés de cicatrices, le crâne rasé à l'exception d'une longue mèche relevée en queue-de-cheval sur le sommet du crâne, brandissant des armes épouvantables qui ressemblaient à des harpons ou des crochets de boucher, l'emplit d'effroi et de dégoût. Il se félicita d'avoir échappé au pire, chercha une solution pour l'épargner à la Neustrie. Il s'agissait moins de bonté d'âme que de nécessité stratégique et politique : Sigebert, par sa démonstration de force, venait de lui donner une idée de ce dont il était capable. Son ambition égalait celle de Chilpéric ; il voulait réunifier le royaume à son profit. Le jour où la Neustrie succomberait, Gontran serait le prochain à faire les frais des rêves d'hégémonie de son frère. Il préférait l'empêcher tant que cela demeurait en son pouvoir.

À force d'entregent, s'appuyant sur les évêques, force qu'il ménageait et dont il avait appris à se servir, usant de l'entremise discrète mais puissante de la reine Radegonde, il parvint à amener ses cadets à la table de négociations avant l'affrontement décisif. Chilpéric accepta les pourparlers. Il s'engagea, non sans arrière-pensées, à rétrocéder à l'Austrasie les cités du Sud-Ouest qui composaient le *Morgengabe* de Galswinthe. Théodebert les tenait toujours ; il faudrait que son oncle allât les lui arracher par la force, ce qui n'était pas pour tout de suite car la saison était bien avancée.

Sigebert ne fut pas dupe mais il prenait la pleine mesure de l'impopularité et du scandale engendrés par son recours aux Barbares ; même la reine Radegonde lui avait reproché de s'être abaissé à pareils procédés... Il accepta de suspendre les hostilités, tout en se réservant sans le dire le droit de les reprendre si son frère ne tenait pas ses engagements ou tardait trop à le faire.

Comme pour lui rappeler qu'il jouait avec le feu, avertissement

dont il ne tint pas compte, Sigebert se trouva, fin août, confronté à la mutinerie de ses supplétifs germaniques. Ces sauvages n'avaient accepté de le suivre si loin vers l'Ouest que contre la perspective de piller et rançonner les Gaules. Et voilà que le roi leur annonçait qu'il n'y aurait ni pillage ni rançon. Après avoir respecté à regret les gras pâturages et les lourds vignobles de Bourgondie, passé au large de cités remparées qu'ils devinaient incroyablement prospères encore, en dépit de tous les sévices subis depuis que Rome, vers 250, s'était trouvée incapable de défendre ses provinces, ils attendaient d'être en Neustrie pour s'en donner à cœur joie. Alors qu'ils touchaient au but, Sigebert leur annonça qu'il avait signé la paix – en fait, il parla de trêve, ce qui était plus sincère et plus prometteur pour cette bande de prédateurs... – et qu'ils allaient rentrer chez eux sans dédommagements. Ils éclatèrent en imprécations, puis décidèrent de se payer sur ce qu'ils avaient sous la main. La Brie, l'Île-de-France, la Beauce furent mises à sac, villages brûlés, granges incendiées, où l'on venait tout juste de rentrer les moissons, laissant les populations dans le désarroi. Un grand nombre de paysans, avec femmes et enfants, furent faits prisonniers et vendus en esclavage³².

Ces gens n'étaient pas neustriens mais sujets de Gontran et de Sigebert lui-même dont l'inconséquente stratégie se retournait contre lui. Les évêques, qui se trouvaient à Paris autour de Germain, assistèrent en témoins atterrés à ce déferlement de violence, sans cacher leur désappointement car le roi d'Austrasie, longtemps, avait eu leur faveur. Quelques-uns, misogynes, accusèrent Brunehilde d'exercer sur son époux une influence délétère et, sans la nommer, ils mirent Sigebert en garde contre certaine mauvaise conseillère... Il eût volontiers haussé les épaules, indifférent à ces critiques autant qu'à la désolation semée sur son passage ; mais il redouta de perdre le soutien de l'Église qui se rapprochait ostensiblement de Gontran. Il se porta sur le front des troupes, réussit à calmer les mutins et, pour l'exemple, fit lapider les plus excités, histoire de rappeler aux supplétifs qui était le maître. Cette prompte justice expédiée, il assura en riant aux autres qu'ils ne perdaient rien pour attendre : le printemps n'était pas si loin ! Les hordes se retirèrent vers l'Est, laissant un souvenir d'horreur et de cauchemar, doublé de la crainte justifiée de les voir revenir dès la belle saison³³.

Gontran se reprochait d'avoir appuyé la politique austrasienne,

poussé Sigebert à s'enhardir jusqu'à l'intolérable. Toujours fidèle à sa politique de balancier qui maintenait la Burgondie en position d'arbitre entre Neustrie et Austrasie de forces égales, il opéra un revirement supplémentaire et se rapprocha de Chilpéric auquel il promit son soutien. Gontran espérait encore que Sigebert, ayant obtenu ce qu'il réclamait, saurait s'en contenter et qu'il ne serait pas obligé d'intervenir. Il se trompait.

Sur le papier, certes, les villes du Sud-Ouest devenaient austrasiennes, ce qu'elles étaient censées être depuis 570 ; dans la réalité, elles étaient toujours sous le contrôle de Chilpéric, ou, plutôt de son fils, Théodebert, établi à Limoges et qui s'y était fort mal comporté tout l'hiver 574-575. Sigebert doutait de pouvoir les obtenir sans recourir à la force et il rassembla de nouveau ses contingents barbares, oubliant le scandale suscité par leur emploi l'année précédente³⁴.

Il expédia aussi deux de ses ducs, Gontran Boson et Godegisèle, vers Tours et Châteaudun, avec ordre d'y mobiliser tous les hommes disponibles et de se porter sur Limoges afin d'en déloger Théodebert. Il ajouta une autre consigne, plus personnelle : supprimer le jeune prince s'il tombait en leur pouvoir³⁵. Sigebert ne passait point sur ce qu'il regardait comme une violation honteuse et déshonorante de la parole donnée ; qu'il l'avait extorquée, cette parole, à un enfant de huit ans, prisonnier, en son pouvoir et incapable d'en mesurer la portée, ne lui importait pas, et pas davantage le fait que Théodebert se bornait à obéir, quoique avec trop de zèle, aux ordres de son père. Un jour prochain, Sigebert espérait se venger de Chilpéric ; en attendant, son fils ferait l'affaire.

Quelles que fussent les inquiétudes de Gontran et de Chilpéric concernant les intentions austrasiennes, ils les avaient encore sous-estimées ; sans quoi, ils eussent renforcé le contingent dont disposait Théodebert. Ils ne le firent pas, persuadés de ne courir aucun péril immédiat dans le Sud-Ouest. Tout ce qui importait pour eux en ce printemps 575 était un retour des Barbares par l'est et la nécessité de les arrêter avant leurs frontières. Cela seul justifiait leur entente.

Ce que les rois redoutaient se produisit ; Sigebert, se conduisant vis-à-vis du royaume franc comme un envahisseur, repartit en guerre aux premiers beaux jours à la tête de ses troupes germaniques, précédées d'une réputation qui faisait trembler les plus braves. Suivant

le plan établi avec Gontran, Chilpéric passa la frontière austrasienne et se porta vers Reims, dans le but d'arrêter l'invasion. L'annexion de la Champagne, qu'il comptait opérer, s'en trouvait heureusement légitimée. Cela ne l'empêcha pas de laisser ses troupes tout dévaster sur leur passage, selon leurs mauvaises habitudes, ce qui lui donna le mauvais rôle.

Les vignobles champenois³⁶ et Reims, ville sainte du baptême de Clovis, lieu emblématique de la dynastie, représentaient les bijoux de l'Austrasie et, en bonne logique, Sigebert devait accourir les défendre ; il n'en fut rien. Chilpéric mit quelques jours à s'en étonner. À ce moment-là, Sigebert, qui avait sacrifié la Champagne à des objectifs plus prometteurs, se trouvait déjà sur les bords de Seine ; il avait le choix désormais : se porter sur Rouen, la capitale neustrienne qu'il envisageait, pour l'exemple, de livrer à ses troupes ; ou foncer en direction de Paris et s'emparer de la ville. Il inclinait vers la mise à sac de Rouen, qui avait les faveurs du guerrier, mais son entourage s'indigna suffisamment pour l'amener à renoncer à ce projet³⁷. Alors, il marcha sur Paris.

D'un point de vue moral, ce choix n'était pas meilleur puisque Paris, au terme du partage de 568, n'appartenait à aucun des trois rois et qu'ils s'étaient engagés, sous peine de sanctions lourdes, à ne jamais y entrer, sauf consentement mutuel. Ce n'était pas le cas cet été-là, mais Sigebert s'exonéra en considérant que l'alliance de Chilpéric et de Gontran le dégageait de ses promesses. Au vrai, s'emparer de cette capitale où reposaient ses grands-parents était un vieux rêve ; le choix du prénom de Childebert pour son fils unique³⁸ en témoignait.

Chilpéric apprit en même temps la marche forcée des Austrasiens vers Paris, la mort de Théodebert et l'entrée de l'armée de Gontran Boson en Neustrie. Triple désastre qu'il n'avait, comme à l'accoutumée, pas même envisagé.

Gontran et Chilpéric avaient exclu toute offensive austrasienne en Aquitaine parce que Sigebert, qui aimait tant se poser en donneur de leçons, n'était pas censé attaquer ; les précautions prises à l'est relevaient d'une vieille méfiance envers les Germains plus que d'une crainte fondée. Par ailleurs, au cas, selon eux improbable, où Sigebert aurait le premier rallumé les hostilités, ils ne le pensaient pas en situation d'attaquer dans le Sud-Ouest : impossibilité de faire transiter des troupes par la Bourgondie, faiblesse des contingents austrasiens sur

place, découragement des Tourangeaux fatigués de servir de tête de pont et d'en faire seuls tous les frais s'additionnaient pour rendre une telle opération difficile.

Sigebert les avait laissé s'illusionner et il était passé à l'attaque là où personne ne l'attendait. Non sans peine, certes, car il avait fallu à Godegisèle et à Gontran Boson user d'arguments très persuasifs avant d'amener les Tourangeaux à leur apporter un appui stratégique et militaire ; mais ils avaient réussi à former une armée assez forte pour se porter contre Limoges où Théodebert se trouva piégé.

Le gros des troupes que son père lui avait confiées l'été précédent avait regagné le nord de la Loire depuis longtemps, Chilpéric les jugeant plus nécessaires aux frontières de l'est qu'en Limousin. Ce qu'il en restait et qui avait hiverné sur place avait pris du bon temps au détriment des populations locales, fait beaucoup de butin et perdu en s'enrichissant l'essentiel d'un esprit martial peu développé. L'arrivée des Austrasiens sema la panique dans le contingent neustrien qui ne pensa plus qu'à se tirer du guêpier sans y laisser ni la vie ni ses parts de prises. État d'esprit qui n'augurait rien de bon pour Théodebert.

Le jeune homme fit preuve, en ces fâcheuses circonstances, d'une bravoure digne de sa race ; il ne voulait pas regagner la Neustrie comme l'avait fait son cadet l'année précédente, vivant mais couvert d'un ridicule irréparable. Quitte à périr, il périrait en prince. Il décida de s'ouvrir le passage le glaive au poing. Solution héroïque et désespérée, en certains cas payante, à condition d'avoir à ses côtés une troupe digne de ce nom. Ce n'était hélas pas le cas. Les Neustriens parvinrent à s'échapper de Limoges ; mais la plupart abandonnèrent aussitôt leur chef, préférant tirer chacun pour soi ; ceux qui restaient se firent rejoindre à quelques miles d'Angoulême et livrèrent bataille dans des conditions défavorables. Oubliant les nobles usages du passé, l'impérieux devoir incombant aux leudes et antrustions de se faire tuer plutôt qu'abandonner leur chef de guerre, ils s'égaillèrent telle volée de moineaux et Théodebert, encerclé, se retrouva seul face à l'ennemi.

Que se passa-t-il alors ? La version austrasienne prétendit que, dans l'ardeur du combat, nul n'avait identifié le prince, argument peu crédible, car les Mérovingiens tenaient à honneur, souvent périlleux, d'arborer les signes distinctifs de leur naissance et de leur rang. Seul un descendant de Mérovée avait droit de chevaucher un étalon blanc et de laisser flotter sa longue chevelure, ce qui le désignait aux coups

de l'adversaire autant qu'aux regards de ses soldats. La cour de Metz, et Grégoire, son chroniqueur attitré, soutiendraient toujours que Théodebert avait été tué par malchance, non parce que les ordres étaient de l'abattre.

En fait, le jeune homme, isolé, acculé, désarmé, mais très reconnaissable, fut froidement exécuté parce que tels étaient les ordres de Sigebert concernant « le parjure ». Après quoi, les assassins s'acharnèrent sur son cadavre, qu'ils dépouillèrent et laissèrent nu sur le champ de bataille, l'abandonnant aux bêtes, attitude sévèrement blâmée, car refuser une sépulture à un ennemi représentait une vengeance posthume héritée des temps païens contre laquelle l'Église s'insurgeait³⁹. Un bon Samaritain, pris de pitié, épargna à la dépouille mortelle du jeune prince ce sort indigne et, l'ayant recueillie, lavée, convenablement vêtue, il la fit enterrer en terre bénie à Angoulême.

Chilpéric n'eut pas loisir d'épiloguer sur la fin tragique de son aîné. Il venait d'apprendre l'arrivée de Sigebert sous les murs de Paris, le franchissement de la Loire près d'Angers par les troupes de Boson, et que Gontran négociait avec l'Austrasie...

Chilpéric s'affola. Il s'était, dans le passé, tiré de situations délicates mais celle-ci prenait mauvaise tournure. Pris en tenailles, lâché par le Burgonde, il se vit mort, car le sort de Théodebert annonçait celui qui attendait son père. Se souvint, effaré, que, l'hiver précédent, une comète avait traversé le ciel et que les savants l'avaient interprétée comme l'annonce de la mort d'un roi ; une autre, ou la même, avait été en effet repérée au-dessus des Gaules l'année du décès de Clotaire en 561. Sur le moment, Chilpéric avait ri de ces superstitions ; maintenant, elles l'effrayaient⁴⁰.

Il décida de se replier vers le nord et de gagner Tournai, le berceau de sa race, vieille ville solidement fortifiée où il pourrait résister un certain temps à l'assaut austrasien. La saison avançait ; peut-être Sigebert renoncerait-il à le poursuivre ; peut-être Gontran trouverait-il prétexte à intervenir et le tirer de là.

Frédégonde l'avait précédé à Tournai. Enceinte, – troisième grossesse jugée tardive, donc à risques par les médecins de la cour, d'une femme de trente-cinq ans –, la reine était fatiguée. Elle avait prêté peu d'attention à ce conflit qui ne l'intéressait pas, ne s'en était pas mêlée dans la certitude que Chilpéric n'accepterait pas de conseils. L'accélération néfaste des événements, qui l'avait contrainte à quitter

Rouen en grande hâte malgré son état, l'obligea à sortir de cette indifférence.

La maternité exacerbait chez Frédégonde l'instinct de survie et lui dictait des solutions extrêmes, farouches, devant lesquelles elle eût reculé en temps ordinaire. En voyant arriver son mari, hors de ses moyens et porteur de nouvelles plus mauvaises les unes que les autres, elle comprit qu'elle devrait faire face. Comment, elle n'en savait trop rien. Elle repoussa au lendemain de son accouchement, imminent, le soin de décider. Il fallait espérer que Sigebert leur laisserait jusquelà...

Les observateurs avaient pu croire longtemps que l'unique motivation de l'Austrasien était l'accomplissement de la *Faide* déclenchée contre Chilpéric après l'assassinat de Galswinthe. L'évêque Germain de Paris lui-même s'y était laissé prendre, puisque, au mois d'août 575, il écrivit directement à la reine Brunehilde, qu'il pensait en partie responsable de la vindicte de son époux et lui demanda de renoncer à une vengeance qui n'avait plus de raison d'être. Il la supplia d'intervenir auprès du roi afin d'épargner la Neustrie. D'empêcher le retour des supplétifs qui avaient commis l'année précédente de si grands ravages⁴¹. Et même, au nom de Dieu et pour l'amour du Christ, de respecter les vies de Chilpéric et des siens, car la vengeance appartenait au Ciel et qu'il ne convenait pas à un souverain chrétien de se souiller du crime de Caïn.

Brunehilde ne répondit pas ; ce n'était plus nécessaire puisque l'armée austrasienne, dévoilant ses vrais objectifs, campait sous les murs de Paris. Elle pourrait toujours expliquer de vive voix au prélat les intentions de son époux.

Sigebert n'avait pas renoncé à en finir avec son frère et avec la Neustrie, mais, dans l'immédiat, s'approprier Paris, à portée de sa main, lui semblait primordial. Erreur qui lui fit perdre un temps précieux et décida du dénouement.

Courant septembre 575, Frédégonde mit au monde à Tournai son troisième enfant. C'était un garçon, ce dont elle n'eût pas manqué de se réjouir en d'autres circonstances. Hélas, tout se présentait mal.

La naissance avait été longue, pénible et difficile, conséquences d'une grossesse perturbée. À la différence de Chlodobert et de Rigonthé, poupards éclatants de santé, le petit, peut-être prématuré, était chétif et fragile, au point que les médecins, inquiets, conseillèrent

instamment de ne point tarder à lui administrer le baptême. Frédégonde ne s'y opposa pas. Il lui arrivait, dans le danger, de se souvenir de Dieu et elle était alors tentée de passer avec Lui des accords douteux, dans l'espoir d'obtenir Ses secours. Elle en avait besoin.

Ses parents donnèrent à l'enfant le prénom biblique de Samson, tranchant de façon surprenante avec les usages dynastiques et leurs racines germaniques pleines de bruits et de fureur. Ce choix pouvait s'interpréter de diverses façons. En donnant à ce garçonnet malingre qui n'avait qu'un souffle de vie le nom d'un héros d'une force colossale, le couple royal cherchait-il à contrarier le sort ? Fallait-il y voir une allusion aux cheveux que le guerrier juif ne devait jamais couper, renvoyant à la longue chevelure des princes mérovingiens, façon de revendiquer la filiation de l'enfant ? Un hommage à l'évêque gallois de Dol, Samson, mort en 565 qui s'était appliqué sa vie durant à resserrer les liens entre les émigrants bretons d'Armorique et les Francs, et avait entretenu les meilleurs rapports avec l'évêque Germain de Paris et le roi Childebert ? Par la suite, Frédégonde s'appuierait sur les Bretons face aux menaces de sa belle-famille. En cas, elle s'impliqua pour la première fois ouvertement dans les affaires de l'État et dans la diplomatie neustrienne, ce qui tendait à démontrer que Chilpéric, dans le péril, se révélait décontenancé et sans réaction.

Ces calculs l'occupaient davantage que l'enfant. Tout juste baptisé, confirmant les craintes des médecins, le petit Samson fut atteint d'une gastro-entérite si violente qu'on le crut perdu. Une autre mère fût restée, éperdue, au chevet du nouveau-né : pas Frédégonde.

Elle avait accepté l'inévitable, la mort du nourrisson, accident tellement fréquent qu'elle ne pouvait s'en émouvoir. Tant de femmes mettaient des enfants au monde pour les perdre aussitôt... Elle donna ordre qu'on éloignât le petit malade⁴² qui fut conduit dans une villa isolée. Samson était contagieux et Frédégonde, affaiblie, ne voulait pour rien au monde tomber malade, ni contaminer les deux aînés. Si l'enfant devait vivre, il vivrait, avec ou sans sa mère, impuissante à l'aider. S'il devait mourir, elle préférait éviter de s'y attacher.

Éloigner le petit prince, c'était aussi le faire sortir d'une ville bientôt assiégée, où la nourriture ne tarderait pas à manquer et où, de toute façon, il n'avait pas une chance de survie.

La reine avait besoin de ses forces, de ses facultés, pour les tirer

tous de la situation où Chilpéric les avait jetés. Il fallait faire vite car les nouvelles étaient de plus en plus alarmantes.

Paris venait d'accueillir Sigebert, après d'âpres négociations entre le roi d'Austrasie et l'évêque Germain. Le vieux prélat avait exigé garantie que la cité serait épargnée, ses entours également, sans quoi, il fermait les portes. Sigebert, désireux d'éviter un siège long et coûteux, avait cédé. Ainsi que le lui avait dit abruptement Germain, quel intérêt avait-il à ruiner une région et une ville qu'il voulait annexer ?

Gontran, informé de cette appropriation contraire à tous les accords signés jadis, n'avait pas bronché, comme s'il avait trop peur de Sigebert pour oser le contrarier. Il n'était pas le seul...

Leudes et antrustions neustriens, qui jugeaient la partie perdue pour leur roi, et ses chances de survie désormais quasi nulles, abandonnaient par dizaines le camp de Chilpéric et venaient déposer leurs plats hommages aux pieds de l'Austrasien, lui offrant les villes et les régions qu'ils contrôlaient.

C'était une fuite éperdue, lamentable, honteuse, à soulever de dégoût mais dont Frédégonde ne s'étonnait pas. Elle avait trop manipulé les hommes pour ne pas connaître leurs défauts, leurs vices, leurs lâchetés, et elle ne tenait pas les Francs en grande estime. Au milieu de cette débâcle, seuls les Rouennais firent montre de courage et refusèrent les offres de Sigebert ; ils n'avaient pas oublié ses menaces du printemps et qu'il avait manifesté l'intention de livrer leur ville à une exécution militaire. Quelle confiance lui accorder après cela ?

Mais Rouen paraissait si loin de Tournai en ce mois de septembre, les espoirs de solution négociée si menus. Quant à un revirement de la fortune des armes, nul ne pouvait plus y croire.

Même l'évêque Germain de Paris, qui conjura encore une fois le roi et la reine d'Austrasie de renoncer à leurs projets, ne pas poursuivre plus avant une vengeance impie, n'arriva pas à se faire entendre. Il avait converti Childebart, tenu tête à Clotaire, fulminé contre Caribert l'excommunication encourue par ses péchés, et tous ces mauvais chrétiens avaient fini par courber leur front orgueilleux devant lui ; paradoxalement, il fallait que ce fût Sigebert, tant attaché à son image de fils dévoué de l'Église, qui se montrât sourd aux objurgations du vieux prélat. Germain haussa le ton, rappela qu'à la génération

précédente, le roi Clodomir avait méprisé les avertissements salutaires de l'évêque d'Orléans et ce qu'il lui en avait coûté. Sigebert secoua la tête en ricanant. Germain le quitta en lançant ces mots bientôt jugés prophétiques :

— Prends garde, ô roi ! Si tu renonces à tuer ton frère, pars sans crainte : tu reviendras vivant et victorieux. Mais si tu t'en vas animé d'un autre dessein, tu mourras, car ainsi parle le Seigneur par les lèvres de Salomon : « Celui qui creuse une fosse pour y précipiter son frère, celui-là y tombera lui-même⁴³... »

Sigebert n'y vit que divagations de vieillard ; il n'ignorait pas la réputation de sainteté de l'évêque parisien mais s'était persuadé de son bon droit, donc de l'appui céleste. On ne le ferait pas changer d'avis. Il voulait annexer la Neustrie, en attendant de récupérer la Bourgondie, projet envisageable en l'absence de postérité de Gontran ; ce n'étaient pas les vaticinations d'un prélat égroting qui l'arrêteraient. Il serait roi de tout le royaume franc, à l'instar de Clovis et Clotaire, devrait-il, avant d'y parvenir, égorger de sa propre main son demi-frère et sa progéniture.

L'annonce que l'armée austrasienne, toujours composée de ses effroyables supplétifs germaniques, avait quitté Paris et marchait vers le nord atteignit rapidement Tournai. Sans provoquer aucune réaction salutaire chez le roi de Neustrie. Chilpéric avait cédé à un abattement découragé, incapable de réfléchir, de prendre une décision, d'agir. La mort de Théodebert, son aîné, l'avait plus affecté qu'il ne voulait l'avouer. Lui qui avait toujours misé sur la chance se découvrait sans appuis, sans soutiens, trahi, abandonné. Il n'avait plus d'armée, plus d'entregent diplomatique, aucun endroit où se réfugier. Il s'abandonnait au vertige de la défaite, du trépas, avec un fatalisme qui ne tarda pas à exaspérer Frédégonde.

À la différence de son mari, que l'imprévu décontenançait, elle donnait le meilleur d'elle-même dans les situations de crise. Chilpéric faisait bon marché de sa peau, et des leurs ; elle n'entendait pas l'imiter.

En ce dernier acte du conflit à mort entre l'Austrasien et le Neustrien, elle cessa de se cacher derrière un homme que les événements dépassaient ; les décisions qui s'imposaient, elle les prit. Seule. Il n'est même pas assuré qu'elle consulta son mari avant de mettre en œuvre le plan qu'elle avait conçu. Sans se poser de

questions, sans considération morale autre que celle, prégnante, urgente, de survivre et protéger ses petits. La peur et l'amour maternel la rendirent redoutable et jamais elle ne s'avisa d'en éprouver le moindre remords. Elle était femme, femelle même, prête à tout pour protéger les siens. Malheur à celui qui ne le comprendrait pas à temps !

V

Le jeu des trois reines

Indifférent aux supplications et aux avertissements de l'évêque Germain, écho des reproches et des conseils que la reine Radegonde, dont le prélat était l'ami, n'eût pas manqué d'adresser à son fils d'élection, se fût-elle trouvée là, Sigebert quitta Paris vers la mi-septembre 575.

L'orgueil d'un triomphe qu'il sentait proche l'habitait, et l'aveuglait. Il n'avait pas cru aux dons de voyant de l'évêque ; il ne pensait pas davantage aux leçons de l'histoire familiale que celui-ci avait jugé utile de lui rappeler. Confrontés à un système de partage dynastique inepte et dangereux dont ils percevaient l'absurde malignité, les Mérovingiens – mais tous les princes germaniques, par nécessité, en faisaient autant – vivaient dans l'ambition de réunifier le royaume. Cruelle obligation politique, malédiction liée à leur naissance, à l'exercice du pouvoir : il fallait que les faibles disparaissent, que le plus fort s'impose. La vie d'un frère, d'un neveu, ou de tout autre proche, ne pesait pas lourd comparée aux enjeux. La saga familiale était écrite avec le sang des innocents, des malchanceux, des hésitants, des tendres qui n'avaient pas eu l'audace ou la détermination pour frapper les premiers. Il en allait ainsi depuis le début, et il en irait ainsi tant que les descendants de Mérovée domineraient les Gaules.

En ce début d'automne, la vieille et solide détestation que se portaient Sigebert et Chilpéric facilitait grandement les visées fratricides : moins de scrupules et de regrets en perspective... Le vainqueur ne pleurerait pas sur la tombe de l'autre, à la différence de l'oncle Gondebaud de Bourgondie, qui avait tant gémi aux obsèques des

frères qu'il venait d'assassiner et qui n'avait pas trouvé le cœur d'aller au bout de l'entreprise en supprimant aussi ses nièces tout enfants. Faiblesse dont il avait eu loisir de se repentir¹.

Sigebert n'éprouverait ni honte ni tristesse en plongeant son arme dans le cœur de Chilpéric.

La pensée que Chilpéric n'en éprouverait pas davantage en le tuant ne l'effleura pas. Pour lui, l'affaire était entendue, la guerre déjà gagnée et le roi de Neustrie un condamné en sursis dans l'attente du bourreau. Cette présomption allait le perdre mais aucun signe supplémentaire ne fut accordé au roi d'Austrasie qui l'eût amené à opérer un retour sur lui-même, à rebrousser chemin ou à négocier. Germain de Paris avait parlé au nom de Dieu ; il fallait lui prêter l'oreille quand il en était temps.

L'armée austrasienne chemina jusqu'à Vitry-en-Artois sans rencontrer d'obstacle ni de résistance. Au contraire, toutes les localités, toutes les régions traversées se rallièrent à Sigebert et manifestèrent sur son passage une joie exagérée. Les autorités le saluaient comme l'héritier du roi Childebert à qui ces terres appartenaient autrefois. Ces acclamations légitimaient son coup de force, lui conféraient un caractère irrévocable ; il jubilait.

À Vitry, vaste villa du domaine royal proche d'Arras où Clotaire autrefois aimait à séjourner, des délégations accourues des quatre coins du pays s'étaient rassemblées pour ovationner son fils et criaient d'autant plus fort qu'il fallait effacer l'écho d'acclamations semblables adressées, voilà peu encore, à Chilpéric. Une foule dense, compacte, mélangée, déambulait dans les cours et jusque dans les appartements privés. Sigebert, trop confiant, ne jugea pas nécessaire d'établir la moindre surveillance ni de renforcer sa sécurité. Que risquait-il ? Ce qui restait des forces neustriennes, – pas grand-chose selon ses renseignements... – se trouvait claquemuré dans Tournai auprès de Chilpéric qui endurait déjà, dans son angoisse, toutes les affres de l'agonie. De qui, de quoi Sigebert, empli de contentement, se fût-il gardé ?

Restait quand même à s'emparer de Tournai, bien remparée, opération qui risquait d'être longue et même d'occuper l'automne et l'hiver, mais Sigebert, trop sûr de lui, ne s'en préoccupait pas. Anticipant sur une victoire qu'il pensait tenir, il décida de se faire proclamer roi de Neustrie ; la présence de tant de leudes et

d'antructions, d'ordinaire difficiles à rassembler, à Vitry, représentait une aubaine à ne pas laisser passer. Sigebert annonça qu'il serait hissé sur le pavois conformément aux vieux usages, quand le roi n'était qu'un chef de guerre. Il s'agissait de resserrer les liens de l'armée avec le nouveau souverain, d'obtenir des serments et des engagements de loyauté avant d'attaquer Tournai, de séparer sans retour Chilpéric de ses hommes. D'autres, avertis, accourraient dans les prochains jours, et il fut décidé de les attendre

L'Austrasien commit là une seconde erreur. Il perdit du temps, celui qui permit à Frédégonde de peaufiner les derniers détails de son plan et de l'exécuter.

Animée d'une farouche volonté de survivre et de sauver les siens, la reine de Neustrie avait admis que leur unique chance était de supprimer Sigebert. Encore fallait-il en trouver l'occasion. Elle envisageait d'attendre l'arrivée de l'armée austrasienne devant Tournai, attente qui usait les nerfs des futurs assiégés et privait Chilpéric de tout bon sens, mais ne s'illusionnait pas sur les failles du projet. Un général en campagne se gardait ; il avait des sentinelles placées devant sa tente chargées de le protéger ; personne ne pénétrait en sa présence sans avoir été fouillé et, quand même un assassin parviendrait auprès de lui, encore fallait-il souhaiter qu'il réussît son coup avant d'être maîtrisé par des gardes du corps. Beaucoup d'aléas et de risques d'échec dans une situation qui n'en tolérait pas.

Alors qu'en frappant à Vitry, loin de la zone des combats, au milieu de la liesse d'un avènement, d'une affluence telle qu'elle n'autorisait guère de contrôles, les Neustriens mettaient toutes les chances de leur côté.

Trouver des hommes prêts à frapper, et probablement voués d'avance à une mort qui risquait d'être atroce², n'était pas le plus compliqué. Outre le loyalisme, intact, d'un certain nombre de fidèles de Chilpéric, car il en comptait encore quelques-uns prêts à mourir pour lui, ainsi que l'exigeaient les meilleures traditions franques, Frédégonde disposait de bonnes volontés à peu près inépuisables. Cette fascination qu'elle exerçait sur les hommes les poussait, pour lui complaire, à toutes les folies, lors même qu'ils savaient n'avoir rien à espérer d'elle, sauf un regard, un sourire, un geste bienveillant. Beaucoup tueraient et mourraient pour elle, parce qu'ils l'aimaient d'un amour impossible, dément, et qu'ils se sacrifieraient à elle comme

à une idole adorée. Elle n'avait jamais eu besoin de s'en servir. Le moment était venu.

Le plan de la reine prévoyait le recours à deux assassins, qui frapperaient simultanément, afin de laisser un minimum de chances à leur victime. Frédégonde recourut-elle, ainsi que l'affirmerait Grégoire de Tours³, à deux esclaves ? Ceux-là n'avaient rien à perdre et tout à gagner, à commencer, s'ils survivaient, par leur liberté. Souvent prisonniers de guerre, ils connaissaient le maniement des armes. Mais comment se fier à des hommes capables, aussi, de profiter de l'opportunité pour fuir, ou pour aller dénoncer ses menées à Sigebert, qui saurait les en récompenser ? Elle ne pouvait se permettre aucune erreur.

La facilité avec laquelle les tueurs, parvenus à Vitry, se faufilèrent parmi l'entourage du roi d'Austrasie laisse supposer qu'ils étaient des Francs, et de bonne naissance, capables de se confondre avec les leudes venus pour la cérémonie sans attirer l'attention⁴. Avant leur départ de Tournai, Frédégonde en personne leur avait remis des scramasaxes, poignards typiquement francs qui réclamaient une certaine habitude dans leur maniement. Avait-elle eu la précaution d'empoisonner les lames, de sorte que même une blessure superficielle suffirait à tuer⁵ ? On l'en accusa. Ce n'eût été, d'ailleurs, que prudence et la reine était, sans conteste, prête à tout. Inutile, par contre, d'« ensorceler » les armes, comme le prétendirent les Austrasiens, acharnés à lui tisser une réputation de magicienne, de païenne, d'hérétique bonne pour le bûcher des sorcières⁶. Pragmatique, Frédégonde croyait aux pouvoirs d'une solide lame de fer plantée entre deux côtes, aux poisons, cette hantise des Grands ; beaucoup moins aux incantations cabalistiques, consciente que de telles pratiques épouvanteraient Chilpéric, piètre chrétien mais superstitieux en proportion. Elle ne prendrait pas plus ce risque-là que celui de tromper son mari.

Elle regarda partir les deux hommes, prise entre espoir et panique. Elle ne leur avait rien promis ; ils lui avaient obéi sans questions, sans discussion, aveuglément dévoués. Par loyalisme envers Chilpéric, toujours prostré, incapable d'initiative, ou pour lui plaire, à elle ? Au vrai, elle s'en moquait. L'essentiel était qu'ils réussissent.

Les événements allèrent très vite.

À Vitry, la fête battait son plein. Sigebert avait fait mettre à rôtir

bœufs, veaux, cochons, volailles ; la bière, le vin, l'hydromel trouvés dans les caves de la villa coulaient à flots. Tout cela appartenait à Chilpéric, qui régalaît ; il était entendu qu'il ne viendrait pas se plaindre du tort causé. Cette certitude rendait le festin plus délectable. Dans cette ambiance de foire et de liesse, l'esprit militaire s'était relâché. On ne contrôlait rien ni personne.

Les tueurs se glissèrent dans la foule et nul ne leur prêta attention. Le roi d'Austrasie allait être, d'un instant à l'autre, hissé sur le pavois, promené sur les épaules de ses guerriers, acclamé, félicité. Reconnu souverain des territoires qu'il enlevait à son frère.

Les hommes de Frédégonde regardaient. Ils virent Sigebert monter sur le gigantesque bouclier, tête nue, cheveux au vent, hilare, content de lui, sûr de la victoire et du succès. Ils le virent faire le tour de la cour d'honneur sous les vivats.

Ils virent surtout que le roi d'Austrasie ne portait pas de cuirasse ; pas même une cotte de mailles ou une broigne de cuir susceptible d'atténuer ou détourner un coup. Oubli, volontaire ou pas, preuve de confiance exagérée qui allait leur faciliter considérablement la tâche.

Sigebert savourait l'instant, triomphant, insolent. Inconscient de vivre ses dernières minutes.

Ses leudes le reposèrent au sol. On se pressait autour de lui, en groupes trop serrés, trop denses. Il était si simple de l'approcher...

Les deux hommes s'avancèrent, tout près du roi, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. La cohue était telle qu'on ne les remarqua pas. Quand ils furent à sa hauteur, ils frappèrent, en même temps, du même geste prompt, décidé. Sigebert hurla, et tomba ; le sang jaillissait déjà de ses lèvres. Il émit encore quelques plaintes inarticulées, et mourut.

Personne n'avait remarqué les assassins, qui, lâchant leurs armes plantées dans la poitrine de leur victime, s'écartèrent d'un air naturel, innocent, et se perdirent dans la foule. On ne les identifia jamais.

Avaient-ils fui Vitry leur forfait accompli, pressés de se mettre à l'abri ou d'aller rendre compte ? Peut-être pas. Ce qui advint ensuite ressemblait assez, nonobstant la faculté ordinaire des gens à changer d'opinions et de fidélités au gré des circonstances, à un plan concerté pour qu'il fût permis d'y voir encore, aussi sûrement que dans le meurtre, la signature de Frédégonde.

La reine connaissait bien les hommes, savait qu'il s'en fallait

parfois d'un imprévu misérable pour les faire basculer d'un côté plutôt que d'un autre. L'assassinat de son beau-frère créerait la surprise, la panique, désorienterait les Austrasiens ; mais il suffisait d'un leude qui garderait la tête froide et reprendrait le contrôle de la situation, prétendant agir au nom du jeune roi Childebert, pour que ce crime ne serve à rien. Le but, par-delà le meurtre de Sigebert, était d'annihiler la machine de guerre austrasienne, de la détourner de Tournai, d'empêcher qu'elle s'y précipite en criant vengeance. Les troupes démoralisées, dispersées, ne reviendraient pas à l'attaque. Ni cette année ni la suivante, ni celles d'après. Combien de temps faudrait-il au petit Childebert, âgé de cinq ans, s'il parvenait à survivre à son père, pour s'imposer ? Longtemps... La Neustrie serait sauvée, et ses souverains.

Encore fallait-il aider à créer cette panique, semer la démoralisation dans les rangs, et interdire aux officiers austrasiens de les endiguer. Frédégonde était trop prévoyante pour n'avoir pas donné aussi ses consignes à ses hommes pour ce qui suivrait l'assassinat de Sigebert. Ils les mirent en œuvre.

Il y avait à Vitry beaucoup de nobles neustriens tout récemment ralliés à Sigebert et que sa mort brutale plongea dans une stupeur consternée. Eux aussi en devinaient les conséquences et que Chilpéric, donné perdant un quart d'heure plus tôt, reprenait l'avantage. Combien leur coûterait d'avoir rejoint le camp austrasien ? De quels châtiments paieraient-ils leur félonie ?

Les hommes de Frédégonde jouèrent en maîtres de cet affolement qui préparait à tous les revirements ; la suggestion vint d'eux, de se réconcilier avec le roi de Neustrie en lui apportant les têtes de ses adversaires. Quelques grands dignitaires d'Austrasie étaient présents, sidérés et accablés de ce qui venait d'arriver ; les Neustriens se jetèrent sur eux, les désarmèrent, et les tuèrent sans autre forme de procès. Manquaient les deux ducs Gontran Boson et Gondevald, restés avec le gros de l'armée qui se dirigeait vers Tournai ; mais cela ne prêtait pas à conséquence car ces hommes disciplinés n'attaqueraient pas sans ordre et le siège de la cité ne les préoccuperait plus dès qu'ils seraient informés de l'assassinat de leur roi. Chilpéric, qu'un messenger était parti prévenir de ce revirement providentiel, ne tarderait pas à accourir.

Frédégonde, unique responsable de ce coup de théâtre qui les

sauvait tous, en céda les bénéfices politiques à son mari. La fourberie, la cruauté, l'audace, le meurtre et même le fratricide, s'agissant d'un souverain, sans être approuvés ni louangés, n'entraînaient ni jugement moral ni condamnation, étant corollaires inévitables de la fonction régaliennne. Sigebert, en n'écoulant pas l'évêque Germain, s'était exposé au jugement de Dieu dont son frère, – en l'occurrence sa belle-sœur, mais les chroniqueurs méprisaient trop Frédégonde pour la créditer de ce geste viril et décisif... – n'avait été que le bras armé. Justice immanente contre laquelle il n'y avait pas à s'élever⁹.

Chilpéric, au demeurant, sut se conduire avec une certaine élégance et beaucoup de modération.

La mort de Sigebert le sauvait et préservait son royaume : coup de chance dont il était coutumier mais, cette fois, il savait en être redevable à sa femme. Celle-ci, déjà, s'était effacée dans la coulisse, ainsi qu'il convient à une bonne épouse, lui cédant les lauriers de cette victoire inattendue. Il lui en sut gré. La reine, par son esprit de décision, sa froide détermination, sa promptitude, sa capacité à se faire obéir, avait pourtant acquis son estime, et gagné une influence qu'il lui avait déniée. Il s'en souviendrait à l'avenir, prenant conseil auprès d'elle, s'en remettant à son jugement, lui laissant le soin de trancher en des cas compliqués. Frédégonde auparavant partageait son lit ; désormais, elle partagerait son pouvoir. La politique et la diplomatie neustrienne y gagnèrent incontestablement.

Pour l'heure, il convenait d'aviser sans tarder à la suite des événements, avant que les Austrasiens se ressaisissent.

Chilpéric se porta en hâte à Vitry, y recueillit les suffrages et le ralliement unanime des leudes qui se trouvaient encore là ; ils l'acclamèrent comme s'ils n'avaient pas, le matin même, hissé sur le pavois et reconnu pour leur unique souverain l'homme dont la dépouille gisait dans un coin de la cour d'honneur, personne ne sachant quoi faire du cadavre.

Dix-huit jours plus tôt, les Austrasiens avaient tué le prince Théodebert dans un combat inégal et lui avaient refusé des obsèques décentes. Pour cela, on eût admis, presque excusé, que son père se vengeât en privant le roi d'Austrasie de sépulture. Chilpéric ne s'abaissa point à cette revanche misérable. Au contraire, et comme s'il n'avait rien de plus urgent à faire, il fit relever et laver le corps de Sigebert, veilla à ce qu'il fût revêtu d'habits dignes de son rang, et le

fit enterrer dignement.

Ces pieuses dispositions prises, le roi de Neustrie avisa de la conduite à tenir. Selon les éclaireurs envoyés espionner l'armée austrasienne, le duc Gondoald, sitôt prévenu de l'assassinat de Sigebert, abandonnant l'attaque prévue contre Tournai, avait donné l'ordre de faire demi-tour et il retournait à marche forcée vers Paris, où étaient demeurés la reine Brunehilde, ses deux filles, et surtout le petit Childebert, de fait roi d'Austrasie, s'il parvenait à échapper aux appétits de ses oncles.

Gondoald n'accordait probablement pas grandes chances de survie au bambin ; mais il avait besoin de lui pour maintenir la fiction juridique d'une Austrasie indépendante qu'il espérait gouverner durant la minorité royale et pour se garder de l'ire de Chilpéric, dont, trois semaines avant, il avait tué le fils aîné, acte impardonnable qu'il risquait de payer de sa tête.

La menace de l'invasion et du pillage de la Neustrie écartée, Chilpéric s'accorda le temps de la réflexion. Peut-être en éprouva-t-il quelques regrets mais, pour une fois lucide, il comprit l'impossibilité de poursuivre les Austrasiens. Inutile de songer à leur couper la route ou à livrer bataille : il n'avait plus d'armée et les autres, même aux abois, demeureraient redoutables. Mieux valait les laisser filer, quitte à laisser disparaître le petit Childebert avec eux. D'ailleurs, Chilpéric, moins sanguinaire que son défunt père, lequel n'avait éprouvé aucun scrupule à trancher la gorge de ses neveux, reculait devant l'assassinat d'un enfant de cinq ans. À quoi bon se charger l'âme d'un pareil crime alors qu'une épidémie, un accident, suffirait vraisemblablement à libérer le trône d'Austrasie de ce petit bonhomme incapable de soutenir le poids de la couronne ?

Chilpéric, prudent et réfléchi, attitude aux antipodes de son comportement habituel que lui dicta Frédégonde, se borna à regagner Soissons avec femme et enfants et il attendit.

Quoi ? L'annonce du retrait austrasien de Paris et de ses environs. Il voulait être sûr de n'avoir pas à livrer combat avant de faire mouvement vers la Seine. C'était accorder à Gondoald loisir d'évacuer la famille royale vers Metz. Or, le duc, calcul politique cynique destiné à écarter la reine Brunehilde ou véritable affolement, ne s'en soucia point.

Surgi en coup de vent à Paris, il se précipita au palais de Julien, s'y

empara du petit roi, qu'il mit sur l'arçon de sa selle, et quitta aussitôt la ville, y abandonnant la veuve de Sigebert et leurs deux fillettes, Ingonde et Chlodoswinthe. Les princesses, trop jeunes, ne possédaient aucune valeur dynastique, et leur mère, en droit de prétendre à la régence de son fils, constituait une source de tracasseries que Gondovald préférait éviter. Ce que Chilpéric ferait d'elles ne le préoccupait pas¹⁰.

Lorsque le roi d'Austrasie, plusieurs semaines après, se présenta à son tour devant Paris, où il semble s'être intelligemment gardé d'entrer pour n'être pas accusé d'avoir enfreint, lui aussi, les clauses du partage de 568, il eut la surprise, saumâtre, d'y découvrir sa belle-sœur et ses nièces. Il ne sut quoi en faire. La réaction de Gondovald, qui n'avait pas souhaité s'en encombrer, prouvait le peu de cas que l'on faisait d'elles en Austrasie ; de telles otages n'avaient aucune valeur. Personne n'ouvrirait de négociations pour les reprendre, sauf à attendre que Childebart fût d'âge à se soucier de sa mère et ses sœurs...

Le plus simple, et le plus sûr, eût été de les renvoyer à Metz, geste magnanime qui eût grandi Chilpéric ; il n'en fut pas capable ou n'y pensa pas, espérant malgré tout tirer un profit quelconque de sa prise.

Brunehilde, sous le choc de la mort de son mari, de l'enlèvement de son fils, de l'abandon de Gondovald, resta sans réaction tandis que son beau-frère disposait de son sort et de celui de ses filles. Précaution voulue pour compliquer un hypothétique coup de main destiné à libérer la reine et les princesses, constat de l'indifférence maternelle de Brunehilde plutôt que cruauté perverse, Chilpéric confia Ingonde et Chlodoswinthe au comte de Meaux, l'un de ses antrustions les plus sûrs ; sa femme se chargerait des deux enfants. Puis il emmena leur mère et les quelques chariots de bagages, des effets personnels, avait-elle dit, qui lui restaient. Gondovald avait aussi réussi à s'emparer du trésor de guerre de Chilpéric et la reine d'Austrasie se retrouvait relativement privée de ressources.

La hautaine Wisigothe ne protesta pas et le roi eût dû en éprouver une certaine méfiance. Ce ne fut pas le cas. Il l'avait jugée abattue, vieillie, enlaidie, brisée ; Brunehilde s'enferma dans ce personnage de veuve désespérée qui désarma son geôlier. En réalité, à vingt-sept ans, ses forces, sa jeunesse, sa beauté demeuraient intactes et elle ne tarderait pas à le prouver.

Par commodité, Chilpéric ramena sa captive à Rouen, sa capitale recouvrée, où il la confia à l'évêque Prétextat, ce qui revenait à la placer sous la protection directe de l'Église. Choix moralement irréprochable mais dont les conséquences seraient catastrophiques.

Quoiqu'il affectât un absolu dévouement envers son roi, dont il venait de donner une preuve éclatante en empêchant le ralliement des Rouennais à Sigebert, Prétextat le tenait en pauvre estime. Surtout, il détestait Frédégonde en proportion de l'amitié qui le liait à la reine Audowère et à ses fils.

Depuis la mort de Théodebert, Audowère reportait toute son affection sur Mérovée et Clovis. Malgré sa désastreuse campagne d'Aquitaine, le benjamin conservait sa morgue ordinaire et ne perdait aucune occasion de dire du mal de son père et de celle qu'il continuait à appeler « la sorcière ». La sottise qu'on avait pu d'abord attribuer à l'extrême jeunesse se révélait trait inhérent de son caractère : il était bien le fils de sa mère.

Mérovée, en revanche, était d'une autre espèce. À dix-sept ans, ce joli garçon, non moins conscient de sa race que ses frères, brave et bon cavalier, avait l'étoffe d'un roi ; mais il passait tant de temps dans ses livres que ses proches, un peu goguenards devant un intellectuel, ne s'en apercevaient pas. N'ayant pas eux-mêmes trouvé bon de pratiquer Plutarque, lecture favorite du prince Mérovée¹¹, ils ne soupçonnaient pas quelle école de virilité et d'action politique dissimulaient les *Vies parallèles*, ni que cet adolescent méditatif et calme en tirait des exemples qu'il prétendait un jour pratiquer lui-même.

Prétextat, son parrain, prit, au cours de l'hiver 575-576, l'habitude de convier la reine Brunehilde à l'accompagner chez celle qu'il qualifiait toujours ostensiblement de « reine » Audowère, bien qu'il eût accordé, et par deux fois, sa bénédiction au remariage de Chilpéric. Comme la reine d'Austrasie ne tenait pas à fréquenter Frédégonde, et que Frédégonde, de son côté, se gardait de l'approcher¹², les visites fréquentes de Brunehilde à l'épouse répudiée lui rendirent un peu de son statut royal.

Mérovée, qui passait l'essentiel de son temps près de sa mère, le nez dans ses volumes, assistait à ces rencontres. Très vite, délaissant Plutarque, il se prit à regarder la reine d'Austrasie, la trouva belle, en tomba amoureux, d'un amour fou que l'on n'éprouve qu'à cet âge. Elle avait dix ans de plus que lui, trois enfants, elle était la veuve de son

oncle, ce qui, en droit canonique, constituait un intangible interdit, mais rien de tout cela ne calma les ardeurs du jeune homme.

Cette passion que le garçon devenait incapable de dissimuler n'échappa point à Brunehilde, pas davantage à Audowère ; chacune, pour des raisons différentes, décida de la favoriser.

Audowère, rusée et matoise à défaut d'être intelligente, imagina son fils sur le trône d'Austrasie, ce qui était oublier un peu vite l'existence du petit Childebart. Quand il régnerait à Metz, Mérovée saurait, elle n'en doutait pas, venger sa mère des avanies qu'elle avait subies par la faute de Chilpéric et de Frédégonde.

Brunehilde, quant à elle, vit dans l'amour romanesque de cet adolescent naïf la clef qui la délivrerait de sa prison rouennaise et lui permettrait de regagner l'Austrasie avant que Gondevald s'y fût emparé des leviers du pouvoir. Dans son esprit, il n'était évidemment pas question de faire de Mérovée un roi. Elle avait un fils, et elle s'en souvenait.

Aucune des deux femmes n'eut une pensée pour le jeune homme qu'elles utilisaient à des fins personnelles, indifférentes aux risques qu'elles lui feraient courir. Car, dans tous les cas, Mérovée se dresserait contre son père, acte de rébellion passible de mort. Il en était conscient mais, dans sa folle passion pour Brunehilde, il se sentait prêt à défier les pires supplices et la fin la plus atroce.

Prétextat, mis dans la confidence, y trouva, lui aussi, son avantage puisque, malgré l'interdit canonique, et l'effroyable colère qui s'emparerait du roi de Neustrie s'il venait à être averti, il passa outre aux lois catholiques, comme il l'avait jadis fait lors des remariages de Chilpéric, et en janvier ou février 576, il bénit l'union clandestine du prince Mérovée et de la reine Brunehilde. L'absence du couple royal, qui avait regagné Soissons¹³, facilita la réussite du projet.

Jusque-là, toute l'histoire se bornait au coup de folie passionnelle d'un trop jeune homme tombé sous la coupe d'une séductrice plus âgée et expérimentée. Stupidité pardonnable, et réparable : aux yeux de l'Église, cette union interdite, contractée dans la clandestinité et sans dispenses, n'avait aucune valeur ; Mérovée et Brunehilde n'étaient pas mariés. La rouée le savait qui, par la suite, n'attacha aucune importance, aucune valeur légale à cet engagement. Il suffirait à Chilpéric de le faire casser et il n'en serait plus question.

L'affaire prit une autre tournure, infiniment plus grave, quand,

usant de tous les arguments, fort convaincants, dont elle disposait pour amener son jeune « époux » à ses fins, Brunehilde l'entraîna dans un véritable complot contre son père et la Neustrie.

La reine d'Austrasie avait eu loisir, tout l'hiver, d'estimer la faible valeur que lui attribuaient ses sujets, aucun n'ayant esquissé le moindre geste ou tenté la moindre démarche pour obtenir sa libération et celle de ses filles. Elle s'en souviendrait. Mais, en attendant, puisque les Grands, à Metz, avaient besoin d'être motivés, elle allait leur offrir une raison de l'aider : elle leur livrerait Soissons.

Cette ville frontière entre Neustrie et Austrasie, première conquête du jeune Clovis, nécropole royale, restait, à chaque partage, un enjeu de pouvoir et de prestige entre princes mérovingiens. Brunehilde savait que Sigebert avait réussi à la prendre et à la tenir plus d'une année, avant leur mariage, et qu'il avait manifesté des regrets de l'avoir restituée à Chilpéric. Cela en faisait un appât tentant pour les ducs austrasiens. Elle élaborait, semble-t-il¹⁴, un plan complexe dans lequel le pauvre Mérovée, dépassé et follement amoureux, fut entraîné sans en prendre la mesure. Profitant du prochain séjour de Chilpéric à Rouen, le prince assassinerait son père¹⁵ ; au même moment, les Austrasiens attaqueraient Soissons, diversion qui assurerait la réussite de ce coup d'État. Y croyait-elle ? Impossible de le savoir. Au demeurant, le coup, si coup il y avait, rata.

L'attaque sur Soissons, programmée depuis Rouen¹⁶ avec la complicité active de Prétextat¹⁷, eut bien lieu, menace assez directe, assez réelle, pour forcer Frédégonde, qui y séjournait avec ses enfants, à fuir précipitamment la ville, accident souvent renouvelé mais auquel elle ne s'habituaient pas. Le prince Clovis, en charge de la défense, avait montré une seconde fois ses limites : il n'avait pensé qu'à mettre sa précieuse personne à l'abri et ne s'était pas préoccupé de repousser les attaquants¹⁸.

Chilpéric, prévenu à temps, revint en force, bouscula les Austrasiens, et reprit Soissons. La diversion avait échoué, mais elle mit la puce à l'oreille du roi. À moins que Frédégonde se fût chargée de démêler pour lui les fils d'un écheveau passablement embrouillé.

Ses soupçons contre Audowère et ses fils, contre Prétextat, qu'elle ne respectait point, n'arrivant pas à le trouver respectable, n'avaient jamais désarmé. Elle les connaissait pour ses ennemis acharnés, avait intérêt à les perdre mais était bien trop prudente pour les accuser sans

de solides motifs, et des indices matériels suffisants.

Elle fit part de ses soupçons à Chilpéric, parla d'accointances entre ses beaux-fils et les Austrasiens. Se garda d'insister...

Le roi ne prêta pas grand crédit à ses paroles¹⁹ mais le doute était semé, qui ne fit que croître quand il s'aperçut de la véracité de certaines accusations.

Chilpéric voulait faire payer aux Austrasiens, qu'il avait prématurément jugés hors d'état de nuire, la surprise de Soissons. Il répliqua en reprenant l'offensive outre-Loire pour récupérer les villes du Sud-Ouest, y compris le *Morgengabe* de Galswinthe rétrocédé à sa sœur. Puisqu'il tenait Brunehilde en son pouvoir, il espérait négocier avec elle sa liberté en échange de l'abandon de Bordeaux, de Cahors et du reste. Mais, avant de voir si loin, il convenait de reprendre Tours et Poitiers.

Théodebert n'était plus là. Clovis, égal à lui-même, se révélait désespérément incompetent, sinon pire ; le roi de Neustrie n'avait plus que Mérovée à sa disposition pour lui confier le commandement de l'expédition. Cela ne le réjouissait pas, mais il tenait à la présence d'un de ses fils à la tête de l'armée. Il donna ordre au jeune homme de marcher sur Tours et de s'y saisir du commandant de la place, le duc austrasien Gontran Boson, responsable, avec le duc Gondovald, de l'assassinat de Théodebert l'été précédent.

Mérovée, jeune marié, quitta Rouen à regret, mais n'osa pas contrarier son père, dans l'ignorance de cette union impossible. La situation du prince se révélait scabreuse : ces cités appartenaient à l'Austrasie, donc à Brunehilde, qui se considérait, quoique prisonnière, comme la régente légitime du pays. Le temps d'atteindre la Loire, le jeune homme crut trouver une solution de compromis qui ménagerait l'honneur et les intérêts de chacun. Tours, lasse d'être au cœur des affrontements familiaux répétés et d'en faire systématiquement les frais, était déjà sous contrôle neustrien, n'ayant pas opposé de résistance au duc Roccolène ; l'évêque Grégoire, même partisan de l'Austrasie, savait éviter les risques inconsidérés. Cette prudence ne le rendait pas plus fiable aux yeux de Chilpéric, qui nomma administrateur de la ville le comte Leudaste chargé de tenir l'évêque à l'œil.

Mérovée pensait donner satisfaction à son père en tenant la ville, mais, pour ménager les intérêts de son épouse, il ne mit aucun zèle à

s'emparer du duc Boson. Celui-ci avait eu le temps de se réfugier dans la basilique Saint-Martin²⁰, lieu le plus inviolable des Gaules et Rocolène n'était point parvenu à l'en déloger, en dépit d'épouvantables menaces proférées à l'encontre du sanctuaire, de la ville et de l'évêque.

Quelques princes n'avaient pas hésité, dans le passé, à aller débusquer jusque sur la tombe du prélat thaumaturge des fugitifs venus chercher refuge près de lui. Il était même arrivé que, dans l'action, on mît « accidentellement » le feu à la basilique. Ces incidents coûtaient très cher, car il fallait après réparer les dégâts. Et puis, Martin passait pour avoir la rancune tenace et les profanateurs avaient, en général, mal fini.

Mérovée préféra s'abstenir. On entra dans la Semaine sainte 576 et le garçon possédait assez de principes religieux pour respecter les jours les plus sacrés du calendrier catholique. Il décida de passer Pâques, qui tombait cette année-là le 5 avril, à Tours, en dépit des consignes de son père ordonnant, si Tours était prise et tenue, de continuer aussitôt sur Poitiers et de s'en emparer.

D'un point de vue militaire, la faute était considérable, car ce délai accordé aux Austrasiens leur donnait le temps de se préparer à l'attaque neustrienne. Il y avait, cette fois, de la trahison dans l'air. Plus grave encore, au lendemain des fêtes pascales, Mérovée, qui s'ennuyait de sa femme, au lieu de poursuivre vers le Poitou, décida de rentrer à Rouen.

Incompréhensible inconséquence, ou stupidité insondable, à moins de supposer le prince prêt à l'affrontement direct avec son père ou décidé à le supprimer. Peut-être un attentat contre Chilpéric était-il prévu en l'absence de Mérovée²¹, ce qui l'eût innocenté, et son retour nécessaire à sa prise de pouvoir immédiat en tant que fils aîné²². Cela expliquait pourquoi le prince ne voulait pas s'éloigner de la frontière neustrienne, pour être à même de couper court aux revendications du fils de Frédégonde, d'avance promis à la mort, et à celles de Clovis, son jeune frère. Jeu dangereux.

Très dangereux puisque, à peine à Rouen et dans les bras de l'enchanteresse Brunehilde, Mérovée apprit la prochaine arrivée de son père. Chilpéric était vivant, en excellente santé, et d'une humeur de dogue maintenant qu'il était informé des foudrues de son fils. Nourrissait-il des soupçons plus graves ? Il y avait eu d'étranges

défections ces derniers temps parmi son entourage austrasien et Frédégonde, vigilante, n'avait pas manqué de les lui faire remarquer. Depuis qu'elle avait fait assassiner Sigebert, juste retour des choses, elle se prenait à craindre, elle aussi, le couteau d'un tueur. La suspicion montait à la cour de Neustrie et la reine l'entretenait, y voyant une garantie de survie.

Pour rendre plus dramatique la position du prince, Chilpéric avait été finalement averti du mariage clandestin de Mérovée, ce qui corroborait les soupçons et les avertissements de Frédégonde. Il écumait. Mais, s'il avait la preuve du mariage, sans valeur et qui ne l'inquiétait pas vraiment, il n'en avait pas de la trahison présumée de son fils.

Frédégonde dictait la conduite de son époux, d'ordinaire plus précipité, plus maladroit ; la reine voulait que Chilpéric fût convaincu, évidences à l'appui, des mauvaises intentions de son fils. Alors seulement, l'élimination, physique, du jeune homme serait envisageable et justifiable. Chez les Mérovingiens, l'amour paternel cessait où commençait le souci de sa propre conservation et Frédégonde en joua savamment.

Mérovée n'avait pas la conscience tranquille puisque, sitôt averti de son arrivée à Rouen, il alla se cacher, avec Brunehilde, dans une petite chapelle provisoire bâtie en planches sur les remparts de la ville et placée sous la protection de saint Martin ; rien à voir avec la basilique tourangelles mais la puissance du prélat s'étendait jusque sur cet abri misérable. Cette attitude valait un aveu.

Il eût été de fâcheuse politique, alors que la Neustrie venait d'annexer Tours, de violer le droit d'asile du grand saint Martin et Chilpéric s'en garda ; il respecta le sanctuaire martinien, assura le couple de son pardon et de sa compréhension. Mérovée eut la faiblesse d'y croire et il se rendit.

Aucune autre échappatoire, il est vrai, ne s'offrait à lui car cette chapelle ne pouvait abriter longtemps ses hôtes. Chilpéric, montrant toujours un calme et une retenue inattendus, accueillit avec bienveillance son fils et sa belle-sœur, qu'il ne se voyait pas appeler sa bru, leur donna le baiser de paix, partagea un repas avec eux, signes d'affection et de réconciliation impossibles en principe à briser, affirma qu'il comprenait et respectait leur amour et ne chercherait pas à les désunir. Puis, à la fin du repas, il pria fermement Mérovée de

revenir avec lui à Soissons. Brunehilde demeurerait pour l'instant à Rouen²³.

Frédégonde lui avait soufflé le meilleur moyen de se débarrasser d'elle tout en nuisant aux intérêts austrasiens.

À Metz, les ducs qui, le matin de Noël 575, avaient fait acclamer roi, en dépit de son trop jeune âge, le petit Childebert II, redevenaient dangereux, comme l'avait démontré leur coup de main sur Soissons. Leur renvoyer la mère qui prétendrait, et c'était son droit, exercer la régence jusqu'à la majorité de son fils, ne manquerait pas de créer de sérieuses tensions au sein du pouvoir austrasien, des heurts, des querelles, des ruptures. La chance aidant, la crise irait jusqu'à la guerre civile... Pendant que la reine et les Grands se disputeraient la réalité du pouvoir, la Neustrie serait tranquille.

Quant aux réactions de Brunehilde, Frédégonde les imaginait sans peine. Elle ne croyait pas du tout que cette femme d'expérience se fût embéguinée d'un gamin comme Mérovée, ni qu'elle fût prête à lui sacrifier sa liberté, la régence d'Austrasie et le bonheur de retrouver son fils dont elle était séparée depuis sept ou huit mois et qui, sans mère pour veiller sur lui, était en danger. Frédégonde, qui, dans la même situation, eût fait n'importe quoi pour revenir auprès de ses enfants, misait sur l'amour maternel, en quoi elle ne se trompait pas. Entre son mari d'occasion et Childebert, la reine d'Austrasie n'hésita pas : elle abandonna Mérovée sans un regard ni une pensée.

Chilpéric lui proposait, sans contrepartie, générosité inouïe, de regagner Metz immédiatement avec Ingonde et Chlodoswinde que l'on était allé chercher à Meaux ; elle partit sur-le-champ, si pressée par la crainte d'un revirement des Neustriens qu'elle n'emporta pas ses bagages et ses biens personnels, confiés à la garde de Prétextat. Elle les ferait récupérer plus tard²⁴.

Quant à Mérovée, Chilpéric attendit d'être à Soissons pour décider de son sort. Avait-il espéré des explications, des justifications, des excuses et des supplications ? Le prince ne les lui fournit pas. Fou de frustration et de chagrin d'être séparé de sa femme, il arborait un air buté et insolent qui acheva d'exaspérer son père et de détruire le peu de confiance qu'il gardait encore en ce fils décevant. Il fallait sévir mais Chilpéric n'était pas Clotaire, capable de vouer la chair de sa chair à la torture et à la mort par le feu, châtiment exorbitant dont le vieux roi avait emporté le tenaillant remords dans la tombe. Il voulut

croire, ou feignit de croire, à de la bêtise et de l'incompétence, se borna, dans un premier temps, à priver le garçon de ce commandement militaire qu'il avait été incapable d'exercer et qu'il confia à Clovis, malgré sa couardise et son incapacité notoires. Attendit encore un revirement qui ne vint pas.

Frédégonde, que l'affection n'aveuglait pas, ne relâchait pas sa surveillance sur Mérovée. Le prince n'était point repentant, ni honteux. La nouvelle que Clovis, ce bon à rien, avait réussi à s'emparer de Poitiers, ne l'avait pas empli de confusion, réaction normale d'un homme d'honneur privé du succès qui lui appartenait. Il traînait dans Soissons avec une bande de jeunes nobles de son âge, ses amis d'enfance et ses commensaux, qui se prenaient pour les futurs dirigeants de la Neustrie, ne s'en cachaient pas, et disaient pis que pendre de « la sorcière » quand ce n'était pas du roi lui-même.

Cela renforça ses soupçons concernant une menace d'attentat dans lequel eût trempé Mérovée. Eût-elle tenu une preuve tangible, solide, Frédégonde se fût fait fort d'obtenir la tête du jeune imbécile et elle s'en fût félicitée comme d'une victoire supplémentaire qui rapprochait ses propres enfants du trône. N'en ayant pas, elle continua jour après jour à distiller ses doutes et ses craintes, fondés, dans l'oreille de Chilpéric. Elle n'aurait pas la tête de Mérovée mais, à défaut, elle se contenterait de sa chevelure.

N'était-ce pas à cette abondante crinière que l'on reconnaissait les princes de la dynastie ? La reine Clotilde, cette vieille folle dénaturée, n'avait-elle pas répondu à ses fils qui lui demandaient quel sort, du trépas ou du monastère, réserver à ses petits-enfants adorés, les princes d'Orléans : « Je les aime mieux morts que tondus ! »

Frédégonde se débarrasserait aussi sûrement de Mérovée en convaincant Chilpéric de le vouer à Dieu qu'en le faisant décapiter. Et, si jamais, puisque des cheveux coupés finissent par repousser, le prince revenait revendiquer ses droits, il serait temps d'aviser.

Elle se montra convaincante puisque, vers le mois de juillet 576, Chilpéric, excédé de la conduite de son fils, dont la rage s'était exacerbée en apprenant le retour de Brunehilde à Metz, le fit saisir, tondre et ordonner de force avant de le condamner à finir ses jours au monastère d'Anisola²⁵ près du Mans²⁶. Le roi connaissait assez de théologie pour savoir que cette ordination n'avait guère plus de validité, en droit canon, que le prétendu mariage de Mérovée et de la

reine d'Austrasie ; mais il comptait sur les hauts murs de l'abbaye mancelle, et sur la vigilance de l'abbé, son obligé, pour tenir le prince à l'ombre jusqu'à la fin de ses jours.

Gontran de Burgondie ne s'y était pas pris autrement en expédiant leur belle-sœur de la main gauche, la belle Theudogilde, « veuve » de Caribert, dans un couvent arlésien. Elle y languissait maintenant depuis huit ans.

Qu'on ne s'échappait pas facilement d'un monastère prison, Mérovée le savait, ses amis aussi. Ils avaient tiré ensemble trop de plans sur la comète, bâti trop de rêves d'avenir où, le prince devenu roi, ils se partageaient charges palatiales, commandements militaires et grasses prébendes, pour renoncer facilement à ces beaux mirages. L'un d'eux, Gaïlen, étroitement lié au jeune prince²⁷, mû par l'affection, la loyauté et la fidélité plus que par la vénalité, décida de le faire évader avant que l'escorte qui l'emmenait atteignît Aninsola du Maine.

Le coup de main, audacieux et bien mené, délivra Mérovée que ses amis affublèrent d'un grand manteau gaulois à capuche, ample vêtement imperméabilisé qui avait l'avantage de dissimuler les traits. Par chance, l'été, horrible, froid, gris, pluvieux, le justifiait. Ainsi personne ne s'étonnerait de la présence, parmi des cavaliers en armes, d'un clerc à la tête rasée de frais.

Mérovée, libre, avait l'intention de gagner l'Austrasie et d'y retrouver celle qu'il s'obstinait à considérer comme sa légitime épouse ; pourtant, au lieu de piquer vers l'est, la petite troupe se dirigea droit au sud, vers Tours. Changement d'itinéraire inattendu, imprévu, décidé sur la survenue, trop opportune pour être honnête, d'un messenger du duc d'Austrasie, Gontran Boson. Mérovée crut à une intervention de Brunehilde. Il se trompait.

Si une femme se trouvait derrière ce courrier, c'était plus sûrement Frédégonde que Brunehilde.

Il y avait maintenant six mois et quelques que Gontran Boson se cachait dans la basilique Saint-Martin de Tours, et cet homme d'action n'y tenait plus d'ennui et d'inquiétude. Comment supporter de rester enfermé là tandis qu'à Metz les autres aristocrates austrasiens se partageaient le pouvoir ? Il était prêt à tout pour se tirer de ce guêpier mais ne voyait pas de solution. Chilpéric, qui ne pardonnait pas le meurtre de Théodebert, cet aîné que, depuis sa mort tragique, il paraît

de toutes les vertus, ne négocierait pas avec son assassin.

Chilpéric ne négocierait pas, mais Frédégonde, en ce qui la concernait, n'y voyait pas d'obstacles. Au fond, en supprimant Théodebert, Gontran Boson lui avait rendu un estimable service et elle était disposée à l'en récompenser en lui apportant l'aide dont il avait besoin. Elle l'aiderait à quitter Tours à condition qu'il lui apporte son aide dans l'élimination de Mérovée²⁸.

La petite bande des amis du prince n'avait pas montré grande discrétion dans ses préparatifs, ou un courrier adressé à Brunehilde²⁹ avait été intercepté avant la frontière austrasienne, de sorte que Frédégonde s'attendait à une tentative d'évasion de son beau-fils ; et même elle la souhaitait, car cette sottise écarterait tout risque d'un retour d'affection paternelle et de clémence. Elle s'était donc bien gardée d'en avertir Chilpéric, préférant agir en parallèle de la politique de son époux, choix auquel elle recourait et recourrait à l'avenir de plus en plus souvent. Le roi avait ses hommes ; la reine, les siens, prêts à tout pour lui plaire : ils l'avaient déjà prouvé. Ces réseaux ne prenaient d'ordres que d'elle, agissaient dans son intérêt, et ne reculaient devant rien dès lors qu'elle le commandait. Elle s'était appuyée sur eux pour abattre Sigebert ; elle s'appuya encore sur eux afin d'en finir avec la progéniture d'Audowère³⁰.

Par eux³¹, elle avait contacté Boson, l'avait fait entrer dans ses plans : si ses amis parvenaient à faire évader Mérovée, il fallait empêcher le jeune homme de gagner l'Austrasie, où il eût été en sécurité et hors de portée. C'est là que le duc intervenait, en suggérant au prince de le rejoindre à Tours, et de se mettre sous la protection du bon saint Martin. Il lui ferait miroiter une reprise de la ville par l'Austrasie, une délivrance assurée, une revanche garantie. Derrière ce miroir aux alouettes, se cachait un piège et Boson, en échange de son pardon et de sa liberté, livrerait son protégé à la Neustrie...

Frédégonde, qui connaissait un peu Mérovée, et beaucoup la psychologie masculine, pensait qu'il marcherait. Non pour quelque bonne raison stratégique qui lui montrerait l'Austrasie difficile à atteindre, les troupes de son père à sa poursuite, les routes rendues presque impraticables à cause des pluies diluviennes qui s'abattaient sur l'Europe en cette saison pourrie³², et grands les risques d'être repris, mais par pure vanité.

Mérovée venait d'être non pas tonsuré mais tondu. Privé de son

abondante chevelure, marque de sa naissance et de ses origines royales, le garçon se sentait quasiment nu. Comment, déshonoré, ridiculisé, exclu de la dynastie, réduit au statut honteux de clerc, se montrer en public et se targuer de ses droits ? Comment, surtout, amoureux comme il l'était de Brunehilde, se montrer devant elle ou ses gens sous cet aspect dégradant, humiliant ? Mérovée avait besoin de six mois au moins avant que sa tignasse repousse et retrouve une longueur princière. Tant qu'il arborerait un crâne chauve ou le poil court du tout-venant, mieux valait se cacher. Vraisemblablement, le petit groupe ne saurait où aller ; l'asile tourangeau leur semblerait providentiel.

C'est ce qui arriva. Mérovée, qui, tout à la joie de sa libération, n'avait pas songé à la suite, sauta sur l'offre de Gontran Boson et se précipita à Tours, où son arrivée causa peu de satisfaction à l'évêque Grégoire.

Partisan de l'Austrasie, le prélat s'entendait fort mal avec le roi neustrien qu'il tenait pour bigame, assassin, fratricide et usurpateur, mais, très prudent de nature, voire parfois un peu couard, il préférerait éviter l'affrontement. Il hébergeait Gontran Boson au nom du sacrosaint droit d'asile et par solidarité de dignitaires austrasiens mais recevoir le prince Mérovée relevait d'un autre cas de figure : celui d'un fils en rébellion ouverte contre son père, attitude que Grégoire n'appréciait pas³³. Contraint de l'accueillir parce que le prince avait profité de la messe et de l'affluence de fidèles et de pèlerins pour s'introduire dans le sanctuaire, Grégoire lui fit grise mine, et lui refusa les sacrements, claire manière d'exprimer sa désapprobation³⁴.

Brève velléité de révolte de la part de l'évêque ; Grégoire céda dès que le prince, aussi irascible que le reste de sa famille et qui estimait avoir droit en tout temps et toutes circonstances à la communion, menaça d'égorger sur-le-champ des malheureux choisis parmi l'assistance jusqu'à ce qu'on l'admît à la sainte table... L'évêque Ragnomod³⁵ de Paris, élu depuis peu successeur de l'excellent Germain, mort l'hiver précédent³⁶, présent lors de l'esclandre, conseilla à Grégoire d'y consentir et celui-ci obtempéra sans se faire prier³⁷.

Néanmoins, précautionneux et lâche, il expédia aussitôt à Soissons l'un de ses neveux³⁸, Nizier, flanqué de son diacre³⁹, afin d'informer Chilpéric de l'évasion de Mérovée et de son installation dans la

basilique, événements dont Grégoire tenait à ne point passer pour l'instigateur. Dans sa panique et son besoin de se justifier, il pressa les deux hommes puisqu'ils arrivèrent à la cour de Neustrie avant l'officier⁴⁰ chargé d'escorter le prince et qui n'était pas encore revenu rendre compte ; Chilpéric ignorait l'évasion de son fils. La nouvelle le plongea dans la stupeur puis dans la fureur.

Elle n'étonna nullement, en revanche, Frédégonde qui assistait, satisfaite, à la réussite de ses calculs. Elle avait, contre ses habitudes, tenu à se trouver auprès de son mari lors de cette audience⁴¹ et, sans laisser aux envoyés tourangeaux la possibilité d'être trop loquaces, elle leur coupa rapidement la parole en s'écriant :

— Mon Seigneur, ces hommes sont des espions venus s'enquérir de vos faits et gestes avant de rapporter à Mérovée les projets de son roi !

Façon habile de jouer sur les angoisses de son mari et de noircir davantage le jeune homme qui incarnerait maintenant l'ennemi mortel d'un père trop enclin à la méfiance. Puisque espions il y avait, le plus simple était de les retenir ; on s'y employa⁴².

Mérovée, contraint d'attendre la repousse de sa crinière, entamait, de son côté, une rétion qui se prolongerait jusqu'au printemps suivant. Pour tromper l'ennui de cette captivité volontaire, il s'adonnait à la bibliomancie⁴³, trouvant tour à tour dans les livres saints l'annonce d'un avenir royal et triomphant ou celle de la mort ignominieuse promise à tout fils capable de se dresser contre l'autorité paternelle. Perdu entre ces prédictions contradictoires, le jeune homme courait se prosterner sur la tombe de saint Martin, qu'il accablait de vœux et de promesses s'il lui venait en aide. Grégoire, médusé et désapprouvateur, fronçait le sourcil mais ne protestait pas : il trouvait trop d'amusement à la conversation du prince et aux innombrables potins de la cour de Neustrie qu'il lui rapportait avec délectation. Entendre dire du mal de Chilpéric et de Frédégonde, la bête noire du prince, l'engranger avant de pouvoir en nourrir la chronique dont il avait entrepris la rédaction, valait bien de passer sur quelques superstitions divinatoires grotesques, quitte à se scandaliser ensuite, pour la galerie⁴⁴.

Frédégonde, qui connaissait à son beau-fils ce passe-temps imbécile saurait, le moment venu, l'utiliser afin de mieux le perdre, mais ce temps n'était pas venu, car les cheveux repoussaient à peine sur le crâne tondu de Mérovée. Il fallait attendre.

Les catastrophes qui s'abattaient sur les Gaules donnaient aux rois d'autres sujets de préoccupations.

La pluie tombait depuis six mois et plus sans discontinuer. L'essentiel des récoltes de l'été précédent avait été perdu. Les précipitations de l'automne avaient rendu les semailles difficiles et le grain, noyé dans la terre détrempée, n'avait pas levé. Le printemps naissant de 577 dégoulinait encore ; fleuves et rivières, gonflés comme jamais, débordaient et noyaient campagnes et villes perdues sous une grisaille sinistre. Beaucoup de gens périrent dans ces crues, davantage quand l'eau se retira, car les charognes gonflées en train de se décomposer provoquèrent des épidémies qui tuèrent des populations épuisées guettées par la disette.

Tout allait mal. Sans émouvoir Chilpéric. Définitivement étranger aux souffrances d'un peuple qui n'était pas le sien et qu'il s'obstinait à considérer comme une race inférieure, vaincue et soumise, qu'il était loisible de pressurer, il ne se souciait que de lever des fonds afin de solder ses troupes en vue de prochaines incursions sur les domaines de Gontran et de Childebert ; le roi avait besoin d'argent et ne regardait pas aux moyens pour le faire rentrer. Il frappa la Touraine et le Poitou de taxes nouvelles, innombrables, exorbitantes, si scandaleuses que l'évêque de Poitiers, Marovée, pourtant sympathisant neustrien, osa les contester et réclamer que l'on voulût bien recalculer l'assiette, arguant qu'au cours de ces terribles dernières années, nombre de contribuables étaient morts, et que leurs familles tombées dans la misère se trouvaient incapables de satisfaire le fisc. Chilpéric accepta, parce que le soutien de Marovée, contrepoin à l'influence de la reine Radegonde, soutien de l'Austrasie et, du fond de son monastère, puissante conscience morale du royaume, lui restait nécessaire.

Cette charité tardive et momentanée ne changea presque rien au sort des pauvres honteusement pressurés. Réglés les frais inhérents à la guerre et à l'administration, il resta, cette année-là, une telle recette fiscale que Chilpéric employa ce surplus à faire fondre un plat d'or incrusté de pierreries d'un poids de cinquante livres, pièce de vaisselle monstrueuse qui, lors des banquets, écraserait de son luxe atterrant tout ce qui s'était vu aux tables de ses proches, voire à celle du Basileus, à Constantinople. Frédégonde en rêvait depuis qu'elle avait vu celui de Brunehilde et Sigebert, large comme un bouclier de géant. Mais celui des Austrasiens était d'argent, non d'or, et ne pesait que

trente-sept livres.

Plus sensible aux misères d'une foule dont elle était issue, Frédégonde éprouva-t-elle un vague remords, une honte éphémère en admirant l'objet ? Par moments, elle se prenait à redouter que le Ciel, auquel il lui arrivait de croire, se mît en colère et lui fît payer au centuple ce faste tapageur⁴⁵. Malaise passager. La vue de l'incroyable plat d'apparat qui eût payé la rançon d'un empereur d'Orient la charmait trop pour l'amener à quelque retour sur soi. Elle avait tant voulu être reine, s'était donné tant de mal pour y parvenir... Pourquoi se priver des avantages de sa position ?

Encore convenait-il de l'assurer. Et d'en finir avec les fils d'Audowère. Au printemps 577, Frédégonde apprit que Mérovée, les cheveux désormais assez longs pour se montrer en public sans s'attirer les lazzis de la foule, revendiquait ses droits. Espérait-il détrôner son père, ou, plus vraisemblablement, rejoindre sa « femme » à Metz ? Peu importait, l'essentiel étant de le conduire à sa perte.

Le jeune homme avait besoin d'argent. Réduit à la cléricature, promis au vœu de pauvreté, il n'avait pas un sou quand ses amis l'avaient libéré. Les fonds en leur possession, réduits, étaient mangés de longue date et la troupe du prince survivait des libéralités plus ou moins forcées de l'évêque Grégoire, qui s'agaçait de cette situation gênante, aggravée par la captivité persistante, punition trop manifeste de l'hospitalité accordée à un fils rebelle, de son neveu Nizier. Le prélat tourangeau ne souhaitait rien tant que le départ de Mérovée. Et, puisque le prince avait besoin de liquidités, il ne s'insurgea guère quand il découvrit les moyens mis à s'en procurer : le pillage systématique des propriétés du comte Leudaste, chargé par Chilpéric de l'administration du comté de Tours. Grégoire, de notoriété publique, détestait ce haut dignitaire neustrien chargé de le surveiller et qu'il tenait pour l'homme de la reine Frédégonde.

Leudaste l'était assez, en effet, pour tolérer un temps les exactions contre ses biens. Il avait ses ordres qui étaient de laisser Mérovée s'enhardir jusqu'à se croire libre de chevaucher sans contrainte à travers la région ; Gontran Boson avait aussi les siens puisque, le prince, méfiant, tardant à se risquer hors l'enceinte sacrée de la basilique, il lui fit miroiter les plaisirs d'une chasse à l'épervier. Le plan était d'attirer le jeune homme loin de ses amis et de s'emparer de lui, mort ou vif.

De tout cela, Frédégonde se garda d'informer son époux. Chilpéric en était encore à user auprès de l'évêque Grégoire de promesses et menaces alternées afin d'obtenir qu'il lui livrât Boson. Plus les mois passaient, plus le souvenir de Théodebert, le seul de ses fils qui ne l'eût jamais déçu, se parait de grandeur et de noblesse dans la mémoire paternelle et plus le roi désirait ardemment la tête de ses meurtriers.

Malgré tous les engagements de la reine, Boson trouvait sa propre situation dangereuse : il n'eût pas été le premier arraché de force d'un lieu d'asile, fût-il aussi sacré que la basilique Saint-Martin. Livrer Mérovée pour sauver sa peau devenait urgent. Malchance due à un défaut de coordination, le jour où le duc d'Austrasie réussit à entraîner le prince à la chasse, les hommes de Leudaste, fatigués d'être apostés en vain depuis des semaines, ne les rencontrèrent pas et Mérovée regagna Tours sain et sauf.

Il fallait quand même en finir. Sur les instructions de Frédégonde, instruite des penchants superstitieux de son beau-fils et de son goût pour les mancies, Boson recourut aux services d'une pythonisse dont il prétendait qu'elle lui avait, jadis, annoncé l'année, le mois, le jour et l'heure de la mort du roi Caribert⁴⁶. Charge à cette femme de pousser Mérovée à l'erreur en lui prophétisant un avenir royal et proche. La fille obéit et envoya à Boson le message suivant : « Il arrivera que le roi Chilpéric mourra cette année et Mérovée entrera en possession de tout le royaume à l'exclusion de ses frères. »

C'était trop beau pour être vrai ; le prince refusa d'y prêter foi, car cette annonce était contraire à celles qu'il tirait de la bibliomancie dont les prédictions se révélaient désastreuses. Comme pour les confirmer, à quelques jours de là, sa bande, qui continuait d'écumer les environs de Tours, tomba sur les hommes de Leudaste, et se fit décimer.

Mérovée s'affola ; il avait conclu de ses interprétations bibliques qu'il ne passerait point Pâques s'il demeurait à Tours, et décida de risquer le tout pour le tout sans attendre l'hypothétique trépas de son père. Quoique, à Rouen, l'évêque Prétextat, resté en liaison avec son filleul par l'intermédiaire de Grégoire, continuât à lui prédire un avenir radieux et gardât contact avec l'Austrasie, sous prétexte de restituer à la reine Brunehilde les biens laissés sous sa garde, le prince doutait que ces vains complots aboutissent à un résultat concret ; il

imaginait mal l'évêque recourant à l'assassinat. Or le couteau ou le poison représentaient les seules chances de se débarrasser de Chilpéric, athlète robuste capable de vivre aussi vieux que son père, l'incroyable Clotaire.

Aux alentours de la Semaine sainte 577, période de l'année qui drainait les foules de pèlerins vers la basilique et en rendait la surveillance compliquée, Mérovée parvint à en sortir, entraînant avec lui Boson, désireux de saisir l'occasion, ainsi que Gailen et ses fidèles⁴⁷. Leur but, maintenant que Mérovée, sa crinière repoussée, se présenterait sans rougir devant Brunehilde, redevenait Metz. L'unique voie empruntable passait par la Burgondie et les possessions de l'oncle Gontran.

Malgré les précautions prises pour demeurer en termes à peu près cordiaux avec l'Austrasie et la Neustrie, le roi Gontran se sentait, ces derniers mois, fragilisé. Les décès rapprochés de ses deux jeunes fils, les princes Clodomir et Clotaire⁴⁸, emportés par l'une des épidémies qui ravageaient la Francia, outre la sincère douleur paternelle qu'ils lui avaient causée, fragilisaient sa position⁴⁹. Hormis une fille, Clotilde, au seuil de l'adolescence, il n'avait plus d'héritier. Quoique rien ne s'y opposât et que les Mérovingiens eussent eux-mêmes fait valoir sans vergogne les droits qui leur venaient des femmes, sur Cologne par la première épouse de Clovis, sur la Burgondie par la reine Clotilde, Gontran savait qu'il n'imposerait pas sa fille, fût-ce par mari interposé. La princesse le savait si bien qu'elle veillerait à faire établir légalement sa situation, renonçant à ses droits à l'héritage en échange d'une position assurée, de domaines et de rentes la mettant à l'abri des tracasseries ; elle ferait préciser que personne, jamais, ne la contraindrait à se cloîtrer. L'exemple de ses cousines, les filles de Caribert, l'avait instruite.

Gontran était encore en âge d'engendrer d'autres fils mais, convaincu que les morts successives de tous ses garçons étaient le prix à payer pour ses fautes et ses péchés, il n'espérait plus rien de la paternité. D'ailleurs, quand même un enfant viendrait encore à lui naître, quand même il survivrait, il redoutait de ne pas avoir le temps de l'élever et l'imposer comme son successeur.

Le royaume d'un roi vieillissant et sans héritier était une proie offerte à toutes les convoitises et Gontran redoutait sans l'avouer que Chilpéric, en possession d'une belle postérité, n'attendît pas pour s'en

emparer. L'assassinat de Sigebert rappelait le peu de cas qu'il faisait des liens du sang.

L'année précédente, en vertu des pactes conclus avec l'Austrasie, il avait envoyé le patrice Mummolus défendre Limoges, qu'attaquait le duc Didier de Neustrie. Le prix à payer pour contrer cette agression avait été considérable et le retrait de Didier laissait à Gontran le goût d'une victoire à la Pyrrhus : trop de pertes côté burgonde et trop difficiles à combler⁵⁰. Il resterait impuissant devant un retour en force des Neustriens. Aucun secours à attendre de l'Austrasie en cas de nécessité. Sauf à faire miroiter à Childebart une succession qu'il se sentirait obligé de défendre. L'idée germa lentement dans l'esprit de Gontran, accablé de tristesse ; mais elle s'imposa à cet homme qui ne manquait ni d'intelligence ni de sens politique. Aboutir à un traité prendrait cependant des mois et il fallait éviter, jusque-là, d'inquiéter Chilpéric ; et surtout s'ingénier à ne pas lui fournir prétexte à attaquer.

C'est dans ce contexte tendu que Mérovée et ses amis atteignirent la frontière austrasienne et se firent arrêter par le duc Herpon qui tenait Auxerre. Diplomatiquement, impossible d'imaginer pire bévée !

Dès la nouvelle de l'interpellation du prince, Chilpéric, et cela ne manqua pas, réclamerait qu'on lui remît le fils rebelle, et, dans l'attente de cette extradition, se répandrait en menaces contre la Bourgondie. Mais, si Gontran lui livrait Mérovée, la reine d'Austrasie, « épouse » du prince, risquait d'y voir une offense personnelle... Le zèle inconsidéré d'Herpon plaçait Gontran dans un cas ingérable, ce qu'il détestait. Il s'en tira en laissant s'évader son encombrant neveu, puis en démettant Herpon, accusé d'avoir interpellé Mérovée quand il convenait de le laisser passer, et de l'avoir mal surveillé quand il convenait de le garder. Ainsi sauvegarda-t-il l'alliance austrasienne, concrétisée quelques mois après à Pierrepont quand Gontran adopta Childebart et le fit reconnaître prince héritier de Bourgondie.

Cette adoption, réversible en cas de naissance d'un fils, et même en cas de renversement des alliances, protégerait la Bourgondie qui ne serait plus isolée face à la Neustrie et ses appétits de conquête.

Frédégonde suivit de loin cette affaire, admirant l'habileté de Gontran pour lequel elle se prenait à éprouver une certaine estime. Elle eût préféré se faire livrer Mérovée, avait, dans ce but, excité la colère de Chilpéric, mais ne s'inquiéta pas de cette fuite : Mérovée,

sans ressources, était aux abois ; il n'irait pas loin car elle croyait deviner comment Brunehilde l'accueillerait. La reine d'Austrasie était mère avant tout et, prise aux rêves d'avenir mirifiques qu'elle imaginait pour son fils, elle ne verrait en son faux époux qu'un gêneur à éliminer au plus vite. Frédégonde ne se trompait pas.

Quand Mérovée, défaillant d'amour et palpitant d'espoir, finit par atteindre Metz, sa « femme » refusa purement et simplement de le recevoir et lui ferma les portes de la ville. Brunehilde, comme Frédégonde le prévoyait, avait ses raisons : la nécessité d'affermir sa position de régente, que les Grands d'Austrasie, mécontents de son retour impromptu, tentaient de lui disputer ; l'incapacité à faire face, pour l'heure, à une attaque neustrienne au cas où Chilpéric viendrait réclamer son fils les armes à la main ; l'existence, pénible à admettre mais réelle, d'un puissant parti neustrien en Austrasie, dont l'évêque de Reims, Ægidius, était l'animateur ; et, surtout, la crainte, compréhensible, en recevant Mérovée, de favoriser un rival et une menace pour le petit Childebert. Brunehilde était trop avertie des mœurs dynastiques pour ne pas redouter que son cher « mari » en vînt à envisager de supprimer un enfant qui s'interposait entre le trône austrasien et lui. Elle était infiniment trop mère pour en courir le risque.

Ahuri, Mérovée se vit prier de quitter les lieux sans tarder et, déconfit, se replia vers la Champagne où le duc Loup, en mauvais termes avec Brunehilde, lui accorda un soutien limité. Sauf à espérer ou organiser la disparition de Chilpéric, les chances d'avenir du prince se révélaient limitées. Frédégonde, satisfaite de le savoir désormais proche de la frontière neustrienne, songea à la meilleure façon de l'attirer définitivement dans ses rets.

La reine de Neustrie, à trente-huit ans, se trouvait une fois encore enceinte et, comme toujours en ces moments-là, un décuplement d'instinct maternel lui dictait la conduite à tenir afin de préserver ses enfants, sans s'arrêter, par scrupules déplacés, aux délicatesses de la morale commune. Mérovée devait mourir. Elle s'y employa.

Cette entreprise l'occupa assez pour rendre tolérable la mort du prince Samson, emporté à la fin de l'été par l'épidémie de typhoïde qui ravageait le pays. Le malheureux petit, né dans les angoisses du siège de Tournai, avait, en dépit de sa fragilité, survécu deux ans et ce délai, révélateur des soins dont il avait été entouré, s'élevait en faux

contre ceux qui accusaient Frédégonde d'être une mère dénaturée. Elle avait toujours su que cet enfant-là ne vivrait pas, s'était cuirassée contre un deuil qu'elle pressentait inéluctable ; il l'atteignit pourtant. Et renforça son envie de frapper le fils d'Audowère. Pourquoi eût-elle été la seule mère endeuillée ?

Le 11 septembre 577, elle obtint une victoire d'importance en réussissant à faire déposer Prétextat.

Les motifs à sanctions ne manquaient pas, et Frédégonde, « à l'instigation de laquelle tout cela se faisait⁵¹ », les présenta à son mari de la manière la plus désastreuse pour l'évêque, soutien trop prononcé de la reine Audowère.

Chilpéric n'était point passé sur l'affaire du mariage de Mérovée et de Brunehilde. Peu sentimental, il se refusait à y voir, en quoi il avait raison, une histoire d'amour, un coup de foudre qui avait égaré son fils, une erreur attendrissante et pardonnable. Les implications politiques de cette union absurde, et leur résultat : la nécessité urgente de réexpédier au plus vite Brunehilde en Austrasie, l'emplissaient de fureur. Pour Chilpéric, pareille sottise n'était pas excusable. Surtout de la part d'un évêque d'âge rassis, étranger aux passions amoureuses, et qui, en consentant à bénir ce mariage, avait manqué à ses devoirs envers son roi comme aux obligations de l'Église, l'article 4 des canons du concile de Paris, clôturé en 573, ayant interdit d'unir neveu et tante, oncle et nièce, ne le fussent-ils que par alliance.

Il n'y avait rien à opposer à cela mais, redoutant que Prétextat, soutenu par ses frères dans l'épiscopat, s'en tirât à grand renfort d'arguments théologiques, Chilpéric ajouta à ces accusations d'ordre religieux des griefs relevant de la haute trahison : Brunehilde, veuve de Sigebert, était l'ennemie déclarée de la Neustrie et de son souverain ; en favorisant son mariage avec Mérovée, l'évêque avait fait d'un fils l'adversaire de son père ; par ailleurs, il apporta la preuves⁵² que l'argent de la reine d'Austrasie, confié à l'évêque de Rouen, avait servi à acheter diverses personnes dans l'entourage royal afin de l'assassiner. Prétextat était donc le complice, voire la cheville ouvrière, d'un complot visant à favoriser les menées parricides et usurpatrices d'un fils dénaturé. Cela méritait la mort.

Quelques témoignages accablants, que Prétextat n'osa pas récuser, firent état de sommes importantes et de cadeaux somptueux distribués avec largesse et munificence à des Grands de Neustrie, à Rouen et

Soissons ; il l'admit mais prétendit que ces cadeaux représentaient la contrepartie au don de chevaux de grand prix offerts par ces personnages⁵³. Poussé dans ses retranchements, il reconnut aussi avoir fait don à des nobles de soieries précieuses et de broderies d'or prélevées dans les coffres de Brunehilde, parce qu'il n'avait pas alors sous la main d'objets de valeur et s'était cru autorisé à puiser dans des trésors appartenant, par mariage, à son bien-aimé fils devant Dieu, le prince Mérovée. Explication spécieuse qui mit les prélats réunis à Paris fort mal à l'aise. Au mieux, Prétextat s'était montré indélicat et rendu coupable de vol ; au pis, il avait réellement utilisé les trésors de la reine d'Austrasie à fomenter une révolte contre Chilpéric, encourageant la déchéance de son siège épiscopal, et des peines plus lourdes, qui allaient de l'exil au châtement suprême en passant par la prison.

Voix officieuse de l'Austrasie au concile, Grégoire de Tours eut le courage⁵⁴, ou l'outrecuidance, de prendre la défense de Prétextat, mais en accablant Chilpéric dont il compara la conduite à celle du roi Clodomir, son grand-oncle, qui, pour avoir dédaigné les conseils des évêques, avait trouvé une fin sinistre et prématurée. Il eût été plus juste de rappeler Sigebert, tombé dans des circonstances analogues faute d'avoir suivi les conseils charitables de Germain. De mauvais esprits interprétèrent cette intervention comme une menace voilée. Deux prélats, qui étaient sans doute Ragnomod de Paris et Bertrand de Bordeaux⁵⁵, crurent utile de rapporter ces propos à Chilpéric. Cela confirmait l'existence d'un réseau austrasien au sein de la Neustrie, réunissant des clercs et des laïcs dans une collusion d'opposants. Prétextat en était l'une des têtes, Grégoire une autre et le roi ne le lui envoya pas dire quand il le fit comparaître :

— Le corbeau n'arrache pas l'œil du corbeau...

L'évêque de Tours mesura le danger, nia véhémentement tout ce qu'on pouvait lui reprocher, et le reste. Et ne défendit plus si fort son confrère. Grégoire, durant cette désagréable entrevue, avait compris combien Chilpéric hésitait à sévir contre le prélat rouennais, de crainte de se mettre à dos l'épiscopat. Le roi était trop fin pour ne pas saisir, de temps en temps, les mérites de la clémence. Saurait-il les faire admettre à Frédégonde, plus vindicative, méfiante et peu portée à pratiquer le pardon des offenses sachant n'en bénéficier jamais de la part de ses ennemis ? Il respectait son sens politique, son intelligence des situations, reconnaissait se trouver bien de l'écouter ; mais cette

intuition féminine, que la grossesse exacerbaît, la conduisait à des conclusions violentes qui lui semblaient parfois outrancières.

Mais lui en faire la remarque ! Sa femme, d'un caractère irascible qu'elle ne cachait plus guère, et, dans son état, facile à contrarier, se mettrait dans l'une de ces colères rouges dont le roi, à l'instar de tant d'hommes, avait une crainte affreuse⁵⁶. Il décida d'user d'un stratagème qui ménagerait et Prétextat et Frédégonde, en accordant la vie à l'un, à l'autre la satisfaction d'être débarrassée d'un ennemi, au préalable assez humilié pour le discréditer.

Chilpéric fit prévenir Prétextat qu'il se montrerait magnanime et clément, à la condition expresse qu'il reconnût publiquement ses fautes ; Grégoire, il est vrai moins coupable et moins en péril, s'en était bien gardé ! L'évêque de Rouen se savait en grand danger. L'essentiel des accusations portées contre lui était fondé, prouvé, démontré et il risquait sa tête. Lors d'une nouvelle audience, il préféra tout avouer, au-delà de ce qu'attendaient Chilpéric et Frédégonde, confessant avoir conspiré pour élever Mérovée au trône, prodigué l'or d'Austrasie afin de lui acheter des soutiens, et machiné l'assassinat du roi.

Aveux si graves, si lourds de conséquences⁵⁷, que Chilpéric en resta décontenancé. Il avait promis d'être clément quand il pensait Prétextat autrement moins coupable... Qu'allait-il faire de l'évêque maintenant ? Il s'était engagé à l'épargner ; mais le laisser libre, c'était s'exposer à le voir gagner Metz et poursuivre, de là-bas, ses menées criminelles. Le refus des évêques de fulminer l'excommunication contre leur confrère, cette peine d'ordre spirituel ne sanctionnant pas des fautes politiques, lui fit mesurer les limites de leur bonne volonté : ils ne condamneraient pas Prétextat, en dépit de tous les articles de droit canon frappant les évêques homicides, adultères et criminels⁵⁸. Embarrassé, le roi se contenta de le faire arrêter et incarcérer en attendant de statuer sur son cas⁵⁹.

L'évêque n'avait décidément pas la conscience tranquille puisqu'il tenta, une nuit, de s'évader ; il avait malheureusement passé l'âge des escalades et des échelles de corde. Les gardiens le ramassèrent dans le fossé, les jambes brisées. Devant cette preuve supplémentaire de culpabilité, le concile se résigna à le déposer de son siège épiscopal, où il fut remplacé par l'évêque Mélaïne, en qui certains virent le candidat de Frédégonde.

Lâché par ses frères, blessé, menacé de rester infirme, déconsidéré, Prétextat ne représentait plus un danger ; mais Chilpéric, sur le conseil de sa femme, que d'aucuns trouvèrent acharnée dans sa vengeance, jugea qu'excès de précautions ne nuit pas et fit déporter l'ancien évêque sur « une petite île au large de Coutances » dont il ne risquait pas de s'évader⁶⁰.

Pour en être tout à fait sûre, Frédégonde décida d'en finir avec Mérovée. Si Prétextat s'était donné tant de mal pour élever au trône son filleul, la disparition du jeune homme mettrait un terme à ses machinations. Elle s'accorda jusqu'à son accouchement pour prendre les dispositions nécessaires. La maternité la rendait plus ingénieuse.

Cette délivrance eut lieu au printemps 578, où la reine mit au monde son quatrième enfant, un fils, ce dont le couple royal se réjouit ostensiblement, car cette fécondité et cette abondance de mâles auguraient bien de l'avenir face à une Burgondie sans héritier et une Austrasie réduite à un roi de huit ans. La naissance d'un prince supplémentaire à la cour de Neustrie rendait un peu dérisoires les accords de Pierrepont entre deux royaumes fragilisés et presque en sursis. Ce fils reçut le prénom de Dagobert, inusité dans la dynastie ; cela signifiait « Jour brillant », allusion à la joie éprouvée et au destin triomphal que lui souhaitaient ses parents.

Jusque-là, Chilpéric, redoutant la mortalité infantile et ses ravages, avait hésité à la pensée d'éliminer Mérovée, adulte, en âge de perpétuer la lignée ; mais Chlodobert, l'aîné de Frédégonde, atteindrait à l'automne son douzième anniversaire, époque de la majorité, et Dagobert éclatait de santé. À l'approche de la quarantaine, sa femme, dans la plénitude de sa force et de sa beauté, ne doutait pas de lui donner d'autres enfants. Qu'avait-il encore besoin de la médiocre progéniture d'Audowère quand Frédégonde lui engendrait une lignée de rois ? Rassuré quant à la continuité de sa race, Chilpéric envisagea de supprimer l'aîné suspecté de visées usurpatrices et parricides.

Comme il convenait de ne pas alarmer le jeune homme, caché en Champagne et devenu méfiant depuis que, dans le courant de l'hiver, un parti neustrien avait violé la frontière austrasienne avec l'intention évidente de l'enlever, raid qui s'était soldé par un échec car les renseignements en possession de cette troupe étaient erronés et Mérovée introuvable, Chilpéric prit grand soin, sous prétexte de

célébrer la naissance de Dagobert, d'organiser à Paris, Rouen, Soissons, des fêtes somptueuses et tapageuses qui donneraient la fausse impression d'occuper toutes ses pensées. Son fils le connaissait amateur de fastes et soucieux de paraître. Cela le rassurerait ; il ne l'imaginerait pas occupé à lui tendre des pièges.

Le roi parut tout le printemps fort soucieux de spectacles et d'amusements qu'il voulut, dans une mise en scène inattendue, dignes de l'antique. À défaut de ressusciter les combats de gladiateurs, interdits par l'Église depuis 438, et ceux de fauves qui soulevaient trop de passions coupables, il organisa, après avoir fait restaurer en hâte les cirques et arènes de Paris et Soissons, des courses de chars et de chevaux. Chilpéric se souvenait que Sigebert, qu'il continuait à jalouser par-delà la mort et qu'il éprouvait toujours le besoin maladif de copier, en avait eu l'idée autrefois, et que, ce faisant, le roi d'Austrasie avait voulu suivre le modèle impérial byzantin et revendiquer l'héritage des Césars⁶¹.

Il ne semble pas, car on ne renouvela plus l'expérience, que la tentative d'intéresser le peuple aux exploits des auriges eût connu grand succès ; la Neustrie, jadis fortement romanisée, s'était détachée de tels divertissements⁶². Chilpéric en fut déçu car il avait beaucoup investi dans ce projet, mais il eut la satisfaction d'avoir complètement donné le change à son fils.

Toujours caché près de Reims sous la protection relative du duc Loup, lui-même à demi brouillé avec la reine Brunehilde, et un peu trop exposé à l'attention malveillante de l'évêque Ægidius, soutien de la Neustrie, ami proche de Frédégonde, et informateur bienveillant de la cour de Soissons, Mérovée ne savait plus que faire. Il redoutait, dans l'espoir d'une hypothétique disparition de son père, de s'éloigner de la frontière. S'il n'était pas à proximité quand l'événement se produirait, Clovis, son jeune frère, ou Chlodobert, le fils de l'exécree Frédégonde, s'emparerait de la couronne, et lui, le proscrit, l'exilé, le banni, n'aurait plus que ses yeux pour pleurer.

D'un autre côté, demeurer près de la frontière n'allait pas sans danger. Surtout, cette situation ne pouvait s'éterniser ; il fallait trouver une solution : partir, aller chercher peut-être, comme d'autres l'avaient fait, l'appui de Byzance, prompt à accueillir des prétendants malchanceux à des trônes barbares dominant d'anciennes provinces romaines que l'empire ne désespérait pas encore de reconquérir ; ou

faire preuve de détermination et d'audace, forcer la chance et s'emparer, les armes à la main, du royaume de Neustrie. La première solution signifiait renoncer à Brunehilde, dont Mérovée, malgré sa déconvenue, était toujours amoureux ; la seconde, maintenant que Prétextat et ses complices avaient été démasqués, relevait du rêve impossible.

Mérovée en était là de ses cogitations moroses quand il reçut une lettre de la ville de Thérouanne⁶³ dont les autorités assuraient vouloir se rallier à lui et le proclamer roi. Thérouanne, jusqu'en 510, date à laquelle Clovis l'avait annexé en même temps que Cambrai, avait constitué un royaume indépendant de la Francia et l'aristocratie locale, magistralement grugée à l'époque par le roi salien, en conservait le souvenir et le regret⁶⁴.

Mérovée s'en persuada à la lecture de cette lettre qui lui rendait espoir. Sans plus de réflexion, il y répondit favorablement et fit seller ses chevaux. Une couronne l'attendait !

VI

La femme de César

Mérovée passa la frontière grisé par ce succès inattendu. Il se voyait roi. De Thérouanne, certes, ce qui ne représentait pas grand-chose, mais ce n'était qu'un début. Lorsque l'on saurait qu'il avait été acclamé par les leudes de cette ville, d'autres ne manqueraient pas de se rallier à lui, et, d'ici peu, à la tête d'une véritable armée, il se porterait sur Soissons et détrônerait son père.

Gontran Boson le lui avait assuré, après lui avoir rappelé les prédictions de sa pythonisse : Chilpéric n'avait pas une année à vivre, son fils règnerait sur la Neustrie. Toutefois, et ce refus eût alarmé tête moins folle ou moins désespérée que Mérovée, le duc austrasien avait trouvé prétexte à ne pas le suivre dans cette expédition présentée comme un triomphe facile et assuré.

La plupart de ses fidèles, à commencer par le précieux Gailen, l'accompagnaient, persuadés de recevoir bientôt le prix de leurs efforts et de leur loyauté. Un ou deux dignitaires austrasiens s'étaient joints à l'expédition.

La petite troupe atteignit Thérouanne sans rencontrer d'obstacles. Peu avant les remparts de la ville, des hommes en armes, nombreux et équipés, se présentèrent, qu'ils prirent pour une délégation venue à la rencontre du nouveau souverain. Quand Mérovée et ses amis comprirent l'énormité de leur méprise, il était trop tard. Il ne s'agissait point d'une escorte honorifique mais de la garnison de Thérouanne, indéfectiblement fidèle à Chilpéric et qui, obéissant aux ordres du roi, se saisit de la personne du prince afin de le conduire dans les meilleurs délais auprès de son père pour être jugé¹.

Jamais Thérouanne ne s'était ralliée au prince mais la ruse,

suggérée par Frédégonde, avait fonctionné. Jusque-là, il n'était fait état que de rumeurs de complots, de complicités et de félonies possibles, de collusions éventuelles, et des aveux bienvenus de Prétextat, que l'Austrasie avait mis en doute en les prétendant extorqués. La culpabilité de Mérovée était probable, mais rien de concret ne venait l'étayer. Et voilà qu'en franchissant la frontière de Neustrie, en se portant en armes sur une cité du royaume de son père avec l'intention de s'en emparer et s'y faire proclamer roi, le jeune homme avait franchi le pas qui faisait incontestablement de lui un usurpateur. Qu'il y ait eu provocation à agir, faux destiné à le pousser à la faute, ne revêtirait aucune importance devant un plaid à la dévotion de Chilpéric. Mérovée avait certainement entendu dire que, lors du procès de Prétextat, les leudes présents, indignés de la conduite de l'évêque, avaient voulu le lapider sur place, et l'eussent fait si le roi ne l'avait interdit. Or, le prélat était autrement moins coupable que le prince.

Épouvanté, le malheureux garçon commençait à prendre la pleine mesure de sa stupidité, et du sort horrible qui l'attendait. Le souvenir de l'oncle Chramne, torturé à mort pour crime de rébellion, le plongeait dans une terreur compréhensible qui croissait tandis qu'ils approchaient de Soissons.

À la nuit tombée, redoutant peut-être une intervention comparable à celle qui, deux ans plus tôt, avait permis l'évasion du prince que l'on emmenait au monastère, l'escorte, malgré ses consignes de promptitude, décida de faire halte dans une propriété isolée et d'attendre l'aube pour poursuivre sa route. On enferma Mérovée et ses compagnons dans une petite maison. Le tragique dénouement de l'histoire allait donner lieu à des interprétations une fois de plus contradictoires.

La version officielle, que Grégoire de Tours se sentit obligé de relater², prouve qu'elle lui semblait vraisemblable, conclut au suicide de Mérovée, prêt à tout pour échapper aux supplices auxquels il se croyait promis. La version officieuse, que Grégoire n'omit point, laissant entendre qu'elle avait sa préférence, affirma qu'il s'agissait d'un assassinat et que Frédégonde en était la commanditaire.

La reine y avait-elle, en cet instant, le moindre intérêt ? L'arrestation de Mérovée, pris en flagrant délit, scellait son destin. La dernière grâce qu'il pouvait espérer de son père était de lui épargner

les effroyables tortures réservées aux usurpateurs et aux parricides, et de lui accorder une fin rapide. Il y avait peu à craindre un retour de tendresse paternelle et une clémence aboutissant à un pardon spectaculaire : le geste, pour relever de la morale chrétienne, n'appartenait pas aux mœurs de l'époque et il n'eût pas été de bonne politique, car il eût laissé supposer qu'il ne coûtait rien de s'en prendre à la personne royale³. D'ailleurs, au cas, improbable, où Chilpéric eût reculé devant l'infanticide, sa femme était là pour le rappeler à une saine conception de la justice et du pouvoir. Dans ces conditions, qu'avait-elle à craindre d'une comparution, suivie de l'exécution du fautif ? À quoi bon se débarrasser de lui et se priver de la publicité donnée au châtiment ?

En revanche, le choix de la mort volontaire, de la part de Mérovée, était explicable. Le pauvre garçon connaissait le calvaire qui l'attendait : mutilations du nez et des lèvres, amputations des membres suivies d'une cautérisation brutale qui, en arrêtant l'hémorragie massive, vouait à une mort lente dans des souffrances infernales. Les suppliciés agonisaient des jours, parfois des semaines, la loi interdisant de les achever⁴. Chercher le moyen d'échapper à cela se comprenait.

Bien sûr, l'Église interdisait le suicide, « le crime de Judas », « le seul péché sans pardon étant sans repentir », et portait un jugement sévère à l'encontre de ceux qui s'ôtaient volontairement la vie, usurpant le privilège du Créateur⁵. Bien sûr, la christianisation de la société avait conduit à effacer, la perte des études classiques et l'oubli des auteurs païens aidant, la notion de « suicide vertueux » tant admiré des Anciens⁶.

Mérovée, outre les circonstances dramatiques qu'il était en train de vivre et la peur effroyable qu'il éprouvait, lesquelles constituaient déjà des motifs sérieux d'attenter à ses jours, présentait un profil atypique.

Chrétien, baptisé, il apparaissait, tout filleul d'évêque qu'il fût, passablement ignorant des exigences de sa religion, ou il les dédaignait souverainement, s'estimant, par sa naissance, placé au-dessus des obligations communes. Son goût irrépessible pour la manie, sa superstition, la cruauté dont il avait occasionnellement fait preuve envers les faibles, son union interdite par le droit canon, ses projets parricides donnaient idée de la légèreté de ses convictions religieuses. Certains de ses parents avaient commis des actes plus

graves, mais en avaient ensuite montré un repentir spectaculaire ; rien de comparable chez Mérovée doté d'une conscience chrétienne sérieusement diminuée.

Le prince possédait une culture livresque ; il avait lu les auteurs anciens, qui n'étaient pas frappés, en Francia, de l'ostracisme qui les avait chassés des bibliothèques romaines⁷. Il s'était nourri de Plutarque, et ces nobles exemples lui fournirent la solution à son problème. Il ne pouvait échapper à la mort, mais au moins pouvait-il la choisir et, ainsi, priver ses ennemis de leur vengeance, tout en s'épargnant des souffrances atroces. Suivant avec application les modèles antiques, il appela le fidèle Gaïlen, et, après lui avoir rappelé la vieille amitié qui les liait, lui demanda l'ultime service de le transpercer de son glaive⁸.

C'était beau comme l'antique. À un détail près, crucial : différant en cela de leurs modèles romains, les jeunes gens étaient tombés vivants aux mains de leurs adversaires et le premier soin de ceux-ci avait été, évidemment, de les désarmer. Brutus et son ami Straton avaient encore leurs glaives et la liberté de s'en servir ; Mérovée et Gaïlen n'en possédaient plus.

Par chance, lors de leur arrestation, on ne les avait que sommairement fouillés et, à défaut d'épée, Gaïlen sortit un couteau⁹. Ce fut avec ce pitoyable ustensile qu'il réussit on ne sait trop comment à poignarder son ami en plein cœur. Il eût certainement mieux valu pour lui retourner ensuite l'arme contre lui, mais, scrupule de conscience ou manque de temps, il ne le fit pas.

Tant pis : il paierait pour Mérovée. Ne venait-il pas d'avoir la double audace de tuer un prince mérovingien, et de soustraire un coupable à la justice royale ?

En livrant l'écuyer à toutes les tortures que la loi prévoyait en pareil cas, Chilpéric laissa habilement planer un doute sur le sort qu'il destinait à son fils. Gaïlen lui avait rendu service : il lui avait épargné le désagrément, et l'opprobre inévitable, attachés à l'infanticide.

À des époques pas si lointaines, on avait vu des leudes zélés rapporter à leur maître la tête tranchée d'un ennemi ; ceux de Chilpéric se gardèrent d'une telle initiative et se bornèrent à enterrer sommairement Mérovée là où il s'était donné la mort¹⁰.

Frédégonde se satisfit de ce dénouement. Les circonstances exactes du décès du prince ne la préoccupaient point, pas davantage les

rumeurs, venues comme d'habitude des cercles proches du pouvoir austrasien, l'accusant d'avoir ourdi la perte de Mérovée et de ses amis, puis de l'avoir fait assassiner. Le jeune imbécile avait lui-même creusé la fosse dans laquelle il s'était précipité ; la reine n'avait fait que mettre en garde son époux contre la folle ambition d'un hypocrite pressé de s'emparer de la couronne. Elle n'éprouvait aucun remords : si elle n'avait pas frappé la première, que fût-il advenu d'elle et de ses enfants ? Le fils d'Audowère, s'il avait réussi, ne les eût pas épargnés. Pas de pitié pour le perdant : telle était la règle du jeu. Pour cette raison, Frédégonde ne pourrait jamais se permettre de perdre.

Sur la lancée, elle réussit à persuader Chilpéric de la complicité d'Audowère dans les complots de son fils. Là non plus, il ne s'agissait pas de nuire gratuitement mais de se défendre. Elle connaissait la haine féroce que lui vouait l'épouse évincée, sa jalousie jamais apaisée, son envie irrépressible de vengeance. C'était elle, Frédégonde en était certaine, qui avait favorisé le rapprochement de Brunehilde et de Mérovée, soutenu leur ridicule histoire d'amour, amené l'ambitieux Prétextat, qui s'imaginait en conseiller privé du nouveau roi son filleul, à bénir ce mariage interdit.

Elle n'avait jamais compris Chilpéric qui avait autorisé son ancienne épouse à regagner Rouen et retrouver une position officielle sous prétexte qu'elle était la mère de trois princes arrivés à l'âge d'homme. Elle l'avait averti que c'était une erreur dont il se mordrait les doigts. Lui, sot et vaniteux comme les hommes savent l'être, avait conclu à la persistance d'une rivalité amoureuse entre ses femmes ; il en avait été flatté et avait maintenu sa décision, sans se soucier de l'opinion de Frédégonde. Qu'il s'en prît à lui-même des résultats de sa clémence !

Chilpéric fut forcé d'en convenir. Le renvoi d'Audowère au monastère manœuvré qu'elle n'eût, selon Frédégonde, jamais dû quitter, prit toutes les apparences d'une sanction frappant une coupable. La princesse Basine accompagna sa mère dans son bannissement, sous la pression de la reine de Neustrie, décidée à éradiquer la postérité de sa rivale.

Chilpéric eût peut-être préféré garder sa fille près de lui. Non par affection, car il ne s'était jamais soucié de cette enfant dont il s'était débarrassé dès sa naissance, mais parce qu'elle arrivait à l'âge nubile et constituait un pion à avancer sur l'échiquier diplomatique. Il n'y

avait pas tant de princesses à marier en Europe et les Mérovingiennes, issues d'un sang illustre et d'une dynastie puissante, étaient recherchées. L'Espagne venait d'en donner la preuve, qui avait plongé Chilpéric dans une colère rouge, en réclamant en 579 la main de la princesse Ingonde, l'aînée de Sigebert et Brunehilde, pour l'héritier du trône wisigoth, le prince Hermenégilde.

Qu'il y eût cent motifs au choix d'Ingonde comme future reine d'Espagne, à commencer par les origines wisigothes de sa mère, et que la reine Goiswinthe eût, bien entendu, favorisé cette union de sa petite-fille avec le fils de son second mari, ne consola pas Chilpéric. Il eût bien vu Basine dans ce rôle, oubliant que, depuis l'assassinat de Galswinthe, il jouissait à Tolède d'une fâcheuse réputation.

Frédégonde, quant à elle, préférait savoir l'adolescente enfermée dans un cloître. Si cela ne tenait qu'à elle, Basine n'en sortirait jamais, et, puisque Chilpéric rêvait d'asseoir sa progéniture sur le trône d'Espagne, ne lui restait-il pas Rigonthe, sa fille à elle ? D'ici quatre à cinq ans, la princesse serait d'âge à convoler et Léovigild avait un autre fils.

Mais ce qui se mettait en place en ce tournant 578-579, stratégie dirigée depuis Metz dont le mariage de la princesse Ingonde était la manifestation la plus visible, relevait d'une volonté de déstabilisation de la dynastie neustrienne.

Les morts de Théodebert et de Mérovée ne laissaient qu'un fils, Clovis, du premier mariage de Chilpéric. Un fils, c'était peu quand les épidémies, les accidents, et tant d'autres causes de trépas moins naturelles fauchaient au quotidien des milliers d'existences, sans épargner les princes. Brunehilde espérait que Frédégonde, le cas échéant, n'hésiterait pas à se débarrasser du jeune homme.

Certes, Clovis disparu, Chilpéric aurait encore deux fils, tout aussi légitimes que les aînés selon les usages germaniques, pour lui succéder, mais c'est là que la reine d'Austrasie et ses agents d'influence intervenaient. Il suffisait de prétendre que Chlodobert et Dagobert n'étaient pas les enfants de Chilpéric mais des bâtards qu'une fille de rien avait eu l'audace de lui imposer. Chacun savait de quelle fange le roi de Neustrie avait tiré cette femme qui n'était pas même de race franque. Issue du plus bas peuple, étrangère à la grandeur germanique, elle n'avait pas le respect de la pureté du sang mérovingien qu'elle souillait par ses débauches trop célèbres ! Ses fils

n'étaient pas des princes !

Argument redoutable dans une société franque qui n'attachait aucune importance aux origines maternelles, et décrétait prince tout enfant né des amours du souverain, fût-ce avec une gardeuse d'oies ou de cochons... Il était impossible d'écarter Chlodobert et Dagobert de la succession neustrienne sous prétexte qu'ils étaient nés hors mariage, ou d'une union inégale. Pour se débarrasser d'eux, il fallait, sinon démontrer, du moins faire courir le bruit qu'ils n'étaient pas les fils de Chilpéric. Quand les leudes et les antrustions seraient convaincus des infidélités de Frédégonde, ils en concluraient que ses enfants n'étaient pas ceux du roi.

Personne ne s'y fût risqué s'agissant d'une femme de sang germain, mais la reine était gauloise ; aucun parent puissant, aucun clan, ne viendrait la soutenir et défendre son honneur, qui était aussi le leur¹¹. Après la Burgondie, qui lui était d'avance promise, Childeburt II, dernier Mérovingien, raflerait la Neustrie sans coup férir. Il y avait du génie dans ce plan, sans doute inspiré à Brunehilde par les mésaventures d'un autre de ses beaux-frères, Gondovald.

À la mort de son petit-neveu, Thibaud d'Austrasie, en 554, le roi Clotaire, encore vert et gaillard malgré la soixantaine, ne s'était pas contenté de récupérer une couronne austrasienne tombée en déshérence, il avait aussi épousé la jeune veuve, Vuldetrade, de quelque quarante ans sa cadette. Peu de temps après, la reine se trouvait enceinte, et forcément des œuvres de Clotaire car le malheureux Thibaud, mort à dix-sept ans paralytique, n'avait jamais pu consommer son union. Cette grossesse coïncida avec une levée de boucliers des évêques francs, conduits par Germain de Paris, de longue date indignés de la conduite du vieux roi et qui avaient décidé, enfin, de sévir contre ses pratiques polygames, et son habitude, jugée incestueuse par l'Église, d'épouser de force les veuves de ses frères et neveux.

Sommé de se séparer de Vuldetrade, Clotaire avait obtempéré et remarié précipitamment sa petite-nièce à un leude, charge à lui de reconnaître l'enfant quand il viendrait au monde. Malchance supplémentaire, c'était un garçon, qui fut prénommé Gondovald¹². En grandissant, l'enfant se prit à ressembler si fort à son père naturel que ses origines, soulignées par l'obstination de sa mère à lui faire porter les cheveux longs conformément aux droits de sa naissance, éclatèrent

aux yeux de tous ceux qui connaissaient Clotaire. Au grand dam du mari, dont la complaisance fut jugée honteuse, et qui finit par prendre le petit en haine.

Vuldetrade tenta alors d'obliger le vieux roi à reconnaître son fils ; mais Clotaire, en ces mois qui suivaient l'horrible mort de Chramne, avait assez d'ennuis avec l'Église pour ne pas les envenimer en rappelant aux évêques un autre péché grave. Gondevald avait fait les frais du repentir politique de son père. Quand elle avait compris qu'elle n'obtiendrait rien, Vuldetrade, décidée à rétablir son fils dans ses droits, avait changé de tactique. Elle s'était adressée au frère de Clotaire, Childebert I^{er}, qui régnait à Paris. Childebert, c'était le désespoir de sa vie et le châtiment de ses crimes de jeunesse, n'avait pas de fils et enrageait à la pensée que sa part du royaume irait à Clotaire qu'il considérait comme son mauvais génie depuis qu'il l'avait amené à assassiner leurs neveux afin de s'emparer du royaume d'Orléans.

Quand Vuldetrade lui amena le petit, âgé de quatre ou cinq ans et qui était le portrait juré de Clotaire, Childebert, au fait de l'affaire, ne douta pas une seconde qu'il s'agissait bien de son neveu et envisagea, très sérieusement, de l'adopter et d'en faire son unique héritier.

Cette nouvelle avait, bien entendu, plongé Clotaire, qui voyait lui échapper le royaume de son frère, dans la stupeur, l'indignation et la fureur ; il avait hurlé aux quatre vents que Gondevald n'était pas de lui, qu'il s'agissait d'une escroquerie et fait tant et si bien que l'adoption avait échoué. Gondevald était rentré dans l'ombre tout en continuant à nourrir l'ambition d'obtenir sa part de la Francia. Dans ce but, arrivé à l'âge adulte, il s'était embarqué pour Constantinople afin d'y réclamer la médiation et le soutien du Basileus et les avait obtenus, car l'empire appréciait d'avoir à sa dévotion un prétendant éventuel qui l'aiderait, le moment venu, à reprendre pied dans les provinces perdues. Cette stratégie avait admirablement fonctionné en Afrique et ébranlé la dynastie vandale juste avant que Bélisaire reprenne Carthage.

Justement, à l'occasion des difficultés et des troubles survenus lors de l'assassinat de Sigebert, lequel était en mauvais termes avec Byzance en raison du peu d'entrain mis par l'Austrasie à mener une contre-attaque en Italie contre les Lombards, soutien qui eût soulagé les exarques byzantins¹³, Constantinople avait jugé le moment venu de

précipiter Gondoald sur le théâtre gaulois, dans l'espoir qu'il achèverait d'y semer discorde et zizanie, terrain propice à une intervention.

Au vrai, Gondoald avait dû rembarquer en hâte, tandis que Gontran et Chilpéric, pour une fois d'accord, hurlaient de concert à l'usurpateur et reprenaient le thème de la bâtardise, allant jusqu'à prétendre leur demi-frère fils d'un maçon qui avait travaillé sur un chantier de Soissons pour le compte du vieux roi.

Bien renseignée, Brunehilde ne mettait nullement en doute la légitimité de ce prince mal-aimé¹⁴, mais elle avait admiré en experte la magistrale façon dont ses beaux-frères avaient manœuvré et discrédité le trouble-fête.

User de la même méthode avec les enfants de Frédégonde lui paraissait de bonne guerre. Restait à orchestrer cette campagne de diffamation et à convaincre ceux qui faisaient l'opinion, à savoir l'épiscopat, les leudes et les hauts dignitaires des cours de Neustrie et de Burgondie. Or, ce n'était pas si facile.

Parce qu'elle était une fille de rien, sans naissance, sans appuis ni soutien, Frédégonde avait toujours su que son avenir reposait entièrement sur Chilpéric. Sans cet homme, elle cessait d'exister, elle retournait au néant, elle mourait. Cette évidence suffisait à convaincre une femme aussi intelligente qu'elle de le ménager et de ne commettre aucune erreur susceptible de lui faire perdre son amour. L'infidélité eût été, de sa part, une sottise monumentale et d'ailleurs elle n'y avait jamais songé : au fond, elle aimait son mari.

L'ambition qui la dévorait, la soif de richesse, de pouvoir et de reconnaissance qui l'animait, étaient réelles, mais elles ne devaient pas occulter l'attirance, la complicité mutuelle, physique, morale et intellectuelle, qui existaient entre ces deux-là. C'était, incontestablement, une forme d'amour, passionné, et inhabituellement solide. Sans cela, Chilpéric, de tempérament peu fidèle, fût allé de longue date voir ailleurs et Frédégonde eût rejoint la liste des femmes qu'il avait eues, et même épousées parfois, avant de s'en lasser et s'en débarrasser. Ils s'aimaient. D'une manière étrange, sanguinaire à l'occasion, mais sincère. Tels quels, ils incarnaient assez bien « le bonheur dans le crime », impardonnable insulte à la morale commune...

Le plus difficile à convaincre des adultères répétés de sa femme, ce

serait lui. Et gare à qui se risquerait à porter contre la reine des accusations dont le roi connaissait, au plus intime de son être, la ridicule insanité.

Cet imprudent, ce fut Grégoire de Tours, qui s'estimait protégé par son rang d'évêque et la grandeur de saint Martin. Cette certitude d'être intouchable l'avait déjà conduit à prendre la défense de Prétextat, donc des intérêts austrasiens, lors du concile de Paris réuni afin de juger l'évêque de Rouen. À l'époque, son intervention avait failli lui coûter cher, mais ce souvenir ne l'empêcha pas de récidiver.

Fin 579 ou début 580, Grégoire commença à se répandre auprès de ses intimes et de ses connaissances en racontant, sous le sceau du secret, qu'il savait, de source sûre et autorisée – il faisait allusion à feu le prince Mérovée dont les confidences sur les mœurs de son père et de sa marâtre l'avaient si vivement intéressé... –, que la reine Frédégonde était une dévergondée, que tous les proches du couple royal étaient au courant de ses infidélités et des cocuages répétés du roi Chilpéric, qu'aucun des enfants qu'elle lui avait fait reconnaître n'était de ses œuvres.

Grégoire, alors, baissait le ton, prenait cet air de componction douloureuse et affligée qu'il arborait quand il devait exposer les péchés d'un ecclésiastique, et chuchotait un nom, celui de l'amant supposé de la reine : l'évêque Bertrand de Bordeaux.

Pourquoi Bertrand ? Parce que celui-ci, lors du concile de Paris, était allé, en compagnie de Ragnomod, prélat d'une vertu insoupçonnable, rapporter à Chilpéric les tentatives de Grégoire, personnalité notoire du parti austrasien, pour disculper Prétextat, autre agent de l'Austrasie. Grégoire n'avait pas oublié, il n'avait pas pardonné non plus. Au point de ne pas mesurer l'absurdité de ses propos.

Bertrand de Bordeaux appartenait, on ne sait par quelle branche féminine, à la dynastie mérovingienne. Il était prince, pouvait émettre des prétentions à la couronne. Ses cousins régnants l'avaient-ils fait d'Église parce que c'était un moyen non sanglant de l'écarter de la succession ? Avait-il embrassé l'état ecclésiastique par vocation ? Cela remontait à si loin que ce n'avait plus grande importance ; Bertrand, en effet, était un vieillard et son âge avancé suffisait à rendre absurde l'idée qu'il fût l'amant de la reine.

Pour mieux rendre l'hypothèse aberrante, à l'époque de la

conception du troisième enfant de Frédégonde, Samson, l'évêque de Bordeaux se trouvait enfermé dans sa cité épiscopale disputée entre Neustrie et Austrasie. Fallait-il en conclure que le petit Samson, mort en bas âge, avait été – quelle malchance ! – le seul fils que Frédégonde ait conçu avec Chilpéric ? ! Cela ne tenait pas debout, mais Grégoire ne s'y arrêta pas. Il agissait en service commandé, pour le bien de l'Austrasie et de Childebert, son roi légitime, et ce motif l'absolvait des mensonges, calomnies et diffamations qu'il proférait.

La rumeur enflait depuis un certain temps quand elle revint aux oreilles du comte de Tours, Leudaste. Il s'indigna.

Leudaste, placé à ce poste par Chilpéric après qu'il se fut emparé de Tours, dans le but affiché d'y tenir à l'œil un évêque soutien du parti austrasien, faisait, depuis sa nomination, l'objet des attaques, sarcasmes et malveillances de Grégoire ; le prélat n'avait même pas hésité à présenter ce haut fonctionnaire comme une créature de Frédégonde et à sous-entendre que la reine l'avait honoré de ses faveurs. Un de plus !

Leudaste était à coup sûr un ambitieux et un arriviste¹⁵, très désireux d'obtenir mieux que cette préfecture tourangelles trop éloignée de la cour à son goût ; il avait compris que Frédégonde, en nombre de domaines, imposait ses idées et ses choix à son mari et il s'échinait à se faire apprécier d'elle. Y parvenait-il ? C'était une autre question. Certes, la reine avait eu recours à lui pour attirer Mérovée à Tours puis le pousser à commettre l'erreur qui le perdrait ; mais Leudaste, en cette circonstance, ne s'était pas montré d'une grande efficacité ; il avait même fait manquer le guet-apens organisé avec la complicité de Gontran Boson. Or, Frédégonde avait horreur des incompetents. Le crédit de Leudaste avait souffert.

Crut-il habile, pour se racheter, d'aller dénoncer Grégoire à Soissons ? Il tenait l'évêque pour responsable des déprédations commises par les sbires de Mérovée sur ses propriétés et la possibilité de se venger était alléchante. Éprouvait-il en effet envers Frédégonde les sentiments qu'elle provoquait fréquemment chez les hommes, sans pour autant les payer de retour, et fut-il tout de bon scandalisé de l'entendre diffamer ? Il envoya à Soissons un rapport circonstancié sur l'attitude et les propos de l'évêque de Tours.

Quand il en prit connaissance, Chilpéric fut partagé entre la colère, l'inquiétude et une très vive contrariété. Ses ennemis le décrivaient à

l'envi sous les traits d'une brute épaisse, d'une rare vulgarité, dépourvu de finesse et de culture, mais ces affirmations relevaient de la caricature. Le roi de Neustrie était nettement plus cultivé que la plupart de ses contemporains, quoiqu'il n'eût pas toujours bien assimilé ce qu'il avait appris ou en prît à son aise avec les interprétations et les règles communes, s'estimant par sa naissance au-dessus de ces contingences. Et il n'était ni sot ni lourd. Aussi les implications du rapport de Leudaste lui sautèrent-elles aux yeux. Il les résuma d'une phrase laconique lourde de menaces :

— Incriminer ma femme, c'est me déshonorer.

C'était aussi, par-delà le ridicule de ce rôle de cocu qu'on cherchait à lui faire endosser, jeter un doute insupportable sur la légitimité de ses plus jeunes enfants¹⁶. Chilpéric possédait un sens politique assez aigu pour deviner, derrière Grégoire, la malveillance réfléchie de ses parents d'Austrasie et de Burgondie, et leurs espoirs de récupérer la Neustrie s'il venait à disparaître. Il était impératif de mettre un terme immédiat à cette campagne de calomnies et d'en confondre les auteurs de façon si éclatante qu'ils n'y reviendraient plus, ni personne après eux. L'ennui étant que l'insupportable Grégoire, déjà compromis jusqu'au cou dans divers complots austrasiens, suspecté de continuer à servir d'informateur à la cour de Metz, d'une loyauté si douteuse que Chilpéric s'attendait toujours à apprendre qu'il avait livré la ville à Childebart II, était aussi, était d'abord le puissant archevêque de Tours, le métropolitain de la Lyonnaise Seconde, le gardien de la ville la plus sainte des Gaules et du tombeau de saint Martin, patron du pays et protecteur de la dynastie. À ce titre, intouchable, ou peu s'en fallait, sauf à prendre le risque de se mettre toute l'Église à dos, sans parler de saint Martin, perspective autrement plus inquiétante...

Pour ajouter à l'inconfort de la situation, le printemps 580, aussi trempé que les précédents, ce qui provoqua de nouvelles inondations catastrophiques et la perte des récoltes, fut marqué par une série de soulèvements populaires dans les villes de la Neustrie du Sud, en particulier Limoges où l'émeute tourna à l'insurrection avec massacre des fonctionnaires royaux, à commencer par les percepteurs honnis.

Mesures de représailles et nécessités budgétaires, Chilpéric avait, depuis qu'il avait récupéré les cités du Sud de la Loire, augmenté les impôts jusqu'à l'intolérable, alors que la guerre, ses déprédations, des conditions climatiques exécrables et des moissons insuffisantes

rendaient le quotidien invivable, détail dont le roi ne s'était nullement préoccupé, étranger qu'il était aux misères des autochtones. Sans états d'âme, il donna l'ordre à ses troupes de massacrer les contestataires ; elles ne s'en privèrent pas.

La pauvreté, la disette, l'exaspération expliquaient en partie cette explosion de colère ; mais Chilpéric ne put se retenir de faire le lien entre ces soulèvements d'anciennes possessions austrasiennes et les calomnies portées contre sa femme et leurs enfants. Il devinait derrière ces événements un plan concerté, une volonté de nuire ; Frédégonde partageait son opinion et accusait Brunehilde.

Soupçons fondés mais, comme si le Ciel s'en mêlait à son tour, l'été commençant, soudain très chaud et lourd, amena une série de désastres sans exemple dans l'histoire des Gaules. Orléans, l'une des plus belles villes du royaume, et l'un des hauts lieux de la monarchie car Clovis y avait vu le jour, flamba en une nuit ; l'accident avait beau être relativement fréquent dans des cités où le bois et le torchis tenaient plus de place que la pierre, où les ruelles étroites favorisaient la propagation du feu, où la rareté des fontaines publiques¹⁷ rendait difficile l'extinction des foyers, le sinistre prit des proportions inédites.

À quelques semaines de là, Bourges, autre cité prestigieuse qui se targuait de sa beauté¹⁸ séculaire, brûla à son tour après que la foudre fut tombée sur plusieurs quartiers au cours d'un orage comme on n'en avait vu de mémoire d'homme. Suivirent des averses de grêle effroyables qui couchèrent les blés qu'on allait moissonner.

Sur ce, Bordeaux fut frappé par un tremblement de terre de forte magnitude, qui renversa ce qui demeurait de prestigieux vestiges romains¹⁹, fit de nombreux morts et d'innombrables sans-logis. La secousse avait été ressentie jusqu'aux Pyrénées ; plusieurs villages de Guyenne furent également détruits. Une partie de la population, affolée, émigra vers d'autres cieux²⁰.

À cette nouvelle, Grégoire de Tours, friand de ce genre d'informations²¹ et amateur de catastrophes naturelles interprétées comme autant de signes de la colère divine, jubila : une ville dont l'évêque commettait l'adultère avec une reine pire que Jézabel et Athalie devait fatalement partager le sort de Sodome. C'était le sceau de Dieu apposé sur ses dires !

Il jubila beaucoup moins quand il reçut une convocation à se rendre, fin août, à la villa royale de Berny afin d'y répondre devant un

concile et devant le roi de propos qu'il aurait tenus qui portaient gravement atteinte à la réputation de la reine et à l'honneur de son époux. L'exemple de Prétextat, déposé à l'issue du concile de Paris, emprisonné puis déporté sur une île de la Manche, donnait à réfléchir et Grégoire se prit à mesurer l'étendue de son imprudence²².

Chilpéric, en effet, avait fait procéder à une enquête serrée à Tours et dans les environs, et les renseignements qui lui revenaient se révélaient peu favorables à la personnalité et à l'action de Grégoire. Cet Arverne placé sur le trône épiscopal n'avait jamais fait l'unanimité parmi son clergé et il s'y trouva plusieurs clercs pour attester l'avoir entendu maintes fois porter des accusations contre la reine Frédégonde. Sans qu'il fût besoin de les mettre à la torture pour les amener à charger le prélat²³. De ce nombre figuraient, outre un sous-diacre nommé Ricou d'assez mauvaise réputation, deux prêtres honorables, Platon et Galien, amis intimes de Grégoire. Plus grave, l'évêque de Nantes, Félix, un saint homme des plus appréciés par la reine Radegonde qui ne badinait pas s'agissant de vertu ecclésiastique, émit sur son métropolitain tourangeau une opinion fort mitigée, pour ne pas dire franchement défavorable²⁴.

Pour Grégoire, la position devenait intenable. L'annonce de l'arrestation de Leudaste, qui devait lui aussi comparaître à Berny, et que Chilpéric fit appréhender pour être sûr de l'avoir sous la main lors du procès, et parce que l'enquête tourangelles venait de mettre en évidence des indécrottes répétées dans sa gestion, lesquelles auraient pu expliquer des calomnies destinées à discréditer une plainte éventuelle de l'évêché, ne le rassura pas. Réalité ou effet d'une imagination anxieuse, il semblait à Grégoire qu'il était sous surveillance rapprochée, qu'on le suivait dans la rue quand il approchait des portes de la ville, comme pour prévenir une évasion. D'un coup, la protection de saint Martin lui sembla plus fragile : savait-on de quoi était capable une bête féroce, un Hérode de l'espèce de Chilpéric ? !

Les témoignages irréfutables s'accumulant, Grégoire comprit qu'il serait contraint d'admettre avoir tenu ces propos, mais à la légère, en se bornant à répéter, grossière erreur de sa part, ce que d'autres lui avaient rapporté. Potinier irresponsable, mais pas diffamateur conscient. Piètre défense, et il le savait.

Alors son beau loyalisme austrasien s'effondra. Entre sa fidélité

envers le petit Childebart et sa propre peau, l'évêque de Tours sut qu'il fallait faire un choix et il le fit vite. Il n'avait qu'un moyen de se faire pardonner, c'était de se rallier à la Neustrie et d'entraîner dans ce ralliement ceux qu'il en avait dissuadés jusque-là, et d'abord les Poitevins ; non l'évêque, Marovée, Neustrien à tout crin et à ce titre détesté dans son évêché, mais les vrais faiseurs d'opinion, la reine Radegonde et son porte-parole officieux, le prêtre italien Venance Fortunat qu'elle avait pris sous son active protection, avant d'en faire son ami et son confident.

Fortunat, que l'invasion lombarde avait fixé, sans espoir de retour, à Poitiers, avait assuré son avenir un peu par hasard, en se trouvant à Metz lors des noces de Sigebert et de Brunehilde²⁵. Tout au long de son pèlerinage compliqué vers les Gaules²⁶, où il désirait remercier saint Martin pour l'avoir miraculeusement guéri d'une ophtalmie qui le menaçait de cécité, Fortunat avait plus ou moins payé l'hospitalité et la protection des chefs germaniques locaux, très vaguement romanisés mais très désireux de le paraître, avec des vers de mirliton célébrant la bonne chère qu'on mangeait à leur table et la bonne bière qu'on y buvait. Pieux mensonge. À l'occasion, il avait trousseé de jolies élégies, dont les subtilités échappaient à ces braves gens, pour célébrer des jeunes mariés. Cette réputation de poète le précédait quand il avait franchi la frontière austrasienne, à la veille des noces « du Rhin et du Tage », heureuse formule dont il se montrait assez fier et qui avait fait son petit effet sur la cour messine. Voilà comment Sigebert avait décidé de le retenir et d'en faire le chantre officiel des festivités de son mariage, tâche dont Fortunat s'était admirablement sorti.

Quand il avait épousé Galswinthe, Chilpéric avait copié le mariage de son frère, mais n'avait pas eu de poète latin à son service, et il en conservait un amer regret, malgré la triste fin de son union wisigothe. En revanche, souvenir moins agréable, le même Fortunat avait été embauché derechef, en 569, pour présenter les condoléances de l'Austrasie à l'Espagne après l'assassinat de Galswinthe, « la tour abattue ». Le résultat avait été désagréablement remarquable, quoique l'Italien, bon diplomate, n'eût jamais prononcé le mot « meurtre » ni laissé explicitement entendre que c'en était un ; implicitement, par contre... Chilpéric possédait assez de latin pour saisir l'essentiel des allusions à double tranchant que contenait ce long et magnifique poème.

Il n'en voulait pas au poète, mais obtenir de le voir passer à son service et l'entendre chanter ses mérites après avoir tellement vanté ceux des Austrasiens constituerait une revanche agréable. Chilpéric, pour l'obtenir, et pour imaginer la colère de Brunehilde, serait certainement prêt à des concessions.

Grégoire misa là-dessus. Comment convainquit-il Fortunat, et derrière lui l'intransigeante Radegonde, de lui apporter son aide, d'écrire une élogie en l'honneur de Chilpéric et de Frédégonde, puis de l'accompagner à Soissons ? Mystère !

Il est vrai que la reine Radegonde, bien qu'elle n'eût jamais caché ses sympathies pour l'Austrasie, ou plutôt pour son cher Sigebert, avait toujours tenté de maintenir des relations courtoises avec ses autres beaux-fils, et principalement avec Chilpéric, car il était le plus dangereux. Non par crainte ni obséquiosité, sentiments étrangers à cette femme héroïque qui ne comptait que sur l'appui de Dieu, mais parce qu'elle espérait conserver ainsi un entregent diplomatique, une influence lui permettant d'intervenir à bon escient et d'éviter des heurts familiaux sanglants dont les pauvres demeuraient les principales et innocentes victimes. Les efforts de la reine moniale avaient rarement été couronnés de succès, hélas, mais elle n'était pas en mauvais termes avec Chilpéric, ni même avec Frédégonde. Quelques années plus tôt, elle avait même accepté de recevoir, obligation à laquelle elle tentait d'ordinaire de se soustraire tant la contrariaient ses grands pouvoirs de thaumaturge, une fille d'honneur de la reine de Neustrie, du nom de Chrodehilde²⁷, née aveugle²⁸, en faveur de laquelle on lui réclamait un miracle.

Arrivée aveugle à Poitiers, la jeune femme en était repartie borgne, et l'on avait longuement épilogué dans l'entourage de Radegonde pour décider si ce demi-miracle était imputable au peu de foi et aux mauvaises dispositions de la patiente²⁹, ou à l'opinion mitigée du Ciel concernant les demandeurs.

Radegonde pouvait donc intervenir, et elle le fit sans doute, de sorte que Venance Fortunat apparut de manière indirecte comme son envoyé. Affaire de diplomatie, et de charité, car Radegonde ne désespérait jamais de la conversion et du salut des pécheurs. Quant à son opinion profonde concernant Chilpéric et Frédégonde, cela restait du domaine du for intérieur. Fortunat n'ayant pas manqué, selon son habitude, de lui soumettre son texte avant de partir, force est

d'admettre que la veuve de Clotaire y avait donné son aval, et accepté les flagorneries que son ami débitait.

Force était d'admettre aussi que la vieille reine réfutait les accusations portées contre Frédégonde. Fortunat assurait en effet que « les mœurs de la reine étaient la parure du royaume³⁰ », jolie formule à laquelle Radegonde, qui abhorrait le mensonge, n'eût pas souscrit si elle avait nourri le moindre doute quant à la fidélité conjugale de Frédégonde et à la légitimité de ses enfants.

Grégoire se présenta donc à la villa de Berny dans les derniers jours d'août, accompagné de Venance Fortunat, mais aussi de son vieil ami l'évêque Salvi d'Albi, témoin de moralité.

Tout laisse supposer que l'on s'était entendu d'avance et qu'en échange de son revirement public, Grégoire avait été assuré de son pardon, voire de la condamnation de ses ennemis. Si l'évêque de Tours était innocent, il fallait bien que celui qui l'avait accusé fût coupable ! Cela tombait à pic, car Leudaste, bien qu'il eût rendu un signalé service à Chilpéric en l'avertissant des menées austrasiennes, devenait encombrant. Il avait incontestablement commis des malversations, fautes qui entraînaient de graves châtiments ; ensuite, donné aux rumeurs une fâcheuse publicité, maladresse que Frédégonde, épouse réellement insoupçonnable, ne lui pardonnait pas. « La femme de César ne saurait être suspectée » demeurait, depuis le divin Jules, un axiome politique auquel les puissants avaient intérêt à souscrire. Seulement, à la différence de César qui avait répudié sa seconde épouse, accusée d'adultère par ses opposants au Sénat, Chilpéric ne sacrifierait pas la femme qu'il aimait et qu'il savait fidèle. Tant pis pour Leudaste qui ne l'avait pas saisi.

Le jugement de Berny³¹ se solda par un non-lieu en faveur de Grégoire dont la plaidoirie s'était bornée à faire déclamer par Fortunat les vers dithyrambiques chantant la grande et inaltérable vertu de Frédégonde, femme d'exception joignant l'intelligence à la beauté, parée de tous les talents féminins au point d'incarner la quintessence de l'épouse parfaite. Et cela ne sonnait pas si faux.

L'évêque de Tours avait juré sans frémir sur les Évangiles posés sur l'autel qu'il n'avait jamais calomnié cette reine admirable et, comme il avait célébré trois fois la messe dans trois chapelles différentes sans que le Ciel foudroie le parjure, on en avait conclu qu'il était blanc comme l'agneau nouveau-né.

Pour faire bonne mesure, la princesse Rigonthe avait, « spontanément », choisi de faire une neuvaine de jeûne et de prière dans l'intention de faire éclater l'innocence de Grégoire. Il était peu crédible qu'une pareille idée fût venue à l'esprit d'une fillette de onze ou douze ans sans qu'on la lui eût soufflée. C'était d'autant plus touchant que le saint homme en question avait ignoblement calomnié sa mère et mis en doute la légitimité de la pauvre enfant³².

Seul le vieux Bertrand de Bordeaux fit quelques difficultés, estimant qu'on lavait l'honneur de la reine mais qu'on faisait bon marché du sien, alors qu'il était inconcevable, à son âge, au terme d'une vie irréprochable, d'être accusé par un confrère de pareilles turpitudes. Enfin, le prélat accepta de donner le baiser de paix et de pardon à son calomniateur.

Dans l'intervalle, Leudaste, désigné comme l'unique coupable et excommunié pour avoir porté des accusations fausses contre un prélat, avait eu loisir de quitter Berny en emportant une somme conséquente³³ ; il n'était plus là quand on fit semblant de s'aviser de le chercher pour le soumettre à la torture et le jeter en prison. Il gagna sans être inquiété le Berry, qui appartenait à Gontran et où la Neustrie se garda, du moins dans un premier temps, d'aller le chercher.

Toute cette comédie, qui s'était jouée en public, mais sans qu'on eût jamais évoqué ouvertement le fond de l'affaire, à savoir les adultères de la reine et le cocuage présumés du roi, se termina donc par une réconciliation générale, en apparence du moins.

Au fond de son cœur, Grégoire, déjà honteux de ses actes, était mortifié, humilié et furieux. Il songeait en grinçant des dents qu'il avait laissé Fortunat glorifier les dons poétiques du roi et louer sa théologie étonnante – c'était le moins qu'on pût dire... –, alors que lui, Grégoire, en privé, n'avait jamais perdu une occasion de le tourner en ridicule et de l'accuser d'hérésie. Quelle couleuvre à avaler, et cela en présence de Salvi, qu'il avait sommé, quelques années plus tôt, de donner son avis sur les vues théologiques de Chilpéric, en le poussant à surenchérir sur ses propres critiques !

Par chance, Salvi, charitable, et très gêné de ce misérable déballage, ne se permit aucune allusion déplacée. Seulement, à l'instant de quitter Berny, où il paraissait peu désireux de s'attarder, faisant ses adieux à Grégoire, il lui montra le toit de la villa, et demanda :

— Ne vois-tu rien sur cette toiture ?

Grégoire répondit qu'il ne voyait rien, sinon que des couvreurs venaient de la refaire.

— Et rien d'autre, vraiment ?

L'évêque de Tours demanda ce que l'Albigeois pouvait bien avoir remarqué qui lui eût échappé. Alors, Salvi, d'un air de profonde tristesse, répondit énigmatiquement :

— Moi, je vois, déjà tiré du fourreau, le glaive de la colère divine suspendu sur cette maison et ceux qui y habitent³⁴.

Il ne croyait pas si bien dire.

Favorisée par le temps humide et doux de cette fin d'été 580, la variole, la « mort rouge » disait-on vulgairement, apparue dans le Midi, remontait vers le nord depuis quelques semaines. Un courrier de la cour de Chalon avertit bientôt du décès de la reine Austrigilde, l'épouse de Gontran. Se sentant mourir, cette femme vindicative avait appelé son mari et lui avait fait solennellement jurer, dès qu'elle aurait rendu l'âme, de mettre à mort « les méchants médecins » qui n'avaient pas su la soigner ; au vrai, plus que sa propre fin, elle ne leur pardonnait pas leur impuissance, deux ans auparavant, face à la typhoïde qui avait emporté ses deux fils³⁵. Gontran, accablé mais tenu par un serment donné imprudemment à une mourante sans s'être au préalable enquis de ses ultimes volontés, obtempéra et fit en effet mettre à mort les deux médecins. Cet exemple ne repousserait point les limites, étroites, de la science partielle et maladroite de leurs confrères ; mais, comme l'avait dit l'impopulaire Austrigilde, qui se savait peu aimée de ses sujets, donc peu regrettée, cela ferait en Bourgondie deux familles de plus qui pleureraient à l'heure des obsèques de la reine...

Nonobstant cette cruauté inutile et gratuite, l'épidémie gagnait toujours du terrain.

Les prélats et les témoins convoqués des quatre coins du royaume à Berny pour le procès de Grégoire, venus avec des suites nombreuses, et la foule de curieux que l'événement avait attirés, s'en firent involontairement les vecteurs efficaces.

Début septembre, quelques cas se déclarèrent parmi le personnel de la villa. À défaut de soigner la variole, la médecine de l'époque en connaissait bien les symptômes et leur évolution : forte fièvre, terribles migraines, douleurs musculaires, épuisement, puis irruption

de pustules sur tout le corps et le visage accompagnée d'intolérables démangeaisons mais qui, parfois, chez les plus robustes, provoquait une crise salutaire amenant la guérison.

En cette saison de désastres, après la disette des années précédentes, rares étaient ceux dont les organismes affaiblis conservaient assez de forces pour lutter victorieusement contre le mal.

Et puis, et cela peut-être plus encore que le reste effrayait Frédégonde, fière de sa beauté intacte à quarante ans sonnés, ceux qui survivaient à la variole restaient en général défigurés ; elle avait dans sa vie croisé assez de varioliques guéris pour savoir qu'elle ne supporterait pas de leur ressembler. Elle ne voulait pas non plus voir ses enfants présenter un jour ces visages ravagés qui n'inspiraient que pitié et horreur.

Elle ordonna de faire les bagages et de se replier vers une autre demeure royale, plus isolée, qu'elle espérait n'avoir pas été encore atteinte par le mal. Chilpéric et les siens eurent-ils même le temps de quitter Berny ou un autre mal, qui n'était pas la variole mais une forme aiguë de dysenterie, les cloua-t-il au lit avant le départ³⁶ ?

Le petit Dagobert, qui n'avait que deux ans, fut atteint le premier ; démonstration de la légèreté du couple en ces matières, l'enfant n'était pas encore baptisé³⁷. On y pourvut dans l'affolement. Le sacrement sembla apporter un mieux³⁸.

Les parents reprenaient espoir quand Chlodobert fut atteint à son tour. Le garçon allait fêter ses quinze ans ; c'était un adolescent vigoureux, d'une santé robuste qui n'avait jamais donné à sa mère, en adoration devant cet aîné, le moindre sujet d'inquiétude.

Puis l'état de Dagobert déclina de nouveau. Pour la première fois de sa vie, Frédégonde fut saisie de panique.

Ses deux fils étaient à l'agonie, les médecins impuissants à les soigner, plus encore à les guérir. Elle comprit, d'un coup, que, si elle venait à les perdre, tout ce qu'elle avait entrepris, tout ce qu'elle avait fait l'aurait été en vain. Elle se serait sali les mains et souillé l'âme en pure perte, puisque cette somme d'efforts ne profiterait pas à ses enfants. Qu'ils étaient sa garantie d'avenir, sa protection contre la rancune du dernier fils d'Audowère, l'inepte Clovis, elle n'y pensa même pas en ces instants terribles. Elle n'était plus une reine luttant pour assurer la continuité de la dynastie et imposer au trône sa propre descendance, mais une mère désespérée prête à n'importe quel

sacrifice pour sauver ses petits.

Grégoire lui avait reproché autrefois, lors de la naissance du pauvre Samson, qu'affaiblie et souffrante, elle avait écarté d'elle afin de préserver une santé dont elle avait besoin pour affronter l'attaque victorieuse de Sigebert, d'être une mère dénaturée, incapable de sentiments communs à toutes les femmes. En ces heures de désarroi absolu, Frédégonde ne songeait pas à se préserver, elle se moquait d'attraper le mal de ses fils, ce mal qui, hélas, semblait épargner largement les adultes³⁹. Son dévouement, sa tendresse étaient à la mesure de son effroi et de sa douleur : immenses.

À la pensée du vide effroyable qui emplirait sa lamentable existence si elle perdait ses garçons, un étonnant retour sur elle-même se produisit. Elle se vit, comme elle se verrait au tribunal de Dieu, dépouillée de tout appareil mondain, privée de toute excuse, nue dans la vérité de son être et de ses actes : coupable, criminelle, pécheresse, et condamnable.

Comment cerner les rapports qu'elle entretenait avec la religion et avec Dieu ? Frédégonde était certainement née catholique, parce que les régions du nord-ouest dont elle était originaire étaient christianisées depuis deux ou trois siècles. Mais chez elle survivait, indéracinable, un vieux fond païen qui repoussait avec mépris et indifférence les préceptes évangéliques et leur douceur. La charité, le pardon des offenses, l'amour des ennemis apparaissaient à Frédégonde, dans le milieu où elle était placée, l'époque qu'elle vivait, incompréhensibles folies auxquelles elle ne pouvait adhérer. Elle ne les avait jamais pratiqués, parce qu'à ses yeux ces préceptes étaient dangereusement impraticables. Le Christ miséricordieux lui restait étranger. En revanche, elle comprenait infiniment mieux le Père qu'elle percevait sous l'aspect d'une divinité redoutable et vengeresse, voisin du vieux Dis Pater du panthéon gaulois. Elle songea qu'il fallait l'apaiser.

Paradoxe étonnant, elle se percevait pécheresse parce qu'étrangère aux principes et aux œuvres de miséricorde chrétiens, mais estimait le Juge divin aussi incapable qu'elle de pitié et de clémence. Face à l'immensité de ses fautes et au désastre qu'elles avaient entraîné, la reine Clotilde, revenant à la foi héroïque de sa jeunesse, s'était jetée, le cœur contrit et repentant, aux pieds de Dieu, et elle avait été exaucée. Frédégonde ne possédait pas cette capacité parce que la

divinité en laquelle elle croyait, fermement, était un Dieu de colère et de férocité en train de l'anéantir. Elle percevait de manière floue la nature de ses fautes et qu'elle devait les réparer.

En ces heures horribles et décisives, il eût fallu près d'elle un religieux de haute vertu et de grandes capacités pour l'éclairer, la conseiller, la convertir et la sauver : elle ne le trouva pas. L'ère des Remi de Reims, des Avitus de Vienne, des Germain d'Auxerre et de Paris, des Médard de Soissons, était close, et s'il demeurait dans le royaume quelques belles figures religieuses, mais de moindre envergure, la reine ne les connaissait pas ou n'avait pas le temps de les appeler à l'aide.

Elle fit de son mieux, parce que tout son caractère la portait à l'action, immédiate et tangible ; mais il y manqua ce qui eût donné son sens à ses actes : un cœur brisé et une âme repentante.

Frédégonde tenta d'acheter les bonnes grâces du Seigneur comme elle eût essayé de corrompre un puissant.

Si elle reprenait la longue liste des actes peccamineux de son existence et de celle de son mari, – car il fallait que Chilpéric fût coupable lui aussi, sans quoi pourquoi l'atteindre dans sa fierté paternelle, – certains se révélaient irréparables, du fait de la mort des victimes ; d'autres, telles la répudiation d'Audowère ou la déportation de Prétextat, lui paraissaient si justifiés qu'elle n'envisagea pas une seconde d'y mettre un terme ; restait ce qui, à n'en pas douter, lui pesait véritablement, à savoir les divers prétextes employés afin de pressurer le pauvre peuple de toutes les manières possibles et imaginables.

Frédégonde était une fille de ce peuple, et même si elle avait tenté de l'oublier, les Francs, dans leur orgueil de race, ne lui en avaient jamais laissé la possibilité, acharnés à lui rappeler qu'elle n'était pas des leurs. Pourquoi, alors, au lieu de venir en aide aux siens, ainsi qu'elle en avait l'occasion, avait-elle délibérément choisi de leur rendre la vie plus rude et plus pesante ? À quoi lui servaient les trésors qu'elle s'était constitués sur leur dos, fruits de leurs peines ? Qu'allait-elle en faire s'ils demeuraient impuissants à racheter ses fils ? Même l'immense plat d'or massif incrusté de gemmes qu'elle avait exigé, caprice somptuaire, parce qu'il effacerait le souvenir du plateau d'argent des Austrasiens, l'emplissait maintenant d'horreur et de regret ; elle l'eût brisé à la seconde, en eût distribué les morceaux aux

pauvres de ses propres mains si cela devait rendre la santé à ses fils !

Persuadée de tenir l'unique remède, elle se rua près de Chilpéric, en proie à une excitation folle qui confinait à la crise de nerfs, et lui tint le discours le plus invraisemblable qui fût, le programme le plus contraire au sens politique que chef d'État eût jamais entendu ; mais le roi, qui était père et qui souffrait autant que sa femme, y prêta l'oreille en dépit de son décousu et de son aberration :

— La miséricorde divine nous supporte depuis longtemps, nous qui faisons le mal ; elle nous a souvent avertis par des fièvres et autres maladies, mais sans que nous nous amendions pour autant. Et voici maintenant que nos fils sont frappés ! Voici que les larmes des pauvres, les lamentations des veuves, les plaintes des orphelins, les tuent ! Il ne nous reste plus d'espoir ! Pour qui amassons-nous désormais ? Nous thésaurisons mais au profit de qui ? Voici que nos trésors vont nous rester, privés de leurs héritiers mais lourds du poids de nos rapines et des malédictions ! Est-ce que le vin manquait dans nos caves ? Est-ce que le froment manquait dans nos greniers ? N'avions-nous pas dans nos trésors de l'or, des pierreries, des colliers et maints bijoux dignes des empereurs ? Et voici que nous perdons ce que nous possédions de plus beau et de plus précieux... Maintenant, viens avec moi et, en hâte, brûlons tous ces registres du fisc emplis de nouveaux impôts iniques ! Et contentons-nous de ce qui suffisait à ton père, le roi Clotaire⁴⁰ !

Frédégonde avait déjà donné ses ordres, car elle ne doutait pas que son mari accepterait l'holocauste. Des serviteurs apportèrent les rôles du fisc, à commencer par les derniers en date, ceux qui lui pesaient davantage sur la conscience, car ils correspondaient aux augmentations exigées des Limougeauds, si lourdes qu'elles avaient entraîné une révolte, et le massacre des révoltés. La reine s'en empara et les jeta dans le feu, où ils se consumèrent.

Ce n'était pas encore assez : elle fit apporter tous les registres, supplia Chilpéric de l'aider à les détruire, sanglotant qu'il en allait de la survie de leurs fils ! Et, comme, hébété, incertain, atterré de la portée du geste, il hésitait encore, elle le poussa vers le brasier, les bras pleins de documents et cria :

— Mais qu'attends-tu ? ! Fais comme moi afin que, même si nous avons le malheur de perdre nos enfants, nous échappions au moins à la peine éternelle !

Était-elle sincère ? Était-ce un cri de foi absolu, soudain, inattendu, qui lui échappait enfin et qui, elle osait l'espérer, pouvait encore tout renverser, arracher un miracle au Ciel et sauver les jeunes princes ? Emporté par l'élan de sa femme, Chilpéric avait saisi les registres et il les jetait dans les flammes comme du petit bois, les regardant se consumer, hagard et fou, lui aussi, d'un espoir délirant.

Dieu n'entendit pas...

Dagobert, un enfant robuste qui, en dépit de son tout jeune âge, avait vaillamment lutté contre le mal, s'éteignit, après de telles souffrances qu'il parut à son entourage que cette mort terrible représentait une délivrance.

Chlodobert, presque un homme déjà et vigoureux comme tous ceux de son sang, luttait encore. La mort du petit avait anéanti Frédégonde mais, quand elle vit qu'elle ne pouvait plus rien pour lui, avec cette détermination qu'elle avait montrée dans Tournai assiégé, quand elle avait jugé qu'il fallait se soucier des vivants et des bien-portants plutôt que des faibles condamnés d'avance, elle décida de se battre jusqu'au bout de ses forces pour sauver l'aîné.

Le trépas de Dagobert, en dépit de l'holocauste consenti, lui prouvait qu'elle n'était pas digne, que ses prières ne touchaient pas le cœur de Dieu et qu'elle avait besoin d'un intercesseur. Elle se persuada qu'elle avait péché une fois encore par excès d'orgueil en se croyant capable de traiter directement avec le Tout-Puissant. Mais à quel saint se vouer en cette extrémité ? Les médecins avouaient, désolés, et inquiets car l'exemple sanglant de la reine Austrigilde les terrifiait, que l'adolescent, à moins d'un miracle, ne tiendrait pas plus de deux ou trois jours maintenant. Dans ces conditions, il était vain d'essayer de gagner Paris, où l'on allait enterrer Dagobert auprès de ses ancêtres, et d'en appeler à l'aide de Geneviève ou de Denis le martyr. Il fallait un saint local, proche, que l'on pût toucher en de si courts délais. Frédégonde pensa à Médard de Noyon.

Elle l'avait croisé autrefois, du vivant de Clotaire, très grand vieillard qui fréquentait occasionnellement la cour. Elle n'était rien en ce temps, pas même la maîtresse de Chilpéric, juste l'une des servantes d'Audowère. On prêtait à l'évêque des dons de thaumaturge et un grand souci des humbles, de sorte qu'il intervenait dans leurs plus mesquines nécessités, n'hésitant pas à réclamer au Ciel des miracles météorologiques bienvenus, la pluie quand les récoltes en manquaient,

et le soleil quand l'eau devenait trop abondante⁴¹.

Médard, selon la volonté de Clotaire, reposait à Soissons, dans la même basilique que le roi. Frédégonde pensa qu'il aurait pitié du petit-fils de son vieil ami.

Contre l'opinion des médecins, qui ne jugeaient pas le prince en état de franchir la distance séparant Berny de Soissons, elle donna ordre de préparer un chariot fermé, y fit installer un lit, des couvertures, des coussins ; l'on y transporta Chlodobert, grelottant de fièvre et plongé dans un semi-coma.

Le temps s'était remis à la pluie et au froid. Assise près de son fils, la reine ne le sentait pas, plongée dans ses rêves, et dans une prière maladroite et sincère.

Songeaient-elle encore à Dagobert, dont le corps embaumé était acheminé vers Paris où il serait inhumé non dans la basilique des Saints Apôtres, auprès de ses aïeux, mais dans celle de Saint-Denis, bâtie sur le tombeau du premier évêque évangéliste de la capitale ?

À peine... Toutes ses pensées, ses forces, ses volontés étaient tournées vers l'enfant qui vivait encore.

Chilpéric, plus réaliste, d'une foi douteuse mais plus éclairée, s'effrayait de la ferveur terrible de sa femme ; il n'osait pas espérer la guérison de son fils, se demandait avec angoisse en quoi se tournerait cet élan religieux si Chlodobert ne devait pas survivre. Un reste de catéchèse lui rappelait que la volonté divine est rarement conforme à celle des hommes, que les malheurs, les souffrances, les deuils et les croix sont le lot de chacun, qu'il convient de les recevoir et de les porter dans la confiance et l'adoration. Longtemps, jeune, fort et insouciant, il s'était cru au-dessus de ces drames ordinaires ; il constatait qu'il ne l'était pas et l'acceptait. Il doutait en revanche que Frédégonde fût capable de l'imiter. Elle s'imaginait être en mesure d'exiger de Dieu ce qu'elle exigeait des hommes, et d'abord de son mari. Quand elle constaterait qu'il n'en était rien, humilierait-elle son orgueil, changerait-elle de conduite ? Il n'arrivait pas à l'imaginer convertie, repentante, chrétienne. Et peut-être n'en avait-il nullement envie. Il l'aimait païenne, diablesse, sorcière, ainsi que le prétendaient leurs ennemis ; les dévotes l'avaient toujours prodigieusement agacé.

Chlodobert vivait encore, ce qui relevait déjà du prodige, quand le triste cortège atteignit la basilique Notre-Dame de Soissons. Son escorte le sortit du chariot et le porta à l'intérieur du sanctuaire sans

que l'adolescent manifestât le moindre signe de conscience. On le coucha devant la tombe de saint Médard.

À la lueur des cierges, le visage décharné du garçon, quelques jours plus tôt éclatant de santé, semblait celui d'un cadavre. Seule Frédégonde, hantée d'espoirs fous, incapable d'accepter et de se soumettre, continuait à nier l'évidence.

Un peu avant minuit, Chlodobert, déjà fortement oppressé quand on avait quitté Berny, fut pris de suffocations et, un instant après, expira.

Dénouement atroce et prévisible qui laissa d'abord Frédégonde sans réaction, anéantie de douleur et de détresse.

Quand elle reprit un peu ses esprits, elle demanda à Chilpéric de faire porter leur fils dans une autre église de la ville, celle placée sous l'invocation des deux martyrs Crépin et Crépinien ; façon naïve d'exprimer la violente rancœur qu'elle éprouvait envers saint Médard, qui ne l'avait pas exaucée. Le roi y consentit, bien que ce sanctuaire ne fût pas relié à la dynastie. Il cherchait par tous les moyens à apaiser l'effroyable douleur de sa femme, auprès de laquelle la sienne, lancinante et cruelle, était, il le comprenait, presque insignifiante.

Suivant la logique expiatrice qui l'avait saisi, Chilpéric multiplia, dans les jours qui suivirent la mort de ses fils, les gestes de repentir et de piété ; cet or accumulé qui n'irait pas à ses enfants, car, en ce moment, l'infortunée Rigothe, seule survivante, ne comptait absolument pas, il voulait en effacer l'origine honteuse, maudite même, comme l'affirmait Frédégonde ravagée de remords et de chagrin. Il le distribua avec une générosité folle, donnant beaucoup aux églises et aux lieux de pèlerinage, pour faire oublier qu'il lui était arrivé de les spolier ; davantage encore aux pauvres qu'il avait dépouillés sans pitié au long des années. Ces largesses inattendues, et l'effarante douleur du couple royal que le chagrin brisait tandis qu'il suivait le cortège funèbre de Chlodobert, provoquèrent une commotion dans l'opinion. Le roi et la reine n'étaient guère populaires mais, en ces heures de deuil et de recueillement, les Soissonnais, eux-mêmes durement éprouvés par les épidémies et qui enterraient chaque jour leurs propres enfants, éprouvèrent une compassion immense envers ce couple frappé par le malheur commun ; ils virent en Chilpéric et Frédégonde des parents anéantis, à leur instar, communiant avec eux dans un drame unique dont la fortune, la

naissance, la puissance ne préservait point. Au long des rues menant à Saints-Crépin et Crépinien, une foule compacte et recueillie, pleurant et priant, se massa afin de voir passer le cortège et manifester son soutien par sa présence. La sympathie populaire allait surtout à la mère douloureuse et Frédégonde en sortit grandie, entourée d'une affection qu'elle ne pensait pas avoir méritée mais qui, à l'avenir, ne se démentirait plus ; elle saurait s'en souvenir et s'en servir⁴².

Pour l'heure, elle était trop anéantie pour penser, pour réfléchir à un avenir brusquement vidé de son sens. Elle refusa de retourner à Berny, la maison du bonheur et de la prospérité où tout lui parlerait de ses fils. Chilpéric l'emmena à Cuise, domaine forestier jadis apprécié de Clotaire qui aimait y chasser mais un peu abandonné depuis qu'il y était mort en 561 ; Frédégonde s'y enferma dans son deuil.

Quant au roi, incapable de supporter ce climat d'affliction, incapable d'apporter la moindre consolation à cette femme qu'il aimait mais que le malheur avait vieillie d'un coup et qui faisait, maintenant, ses quarante ans, il prit la fuite avec un courage tout masculin, et alla se réfugier à Chelles, près de Paris.

Cette désertion, Frédégonde, d'abord presque soulagée du départ de son mari, mit un certain temps à en mesurer les éventuelles conséquences et à s'en inquiéter. Il n'était pas bon pour elle, désormais sans enfant, de laisser s'éloigner l'homme dont dépendait son avenir ; elle ne désespérait pas d'engendrer d'autres princes : elle le pouvait encore. À condition de retenir le roi, peut-être tenté d'aller chercher ailleurs de quoi restaurer sa descendance disparue... À condition, aussi, d'écarter ceux qui ne manqueraient pas d'y faire obstacle.

Le prince Clovis, désormais seul descendant vivant de Chilpéric et unique héritier d'une couronne de Neustrie qu'il se voyait déjà ceindre, ne sut ni respecter la douleur de sa marâtre, ni deviner le moment où cette femme énergique, toujours animée d'un féroce instinct vital, commença d'en émerger. Il s'affichait, suffisant, méprisant, arrogant.

À ses yeux et à ceux d'Audowère, sa mère, qui montrait, depuis qu'elle avait été informée du drame, une joie indécente, cette tragédie n'était que justice ; bientôt, très bientôt, ils rentreraient dans leurs droits et Frédégonde, privée de postérité, retournerait au néant dont

Chilpéric, ensorcelé, avait commis l'erreur de la tirer. Là, on la ferait discrètement disparaître ; tel avait été le sort de bien d'autres concubines royales issues souvent de meilleurs milieux et vite oubliées. Clovis en parla, pratiquement comme d'une chose faite, à maintes personnes de son entourage : il n'avait jamais brillé par son intelligence⁴³.

Ces derniers mois, le jeune homme, qui, d'ordinaire, évitait de se trouver là où résidaient sa belle-mère et ses enfants, avait, au contraire, passé l'essentiel de son temps avec eux à Berny et ailleurs. Frédégonde, qui le détestait et s'en méfiait en proportion, n'avait pas vu ces visites et ces séjours prolongés d'un bon œil mais n'avait rien dit ; quels reproches, quels griefs invoquer ? Le prince avait le droit d'être auprès de son père.

Frédégonde, vigilante, s'était rassurée en comprenant ce qui motivait le garçon : non l'affection filiale, mais une toquade amoureuse.

Clovis s'était épris d'une très jeune fille, jolie, piquante, et qui possédait la plus somptueuse chevelure qui fût⁴⁴. Sans véritable emploi à la cour, cette fille y vivait parce que sa mère se trouvait être l'une des servantes de Frédégonde. La reine n'y avait plus prêté attention ; les amours ancillaires de son beau-fils ne la concernaient pas. Tout au plus éprouvait-elle parfois un pincement au cœur devant la triomphale jeunesse et le charme de cette gamine, qui l'obligeaient à admettre qu'elle vieillissait et que bien des femmes de son âge, avancé pour l'époque, avaient déjà quitté ce monde, usées par les maternités, la pauvreté, le dur labeur quotidien ; elle avait eu de la chance d'échapper à cette existence qui eût dû être la sienne.

Cependant, depuis la mort des jeunes princes, Frédégonde, seule à Cuise, où Clovis continuait ses visites, s'agaçait de plus en plus de sa présence. Elle avait l'impression, et celle-ci n'était pas fausse, que le détestable garçon venait là aussi, venait là surtout pour la narguer, et que ses séjours constituaient pour elle, mais aussi pour Rigonthé, une menace grandissante.

En proie à des angoisses que Chilpéric imputa aux nerfs et au contrecoup du deuil, elle lui écrivit pour lui demander d'éloigner son fils et lui interdire l'accès à la villa de Cuise. On était alors début octobre 580.

Demanda-t-elle aussi que le prince fût assigné à résidence à Berny,

cet endroit où elle était sûre de ne jamais retourner ? Grégoire de Tours, malveillant selon ses habitudes, l'affirme, ajoutant que Frédégonde espérait se débarrasser de son beau-fils car l'épidémie y sévissait toujours et la reine espérait que le garçon serait atteint à son tour⁴⁵.

En fait, rien ne laisse supposer que Chilpéric eût frappé son fils d'une telle mesure ; il l'invita à le rejoindre à Chelles où il prévoyait de passer une partie de l'automne et de s'adonner aux plaisirs de la chasse. Rapprocher le roi de son fils était une maladresse mais Frédégonde le comprit trop tard. Clovis se trouvait déjà à Chelles.

Une fois encore, la suite des événements, leur déroulement exact, la responsabilité et les motivations des uns et des autres demeurent difficiles à démêler⁴⁶. Faut-il supposer que Frédégonde, livrée à elle-même, l'esprit battant la campagne, rongée de doutes, d'angoisses, de culpabilités qu'aggravaient le début de la mauvaise saison, le raccourcissement des jours et l'emprise des ténèbres sur la vaste forêt de Compiègne, prêta l'oreille à des rumeurs et finit par forger de toutes pièces un bouc émissaire idéal auquel faire porter la responsabilité de la mort de ses enfants ? Admettre qu'elle-même accordait foi à la réalité du complot dont elle accusa Clovis ?

Ou, au contraire, conclure, comme le proclama la propagande austrasienne relayée par l'évêque de Tours, et reprise ensuite par tant d'historiens, que Frédégonde, monstre froid et déterminé que la mort de ses enfants n'avait nullement brisé, trouva là l'occasion inespérée d'en finir une fois pour toutes avec la progéniture de sa rivale ? Que, par conséquent, Clovis était innocent et qu'il fut une victime supplémentaire au bilan d'une tueuse effrontée qui ne reculait devant rien ?

Vues également insatisfaisantes : la vérité, pour autant qu'elle se puisse appréhender, fut plus complexe.

Certains faits, que Grégoire ne put passer sous silence, les réactions des contemporains, dont Venance Fortunat, qui n'était pas courtisan et flagorneur au point d'officialiser une version fallacieuse imaginée afin de couvrir un crime d'État, obligent à penser que, comme à l'époque des complots de Mérovée, une part des soupçons et des accusations de Frédégonde était crédible, si ce n'est fondée.

Une certitude : Clovis, obtus et dépourvu de tact, se voyait roi et le disait à temps et à contretemps. Cela représentait en soi une

maladresse, et même une imprudence pour qui se souvenait des menées de son frère aîné ; les fils d'Audowère se montraient décidément pressés de prendre la place de leur père...

Le prince se répandait en insultes et en menaces publiques contre Frédégonde, qu'il se promettait d'abattre et de tuer, satisfaisant ainsi les rancunes maternelles. Cela signifiait soit qu'il s'estimait capable de détourner Chilpéric de son épouse et d'obtenir son renvoi et sa condamnation, soit qu'il misait sur la mort prochaine du roi. Comptait-il la précipiter ? On était en droit de se poser la question.

Dès lors que Clovis annonçait l'élimination prochaine du couple royal, il devenait loisible de se demander s'il n'avait pas aidé à la disparition de ses demi-frères. Qui, en vérité, avait plus intérêt que lui au trépas des trois jeunes fils de Frédégonde ?

Ces éléments rassemblés permettaient d'imaginer un scénario très désagréable, ce que Frédégonde, affolée de douleur et d'angoisse, ne manqua pas de faire. Avait-elle raison ? Devenait-elle paranoïaque ? Le chagrin, la colère, la jalousie à l'idée de voir le fils d'Audowère triompher la poussèrent-ils à des accusations non pas absurdes mais infondées ? S'agissait-il de la vengeance délirante d'une mère décidée à entraîner sa rivale dans son malheur ?

Difficile d'adhérer à cette hypothèse puisque Chilpéric, privé de progéniture et qui avait tout intérêt à défendre le seul héritier qui lui restait, se rangea, et vite, aux arguments de sa femme, et sacrifia Clovis. Ce qui conduit à supposer que le roi se sentait menacé et qu'il décida d'agir contre le benjamin comme il l'avait fait avec Mérovée. Question de vie et de mort : sa vie et sa mort...

Les fins brutales, rapides, des deux princes, jusque-là en excellente santé, avaient commotionné l'opinion en Neustrie, et même au-delà des frontières. Certes, une épidémie sévissait alors, plusieurs même peut-être, qui tuait de préférence enfants et adolescents ; Chlodobert et Dagobert n'étaient pas, et de loin, les seules victimes de ce fléau... Mais certains symptômes – vomissements jaunâtres ou verdâtres, diarrhées – évoquaient l'intoxication. Dans certaines régions, les populations prises de panique avaient prétendu qu'on avait empoisonné les puits et les fontaines et qu'elles périssaient d'avoir bu une eau souillée. Ces braves gens, observateurs, ne se trompaient peut-être pas tant que cela. Une pollution massive des nappes phréatiques, contaminées par des charognes à la suite des terribles inondations des

années précédentes et de ce printemps 580, pouvait expliquer une grande partie des symptômes observés. Empoisonnement réel, mais sans origine criminelle⁴⁷.

Cela, la médecine du temps l'ignorait et restait incapable de fournir la moindre explication sur les causes du fléau. Praticiens et malades constataient des symptômes d'intoxication, et n'en voyaient d'autres raisons que le poison, celui versé dans les plats et les coupes par des mains mal intentionnées. Le poison, terreur des puissants depuis la nuit des temps, et qui avait, en tant d'occasions, libéré la route vers le trône d'un prétendant pressé de s'emparer du pouvoir. Il ne s'agissait pas d'un fantasme mais d'une réalité et, même si la chute de l'Empire romain avait fait disparaître nombre de recettes efficaces et recherchées, il restait dans la nature suffisamment de plantes, de minéraux, de venins pour fournir à celui ou plus souvent à celle qui savait s'en servir mille façons de se débarrasser d'un gêneur.

Le poison, Frédégonde, Chilpéric, et tous les rois qui les avaient précédés ou les suivraient, tous les empereurs, tous les basileus, en avaient une peur justifiée. Au moindre malaise digestif inexpliqué, et ils l'étaient presque tous, ils y pensaient. Cela avait été la première idée, et l'obsession, de la reine Austrigilde de Bourgondie, la femme de Gontran, si persuadée de périr assassinée par les tisanes de ses médecins qu'elle avait exigé leur exécution !

Frédégonde, en se demandant si la mort de ses fils était naturelle, se comportait comme n'importe laquelle de ses contemporaines, ni plus ni moins⁴⁸ !

Et sans doute en serait-elle restée au stade du soupçon improbable sans la bêtise provocatrice de Clovis, trop prompt à triompher, sans ses menaces prématurées, et sans l'intervention opportune et anonyme⁴⁹ de quelqu'un dans l'entourage de Chilpéric qui s'avisa de lui rapporter les propos imbéciles du jeune homme.

Clovis avait-il été assez stupide pour se vanter d'être pour quelque chose dans les trépas de ses demi-frères ? Peut-être. Avait-il poussé l'idiotie jusqu'à donner des précisions et les noms de ses complices présumés ? Cela se peut. Avait-il, de surcroît, tout inventé pour se rendre intéressant et se conférer une stature de gouvernant vengeur et implacable qui ferait oublier son ridicule passé militaire et la débâcle bordelaise toujours accrochée à sa réputation ? C'est admissible.

L'ennui étant qu'il se trouva des gens pour prendre ses confidences,

vraies ou fausses, au sérieux et pour les rapporter, non pas au roi, dont on ne savait trop comment il prendrait des ragots concernant son dernier fils, mais à Frédégonde qui, elle, avait tout intérêt à les écouter. La reine possédait quelques fidèles prêts à tous les dévouements, et toutes les vilenies, pour la servir.

Donc, l'un d'eux fit le voyage de Chelles à Cuise et lui rapporta ce qui semblait être l'écho des propres paroles de Clovis : « Maintenant que mes frères sont tous morts, le royaume me reste. Les Gaules entières m'appartiendront car le destin m'a réservé l'empire universel et je serai libre de porter à mes ennemis livrés entre mes mains tous les coups qui me plairont ! » Sur ce, et pour être tout à fait explicite, l'homme ajouta, et il semblait sûr de ses dires :

— Si vous vous trouvez, Madame, aujourd'hui privée de vos fils, la perfidie du prince Clovis en est la cause. Amoureux de la fille de l'une de vos servantes, il a recouru à la mère de celle-ci afin de tuer vos enfants par maléfice et je dois vous avertir que vous ne pouvez espérer de sa part qu'il vous réserve un meilleur sort maintenant qu'il vous a privée de vos espérances et de ceux par lesquels vous deviez régner.

Cet avertissement, qui confirmait de vagues soupçons, des inquiétudes indéterminées, représenta pour Frédégonde une révélation fulgurante. D'un coup, toutes les tessères disparates de cette mosaïque éclatée s'organisaient, prenaient figure devant ses yeux et constituaient une image cohérente en même temps que terrifiante. Cette image collait peut-être trop bien avec l'idée préconçue que s'en faisait obscurément la reine ; mais, par le passé, Frédégonde s'était toujours bien portée de s'être fiée à son intuition féminine, et celle-ci lui disait que ces accusations étaient exactes. Tout s'expliquait ! Même la mort de Samson, qu'elle avait toujours crue naturelle, n'ayant jamais osé espérer que cet enfant fragile vivrait. Maintenant, elle repensait à l'acharnement avec lequel le petit bonhomme s'était accroché à l'existence, très au-delà de ce que prédisaient les médecins. Et qu'elle aussi avait été sérieusement malade au moment où Samson avait contracté ce mal étrange. Elle crut qu'on avait voulu l'empoisonner avec son fils. Sur ce point, au moins, elle se trompait. Le pauvre enfant d'une santé chancelante avait succombé à la typhoïde ou à une gastro-entérite, personne ne faisait la différence, pas à un empoisonnement criminel ; quant aux symptômes identiques dont sa mère se souvenait maintenant, ils relevaient d'une banale

contagion, mais cela aussi, la médecine franque l'ignorait.

Les ravageants soupçons de Frédégonde s'en trouvèrent renforcés. Le crime prémédité, organisé, justifiait les trop fréquentes visites de Clovis à Berny : ne lui fallait-il pas affermir son emprise sur la fille, lui promettre de devenir sa reine quand la « sorcière » serait morte, et, surtout, lui fournir régulièrement le poison à verser dans la nourriture de Chlodobert et de Dagobert ? Après, tout était diaboliquement aisé : est-ce que la mère de cette fille, l'une de ses servantes, n'avait pas ses entrées libres dans ses appartements et chez ses enfants, à toute heure ou presque ? Les occasions de tuer lui étaient offertes, innombrables, quotidiennes !

La colère, la douleur, le regret de n'avoir pas été plus avisée, plus prudente encore qu'elle l'était pourtant, aveuglaient Frédégonde. Tout concordait trop bien avec ses pires craintes pour qu'elle ne prêtât pas foi à cette version du drame. Il y avait une consolation obscure à trouver des explications au malheur, à désigner des coupables que sa vindicte pouvait atteindre.

Examiner les preuves, réfléchir, instruire à décharge ? Autant de notions étrangères à cette femme passionnée, d'ailleurs absolument convaincue maintenant de la justesse de ses accusations. Il fallait que les coupables paient, elle le voulait, et tant mieux si l'instigateur sur lequel sa vengeance allait s'abattre, se trouvait être, justement, l'haïssable fils d'Audowère ! N'était-ce pas dans l'absolue logique des choses ? N'était-il pas, incontestablement, celui à qui le crime profitait, au plus haut point ?

Parce qu'elle avait besoin d'aveux afin d'étayer son intime conviction, et parce que, de toute façon, après cela, il n'était pas question de laisser ces femmes les approcher, ni elle ni Rigonthe, Frédégonde ordonna d'arrêter sa servante et sa fille, la jeune maîtresse de Clovis.

Se demanda-t-elle pourquoi, leur forfait accompli, le prince n'avait pas éloigné sa concubine, précaution élémentaire ? L'estimait-elle trop sot, trop égoïste et trop sûr de lui pour y penser ? Crut-elle que le travail des « empoisonneuses » n'était pas achevé et que Clovis comptait encore en finir avec sa marâtre et sa demi-sœur ?

C'était de l'ordre du possible, tout était de l'ordre du possible dans cette affreuse affaire, cette terrible famille et cette horrible époque.

On lui amena les deux femmes qui, apparemment, ne

comprenaient rien à ce qui leur arrivait ni aux accusations portées contre elles. Frédégonde savait comment les faire parler... Bien appliqué, le fouet finissait par délier toutes les langues.

On ne sait si la fille, flagellée de telle sorte qu'elle n'inspirerait plus jamais à un homme autre chose que du dégoût, tondue parce que sa crinière insupportait la reine depuis longtemps, confessa quoi que ce soit ; mais sa mère, dans l'illusion de sauver sa peau, confirma une partie des propos prêtés au prince. Lesquels ? On l'ignore⁵⁰. Et peu importait : du moment que Clovis avait menacé son père et sa belle-mère, il entraînait dans la même logique de complot que son frère aîné, devenait pareillement coupable, encourait les mêmes sanctions. Après cela, qu'il eût ou non fait empoisonner Chlodobert, Samson et Dagobert devenait presque accessoire... Est-ce que, de toute façon, un homme soupçonné de parricide ne l'était pas aussi de fraticides ?

Logique un peu courte, un peu boiteuse sans doute, simpliste, mais dans les mœurs du temps et Chilpéric, quand il reçut la lettre de Frédégonde exposant ce qu'elle avait appris et les conclusions auxquelles elle avait abouti, renforcées par les « aveux » de la servante, y adhéra sans s'interroger. Il en allait pourtant de la vie de son dernier fils et héritier, celui sur qui reposait l'avenir d'une Neustrie indépendante. Mais, dans cette conjecture, Chilpéric pensa au présent immédiat, pas à un futur improbable ; il n'entendait pas se laisser assassiner, pas plus que Frédégonde et Rigonthe. Il faut dire que l'attitude de Clovis incitait ses proches à la méfiance.

Désireuse de s'expliquer de vive voix avec son mari, sûre de l'ascendant qu'elle exerçait sur lui lorsqu'ils étaient ensemble et qui ferait contrepoids aux scrupules du père et du souverain, Frédégonde quitta Cuise et se dirigea vers Chelles.

C'était la première fois depuis la mort de Chlodobert, deux mois auparavant, qu'elle s'arrachait au marasme de son deuil. Elle avait retrouvé le goût de vivre et de se battre. La vengeance lui rendait une raison d'exister.

Que restait-il de l'élan de ferveur qui l'avait soulevée en septembre quand elle luttait avec le Ciel afin d'arracher à Dieu la guérison de son fils aîné ? Pas grand-chose. La reine demeurait ancrée dans une conception très païenne de la religion, fondée sur le donnant donnant. L'holocauste fiscal qu'elle avait provoqué lui paraissait une rançon correcte contre la vie de Chlodobert ; cette rançon n'avait pas été

agréée et Frédégonde se sentait dupée. Elle détestait cela.

Quant à lui expliquer, si tant est qu'elle fût capable de comprendre et d'admettre un pareil langage et un tel enseignement, que Dieu n'est pas tenu d'exaucer toutes les prières, qu'Il n'entend pas dispenser les hommes des épreuves et du malheur, et qu'il leur appartient, à eux, de faire, comme le disait saint Paul, « tout tourner au profit de ceux qui aiment Dieu », personne ne s'y était aventuré. Dommage peut-être.

Mais, à défaut de donner une dimension mystique à son épreuve et à son terrible malheur, Frédégonde y cherchait des consolations immédiates, abruptes et brutales, conformes à sa conception personnelle de la justice : la vengeance. Et non pas celle désespérément fade et matérialiste des Francs, qui voulaient toujours trouver un arrangement et se satisfaisaient de misérables compensations financières comme si elles suffisaient à effacer les torts et faire oublier les victimes, mais celle du vieux monde celté dans lequel elle avait grandi : « Père pour mère et fils pour fille, cœur pour œil et sang pour larmes ! » Les coupables paieraient. Puisqu'ils avaient osé lui prendre ses fils, ses trésors, « tout ce qu'il y avait de beau et de précieux dans sa vie », elle les anéantirait. Jusqu'au dernier.

Sa hâte n'était pas justifiée. Ce qu'elle lui avait écrit, et qui s'ajoutait à d'autres soupçons, d'autres observations, personnels, avait alarmé Chilpéric qui n'attendit pas l'arrivée de sa femme pour prendre les mesures qu'il jugeait s'imposer.

Probablement redoutait-il que Clovis se fût constitué des réseaux, à l'instar de Mérovée, qu'il eût déjà tissé sa toile, tout préparé en vue d'une prise de pouvoir accélérée. La décision prise d'arrêter son fils, et elle le fut sans hésitation superflue, le roi préféra éviter toute publicité à son geste et agit dans le secret.

Ce matin du mois de novembre 580, il partit à la chasse comme il le faisait chaque jour ou presque depuis la mort des enfants, débordant dans l'excitation de la traque, le galop du cheval et la cruauté des hallalis un trop-plein de rage et de colère qui ne trouvait pas à s'extérioriser. Quand il fut assez éloigné de la villa de Chelles et de la cour qui l'y avait suivi, il envoya un messenger là-bas prévenir le prince Clovis que son père le demandait immédiatement.

Le jeune homme se présenta et, sitôt arrivé, fut appréhendé par les ducs Didier et Bobon, hauts dignitaires qui possédaient la confiance de Chilpéric.

Sur ce, le roi, toujours afin d'éviter d'ébruiter la nouvelle ahurissante de l'arrestation de l'héritier du trône, fit dépouiller son fils de tout signe extérieur de sa naissance et de son rang, le fit revêtir de hardes sordides et, les menottes aux poignets, l'expédia sous bonne escorte à Frédégonde.

En livrant le jeune homme à celle qui le pensait coupable de l'assassinat de ses trois enfants, Chilpéric devait se douter qu'il le condamnait aussi sûrement à mort qu'en l'envoyant lui-même au boudoir ; mais, plus qu'une tentative honteuse de se défaire d'un infanticide nécessaire, il s'agissait d'une satisfaction accordée à la femme qu'il aimait. Il lui donnait Clovis, son héritier, pour qu'elle en fit ce que bon lui semblerait, en compensation de ce qu'elle endurait à cause de lui. Incroyable preuve d'amour et de confiance envers la reine, et démonstration imparable que Chilpéric ne croyait pas à l'innocence de son fils.

Clovis n'avait peut-être pas commandité le meurtre de ses demi-frères, quoiqu'il se fût donné du mal pour en convaincre son entourage ; mais son père l'en jugeait capable, comme il le jugeait capable de parachever cette fière besogne par quelque attentat contre le couple royal.

Quelle défense opposer à cela ?

Ce ne fut pas à Chelles mais dans un autre domaine royal des bords de Marne où Frédégonde s'était arrêtée qu'on lui amena Clovis : la discrétion restait de mise. Le garçon y resta détenu trois jours, soumis à d'incessants interrogatoires, non pour lui faire avouer des faits qui, dans l'esprit du roi et de la reine, semblaient parfaitement avérés mais pour obtenir les noms de ses complices, de ceux qui l'avaient aidé, de ceux, surtout, qui l'avaient conseillé, car Frédégonde tenait son beau-fils pour un si parfait imbécile qu'elle n'arrivait pas à croire qu'il eût conçu seul un pareil plan. Elle espérait que le prince chargerait sa mère, aveu qui permettrait d'en finir aussi avec Audowère.

Vanité, conviction d'être intouchable puisque l'avenir de la Neustrie reposait sur lui, ou authentique sursaut de fierté et de courage, Clovis, quoiqu'il ne reconnût pas avoir commandité les assassinats de ses trois demi-frères, ne nia pas avoir tenu les propos qu'on lui prêtait : trop de gens avaient dû les entendre pour les réfuter. Puis, continuant sur le même ton de vantardise insupportable

qu'il ne savait pas contenir, il se mit à débiter une impressionnante liste de noms qu'il présenta non comme des complices mais comme des amis. Il s'imaginait, en citant tant de Grands de Neustrie, impressionner ses questionneurs et démontrer qu'il comptait des appuis dans le royaume, lesquels ne toléreraient pas qu'on s'en prît à lui. Attitude d'une suprême stupidité...

Si Frédégonde conservait la moindre incertitude quant à la culpabilité de son beau-fils⁵¹, raison qui l'avait conduite à l'interroger sans recourir aux méthodes fortes, sachant que la torture risquait de pousser à des aveux insanes un garçon fameux pour sa couardise, ces bavardages prétentieux et inconsidérés, dont elle ne s'attarda pas à analyser la crédibilité, la persuadèrent tout à fait de la dangerosité du prince. Des « amis » ambitieux deviennent si facilement les complices d'un coup d'État...

Clovis ne méritait peut-être pas de mourir pour ce qu'il avait fait, sa culpabilité restant à démontrer, mais il méritait sûrement de mourir pour ce qu'il était susceptible de faire à brève échéance. Or, les Mérovingiens avaient admis de longue date qu'en pareil cas, celui qui frappait le premier, et sauvait sa peau, avait non seulement raison, mais toutes les excuses du monde. La légitime défense ne constituait-elle pas une excuse absolutoire aussi bien en droit romain qu'en droit canonique ?

Là encore, la cause était entendue.

Frédégonde fit alors transférer le prince à la villa royale de Noisy-le-Grand, sur l'autre rive de la Marne, avec ordre de le garder à vue en attendant que le roi statuât sur son sort. Ne souhaitait-elle pas se substituer à la justice royale et paternelle en ordonnant une exécution ? Voulait-elle simplement détourner d'elle les soupçons ? Réaction douteuse puisque Chilpéric lui avait expressément délégué son pouvoir justicier en cette affaire et que la reine avait, au contraire, tout intérêt à rendre son jugement, et le châtiment du coupable, publics. Le secret n'était plus de mise à ce moment-là. Frapper dans l'ombre non plus. La justice du roi se doit de passer en plein jour, forte de son droit et de sa légitimité. Frédégonde était trop intelligente pour méconnaître ces évidences et ces nécessités. Pour ne pas comprendre aussi qu'on l'accuserait, sans cela, d'un vulgaire assassinat, ce qui ne manqua pas de se produire.

Car, lorsque Chilpéric se présenta peu après à Noisy, on lui apprit

que son fils était mort d'un coup de couteau en plein cœur. L'arme se trouvait toujours dans la blessure, les gardiens effrayés n'ayant pas osé y toucher.

Meurtre décidé par Frédégonde parce qu'elle redoutait un revirement de son mari et un acte de clémence ? Rien dans le comportement de Chilpéric ne laissait supposer qu'il se laisserait aller à ce genre de faiblesse.

Suicide du prince, brusquement conscient de la portée de ses actes et de ses mots, terrifié à la perspective du supplice qui l'attendait pour avoir comploté, en paroles sinon en actes, la mort de son père et de sa belle-mère ? C'était plausible, à condition d'expliquer comment un prisonnier que l'on avait désarmé dès son arrestation, et certainement fouillé à plusieurs reprises, se trouvait encore en possession d'un solide couteau de chasse capable d'infliger du premier coup une blessure mortelle...

L'exemple de Mérovée devait, en principe, inciter à redoubler de prudence.

Sauf si Clovis comptait encore des amis prêts à lui fournir le moyen d'échapper à une fin atroce ; sauf si la clémence, discrète, de Chilpéric s'était bornée à accorder au fils indigne un trépas plus doux et plus rapide que celui qu'il méritait. Le roi, au demeurant, ne paraissait pas excessivement surpris⁵².

Pas excessivement attristé non plus d'ailleurs. Il n'avait jamais beaucoup aimé le jeune mort, remâchait encore la grotesque équipée bordelaise dont le ridicule l'avait éclaboussé. Celui-là ne lui arracherait pas une larme. Il commanda de l'enterrer sans honneur superflu quelque part dans les jardins qui jouxtaient la villa et descendaient en terrasses vers la Marne. Il y avait là un oratoire qui conférait un peu de dignité et de sainteté à l'endroit, à défaut d'une terre bénite refusée à un suicidé.

À en croire toutefois Grégoire de Tours⁵³, la haine de Frédégonde ne se satisfait point de ce semblant d'enterrement. Une tombe, même succincte, c'était la possibilité, un jour ou l'autre, d'accorder des honneurs funèbres et de restituer sa place au traître et à l'assassin. Elle aurait donc, selon lui, dès la nuit suivante, exigé de ses serviteurs qu'ils allassent exhumer le cadavre pour le jeter à la Marne. Ils auraient obéi.

Au vrai, s'ils le firent, ils se bornèrent à suivre une antique

coutume germanique, aggravation traditionnelle de la peine de mort, qui, en précipitant un traître, un lâche, – catégories qui convenaient à Clovis... – ou une femme réputée adultère⁵⁴, dans une pièce d'eau, le vouait aux divinités aquatiques et lui interdisait, s'il s'agissait d'un homme⁵⁵, de gagner le séjour des guerriers valeureux.

Quel crédit accorder à ce récit dont le but évident est de noircir le portrait d'une femme qui, lorsque l'évêque de Tours l'écrivit, représentait plus que jamais une menace pour l'Austrasie ? Ne fut-il pas forgé de toutes pièces⁵⁶ à un moment où Brunehilde cherchait tous les prétextes à perdre sa belle-sœur, décrite tour à tour comme une adultère, une folle, une meurtrière, une sorcière ? Cette vindicte sauvage contre un mort, le refus de sépulture, ne renvoyaient-ils pas à des mentalités païennes condamnables, l'absence de tombe interdisant au défunt de trouver le repos éternel ?

Frédégonde restait assez païenne, en effet, pour que l'on pût, certes, la soupçonner de croire à ces malédictions posthumes, quand même ces croyances relevaient davantage du monde germanique que du sien ; mais, une fois encore, pourquoi se cacher ? Ce geste relevait d'un rituel judiciaire particulièrement frappant pour ses contemporains et, si Clovis avait mérité la mort des traîtres, personne n'avait à s'étonner de le voir privé de sépulture ; encore moins à s'interposer, ce qui signifiait s'opposer directement au roi⁵⁷.

À moins, évidemment, qu'elle fût allée, en pleine conscience, contre les volontés de Chilpéric. Elle avait déjà montré dans le passé qu'elle savait se passer de l'autorisation de son époux pour prendre les décisions qu'elle pensait s'imposer. Elle allait le démontrer à nouveau.

Avec Clovis, disparaissait la postérité masculine d'Audowère ; mais il lui restait une fille, la princesse Hidelswinthe, rebaptisée Basine par sa mère. Et ce couple mère-fille contrariait fortement Frédégonde.

D'abord, parce qu'elle soupçonnait la première épouse d'avoir été la tête pensante de tous les complots ineptes dans lesquels ses fils s'étaient jetés et qu'à ce titre, elle représentait toujours un danger. Sotte et maladroite, Audowère s'était pourtant, à l'usage, révélée redoutable, capable de ruses et de calculs pernicieux. Frédégonde la jugeait aussi coupable, si ce n'est plus, que Mérovée et Clovis. La mort de ses garçons avait dû, de surcroît, la hisser à des sommets de haine contre sa rivale et lui inspirer des pensées de vengeance spécialement atroces. Sentiments que Frédégonde était fort apte à comprendre.

Donc à parer.

Ensuite, parce que, quoique la chose se fît rarement⁵⁸, le droit royal germanique n'excluait pas les princesses de la succession paternelle, qu'elles transmettaient à leur mari ou leurs fils à défaut d'en bénéficier directement. Cela faisait de Hidelswinthe Basine l'héritière de Neustrie au détriment de Rigonthe, née du second lit. Frédégonde, qui venait, non sans peine, de convaincre Chilpéric de faire reconnaître leur fille comme future reine du pays, n'avait pas l'intention de laisser Audowère revenir sur le devant de la scène par ce biais au bénéfice du droit d'aînesse.

Ne restait qu'une solution : l'élimination de la reine et de la princesse.

Chilpéric, qui avait consenti, persuadé de sa culpabilité, à l'exécution de son fils, accepta, certainement pour les mêmes motifs, de supprimer Audowère. Il ne l'avait jamais aimée et elle lui avait causé trop d'ennuis, par l'intermédiaire de leur commune progéniture, pour qu'il ne redoutât pas de nouvelles embûches, fruits empoisonnés de l'imagination d'une mère endeuillée. Il ne voyait aucun inconvénient à la laisser mettre à mort.

Le cas de Hidelswinthe Basine l'embarrassa davantage. Maintenant âgée de quinze ans, sa fille, outre qu'elle était totalement étrangère aux complots de sa mère et ses frères, possédait une valeur intrinsèque sur le marché des unions diplomatiques. Et Chilpéric, qui s'était senti humilié du mariage de sa nièce, Ingonde d'Austrasie, avec Hermenégilde d'Espagne, quoique l'histoire fût en train de tourner au drame, cherchait toujours une occasion de revanche outre-Pyrénées. Basine, à défaut de Rigonthe réservée pour la succession neustrienne, faisait une possible reine espagnole. Son père n'entendait pas se priver de cette éventualité.

Laquelle déplaissait à Frédégonde. La reine saisissait fort bien les non-dits conjugaux. Bien sûr, Chilpéric rêvait de caser l'une de ses filles au prince Reccared de Tolède, second fils de Léovigild, devenu l'héritier de la couronne wisigothe depuis que son frère aîné s'était converti au catholicisme pour l'amour de son épouse franque avant de prendre les armes contre son père. Mais...

Sans le dire, Chilpéric envisageait la disparition, toujours concevable, de Rigonthe et souhaitait conserver Basine en vie afin d'éviter au royaume de tomber en déshérence.

Or, pour rien au monde Frédégonde ne pouvait laisser la fille d'Audowère devenir reine. Ni en Espagne ni surtout en Neustrie. C'eût été infiniment trop dangereux. Entre sa survie et la succession neustrienne, la reine ne se posait pas de questions. Enfin, mais elle n'en disait rien tant qu'elle n'avait pas d'espérances concrètes, elle se pensait encore capable de donner des princes au royaume. Si elle réussissait à enfanter un ou deux autres fils, Basine perdrait tout intérêt.

Mais, pour l'heure, la jeune fille incarnait une solution immédiate, tangible, aux inquiétudes de son père et il désirait la protéger. Il s'opposa aux projets homicides de sa femme avec assez de véhémence pour qu'elle sentît la nécessité de biaiser. Elle composa, admit que sa belle-fille était innocente, qu'il serait injuste et criminel de l'associer à la punition des siens, qu'elle avait le droit de vivre, obtint de Chilpéric qu'il ne la rappellerait pas à la cour et la laisserait, dans l'immédiat, au couvent où elle résidait avec sa mère près du Mans.

En fait, Frédégonde venait peut-être⁵⁹ de résoudre la difficulté à sa façon. Elle épargnerait Basine, lui laisserait la vie sauve, mais s'arrangerait pour que l'adolescente n'eût plus aucune valeur politique ni diplomatique. Quand elle en aurait fini avec elle, la fille d'Audowère ne serait jamais reine d'Espagne ou de Neustrie ; elle ne trouverait même pas un antrusion crotté vivant au fond d'une ferme prêt à s'embarrasser d'elle.

Les cheveux d'un prince tondu finissaient par repousser ; non la virginité perdue d'une princesse...

Quelques jours après la mort de Clovis, un parti d'hommes en armes quitta la villa royale de Nogent et chevaucha vers Le Mans, lieu de résidence d'Audowère et sa fille. Mandatés par Frédégonde, ils n'en agissaient pas moins sur ordre du roi. Arrivés au monastère, ils en forcèrent la porte et, surgissant à l'hôtellerie, y surprirent et égorgèrent Audowère, puis, l'un après l'autre, ils violèrent Basine qu'ils abandonnèrent, sanglante et pantelante, près du cadavre massacré de sa mère⁶⁰.

Chilpéric, qui avait consenti à l'assassinat de son ex-épouse, ne fut, semble-t-il, jamais informé des violences faites à sa fille⁶¹. Frédégonde se réservait de l'en avertir, plus tard, si l'idée lui revenait d'établir la pauvre enfant.

Mesurait-elle l'horreur de sa décision, le calvaire auquel elle avait

condamné une innocente ? Non. Elle sortait d'un milieu où la vertu des filles ne valait pas cher parce que les hommes, et les puissants surtout, en faisaient bon marché. Trouvait-elle risible ce culte d'une virginité qu'elle-même n'avait pas eu le loisir de défendre ? Tant de paysannes gauloises avaient été, ou étaient encore chaque année, pour cause de guerre, d'invasion, de luttes fratricides, victimes des soudards germaniques que Frédégonde trouvait peut-être une sorte de justice immanente dans le viol d'une princesse franque... Elle ne verserait pas une larme sur la gamine, pensait que Basine devait se trouver heureuse d'être encore en vie et qu'elle s'était, en cette circonstance, montrée plus charitable qu'Audowère ne l'eût été à sa place. Et sans doute n'avait-elle pas tort.

Les religieuses mancelles qui hébergeaient la reine et sa fille restèrent à l'évidence très embarrassées de la conduite à tenir envers la princesse. Tout laissait supposer un acte de justice royale auquel l'abbesse n'avait pu s'opposer⁶². Dans ces conditions, lorsque les religieuses découvrirent la princesse encore en vie, elles crurent que les tueurs l'avaient laissée pour morte, craignirent, quand le roi apprendrait cette survie « miraculeuse », qu'il envoyât une seconde équipe terminer le travail. Elles estimèrent urgent et vital de procurer un autre refuge, plus sûr que leur monastère, à la malheureuse enfant. N'en virent qu'un : Sainte-Croix de Poitiers, la fondation de la reine Radegonde.

Sous la protection de la veuve de Clotaire, Basine serait définitivement hors de danger. Elles écrivirent à l'abbesse Agnès⁶³ et lui demandèrent l'asile pour Basine. Il fut accordé sans barguigner. En 567, le monastère avait déjà accueilli la princesse Clotilde, cadette du roi Caribert de Paris, alors enfant ; et, grâce à la renommée de la reine Radegonde, il faisait un peu figure de refuge pour filles de haute naissance ; sa cousine y serait en sécurité, entourée de soins et d'affections.

Personne ne s'avisa de demander l'avis de Basine. Sous le choc du drame, terrifiée, persuadée que son père avait décidé de la supprimer, la jeune fille ne pouvait rien espérer de mieux que Sainte-Croix. Qu'elle n'eût pas la vocation religieuse n'entraînait pas en ligne de compte : elle n'avait plus d'avenir dans le monde.

Cette vendetta terminée, ce qui ne prit que quelques jours, au pire quelques semaines, Frédégonde s'apaisa. Elle venait à la fois de venger

ses fils, et de se débarrasser de tous ceux qui représentaient un danger pour elle et pour Rigonthe. Quand elle ne se sentit plus elle-même menacée, sa fureur, où entraient beaucoup de nécessités politiques, céda la place à une mansuétude inattendue. Elle était désormais assez forte pour pardonner. Excepté la suivante accusée d'avoir reçu le poison donné par Clovis et de l'avoir versé aux enfants royaux, qui fut condamnée et brûlée vive, peine ordinaire des sorcières et des empoisonneuses⁶⁴, tous les autres proches du prince défunt sauvèrent leur tête. Frédégonde se borna à faire disperser les domestiques de Clovis dans les diverses villas du domaine et elle exigea haut et fort la libération et l'arrêt de toutes poursuites à l'encontre du trésorier du prince, traqué à travers la Neustrie qu'elle fit élargir dès qu'on le lui amena.

Cette conduite accréditait, non la vengeance aveugle et disproportionnée d'une femme que la douleur et la haine rendaient à demi folle, mais la thèse du complot des enfants d'Audowère, ce qui justifiait les terribles sanctions qui les avaient frappés, eux et leur mère. L'opinion souscrivit à cette version, y compris les soutiens habituels de l'Austrasie puisque Venance Fortunat, porte-parole officieux de la reine Radegonde, adressa à Chilpéric et Frédégonde des condoléances en bonne et due forme pour la mort de leurs fils ; dans la lettre et dans les deux poèmes qui l'accompagnaient en guise d'épithaphes pour les tombeaux des enfants, il faisait allusion, en termes à peine voilés, à un double assassinat et traitait Clovis de Caïn acharné à perdre Abel⁶⁵... Difficile d'être plus poétiquement explicite et d'admettre avec meilleure grâce la thèse du crime d'État.

Tout opportuniste qu'il fût, Fortunat n'était pas homme à s'aventurer ainsi sans de solides convictions, ou de solides preuves concernant la culpabilité du prince défunt et de sa parentèle ; l'opinion de Radegonde, qu'il engageait par l'envoi de ce courrier, ne devait pas être moins étayée car elle ne fût pas, sans cela, sortie de son silence monacal⁶⁶.

À cette grande crise sanglante succéda une période de calme, puis un sursaut politique de la Neustrie inattendu pour des observateurs et des rivaux qui croyaient le royaume condamné à disparaître à brève échéance et le couple royal disloqué et incapable d'un redressement au terme des catastrophes qu'il avait traversées.

Gontran, qui n'avait plus de successeur, avait assisté en

observateur désintéressé aux événements de l'automne 580. Du côté austrasien, cette disparition de tous les princes neustriens représentait par contre une fabuleuse aubaine que Brunehilde décida d'exploiter. Elle avait assuré à son fils la couronne burgonde ; elle s'imagina lui obtenir celle de Neustrie et manœuvra comme elle l'avait fait avec Gontran, par missions diplomatiques répétées qui réclamaient un rapprochement, une réconciliation, et présentaient le jeune Childebert II comme l'unique et dernier héritier des Mérovingiens. Hâte prématurée qui ne trompa personne à Soissons, surtout pas Frédégonde.

Elle n'avait jamais porté Brunehilde dans son cœur ; mais l'indécence de sa belle-sœur, trop prompte à exploiter les malheurs familiaux et qui osait présenter son maudit rejeton en salut de la dynastie, acheva de la lui rendre antipathique.

Chilpéric n'était pas plus heureux. Il n'avait pas opposé aux approches austrasiennes, trop directes à son goût, une franche fin de non-recevoir, et laissait planer le doute sur l'éventualité d'une adoption de son neveu, qui réunifierait alors à son profit le royaume de Clotaire ; mais cette attitude relevait d'un choix politique si fin et si subtil qu'il fallait soupçonner Frédégonde de l'avoir inspiré.

Le début de l'année 581 fut marqué de tractations et d'ambassades, Grégoire de Tours se sentant même tenu, malgré le procès intenté contre lui l'été précédent et la rancune qu'il conservait envers Chilpéric et sa femme, de se rendre à Soissons présenter des condoléances officielles. Il restait dans son rôle d'agent de l'Austrasie.

Sur ce intervint un événement inopiné que la Neustrie sut utiliser au mieux : la mort du régent austrasien, le duc Gogon. Cet homme habile avait su négocier l'adoption de Childebert par Gontran et privilégiait sagement le maintien et le renforcement de l'alliance burgonde, en vertu du vieux principe : « un tiens vaut mieux que deux tu l'auras ». Sa disparition troubla le jeu compliqué des détenteurs du pouvoir à Metz, pouvoir qui n'appartenait pas au jeune Childebert, incapable de s'en saisir et de l'exercer, pas davantage à sa mère, qui rêvait de s'en emparer mais n'y était pas encore parvenue. Démonstration que Brunehilde était loin de maîtriser la situation et d'imposer sa volonté, l'administration du royaume revint à l'évêque Ægidius de Reims, adversaire déclaré de la reine et tête pensante du parti pro-neustrien en Austrasie. Il en fit immédiatement le jeu en

procédant à un renversement d'alliances précipité. Brunehilde, qui souhaitait ménager ses beaux-frères, se vit obligée à une rupture avec Chalon, prix inévitable d'un traité avec Soissons.

Chilpéric en avait besoin, ce qu'il se garda d'avouer, non pour favoriser l'héritage de son neveu, car il n'entendait point lui laisser la Neustrie, mais afin d'avoir les coudées franches au cours de la campagne qu'il comptait déclencher l'été suivant contre la Bourgondie : il y avait trop longtemps qu'il guignait Agen et Périgueux, ces cités du Sud-Ouest qu'une erreur de partage avait attribuées à Gontran.

Gontran n'avait jamais été un foudre de guerre et les défections successives de ses ducs, Boson et Mummolus, passés au service de l'Austrasie, lui interdisaient une réplique militaire efficace. Chilpéric s'empara des deux villes sans difficulté. Gontran, qui s'en moquait un peu depuis qu'il n'avait plus de fils, les lui céda sans contrepartie par traité l'année suivante. Victoire facile et inespérée qui marqua, pour la Neustrie et son roi, la fin d'une triste période⁶⁷.

Pendant ce temps, l'Austrasie, qui avait surmonté l'assassinat de Sigebert, l'accession au trône d'un enfant de cinq ans, et les rivalités de ses Grands, s'embrasait, car les anciens soutiens du régent Gogon, partisans de l'alliance burgonde, tel le duc Loup de Champagne, s'inquiétaient des retombées, pour eux, de l'alliance neustrienne. En août 581, les factions, arrivées au point de non-retour, étaient au bord de la guerre civile et déjà sur le champ de bataille, prêtes à en découdre lorsque la survenue inopinée de la reine, en armes, casque sur la tête, cuirassée et le glaive au côté, montée sur un cheval de combat, qui se jeta entre les deux armées et leur intima l'ordre, au nom du roi Childebert, de ne pas s'affronter, évita le pire⁶⁸.

Geste extraordinaire, inédit, qui frappa tous les hommes présents de stupeur et d'indignation. La Wisigothe venait, en effet, d'usurper les attributs masculins de la royauté et de se conduire non pas en reine mais en roi, attitude inconcevable et inconcevable affront à la dignité virile.

Quand elle l'apprit, Frédégonde éprouva, pour la première fois, une incontestable estime envers sa belle-sœur qui avait osé cette démonstration d'autorité. Elle saurait s'en souvenir, s'inspirer et se justifier de ce précédent le moment venu...

Cette intervention avait néanmoins fait perdre au parti neustrien une chance de se débarrasser du parti burgonde à la cour de Metz.

Toutes les avances et les amabilités dont Brunehilde avait comblé Chilpéric depuis un an relevaient donc, ainsi que Frédégonde l'avait soupçonné dès le début, d'une stratégie de séduction et ne visaient qu'un but : s'emparer de la Francia entière.

Or, avec ou sans fils pour lui succéder, Chilpéric espérait encore être ce réunificateur. À condition qu'une femme déhontée, prête à outrepasser les limites de la décence fixées à son sexe, ne vînt pas défendre, cuirassée et le glaive au poing, les droits de son fils...

S'il n'y avait encore jamais pensé sérieusement, le roi se prit à envisager, telle une nécessité politique, la suppression de son encombrante belle-sœur. Frédégonde ne l'en dissuada pas. Depuis quelques semaines, elle se savait avec certitude enceinte et ne doutait pas d'engendrer un fils, qui régnerait sur la Francia entière. La maternité ne l'inclinait jamais aux indulgences coupables vis-à-vis de trop puissants ennemis...

Ægidius reçut vers ce temps-là une lettre de Chilpéric comprenant cette phrase sibylline : « La tige d'une plante sortie de terre ne se dessèche pas tant que l'on n'a pas coupé sa racine⁶⁹. » Sous ce conseil de jardinage se dissimulait, du moins l'affirma-t-on, une incitation à assassiner Brunehilde, « la racine », afin d'en finir avec « la tige de la plante », le jeune Childebart.

La disparition de sa mère eût-elle suffi à en finir avec un enfant de onze ans incapable de gouverner mais que ses leudes et ses ducs avaient intérêt à conserver en vie afin de continuer à exercer le pouvoir à sa place ? Ce n'était pas assuré. Brunehilde, qui comptait des informateurs intelligemment placés dans l'entourage d'Ægidius, fut informée d'une menace la touchant de trop près ; elle ne laissa rien transparaître de son inquiétude mais redoubla de vigilance : le poison qu'on avait peut-être versé dans la coupe des princes de Neustrie risquait un jour ou l'autre de finir dans la sienne ou dans celle de son fils. Elle voyait bien Frédégonde, cette « sorcière », dans ce rôle, et ne se gêna pas pour le dire, du moins dans l'intimité.

Pour la conforter dans cette opinion, Frédégonde, à plus de quarante ans, âge où les autres femmes étaient entrées depuis longtemps dans une vieillesse prématurée qu'elle paraissait superbement ignorer, accoucha, fin mars 583 à Nogent, d'un fils qui fut, le 18 avril, jour de Pâques, baptisé en grande pompe à Paris par l'évêque Ragnomod⁷⁰. Provocation qui n'échappa point aux

Austrasiens, le couple royal de Neustrie, dont ils avaient trop vite enterré la postérité, prénomma l'enfant du miracle Thierry, du nom du fils aîné de Clovis, premier fondateur de la dynastie austrasienne⁷¹.

Cela déplut fortement à Metz où l'annonce de cette naissance anéantissait les espoirs prématurés de récupérer le trône de Soissons. Le crédit d'Ægidius, promoteur et artisan de l'alliance avec Chilpéric, en souffrit. Pourquoi avait-il, aigrissant un vieux différend entre les deux cours à propos de la région marseillaise, poussé à la rupture avec Gontran, dont l'héritage était assuré, et lâché la proie pour l'ombre ? L'Austrasie ne se retrouvait-elle point perdante sur tous les plans ? L'évêque de Reims avait, en effet, passé tout récemment de nouveaux accords avec la Neustrie, qui garantissaient, non plus la neutralité mais le soutien armé de l'Austrasie lors d'une prochaine campagne contre la Burgondie. Chilpéric, qui avait l'année précédente restauré l'harmonie de ses possessions du Sud-Ouest en récupérant Agen et Périgieux, prétendait maintenant en faire autant ailleurs ; selon lui, que Gontran fût encore en possession de la Brie et du Berry frôlait l'absurdité : il voulait impérativement prendre Melun et Bourges. Et il se doutait que son frère, cette fois, ne se laisserait pas faire. Gontran disposait de troupes dans ces régions, pouvait y envoyer plus facilement des renforts qu'en Agenais et en Périgord. D'où la pressante nécessité d'un appui austrasien qui permettrait de prendre les armées burgondes en tenailles.

L'accord était signé, les dispositions du plan établies ; mais la naissance de Thierry et le mécontentement qu'elle suscita permirent à Brunehilde et à la poignée de fidèles qui l'appuyaient d'en freiner la mise en œuvre. Des troupes s'ébranlèrent bien à la date prévue, mais elles mirent une telle lenteur à rejoindre les Neustriens que ceux-ci se trouvaient encore seuls, donc en position d'infériorité et de faiblesse⁷², lorsque les Burgondes, arrivés à marche forcée, leur tombèrent dessus. Ægidius, venu en avant-garde avec quelques Champenois, fut pris dans la débâcle générale et aussitôt mis en accusation comme s'il était responsable du mauvais vouloir et de la négligence des ducs austrasiens. Il fallait quelqu'un pour porter le chapeau et Brunehilde tenait beaucoup à ce que ce fût lui⁷³.

L'alliance neustrienne dénoncée par les soutiens de l'alliance burgonde, ceux-ci s'empressèrent de mettre l'évêque de Reims en accusation, l'accusant presque de trahison et réussirent à l'écarter du

conseil de régence dont la reine prit alors la direction ; la Wisigothe en rêvait depuis longtemps.

Ce coup d'État feutré ne présageait rien de bon pour les intérêts neustriens.

La défaite de Bourges, qui ravivait le souvenir, tantôt pénible, tantôt ridicule, de quelques échecs cuisants essuyés au fil des ans par les armées de Chilpéric, avait coûté cher au trésor, car Gontran n'avait accepté de signer la paix qu'en échange de dommages et intérêts considérables. Les Burgondes avaient aussi réussi à pousser quelques pointes audacieuses en territoire neustrien où ils avaient fait des ravages, atteignant la villa royale de Berny qu'ils avaient mise à sac. Quoique Frédégonde et le roi ne voulussent plus y séjourner depuis la mort de leurs fils, ce domaine, restauré à grands frais, était leur plus belle résidence et sa destruction leur fut sensible.

Pour achever le tableau de cette déconfiture, Gontran se réconcilia avec Childebert, passa un accord de partage du port de Marseille, débouché méditerranéen indispensable devenu pomme de discorde entre l'Austrasie et la Burgondie, et se tira de cette mauvaise passe renforcé. Ces succès lui avaient rendu le goût de l'existence et du jeu politique, qu'il avait perdu depuis le décès de ses fils et de sa femme. À l'automne 583, la Burgondie avait repris toute sa place dans les affaires nationales et internationales.

Décidément, cette année commencée sous les meilleurs auspices, grâce aux succès diplomatiques de l'alliance austrasienne et à la naissance de Thierry, finissait mal pour Chilpéric ; l'annonce d'une nouvelle grossesse de sa femme lui rendit le sourire. Frédégonde, éclatante de joie et de fierté, lui promettait que ce serait un fils : elle le savait, elle le sentait. Il la crut.

Si la reine mettait en effet un autre garçon au monde à la fin du printemps 584, la succession de Neustrie, un temps anéantie, refleurirait, presque aussi prospère que par le passé. Avec un peu de chance et beaucoup de précautions, deux princes suffiraient à assurer l'avenir.

Leurs sœurs en perdaient, du coup, l'essentiel de leur valeur. Basine, réfugiée à Sainte-Croix de Tours, se montrait désireuse, à en croire la reine Radegonde, d'y prendre le voile. Chilpéric, d'abord réticent et qui n'avait envisagé le cloître que comme une prison provisoire dont il ferait peut-être un jour sortir sa fille s'il en éprouvait

la nécessité, n'y vit plus d'inconvénient.

Restait Rigonthe. Le couple royal avait fondé si ouvertement ses espoirs dynastiques sur elle que l'usage s'était imposé, ces derniers mois, de la qualifier de « reine ». Ce titre, cet avenir commençaient à griser une jeune fille de quinze ans moins belle que sa mère mais douée d'un caractère bien trempé, passionnée et violente. Frédégonde jugeait injuste et cruel de lui avoir laissé entrevoir une couronne qui ne lui reviendrait pas, et incitait maintenant Chilpéric à lui offrir celle d'Espagne en lot de consolation.

Sitôt conclu le mariage d'Ingonde d'Austrasie et du prince Hermenégilde, en 579, Chilpéric, vexé et dépité, avait tenté quelques discrètes avances en direction de la cour de Tolède mais s'était heurté à une fin de non-recevoir prévisible. La reine Goiswinthe, seconde épouse du roi Léovigild, était aussi la mère endeuillée de la malheureuse Galswinthe et les sentiments qu'elle portait au gendre assassin n'avaient rien de chaleureux. Offrir aux Wisigoths la main de Rigonthe, fille du meurtrier de leur princesse et de la femme pour l'amour de laquelle Chilpéric avait tué, était un tantinet déplacé...

Sauf à y voir une compensation, douteuse mais assez dans les mœurs de l'époque, que le roi de Neustrie était prêt à doubler par l'octroi d'une dot fabuleuse en or et en pierreries, équivalant ou dépassant celle qu'il avait reçue lors de son mariage avec Galswinthe.

Les drames de 580, en faisant de Rigonthe l'héritière neustrienne, avaient suspendu des tractations délicates probablement mal engagées mais ravivées dès la naissance de Thierry.

Le moment était bien choisi, car l'Espagne se trouvait de nouveau plongée dans la guerre civile et les embarras dynastiques.

La reine Goiswinthe, d'abord ravie du mariage austrasien, parce qu'en unissant Ingonde, sa petite-fille, à Hermenégilde, fils du premier lit de Léovigild, elle ramenait sa propre descendance sur le trône d'Espagne, avait tôt déchanté.

Goiswinthe n'ignorait pas la conversion de ses filles au catholicisme, condition posée aux alliances franques, mais elle n'avait pas imaginé que ce changement de religion avait été sincère ; pour elle, Brunehilde restait une crypto-arienne qui feignait avoir embrassé la foi de Rome.

Elle se trompait. Brunehilde était véritablement devenue catholique ; elle avait élevé ses trois enfants dans le catholicisme et

même dans la tradition militante et prosélyte de la dynastie mérovingienne. Ingonde partit pour la Tolède arienne de ses ancêtres wisigoths investie d'une mission sacrée : ramener son peuple égaré dans le giron de la véritable Église. Ce faisant, elle vengerait sa grand-tante, la seconde Clotilde, morte sous les coups du brutal Amalaric qui cherchait à la faire apostasier⁷⁴.

Nourrie de cet exemple glorieux et tragique, la jeune fille conservait toutefois, en quittant Metz, l'illusion rassurante de bénéficier, à la cour wisigothe, de l'affectueuse protection de sa grand-mère maternelle. Erreur.

Goïswinthe, quand elle découvrit en sa petite-fille une catholique à chauds et à sable qui refusa d'emblée et catégoriquement de se convertir à l'arianisme ancestral, la prit en haine et décida de la dompter, par la force si nécessaire. L'existence d'Ingonde eût été aussi infernale et tragique que celle de sa grand-tante sans la présence d'Hermenégilde.

Le jeune prince, arien par son père, était né d'une mère catholique, Grecque byzantine ou Espagnole de l'enclave andalouse reconquise par l'empire. Cette mère, morte trop jeune, avait inculqué à ses deux fils des notions de sa foi et Hermenégilde, l'aîné, en conservait un souvenir assez vif et une nostalgie qu'il n'avait jamais pu confesser. Auprès de sa femme catholique, ces souvenirs d'enfance revinrent avec tant de force qu'Ingonde, soutenue par l'archevêque de Tolède, Léandre, n'éprouva guère de difficulté à faire secrètement apostasier l'arianisme à son époux. Conversion gardée secrète sur le conseil de Léandre, qui rêvait au jour glorieux de l'accession au trône d'un roi catholique.

L'aversion de Goïswinthe envers sa petite-fille avait, au cours des mois, pris des proportions impossibles et allait maintenant jusqu'aux violences physiques. Un jour d'hiver glacial, la reine, emportée par la colère, précipita la princesse dans le bassin de l'atrium et tenta de lui maintenir la tête sous l'eau, hurlant qu'elle la noierait de ses propres mains si Ingonde n'abjurait pas immédiatement.

Léovigild et ses fils, attirés par les cris, arrivèrent à temps pour sortir de l'impluvium la princesse trempée, frigorifiée et suffocante. Or, Ingonde était enceinte.

Hermenégilde, qui craignait pour la sécurité de sa femme et de l'enfant, jugea que tout cela avait assez duré et réussit à quitter Tolède

avec Ingonde pour se réfugier dans les territoires byzantins où il fit publiquement profession de catholicisme.

Ce passage à l'ennemi, cette conversion, les pressions de l'exarque qui cherchait à persuader le prince wisigoth de prendre la tête d'un soulèvement armé contre son père, transformèrent Hermenégilde en ennemi d'État. Déshérité, promis à la mort des traîtres, le prince restait cependant l'espoir de sa fragile dynastie, car Ingonde venait d'accoucher d'un garçon, prénommé Athanagild, du nom de son grand-père maternel. Il devenait donc tout à fait urgent de marier le cadet du rebelle, bon fils fidèle à la religion arienne, le prince Reccared, devenu l'héritier officiel de la couronne espagnole.

Cette nécessité dynastique rendit tout son intérêt aux offes neustriennes. Les pourparlers allaient aboutir, le montant de la dot était fixé, la date de l'arrivée de l'ambassade wisigothe chargée d'escorter la princesse Rigonthe convenue quand, en décembre 583 ou en janvier 584, une épidémie de gastro-entérite hivernale emporta à Paris le petit Thierry⁷⁵.

Ce drame refaisait de Rigonthe l'héritière du trône. Et rendait les fiançailles espagnoles désastreuses : comment les rompre sans offenser mortellement la cour de Tolède ? Comment ne pas les rompre sans compromettre l'avenir de la Neustrie ? Certes, Frédégonde était enceinte, mais de trois mois seulement. Qui pouvait dire si, à quarante-cinq ans, la reine mènerait cette grossesse à terme ? Si l'enfant serait viable ? Si ce serait un garçon ? Et, même si tout se passait bien et que naissait un prince, s'il ne connaîtrait pas, lui aussi, une mort prématurée ?

En ces circonstances délicates, Frédégonde ne fut d'aucun secours à Chilpéric consterné.

La mort de Thierry avait plongé sa mère dans une douleur peut-être plus violente encore que celle des deux aînés. Elle avait fondé tant d'espoirs sur cet enfant, fait tant de rêves, échafaudé tant de projets... Elle l'avait, simplement, tant aimé...

Elle accompagna le cortège funèbre, n'intervint point quand Chilpéric expédia des messagers aux troupes de l'ambassade espagnole afin de l'informer de la mort du prince héritier et de justifier, par le deuil d'État, le report *sine die* du mariage projeté.

Quand Frédégonde trouva la force de rentrer dans la chambre où son fils avait rendu l'âme, elle y rassembla toutes les affaires du petit,

– vêtements, jouets, objets de toilette, enfin tout ce qui rappelait le disparu, – soit le contenu, prétendit-on, de quatre chariots⁷⁶, et les jeta dans un grand feu qu'elle avait fait allumer, puis, de longues minutes, elle resta là, hagarde, à regarder se consumer les souvenirs de cette brève existence de neuf mois. Elle n'avait rien épargné, pas même les précieuses soieries byzantines ou les hochets d'ivoire d'inestimable valeur, elle qui aimait tant le luxe et les accessoires de prix. À croire qu'elle devenait folle⁷⁷.

En fait, un soupçon horrible s'était emparé de la reine, qu'elle n'arrivait pas à chasser : on avait tué son fils, comme on avait déjà tué ses premiers-nés. Le poison, cette hantise des Grands, avait encore frappé. Tant de gens, à commencer par les Austrasiens, avaient intérêt à la disparition de l'enfant ! Brunehilde, prête à tout pour assurer le gouvernement de la Francia entière à Childebert, avait réussi à soudoyer quelque domestique ! Frédégonde voulait le trouver, par n'importe quel moyen. Sans quoi, comment ne pas craindre aussi, toujours, pour la vie de l'enfant qu'elle portait ?

Rongée de chagrin et d'angoisse, la reine cherchait un coupable à châtier, à éliminer. Il n'y en avait pas : Thierry était véritablement mort de déshydratation entraînée par la gastro-entérite, – il n'était d'ailleurs pas le seul, car plusieurs familles proches du couple royal perdirent des enfants en bas âge à cette époque, – mais la médecine mérovingienne restait incapable d'établir une différence entre une maladie intestinale virale, une intoxication alimentaire accidentelle et un empoisonnement criminel. Les symptômes se ressemblaient, et le doute, rongé, insidieux, demeurait, tandis que les rumeurs les plus absurdes couraient Paris. On parlait de « sorcières » qui avaient jeté un sort au petit prince, de faiseuses de charmes habiles à manipuler les simples et d'empoisonneuses.

Frédégonde tentait encore de ne pas prêter foi à ces bruits quand un comte palatin, haut officier de l'entourage royal dont le fils, lui aussi atteint par la gastro-entérite, se trouvait au plus mal, affirma avoir obtenu une tisane à base d'herbes réputée guérir les dysentériques et quasi miraculeuse, la preuve en étant que l'enfant, après en avoir pris, s'était senti mieux et que les médecins le pensaient tiré d'affaire.

Cette nouvelle raviva la douleur de Frédégonde, parce qu'elle n'avait pas, toute reine qu'elle était, réussi à se procurer le remède

susceptible de sauver son enfant... Elle questionna le dignitaire sur la provenance du médicament ; il expliqua qu'il le tenait d'un autre officier palatin, le préfet Mummole⁷⁸, qui en avait en réserve et lui en avait fourni. Où se l'était-il lui-même procuré ? Apparemment auprès de ces guérisseuses que le vulgaire qualifiait de sorcières.

Souvent héritières de vieux secrets de la médecine druidique largement perdue, ces femmes en savaient parfois autant, voire beaucoup plus, que les praticiens officiels. Mélangeant empirisme intelligent, antiques connaissances de la pharmacopée et des pouvoirs de la nature, magies blanche et noire, elles savaient empêcher les plaies de s'infecter grâce à des pansements de toiles d'araignée et de moisissures⁷⁹, prétendaient conjurer les brûlures et arrêter les hémorragies, soulager les douleurs, et c'était parfois vrai ; elles connaissaient les techniques pour réduire les fractures et les luxations. Elles possédaient aussi une remarquable connaissance des plantes : celles qui faisaient tomber la fièvre et celles qui accéléraient la cicatrisation, celles qui soulageaient les digestions difficiles et celles qui arrêtaient les diarrhées. Talents précieux qui se doublaient, dans bien des cas, de connaissances d'un autre genre, allant des pratiques abortives à l'élaboration de poisons... Elles avaient découvert de longue date que la même plante, selon la façon de la doser et la personne à qui on l'administrait, pouvait guérir, ou tuer⁸⁰.

Tous les soupçons qui pesaient sur elles n'étaient pas infondés, tant s'en fallait !

Les confidences de l'officier palatin, si elles ajoutèrent à la douleur maternelle de Frédégonde, la plongèrent aussi dans une colère rouge.

Paris n'était pas alors une grande ville et tout s'y savait en peu de temps ; la nouvelle que le petit prince héritier était malade, mourant, avait couru très vite les rues. Dans ces rues habitaient des guérisseuses disposant d'un produit efficace capable de sauver l'enfant, et aucune n'avait eu l'idée de venir le proposer ou, mieux encore, de le faire transmettre à la reine par le préfet Mummole ! Cela, c'était impardonnable !

Raisonnement spécieux d'une mère que le chagrin faisait délirer... Les « sorcières » avaient mauvaise réputation et redoutaient d'être poursuivies et châtiées pour des crimes réels ou supposés. Laquelle d'entre elles aurait eu l'audace de venir proposer son remède au palais ? Comment aurait-elle été reçue ? Quelle confiance lui aurait-on

accordée ? Ne l'aurait-on pas, d'emblée, accusée de visées criminelles ? Et, eût-on pris la tisane, que se serait-il passé si l'enfant avait succombé malgré tout ? Aurait-on accusé celle qui avait donné le remède d'avoir empoisonné le prince ?

Quant à faire passer le médicament par Mummole, ce n'était pas plus sûr puisque, aux premières questions, le préfet se fût évidemment défaussé sur ses fournisseuses habituelles.

Trop de risques, décidément, que ces malheureuses, rendues prudentes par l'expérience, n'avaient pas souhaité courir. Cela suffisait à expliquer leur abstention.

Mais pas à l'excuser aux yeux de Frédégonde. Elle fit procéder à une rafle dans les milieux concernés, qui ramena une dizaine de femmes aussitôt soumises à la torture. Sous les coups, elles avouèrent tout ce qu'on voulut, et d'abord avoir jeté un sort sur le petit Thierry. L'incohérence manifeste de leurs déclarations, où se mêlaient en dépit de la chronologie des événements la maladie du jeune prince, l'arrestation du préfet Mummole, qui n'avait encore fait l'objet d'aucune poursuite, et l'aveu qu'elles auraient prononcé des incantations contre l'enfant royal afin d'obtenir en échange de sa vie la sauvegarde du préfet, n'arrêta pas la reine. Le désespoir l'aveuglait⁸¹.

Sans chercher à confronter l'accusé aux accusatrices qui le perdaient en l'impliquant de la sorte, Frédégonde condamna les sorcières et empoisonneuses supposées aux supplices prescrits en pareils cas ; les unes furent brûlées vives, d'autres noyées en Seine et les dernières écrasées sous les roues de chariots lourdement chargés.

Ces horreurs qu'elle croyait justifiées calmèrent un peu la reine qui intercéda auprès de Chilpéric afin d'obtenir la grâce du préfet Mummole. Il était bien tard pour admettre que le malheureux, soumis à la flagellation, au trébuchet, les ongles des mains et des pieds arrachés, n'avait rien à se reprocher sinon d'avoir fréquenté les officines douteuses des guérisseuses, en quête de remède mais aussi de charmes censés lui attirer la faveur royale. Au demeurant, cela constituait déjà un crime, étant une tentative d'ensorcellement. Mummole s'en fût presque tiré à bon compte s'il n'était mort des suites des tourments infligés au terme du voyage qui le ramenait vers ses domaines bordelais.

Ces sinistres péripéties ancrèrent Frédégonde, rendue

superstitieuse par l'accumulation des malheurs, dans la certitude que des ennemis puissants en voulaient à la vie de ses enfants. Une idée un peu folle, mais qu'elle s'avisa de trouver sage et raisonnable, lui vint alors : cacher la naissance à venir.

La reine n'en était qu'à son quatrième mois et sa grossesse ne se devinait pas encore. Hormis ses médecins et son mari, nul ne la savait enceinte ; les ordres les plus stricts de garder le silence furent donnés aux praticiens. Excès de précautions, parce qu'elle pensait plus sûr de rester à l'écart de la cour, Frédégonde, au début du printemps 584, quand le temps permit de parcourir facilement la distance, quitta Paris pour se rendre à la villa de Vitry-en-Artois, un domaine campagnard isolé et tranquille où personne ne remarquerait l'arrondissement de sa taille et où elle accoucherait en paix.

Son deuil, et le désespoir qu'elle avait manifesté lors de la mort de Thierry, si spectaculaire que les malintentionnés la prétendaient devenue folle de chagrin, offraient un prétexte rêvé à sa retraite.

Chilpéric, qui ne pouvait s'éloigner des affaires de l'État, la suivit un peu plus tard mais, afin de tenir la cour et ses indiscretions à l'écart de sa femme, il s'installa à Cambrai. Ce repli des Neustriens de Paris, ville si convoitée où le couple prenait ses aises avec délectation depuis quelques années, fut interprété à Metz comme un signe de faiblesse et d'inquiétude. Le roi entretint les espions dans cette idée en multipliant les précautions, comme s'il s'attendait à une attaque imminente sur ses frontières. La facilité avec laquelle les Burgondes s'étaient, à l'été précédent, enfoncés en Neustrie, avait servi de leçon et l'on relevait partout, ce printemps-là, les fortifications des principales villes neustriennes. Ce n'était pas superflu. Cette activité avait le mérite de détourner l'attention, au cas où certains, plus avisés, eussent fini par s'étonner de l'absence prolongée de Frédégonde et par en chercher les raisons.

Dans l'entourage de Brunehilde, personne n'y songea. Il était entendu que la reine de Neustrie était maintenant une vieille femme à demi démente qui avait définitivement passé l'âge de la maternité. Plus de surprises à craindre de son côté ! On jugea le moment venu d'en finir avec Chilpéric. Non sur le champ de bataille, car il avait l'art et la manière de renverser en sa faveur les situations les plus compromises, mais en usant du poignard. Ne convenait-il pas enfin de venger l'assassinat du roi Sigebert ?

Mort Chilpéric, la Neustrie serait balayée. En s'y prenant habilement, peut-être même réussirait-on à imputer ce crime à Frédégonde, et à la faire condamner pour cela.

La revanche austrasienne serait ainsi complète.

VII

La sorcière de Neustrie

Tout à des préparatifs faussement fiévreux en vue d'un possible conflit déclenché par Gontran et Childebart visant à reprendre Paris et l'Île-de-France, Chilpéric, d'ordinaire méfiant et prudent quand il s'agissait de sa sécurité, ne s'inquiétait pas, ce printemps-là, d'une menace éventuelle contre lui. Tous ceux qui, dans le passé, avaient envisagé de s'en prendre à sa vie avaient été éliminés, avertissement salutaire. Depuis la mort de Mérovée, Clovis et Audowère, et l'exil de Prétextat, le roi croyait le danger conjuré ; l'Austrasie, que Frédégonde suspectait à raison d'avoir poussé ses proches à des attentats inconsidérés, ne disposait plus en Neustrie d'aigris rancuniers prêts à passer à l'acte. Sa femme l'avait même poussé à écarter de son entourage certains leudes et notables jadis proches de Sigebert dont les ralliements lui paraissaient suspects. Il se félicitait d'avoir suivi ses conseils.

Faute d'agents déjà dans la place, il faudrait recourir à des assassins venus de l'extérieur ; or les frontières étaient gardées, les gens en provenance de Bourgondie et d'Austrasie surveillés.

Plus rationnel et moins passionné que sa femme, Chilpéric ne croyait guère qu'on eût assassiné les enfants de son deuxième lit ; il avait condamné Clovis pour d'autres motifs, politiques, des complots, des compromissions louches avec les royaumes voisins et ennemis, pas pour avoir administré un hypothétique poison à ses demi-frères. Les petits, hélas, étaient morts de mort naturelle, comme tant d'autres... Et si personne n'avait hâté la disparition des héritiers du trône, pourquoi voudrait-on maintenant hâter celle de leur père ? L'héritage n'était-il pas, apparemment, garanti aux Austrasiens ? Ils n'avaient

qu'à attendre.

Frédégonde se fût-elle trouvée près de son époux, peut-être lui eût-elle fait remarquer les failles de ce raisonnement. À la différence de Gontran, qui avait adopté officiellement Childebert, se mettant à l'abri d'un mauvais coup, Chilpéric n'avait jamais donné suite aux approches austrasiennes ; il n'était pas prêt à reconnaître son neveu comme son seul héritier.

Certes, la reine Brunehilde pensait Frédégonde trop vieille pour mettre encore des enfants au monde, mais rien n'empêchait Chilpéric de prendre une ou des concubines, voire de se remarier, et d'engendrer, avec d'accortes jeunesses, une douzaine de princes. Et dans ce cas, adieu la couronne de Neustrie ! C'était donc précisément en ce moment de deuil, de déréliction, d'hésitation, qu'il convenait de frapper, pendant ce laps de temps, peut-être bref, où Chilpéric n'avait plus de fils. S'il disparaissait maintenant, Childebert raflait tout. Cela, Frédégonde l'eût compris.

Mais Frédégonde se trouvait à Vitry, fatiguée, sur le point d'accoucher et, contrairement à ses habitudes, très en retrait des affaires de l'État. Elle ne mit pas son mari en garde, et elle n'intervint pas non plus dans une question qui pourtant la touchait de très près : les noces de Rigonthe.

L'Espagne en pressait l'accomplissement et exigeait du roi qu'il tînt ses promesses et livrât la princesse aux ambassadeurs, partis de Tolède aux premiers jours du printemps. Que la jeune fille fût redevenue, du fait de la mort de son frère, l'héritière du trône, n'intéressait pas les Espagnols.

Léovigild de Tolède avait, poussé par sa femme, fait décapiter son fils Hermenégilde, arrêté en venant négocier¹. Cependant, à son vif déplaisir, il n'avait pu récupérer ni la princesse Ingonde ni le petit Athanagild, héritier potentiel de la couronne, restés en territoire byzantin d'où l'exarque s'était empressé de les exfiltrer, d'abord vers Carthage puis vers Constantinople². L'existence de cet héritier légitime fragilisait la position de son jeune oncle Reccared qu'il devenait indispensable de marier. Quand celui-ci se serait doté d'une postérité, le petit Athanagild otage du Basileus ne compterait plus.

Mais, pour ce faire, il fallait que l'union avec Rigonthe se concrétise dans les meilleurs délais.

De son côté, Chilpéric, qui avait réclamé en vain un ajournement

des festivités à cause du deuil qui frappait la Neustrie, se demandait quel prétexte alléguer pour garder sa fille près de lui. L'unique idée qui lui vint eût consterné Frédégonde si elle l'avait su : il proposa à la cour d'Espagne la main de Basine au lieu de celle de Rigonthe.

Si les Wisigoths acceptaient et qu'au matin des noces, Reccared se plaignait d'avoir trouvé sa jeune épouse déflorée, le scandale serait épouvantable, l'affront tel qu'on allait à la guerre. Véritablement ignorant du viol de sa fille³, ou cynique, Chilpéric écrivit à la reine Radegonde, à Poitiers, lui demanda de lui renvoyer Basine car il la mariait à l'héritier d'Espagne. Et se heurta à un refus ferme, définitif et scandalisé. La veuve de Clotaire considérait la princesse engagée par des vœux monastiques irréfragables impossibles à rompre. Rien ne laisse supposer qu'elle avait consulté la première intéressée avant d'opposer ce refus aux offres de Chilpéric⁴.

Au vrai, la reine Radegonde désapprouvait un pareil mariage pour maintes raisons et d'abord parce que, outre des vœux de religion que Basine n'avait peut-être même pas encore prononcés, il impliquait une probable conversion à l'arianisme. En quatre ans, la vieille dame avait eu loisir d'observer l'adolescente et lui avait découvert un caractère instable et indécis, influençable ; elle ne la croyait pas capable de résister aux pressions et aux menaces de la cour de Tolède avec l'indéniable courage de sa cousine Ingonde. Pas question de pousser cette enfant dont elle avait la charge et la responsabilité dans les bras de l'hérétique ! À cette responsabilité majeure s'ajoutait peut-être le plaisir de contrarier Chilpéric, qu'elle considérait comme un usurpateur qui s'était emparé par force de Poitiers arraché au royaume austrasien. Pourquoi faciliter ses tractations diplomatiques ? Pourquoi, surtout, aider à garder Rigonthe en Neustrie, donc à éloigner Childebart d'un héritage qui devait lui revenir⁵ ?

Chilpéric s'attendait à cette réponse de sa belle-mère mais il avait tenté le tout pour le tout. Aux dernières nouvelles, l'ambassade espagnole atteignait Tours où, par chance, l'évêque Grégoire, dans la charitable illusion de convertir ces hérétiques, la retint longtemps et l'accabla d'arguties théologiques et de sermons, sans rien en tirer, bien entendu. Il n'empêche que le temps pressait...

Le dernier espoir, si le roi ne parvenait pas à rompre les fiançailles de Rigonthe, reposait sur la prochaine naissance. Il fallait attendre, et espérer.

Cette attente prit fin dans les premiers jours de juin 584 lorsque Frédégonde, miracle renouvelé, mit au monde, à quarante-cinq ou quarante-six ans, un robuste et superbe garçon. S'il survivait, la question de la succession ne se posait plus.

C'est précisément dans la crainte des réactions que ne manquerait pas de provoquer cette naissance inespérée que le couple, d'un commun accord, décida de la tenir cachée le plus longtemps possible. Tant que l'on ignorerait l'existence du petit prince, il serait en sécurité⁶.

Ce choix, qu'expliquaient les angoisses parentales, était politiquement à hauts risques. Dissimuler la venue au monde de l'héritier du trône, c'était s'exposer aux insinuations et aux soupçons. On prétendrait que Frédégonde, trop âgée, avait simulé une grossesse et un accouchement et que l'on tentait de faire passer quelque bâtard ou rejeton de serfs pour un fils de roi. On dirait que Chilpéric doutait de sa paternité et qu'il avait hésité à reconnaître l'enfant. Enfin, ce serait un concert de calomnies infamantes qui s'acharneraient à discréditer un héritier légitime désespérément importun car il ruinait les ambitions de toute sa parenté.

Le couple royal le savait mais il choisit de se donner du temps. L'enfant était en excellente santé, son baptême pouvait donc attendre. Ses parents ne lui donnèrent même pas de prénom définitif, soit qu'ils eussent des hésitations, des craintes concernant l'interprétation que le reste de la famille en ferait – est-ce que le choix du prénom de Thierry n'avait pas paru aux Austrasiens une telle provocation qu'ils avaient fait assassiner le pauvre petit ? –, soit parce que, terrorisés par les révélations des prétendues sorcières parisiennes, ils redoutaient de nommer leur fils, le nom demeurant le vecteur essentiel de toute malédiction : on ne peut nuire à ce que l'on ne peut nommer⁷... Momentanément anonyme, l'enfant demeurait, d'un point de vue magique, intouchable.

Frédégonde et Chilpéric durent toutefois, ensemble, se mettre d'accord sur un prénom qu'ils gardèrent secret : Clotaire. Non par affection pour le vieux roi, incapable de susciter de tels sentiments, mais parce que ce choix marquait clairement la filiation et qu'il était de bon augure. Clotaire I^{er} avait réuni une première fois la Francia démembrée ; Clotaire II, son petit-fils, renouvellerait cet exploit. Son père et sa mère le lui souhaitaient.

Sur ce, rassurés par les précautions prises et l'évidente bonne santé de l'enfant, désireux d'effacer les craintes et les espoirs qu'avait suscités leur retraite de l'hiver précédent, Chilpéric et Frédégonde regagnèrent Paris. Le prince héritier demeura à Vitry sous la garde d'une nourrice et de gens de confiance qui veilleraient sur lui et ne divulgueraient point sa présence à la villa.

Il convenait maintenant d'accueillir l'ambassade espagnole et de savoir si l'on donnerait ou non suite au projet de mariage de Rigonthe. Les premières semaines d'un enfant étaient souvent les plus exposées ; de la survie de Clotaire dépendait l'avenir de sa sœur. Le roi et la reine se donnèrent jusqu'à la fin de l'été pour se décider.

Aux impatiences espagnoles, ils opposèrent mille objections pas toujours convaincantes et qui servaient uniquement à gagner du temps puisque l'essentiel des négociations avait été réglé dès l'été précédent. Frédégonde, surtout, s'ingéniait à atermoyer, ce que les ambassadeurs pardonnaient volontiers, car cela entraînait dans son rôle de mère anxieuse de l'avenir de sa fille ; Goiswinthe, jadis, n'avait pas été plus pressée de remettre les princesses à leurs fiancés francs. D'ailleurs, les causes du retard se révélaient louables : la reine de Neustrie prétendait donner à Rigonthe un train de bagages et de présents inoubliable qui s'ajouterait à la dot proprement dite. Comment reprocher à la belle-famille d'en rajouter dans la somptuosité, le luxe et la générosité ?

Enfin, Frédégonde fit tant et si bien que, fin juillet, rien n'était prêt et qu'elle conseilla aux ambassadeurs de partir devant : la princesse et ses gens les rattraperaient en route, longtemps avant de toucher à la frontière. On ne sait trop pourquoi ils acceptèrent cet arrangement, dangereux car le cortège se privait d'une partie de son escorte, indispensable au transport de si nombreuses et fabuleuses richesses. Chilpéric assura qu'il donnerait lui-même à sa fille une escorte digne de son rang et fortement armée ; il n'y avait pas lieu de s'inquiéter.

Effectivement, les nouvelles du petit Clotaire étant bonnes, le départ de Rigonthe n'entraînait plus, en principe, de crise successorale cataclysmique et il devenait loisible de la laisser aller. Les sentiments entraînaient pour peu de chose dans ces retards répétés : Frédégonde, qui adorait ses fils, portait peu d'intérêt à sa fille, laquelle lui marquait une indifférence égale. Proches de caractères et de tempéraments, la reine et la princesse, loin d'en être plus unies, se heurtaient

fréquemment au cours de scènes violentes. Au vrai, Rigonthe avait hâte de partir, d'échapper à sa famille, de vivre sa vie. Elle se montra assez irritée du départ en avant-garde de ses futurs sujets wisigoths, comme si elle redoutait quelque ennui de dernière minute qui anéantirait ses projets⁸.

Pour l'heure, les seuls ennuis tenaient à l'organisation du voyage. Frédégonde et Chilpéric avaient prévu un tel trousseau et une si grosse dot que leur transport nécessitait cinquante chariots⁹, auxquels s'ajoutaient les voitures de la princesse et de son escorte, considérable afin de lui faire honneur ; cela nécessitait une gigantesque intendance, sans parler des chevaux de remonte, et de tout ce qui pouvait être nécessaire au long d'un périple de plusieurs semaines du nord au sud de la Francia.

Il fallait maintenant se presser, faute de quoi le cortège trouverait les cols pyrénéens fermés par les premières neiges automnales, et il était inconcevable d'attendre le printemps à Toulouse.

Le couple royal s'affairait aux ultimes préparatifs du repas de noces quand les protestations se prirent à tomber de toutes parts.

À celles, prévisibles, des Austrasiens, qui voyaient d'un mauvais œil les Neustriens profiter des infortunes de la princesse Ingonde pour imposer leur fille sur le trône de Tolède et qui émirent des avertissements par voie diplomatique parce qu'ils soupçonnaient une partie de la dot fabuleuse de Rigonthe de provenir des impôts levés dans les anciennes villes austrasiennes, ce qu'ils prétendaient contraire au droit et aux usages, s'ajoutèrent celles des Grands de Neustrie. Ils craignaient que le trésor royal, déjà très écorné par la défaite de Bourges et les lourds dommages et intérêts versés à Gontran, fût entièrement vidé pour marier la princesse. Frédégonde intervint alors personnellement, et déclara devant toute la noblesse assemblée que l'or, l'argent et les soieries offerts lui appartenaient en propre.

Ce n'était pas invraisemblable car, à défaut d'un *Morgengabe*¹⁰ qu'elle n'avait évidemment pas reçu, l'ancienne concubine royale avait su obtenir de nombreuses et flatteuses compensations. Chilpéric l'avait comblée de cadeaux de prix et, après leur mariage, il lui avait constitué un douaire digne d'une reine dont elle tirait de gros revenus.

À en croire certains malveillants, le roi lui-même parut pourtant surpris, comme s'il n'avait pas mesuré l'étendue de ses générosités ; mais Frédégonde maintint, contre toute évidence dit-on plus tard, ses

allégations :

– Ne vous imaginez pas, guerriers, que vous voyez ici quoi que ce soit tiré des trésors de vos anciens rois. Tout ce que vous voyez ici m'appartient, car votre glorieux souverain m'a comblée de largesses et j'ai moi-même à force de soins amassé quelques biens personnels. Beaucoup proviennent des ressources de mes domaines et des tributs qui y sont prélevés. Et quelques-uns d'entre vous n'ont pas manqué, ainsi qu'ils s'en souviennent, de m'offrir, eux aussi, des cadeaux de prix... Quoi qu'il en soit, rien ici ne sort du Trésor public !

La reine disait-elle vrai ? Cela restait à démontrer mais nul n'osa approfondir la question. De toute façon, puisqu'il était inenvisageable de constituer la dot de la princesse avec des territoires du Sud-Ouest, la compensation en monnaie et en objets précieux devait nécessairement être élevée et chacun le comprenait. Les Grands avaient contesté pour le plaisir, non pour obtenir des comptes dont nul ne se préoccupait réellement. Une prochaine campagne, victorieuse, en Burgondie ou en Austrasie, remettrait le trésor à flots. En attendant, on en mettait plein la vue des Wisigoths, et chacun s'en réjouissait.

Excepté ceux dont les plaintes, comme à l'ordinaire, ne furent pas entendues car inaudibles à la cour : les pauvres et les faibles.

Sur l'effort fiscal exigé à travers la Neustrie, et qui n'avait probablement pas épargné les ex-possessiones austrasiennes malgré les propos apaisants de Chilpéric, terrible pour des populations déjà tant éprouvées et de tant de façons depuis des années, se greffa une déportation massive de garçons et filles esclaves du fisc. Ces gens étaient juridiquement attachés à des domaines qu'ils n'avaient pas le droit de quitter, mais la contrepartie de ce servage était la garantie de n'être ni vendus et revendus, ni séparés de leurs familles. Ces adolescents, sensiblement du même âge que Rigonthe, étaient censés l'accompagner dans sa nouvelle vie et l'y servir. Pour choquant qu'il fût, le processus était courant¹¹ mais on choisissait d'ordinaire des prisonniers de guerre ou des esclaves achetés sur des marchés redevenus florissants depuis les invasions lombardes, grandes pourvoyeuses d'Italiens arrachés à leur pays dévasté et à leurs villes en flammes. Quelques-uns de ces malheureux, affolés de chagrin à l'idée de quitter les leurs, préférèrent, prétendit-on, se donner la mort plutôt que partir¹².

Rumeurs ou réalités mais qui plombaient l'atmosphère parisienne en ce début septembre 584. Les lumières de la noce étaient éteintes et l'imminence de la séparation s'imposait dans sa brutalité. Rigonthe, moins sûre d'elle maintenant, s'accrochait à ses parents en sanglotant. Chilpéric et Frédégonde n'étaient pas moins émus.

Il fallait partir pourtant. On arracha la princesse à ces embrassades qui menaçaient de n'en point finir, on la hissa dans une voiture qui ployait déjà sous le poids des bagages ; le lourd véhicule s'ébranla pesamment sous les regards de toute la cour rassemblée mais aussi d'une foule de curieux qui poussaient des cris de joie et jetaient des fleurs. Il traversa la cour, atteignit le porche du palais, et n'alla pas plus loin, car l'essieu se rompit net. Funeste présage salué d'exclamations effarouchées :

— *Mala hora ! Mala hora*¹³ !

Déchargement, réparations, rechargement... Le jour avançait quand Rigonthe partit tout de bon de Paris et le cortège, trop long, trop lourd, se traînait. À huit miles¹⁴ à peine de la ville, le soir tombant, la princesse se prétendit fatiguée et exigea de bivouaquer. Si l'on avançait à ce rythme, rallier la frontière prendrait trois mois pleins ; l'hiver interdirait le franchissement des Pyrénées. La jeune fille, qui avait séché ses larmes, jouissait d'une liberté nouvelle et goûtait au plaisir neuf de donner des ordres, ne semblait pas le comprendre. Pour lui complaire, le duc Bobon, qui commandait le convoi, le duc Waddo, ancien comte de Saintes réputé bien connaître le Sud-Ouest qu'on allait traverser, les dignitaires Ansoald et Domigisile, chargés d'accompagner la fiancée, eurent la faiblesse de lui céder. Ils redoutaient un caprice d'enfant gâtée alors qu'ils étaient encore si proches du couple royal et de son éventuel mécontentement.

C'était une erreur. Le campement installé dans le désordre et l'improvisation, loin de son point de chute prévu, mal gardé parce que la proximité de Paris rassurait et qu'on n'imaginait pas possible un coup de main burgonde et austrasien, contre lesquels Chilpéric avait longuement mis en garde ses hauts officiers, représentait une cible facile et tentante. Dans la nuit, une bande armée se rua sur l'enclos des chevaux de parade et enleva cinquante montures de grande valeur, ainsi que leur harnachement d'or et d'ivoire ; on n'identifia pas les coupables. Profitant de la panique, de nombreux esclaves du fisc, conscients de tenir là leur unique chance d'échapper à l'exil et de

retrouver leur famille, s'enfuirent et regagnèrent leurs villages. Les plus malins et les plus décidés, qui avaient repéré l'emplacement des coffres et des trésors, raflèrent ce qui leur tomba sous la main. Dans ce butin improvisé figuraient deux plats d'or et d'argent fleurons de la dot princière.

Cet épisode grotesque, à peine dans les faubourgs parisiens, n'incita pas les responsables du cortège à prendre d'autres mesures, ni à réclamer des renforts, pourtant nécessaires, à Chilpéric. Les ducs pensaient rattraper les Wisigoths, fortement armés, et qui se chargeraient de la sécurité du convoi. Mais les ambassadeurs avaient pris tant d'avance qu'il fut impossible de les rejoindre ; lorsque Bobon le comprit, le cortège était trop loin de Paris pour réclamer de l'aide. Il n'y avait plus qu'à avancer, en espérant limiter les dégâts.

Pure illusion ! Lorsque le convoi atteignit Poitiers, une grande partie des esclaves avaient réussi à s'enfuir, les vols s'étaient multipliés, le trésor se vidait, les plus beaux chevaux avaient disparu... Affolés, les dignitaires essayèrent de reconstituer une partie de la dot en pillant au hasard les régions qu'ils traversaient, ce qui n'arrangea rien car les paysans détroussés le jour revenaient la nuit récupérer ce qu'on leur avait pris, et de préférence un peu plus. On touchait maintenant à des provinces où les sympathies pro-austrasiennes demeuraient agissantes ; bientôt, il devint évident que les raids nocturnes qui se succédaient avec une parfaite régularité n'étaient plus l'œuvre de bandits de grands chemins ou de fermiers encolérés mais de troupes mobiles et organisées obéissant à un mot d'ordre venu de Metz.

Comme si, en Austrasie, on avait su d'avance que les Neustriens auraient bientôt d'autres préoccupations que les ennuis risibles de la pauvre Rigonthe.

Chilpéric, et surtout Frédégonde, s'étaient inquiétés, en juillet, de la survenue intempestive des diplomates austrasiens. Ils avaient eu l'impression que le prétexte avancé à leur visite, qui n'était pas de courtoisie car ils n'entendaient pas offrir félicitations et cadeaux à la mariée, sonnait faux : les anciennes cités du Sud-Ouest appartenaient maintenant à la Neustrie, qui y faisait ce que bon lui semblait et Childebert II n'avait plus à s'en mêler, même s'il s'obstinait à contester ces prises de guerre. Leur message délivré, et frappé de manière prévisible d'une fin de non-recevoir, les Austrasiens, au lieu de

repartir, s'étaient trop longuement attardés à Paris. Ils prétextaient l'absence d'un dignitaire, que les Neustriens ne se souvenaient même pas avoir entr'aperçu, et qui avait, disaient-ils, disparu... Pour un peu ils hurlaient au rapt, à l'assassin, et au casus belli. La prétendue victime, dont on n'arrivait même pas à connaître l'identité, demeurait introuvable, ce qui fournissait à ses compagnons des prétextes à fouiner dans tous les coins et à poser des questions déplacées.

Chilpéric et Frédégonde en avaient conclu qu'on les espionnait, ce qui leur déplaisait. Voulait-on s'informer du trajet du cortège de Rigonthe et se faire une idée précise de ce qui méritait d'être volé ? Nourrissait-on d'autres projets, plus inquiétants encore ?

Les angoisses et les soupçons de la reine se focalisèrent sur l'éventualité d'une menace contre le petit Clotaire. Certes, officiellement, le jeune prince n'existait pas, il n'avait jamais vu le jour ; mais le secret de sa naissance pouvait s'être éventé ; Brunehilde pouvait avoir deviné la grossesse de sa belle-sœur et chercher à en obtenir confirmation... Ne pas se précipiter à Vitry auprès de son fils, ne pas commettre l'erreur de le ramener près d'elle dans l'illusion qu'il y serait en sécurité, demanda à Frédégonde un effort de volonté insensé, qui lui fit oublier l'autre cible potentielle des Austrasiens, la plus probable : Chilpéric.

Le départ de Rigonthe, l'absence officielle d'autres héritiers laissaient le roi de Neustrie à découvert. C'était le moment ou jamais de l'abattre. Lui mort sans postérité, Gontran et Childebert, ou, plus exactement, Childebert seul puisqu'il était déjà le futur roi de Burgondie, s'emparaient de la Neustrie. Obsédée par ses angoisses maternelles, la très prudente Frédégonde ne vit pas le péril qui pesait sur son époux.

Au tout début d'octobre 584, Chilpéric décida d'aller passer quelques jours à Chelles et de s'y délasser des affaires de l'État en chassant de l'aube à la tombée du soir. Les contreforts de l'immense forêt de Cuise s'étendaient alors jusqu'aux rives de la Marne ; sous les couverts, cerfs et sangliers abondaient et l'on y rencontrait encore parfois un aurochs, gibier réservé au roi sous peine de mort.

Frédégonde, qui ne prisait guère ce passe-temps viril, préféra rester à Paris¹⁵. Une sourde appréhension, qu'elle attribua au changement de saison, la taraudait, sans qu'elle réussît à en cerner les causes exactes. Sur ce qui ressemblait à un coup de tête, elle envoya à Vitry l'une des

rare personnes de confiance qu'elle avait alors auprès d'elle, la plupart de ses fidèles accompagnant Rigonthe, et la chargea d'en ramener l'enfant. Ce qui ne prendrait que trois ou quatre jours. Mais cela fait, ses craintes ne s'apaisèrent pas.

Pendant ce temps, Chilpéric s'adonnait aux joies du courre sans arrière-pensée. Il s'octroyait des vacances, entendait en profiter et avait éconduit discourtoisement plusieurs visiteurs de haut rang qui prétendaient troubler ces rares moments de détente. Parmi eux se trouvait l'évêque de Senlis, Mallulf, obligé de camper sous une tente depuis trois jours et trois nuits faute d'avoir obtenu d'être logé à la villa de Chelles. Le prélat grommelait qu'il s'agissait encore des mauvaises façons du roi, qui ne traitait pas le clergé avec le respect obligé et se permettait même de dire abruptement ce qu'il pensait de tel ou tel membre de l'épiscopat, soulignant l'avarice de l'un, les simonies d'un autre, et les débauches d'un troisième.

On ne sait ce que Chilpéric pensait de Mallulf en particulier, mais il ne l'estimait manifestement pas assez pour lui accorder l'audience urgente qu'il sollicitait.

Le troisième soir, le roi, qui avait chassé très tard, rentra à la nuit close. Mit pied à terre en s'appuyant à l'épaule d'un palefrenier accouru prendre la bride du cheval. Et s'écroula, mortellement frappé de deux coups de scramasaxe, l'un porté sous l'aisselle, l'autre dans le flanc.

Il faisait si noir en dépit des torches allumées dans la cour que le ou les assassins, – les témoins du crime furent incapables de dire s'il n'y en avait qu'un ou plusieurs, – parvinrent à se fondre dans les ténèbres et à disparaître avant que les proches du roi eussent compris ce qui venait de se passer.

Ce fut la stupeur, et, très vite, la panique. Le roi de Neustrie venait de périr assassiné, dans des circonstances qui rappelaient étrangement celles de la mort de son demi-frère Sigebert, de sorte que personne, à Chelles, ne se posa de questions sur les commanditaires de ce meurtre. Tout accusait l'Austrasie. Mais l'Austrasie, en cet instant, c'était désormais le pouvoir légitime. S'ensuivit une débandade effarée, indécente, à qui serait le plus prompt à quitter Chelles pour se précipiter à la villa de Meaux où, merveilleuse coïncidence, l'on venait d'apprendre l'arrivée inattendue du jeune roi Childebart II.

Sous prétexte qu'il eût été indélicat de se présenter les mains vides

devant le nouveau souverain, et puisque tout cela maintenant lui revenait, les Grands qui se trouvaient à Chelles s'emparèrent de la vaisselle d'or, des plats d'apparat, et même des jambons du cellier et du vin de la cave, qu'ils coururent déposer aux pieds du nouveau roi de la Francia réunifiée.

Aucun n'imagina qu'ils allaient trop vite en besogne : les places étaient à prendre, les loyautés et les fidélités à vendre. Tant pis pour les scrupuleux qui ne sauraient pas saisir la fortune aux cheveux !

Tandis que les leudes neustriens s'arrachaient les dépouilles de leur roi, le cadavre de Chilpéric baignant dans son sang gisait toujours à la place où il était tombé. Lui rendre des hommages funéraires constituait déjà une insulte à son successeur, et assassin.

Mallulf de Senlis, que son état ecclésiastique protégeait, se décida en soupirant à faire le minimum requis pour le défunt. Il veilla à ce qu'il fût lavé, habillé de vêtements propres, ce qui ne fut pas aisé car la garde-robe royale avait déjà été pillée et les meilleurs habits volés ; puis, en attendant l'aube et les moyens de ramener le mort à Paris, il daigna chanter des psaumes et des hymnes pour le repos de l'âme du roi Chilpéric, bien qu'il n'eût pas grand espoir concernant son salut éternel : un homme capable de faire camper un évêque trois jours et trois nuits sous sa fenêtre sans le recevoir grillait certainement déjà en enfer. Fort de cette pieuse certitude, le prélat ne redoubla point de prières ni d'intercessions¹⁶.

À l'aurore, il fit porter le cadavre à bord d'une embarcation qui, par la Marne, l'emmena vers Paris. Une fois dans la capitale, l'évêque Ragnomod s'occuperait de la suite.

Frédégonde fut-elle avertie du drame avant l'arrivée de la barque funèbre ? Ne fut-elle informée qu'à l'instant où le sinistre convoi accosta sur la rive gauche de la Seine, au bas des jardins du palais qui descendaient en terrasses vers le fleuve ?

Il est certain qu'en ces minutes cruelles, la reine se découvrit épouvantablement seule : ses amis, ses proches, ses fidèles étaient loin et elle devina que l'on n'avait pas choisi au hasard, pour frapper son mari, l'instant où elle se retrouvait isolée. On voulait être certain qu'elle n'obtiendrait ni aide ni soutien. Ce n'était pas une coïncidence non plus si l'on avait attendu que Rigonthe fût entrée en Poitou, et désormais beaucoup trop loin pour revenir réclamer l'héritage paternel. Le temps que la princesse fût avertie et revînt, si on ne

l'arrêtait pas avant, tout serait réglé. Elle n'aurait à espérer, dans le meilleur des cas, que la relégation au fond d'un monastère.

Quant à sa mère...

Les premières rumeurs grondaient déjà dans les rues qui accusaient Frédégonde d'avoir commandité le meurtre. C'était grotesque, ignoble, insensé, mais la reine savait que les foules manipulées sont toujours prêtes à gober n'importe quoi. Plus tard, si on lui en laissait le temps, elle réussirait à démontrer l'insanité de ces propos. Pour l'heure, elle n'en avait pas loisir.

La présence de Childebart et Brunehilde à Meaux n'était évidemment pas non plus un hasard. S'il fallait une preuve évidente du coup monté, elle était là, dans ce séjour inexplicable dans un domaine où ils ne venaient jamais : le roi d'Austrasie et sa mère devaient être sur place pour obtenir la couronne. Ils agiraient vite, très vite. Leur arrivée à Paris, la réunion des leudes et des Grands qui acclameraient Childebart souverain de Neustrie n'étaient qu'une affaire d'heures, de minutes peut-être. L'Austrasien porté sur le pavois, on diligenterait le procès de la reine de Neustrie, on la condamnerait et on la mettrait à mort. Là encore, l'affaire serait vite expédiée.

Montrant un sang-froid remarquable en pareilles circonstances, dont on ne manquerait pas d'ailleurs de lui faire reproche, comme d'une preuve de sa culpabilité, Frédégonde, abandonnant le corps de l'homme qu'elle avait pourtant aimé pendant près de trente ans à des mains mercenaires, rassembla à la hâte le peu d'objets de valeur dont elle disposait encore ; elle en avait vraiment remis beaucoup à Rigonthé et le trésor, conformément à l'usage, avait accompagné Chilpéric à Chelles, ce qui signifiait que Childebart devait déjà s'en être emparé. Nantie de ce petit bagage, elle se fit conduire à la cathédrale et s'y plaça sous la protection de l'évêque Ragnomod de Paris. Celui-là ne la lâcherait point, elle le savait. Il en avait donné assez de gages dans le passé.

Connaissait-il déjà l'existence du petit Clotaire ? La reine lui en fit-elle l'aveu une fois à l'abri dans les dépendances du palais épiscopal ? En tout cas, des ordres furent donnés pour conduire le plus discrètement possible l'enfant à la cathédrale dès qu'il arriverait. À l'évidence, Ragnomod ne doutait pas de la filiation royale et il était prêt à soutenir Frédégonde dans le duel insensé qui l'attendait pour faire reconnaître roi légitime de Neustrie ce fils sorti de nulle part.

Lorsque les Austrasiens en découvriraient l'existence, leur stupeur et leur colère les pousseraient aux pires extrémités, Frédégonde le craignait. Pour commencer, ils n'hésiteraient pas à prétendre qu'il ne s'agissait pas du fils de Chilpéric...

Pourtant, l'unique moyen de sauver la couronne de Clotaire était de le faire, immédiatement, reconnaître. Comment ? Par qui ? Les Grands avaient tous gagné Meaux ; de qui donc l'enfant tirerait-il sa légitimité sinon des leudes de son père ?

Frédégonde eut alors un éclair de génie qui démontrait sa très grande connaissance de la psychologie masculine et son aptitude à saisir les rouages politiques du pouvoir mérovingien : elle réclama l'aide de Gontran¹⁷.

Elle connaissait peu son beau-frère, qu'elle n'avait pratiquement jamais eu l'occasion de rencontrer ; mais elle appréciait son entregent, l'habileté indéniable qu'il mettait à résoudre ses problèmes en évitant, autant que possible, de recourir à la force. Elle avait saisi, mieux que ne le faisait Chilpéric, le remarquable jeu de bascule que pratiquait le roi de Burgondie afin de maintenir, à son seul profit, l'équilibre des forces familiales. Elle devinait que Gontran, quoiqu'il eût adopté Childebert, apprécierait relativement peu la disparition de la Neustrie qui laisserait la Burgondie plus faible, face à une Austrasie forte et conquérante. Il se demanderait même, et il n'aurait pas tort, si Childebert, pressé d'hériter, ne tenterait pas d'en finir avec lui comme avec Chilpéric, ne serait-ce qu'afin de lui éviter la tentation de se remarier et d'avoir d'autres fils.

Somme toute, Gontran avait personnellement intérêt à sauvegarder le royaume de Neustrie et l'apparition d'un autre neveu, donc d'un autre héritier éventuel, lui rendrait un moyen de pression sur l'Austrasie qu'il pensait perdu. Et, s'il lui fallait une compensation tangible et immédiate, Frédégonde lui proposerait d'exercer la régence au nom du petit roi.

Qu'elle n'entendît pas la lui laisser, ou le moins longtemps possible, allait de soi ; mais elle comptait sur la vanité masculine pour occulter ce calcul à Gontran, trop flatté et ravi de l'offre. Elle était à peu près sûre qu'il accepterait et s'empresserait d'accourir à Paris. En échange de quoi, il devrait aide et protection à la veuve et au fils de son frère.

Frédégonde se souvenait-elle que la dernière concubine de

Caribert, Teudogilde, avait essayé, elle aussi, de s'attirer les bonnes grâces de Gontran, qu'elle payait d'ailleurs du trésor du défunt, et qu'elle avait fini cloîtrée dans un couvent arlésien où elle avait terminé ses jours ? Oui, mais Teudogilde n'était rien car son fils était mort ; celui de Frédégonde était en vie. Et l'on n'était plus en 568, quand les trois frères jouaient à jeux égaux et se partageaient équitablement le royaume de Paris. Aujourd'hui, Childebart n'entendrait pas partager et il s'octroierait toute la Neustrie.

Gontran était bien trop rusé pour en courir le risque. Il accourrait se poser en défenseur de la veuve et de l'orphelin. Non par bonté d'âme mais par pragmatisme.

Mais il fallait faire vite. Aux dernières nouvelles, les Austrasiens étaient à Chelles où ils venaient de découvrir, outre les pièces du trésor royal trop considérables pour être facilement emportées¹⁸, la totalité des archives royales et diplomatiques de Neustrie, perte que Frédégonde jugea autrement plus grave que celle des bijoux.

Combien de temps hésiteraient-ils encore avant d'entrer dans Paris ? Heureusement, Gontran ne résidait pas à Chalon mais dans l'une de ses villas chartraines où il serait rapide et aisé de le joindre. Le courrier urgent que Frédégonde lui expédia lui apprit en même temps, sans ménagements excessifs, la mort de son frère et la naissance de son neveu. Il se terminait par ces mots : « Que mon Seigneur vienne prendre possession du royaume de son frère ! J'ai un enfant tout petit que je désire placer, ainsi que moi-même, sous sa protection, nous soumettant humblement à sa domination¹⁹. »

À réception de cette lettre, Gontran pleura abondamment, parce qu'il avait la larme facile et qu'il se rappelait brusquement quelques souvenirs d'enfance qui l'attendrissaient ; il ne partageait pas la détestation jalouse que Sigebert vouait à Chilpéric et sa disparition lui causa un double choc : il se retrouvait le dernier survivant de la fratrie, et cet assassinat démontrait la vulnérabilité des rois. Il se promit de multiplier les précautions pour s'éviter de finir à son tour sous le couteau d'un tueur.

Tueur qui viendrait fatalement d'Austrasie. Cette évidence rendait plus nécessaire la reconnaissance du petit prince de Neustrie.

Gontran n'avait jamais accordé crédit aux insultantes rumeurs venues de Metz qui accusaient Frédégonde d'être une femme adultère et Chilpéric un benêt de mari complaisant. Il conclut que l'enfant était

bien le fils de son frère. Le contraire eût été absurde : privée de sa postérité, Frédégonde, vieillissante, ne devait qu'à l'amour de son époux de n'être pas répudiée au profit d'une femme plus jeune et plus féconde. Le moindre soupçon d'infidélité, s'il avait été prouvé, eût entraîné sa perte. Elle se devait d'être exemplaire si elle ne voulait pas tout perdre.

Gontran sécha ses larmes si promptement qu'il entra dans Paris avant les Austrasiens qui s'en trouvaient plus proches. Chilpéric avait déjà été enterré dans l'église Saint-Vincent²⁰, Ragnomod ayant eu la prudence de renoncer aux nécropoles royales des Saints Apôtres et de Saint-Denis, ce qui évitait des frictions supplémentaires. Sur le conseil de l'évêque et quoiqu'il lui en coûtât de ne pas dire un dernier adieu à son époux, la reine n'avait pas assisté aux obsèques, car elle eût été vulnérable sortie de l'enceinte du palais épiscopal.

Gontran courut à la cathédrale y chercher Frédégonde et l'enfant qu'il ramena, sous sa protection, au palais. S'il fallait choisir entre ses deux belles-sœurs, le roi de Burgondie préférerait, pour le moment, accorder son soutien à celle des deux qui avait besoin de lui et se comporterait loyalement, un temps au moins. Brunehilde, depuis qu'elle s'était émancipée de la tutelle des régents, révélait un caractère dangereux et ambitieux qui l'effrayait. Convaincu qu'elle avait commandité l'assassinat de Chilpéric, il craignait d'être sa prochaine victime.

Il ne lui envoya pas dire ce qu'il pensait d'elle lorsque les Austrasiens réclamèrent le droit d'entrer dans Paris, dont ils osaient revendiquer la souveraineté. N'était-elle pas, tout récemment encore, l'instigatrice d'un renversement des alliances qui avait abouti à l'entrée de troupes neustro-austrasiennes en Burgondie ? Quelle confiance méritait-elle ? Quant à la souveraineté sur Paris, il la revendiqua pour lui seul maintenant qu'il était le dernier survivant du pacte de 567 qui excluait la ville du partage officiel.

Brunehilde encaissa cette rebuffade mais renvoya ses ambassadeurs réclamer, cette fois, que lui fût livrée Frédégonde accusée pêle-mêle des assassinats de Galswinthe, de Mérovée, de Clovis et de Chilpéric.

Intelligemment, la reine d'Austrasie ne mentionnait pas l'enfant. À l'évidence, elle refusait d'en reconnaître l'existence ou la légitimité. Il suffisait au demeurant de discréditer sa mère pour perdre le petit

Clotaire. Quelles chances resteraient à l'enfant si Frédégonde était condamnée et suppliciée pour avoir attenté à la vie de tant de princes ?

Gontran refusa sèchement cette extradition. En ce qui concernait Galswinthe, l'affaire avait été jugée et réglée lors du plaid d'Andlau en 569 ; à l'époque, personne n'avait attribué la moindre responsabilité à Frédégonde dans l'assassinat de la reine espagnole et Chilpéric, jugé seul coupable, avait dédommagé la sœur de sa victime. Il n'y avait pas à revenir là-dessus. La *Faide* était close.

Le roi burgonde avait sa propre idée concernant les agissements de ses deux neveux et, même s'il entendait se servir d'eux à l'occasion afin de faire bien comprendre à Frédégonde la fragilité de sa position, il les estimait justement frappés car ils avaient conspiré contre leur père.

Quant à Chilpéric, les allégations austrasiennes frisaient l'indécence. Frédégonde avait déjà eu le temps de lui faire part de ses soupçons, de nommer, parmi les hauts dignitaires palatiaux, ceux capables de s'être acoquinés avec les Austrasiens et d'avoir préparé l'assassinat ; ses dires recoupaient les conclusions de Gontran. C'eût été un comble de la livrer aux meurtriers de son époux en l'accusant d'avoir ourdi ce crime !

Brunehilde, qui prétendait avoir reçu les confidences de certains dignitaires neustriens venus rejoindre leur nouveau souverain légitime, s'en tenait pourtant à la version des faits qu'elle avait fabriquée : Frédégonde, qui trompait de longue date son mari, – sans cela, à quoi rimaient les accusations portées contre elle par le saint évêque de Tours ? – avait été découverte et son amant n'avait eu d'autre solution que supprimer Chilpéric ! Mauvais roman auquel ne manquait que la conclusion : le prince était le fils de l'amant, non du roi²¹... Il y aurait eu de quoi rire si les enjeux n'avaient point revêtu si grande importance.

Gontran, en bon juriste, déclara qu'on examinerait toutes ces accusations devant un plaid, au printemps suivant, et qu'en attendant, Frédégonde resterait sous sa protection. Cela rassura la reine de Neustrie : elle savait comment les Francs s'arrangeaient à l'amiable et pardonnaient contre espèces sonnantes et trébuchantes. Elle n'avait pas grand-chose à craindre. Le plaid aurait aussi l'avantage de rassembler la fine fleur de la noblesse franque, à la fois juge et

témoin : Frédégonde, si les leudes l'innocentaient, serait intouchable, et, s'ils reconnaissaient son fils pour leur roi, la question de la succession serait réglée.

Pour lui rendre courage et confiance en l'avenir, quelques fidèles, de ceux qui accompagnaient Rigonthe vers l'Espagne, réapparurent fin octobre 584. Ils avaient appris à Poitiers l'assassinat de Chilpéric et, certains que Frédégonde aurait besoin d'eux, ces hommes de confiance, parmi lesquels son vieil ami Ansoald, avaient décidé de rebrousser chemin et regagner Paris afin de lui apporter leur soutien. Ceux-là étaient sans doute dans le secret de la naissance de Clotaire, car ils n'eussent point manqué, autrement, de ramener la princesse avec eux.

Ils ne s'attardèrent pas à raconter les traverses du voyage de la fiancée, ou se bornèrent à parler de guets-apens austrasiens, ce qui n'était pas faux et passait bien dans le contexte du moment. Rigonthe avait choisi de poursuivre sa route, choix raisonnable. En Espagne, elle serait à l'abri alors qu'en Francia, elle risquait de perdre ou la vie ou la liberté.

Ansoald et les autres ne précisèrent pas en quelles conditions précaires la jeune fille voyageait désormais. Peut-être les ignoraient-ils, ou espéraient-ils qu'elle avait fini par rejoindre l'ambassade espagnole à même d'assurer sa sécurité.

Il n'en était malheureusement rien. Rigonthe, que la nouvelle de la mort de son père précédait, s'avancait maintenant en territoire aquitain, traditionnellement hostile aux Neustriens. Elle n'avait pas rejoint les Wisigoths, et son escorte personnelle, inquiète et démotivée, fondait comme neige au soleil. Les coups de main contre la caravane désarmée se succédaient, de jour comme de nuit, arrachant quelques lambeaux supplémentaires à la dot hier fabuleuse et maintenant dérisoire. Il semblait déjà presque impossible d'arriver en Espagne dans cet équipage pitoyable. Privée à la fois de l'appui paternel et de sa fortune, Rigonthe ne représentait plus un beau parti, juste une source de tracas, et cette constatation expliquait aussi la disparition des ambassadeurs, peu désireux de s'encombrer d'une princesse démonétisée. Reccared était en droit d'aspirer à mieux.

Le plan du voyage prévoyait qu'à l'approche de Toulouse, le duc Didier d'Aquitaine, un homme qui possédait toute la confiance de Chilpéric, se porterait au-devant de la fiancée et assurerait

personnellement la sécurité des dernières étapes avant la frontière. Rigonthe comptait encore sur ce secours. Ce dernier espoir s'évanouit lorsque Didier, déjà prévenu, lui aussi, de la disparition du roi, préféra se charger lui-même d'enlever ce qui restait des bagages de la princesse... Les ordres venaient, là encore, d'Austrasie, puisque le duc essaya également de s'emparer de Rigonthe, dans l'intention de la livrer à Brunehilde qui la croyait toujours l'héritière de Neustrie.

Par chance, les maigres débris de l'escorte qui n'avaient pas abandonné la princesse éventèrent le piège et, sauvant ce qui pouvait l'être, ils conduisirent Rigonthe à bride abattue jusqu'à Toulouse, où ils la placèrent sous la sauvegarde de l'évêque. Les portes de la cathédrale Notre-Dame de la Dorade se refermèrent à temps sur la jeune fille. Au moins y était-elle en sécurité. Y rester était ce qu'elle avait de mieux à faire²².

Pendant ce temps, à Paris, Gontran jouait au roi de la Francia et c'était, après tout, ce qu'il était devenu, d'un point de vue strictement juridique s'entend.

Toujours roi de Burgondie, il pouvait, eu égard au jeune âge de Childebert, son fils adoptif, se poser sinon en régent, rôle auquel Brunehilde s'accrochait, du moins en protecteur et en conseiller, et il n'entendait pas s'en priver. Devenir le tuteur du petit Clotaire lui assurait la régence de Neustrie, car Frédégonde, dans sa situation, ne pouvait y prétendre.

Certes, tout cela ne durerait que jusqu'à la majorité véritable des deux jeunes rois, mais cela laissait à Gontran quelques belles années devant lui ; il comptait en profiter.

Et puis, qui savait si Childebert et Clotaire atteindraient l'âge adulte ? L'enfance était un âge si fragile...

Pareillement capables de deviner les supputations de leur beau-frère, ni Frédégonde ni Brunehilde n'avaient à se féliciter spécialement de la tournure des événements qui, à l'évidence, tendaient à leur échapper. Et elles n'aimaient pas cela.

Certes, Frédégonde échappait à la vindicte de l'Austrasienne ; certes, Ansoald et les leudes dont la fidélité lui était acquise avaient solennellement confirmé la filiation du jeune prince, précisant que Chilpéric souhaitait lui donner le prénom de Clotaire, et cette reconnaissance officielle avait aussitôt entraîné celle de Gontran qui avait fait de l'enfant son second fils adoptif ; mais le roi de Burgondie

entendait exercer la réalité de cette tutelle et de ce pouvoir. Il l'avait montré en cassant plusieurs décisions de son défunt frère, qu'il affirmait iniques, en restituant des biens confisqués à des particuliers et au clergé, et en chargeant Ansoald de ramener le calme dans les principales cités de Neustrie, sérieusement secouées par la mort du roi et en proie à des troubles.

De son côté, Brunehilde, pour qui la découverte de la naissance du petit Clotaire avait été un choc épouvantable, ne décolérait pas de l'attitude de Gontran. Comment avait-il osé s'opposer à ses volontés ? Comment avait-il l'insolence de l'ignorer, ne s'adressant, par la voie diplomatique, qu'à Childebart, comme si sa mère n'avait aucune importance ? Comment, surtout, avait-il l'audace de mettre sur le même plan son fils à elle, d'une lignée et d'un sang irréprochable, et le « bâtard » d'une aventurière gauloise ?

Gontran s'amusait beaucoup de l'irritation manifeste des deux femmes qu'il prenait un malin plaisir à dresser davantage l'une contre l'autre, susurrant à tout propos en public avec un air malicieux pour ponctuer quelque commentaire politique concernant leurs opinions respectives et contraires :

— Vous savez tous combien les reines s'aiment et sont de bonnes amies...

Elles s'en sentaient également humiliées.

Le roi de Bourgondie, sous ses airs goguenards, ne perdait cependant pas de vue l'incontestable dangerosité de ces tigresses ; grand chasseur, il savait combien une femelle qui défend ses petits peut devenir mauvaise...

Pour l'heure, Brunehilde, libre de ses mouvements, forte de sa régence effective et de la puissance austrasienne, était la plus redoutable. Il n'excluait pas qu'elle envisageât de le supprimer, lui, comme le principal obstacle à la destruction de Frédégonde et de son fils. Il se précautionna un dimanche, en pleine messe, quand la cathédrale regorgeait de monde et surtout de nobles, pour exiger des Francs présents le serment solennel et public de n'attenter point à ses jours au cours des trois années à venir. Exigence modérée. Il ne fallait pas trop en demander ! L'assistance jura. Trois ans étaient vite passés et, à cette date, Childebart serait un homme de dix-huit ans, capable de défendre la Francia et d'assurer la postérité de la dynastie. Quant à Clotaire, s'il franchissait son quatrième anniversaire, peut-être

survivrait-il...

La manœuvre, une fois de plus, était suprêmement habile. Gontran se gardait de mettre en avant sa propre sauvegarde, qui était tout de même sa principale et compréhensible préoccupation, et alléguait le bien de l'État et de la nation franque : qu'adviendrait-il si, par malheur, le dernier homme fait parmi les descendants de Clovis venait à disparaître, et que deux enfants sans défense, trop jeunes pour assurer l'avenir, se retrouvaient seuls confrontés aux périls innombrables menaçant le royaume ? Tout le peuple ne périrait-il pas avec eux ?

Il n'avait fait aucune allusion aux deux reines ; il était toujours entendu que, femmes, elles ne comptaient pas.

Mise dans l'impossibilité de nuire à son beau-frère, sous peine de parjure, Brunehilde devrait patienter. Elle ne l'entendait pas de cette oreille.

Comme pour mieux souligner la responsabilité austrasienne dans l'assassinat de Chilpéric, et qu'il s'agissait bien d'un complot longuement préparé dans ses moindres détails, la reine avait profité du désarroi qui avait suivi l'annonce de la mort du roi de Neustrie pour favoriser des émeutes et des troubles à Tours, à Poitiers, à Limoges, mais aussi à Soissons, toutes cités qu'elle considérait lui appartenir. Cela ne s'improvisait pas.

Gontran refusa cette appropriation et envoya des troupes burgondes occuper les villes en question, hormis Soissons, capitale de la Neustrie, qu'il laissa symboliquement à Childebert. Une nouvelle fois, il renvoyait les deux reines dos à dos, et gardait pour lui ce qu'elles se disputaient. C'était bien joué.

Rabattue momentanément la superbe de l'Austrasienne, il décida de s'occuper de Frédégonde.

Gontran avait promis de renvoyer l'examen de son cas à la tenue d'un plaid, au printemps suivant. Il changea d'avis, réunit en effet une assemblée de leudes, à laquelle les Austrasiens ne purent venir, faut d'avoir été prévenus à temps, mais en novembre ou décembre. Là, il exclut d'emblée tout procès fait à la reine de Neustrie, ce qui revenait à la disculper de toutes les accusations portées contre elle par Brunehilde. Une nouvelle ambassade austrasienne, curieusement composée de Gontran Boson et de l'évêque Ægidius de Reims, partisans l'un et l'autre du parti neustrien à la cour de Metz mais qui

voulaient donner des gages à la reine d'Austrasie, protesta en vain contre ce déni de droit. Ils avaient un dossier conséquent, reprenant les accusations portées contre Frédégonde, auxquelles Brunehilde, pour faire bonne mesure, avait fait ajouter les crimes de sorcellerie et d'empoisonnement. Exaspéré, Gontran le leur lança à la figure, avec, affirmèrent les plénipotentiaires indignés, le contenu d'un pot de chambre oublié dans les parages.

Au point d'inélégance où l'on était parvenu des deux côtés, les insultes fusèrent et une menace dont l'ambivalence n'échappa point à Gontran :

— Prends garde, ô roi ! La hache qui a fracassé la tête de tes frères est intacte et le temps est proche où elle se plantera dans la tienne !

Peu importait que Sigebert et Chilpéric fussent morts de coups de poignard, non de francisque ; le message était clair : à trop contrarier Brunehilde, le roi de Burgondie risquait de rencontrer, lui aussi, une fin prématurée...

Bien entendu, les Austrasiens soutinrent ensuite qu'ils avaient voulu désigner Frédégonde, meurtrière de Sigebert, puis de Chilpéric.

Cet avertissement poussa Gontran à se hâter. Il ne se sentait pas à son aise à Paris et préférait regagner rapidement son palais de Chalon où sa sécurité serait mieux garantie.

Le plaid, bâclé et complaisant, se borna à enregistrer les diverses mesures déjà prises par le roi. Les plus spectaculaires furent assurément la réhabilitation de l'évêque Prétextat de Rouen et la décision de procéder à des recherches afin de retrouver les dépouilles des princes Mérovée et Clovis puis de leur donner des sépultures dignes de leur rang. Décisions qui allaient de pair et laissaient planer un léger doute sur le bien-fondé des condamnations qui les avaient frappés.

L'inhumation en terre bénie des restes des deux princes, ou de cadavres que l'on présenta comme les leurs, opportunément découverts en des circonstances abracadabrantes, annihilait la version officielle du double suicide. Si Clovis et Mérovée ne s'étaient pas donné la mort, ils avaient été exécutés, pour ne pas dire assassinés. Mais avaient-ils succombé sous le glaive de la justice, ou victimes de leur marâtre ?

Cette interrogation que Gontran se garda de lever faisait planer l'ombre d'une épée de Damoclès sur la tête de Frédégonde, ce qui

l'inciterait, espérait-il, à filer doux.

La réhabilitation de Prétextat, qui recouvra son siège épiscopal rouennais, après destitution de l'évêque Mélaïne, le protégé de Frédégonde, ne valait pas mieux pour elle. Aigri par ses années d'exil et ses malheurs, le vieux prélat rentrait dépourvu de mansuétude et de charité chrétienne, et il restait un appui déterminé des intérêts austrasiens. Or, il allait incarner, à Rouen, redevenue capitale maintenant que Paris et Soissons échappaient à la Neustrie, la première autorité de la ville. Manière efficace de contrer toute initiative de Frédégonde, au cas où elle s'aviserait de vouloir recouvrer son pouvoir.

Sans la condamner ni lui infliger le moindre blâme public, ni l'accuser de quoi que ce fût, Gontran lui liait les mains. Pour dernière assurance, il la pria de se retirer, avec le petit roi et quelques dignitaires de l'ancienne cour, dans la villa de Vaudreuil, non loin de Rouen, où elle jouirait de tout le calme et toutes les commodités nécessaires pour pleurer son mari et élever son fils.

Ce n'était pas une prison, à peine une résidence surveillée. Mais Frédégonde se jura de ne pas y moisir. Elle avait horreur d'être enfermée. Plus encore d'être privée de tout moyen d'action et de défense. Comble de l'humiliation, Gontran, en la quittant, lui assura avec douceur qu'il avait insisté auprès de Prétextat pour qu'il veillât sur elle et sur l'enfant. Il n'avait donc pas oublié le geôlier. Et quel geôlier, tout dévoué aux intérêts de sa pire ennemie, car, elle en était sûre, Brunehilde, acharnée à la perdre, ne désarmerait pas. Elle possédait une imagination fertile quand il s'agissait de nuire et ne reculait jamais devant le mensonge.

Le prétendu complot espagnol dans lequel elle tenta, au printemps 585, d'impliquer la reine de Neustrie, montra qu'en effet, elle ne cesserait point ses attaques tant que sa rivale serait en vie.

Tout l'hiver, Brunehilde, furieuse de la tournure prise par les événements en Neustrie, avait multiplié auprès de Gontran des courriers dans lesquels elle accusait Frédégonde d'ourdir soit l'assassinat du roi de Bourgondie, idée que celui-ci jugeait avec bon sens hautement improbable, soit le sien et celui de Childeburt. Pour faire bonne mesure, la reine d'Austrasie prétendait avoir reçu les aveux, sous la torture, d'un faux pèlerin qui se disait mandaté par la reine de Neustrie pour commettre ce double meurtre. Gontran voyait

mal comment Frédégonde, qu'il tenait en étroite, quoique amicale, surveillance, et qui ne disposait pratiquement plus d'aucun pouvoir, eût réussi ce tour de force ; il n'avait donc pas donné suite aux récriminations de sa belle-sœur.

Plus intelligemment, Frédégonde, pour sa part, lui avait communiqué les affreux soupçons qu'elle nourrissait à l'encontre de l'ancien chambrier de son mari, Eberulf. L'homme ne cachait pas ses sympathies austrasiennes, et d'ailleurs c'était un ami intime de l'évêque de Tours, Grégoire, dont nul n'ignorait qu'il avait été et qu'il restait le plus diligent agent de l'Austrasie en territoire neustrien. Puisqu'il ne faisait aucun doute qu'il avait fallu des complices dans la place afin d'organiser l'attentat de Chelles qui avait coûté la vie à Chilpéric, sa veuve soutenait que Eberulf, peut-être aidé par ce mystérieux diplomate messin venu à Paris durant l'été et qui avait si bizarrement disparu, présentait le profil du coupable idéal...

À la différence de Brunehilde qui portait des accusations à tout-va et au petit bonheur la chance, appliquant d'instinct la loi du « calomniez, calomniez ! Il en restera toujours quelque chose », Frédégonde frappait rarement à l'aveuglette. Fondés ou pas, ses soupçons s'appuyaient toujours sur des indices, des éléments de preuves qui, mis bout à bout, accablaient l'objet de ses vindictes, l'admirable de l'affaire étant que ses antipathies personnelles, virulentes, visaient souvent juste et désignaient de véritables coupables.

Eberulf ne devait pas avoir la conscience tranquille, car il avait quitté précipitamment la Neustrie pour se réfugier à Tours, dans la basilique Saint-Martin, asile ordinaire, auprès de son ami Grégoire²³. Attitude qui équivalait peu ou prou à un aveu de culpabilité.

Gontran l'avait compris ainsi puisqu'il n'hésita pas à envoyer l'un de ses officiers déloger Eberulf de la basilique, quitte à le supprimer s'il opposait une résistance à son arrestation. Le chambrier fut abattu dans l'entrée du sanctuaire, accident fâcheux, sacrilège même. Un coupable, supposé ou réel, venait de payer pour l'assassinat de Chilpéric. Et ce coupable touchait aux intérêts austrasiens. À l'évidence, Gontran n'était pas dupe du jeu de Brunehilde et entendait le lui faire savoir.

Elle ne cessa pas pour si peu ses manœuvres.

D'abord, elle maria, avec une hâte surprenante, qu'elle sous-

entendait motivée par les craintes concernant son avenir, donc celui de la dynastie, le jeune Childebart, qui n'avait que quinze ans, avec une fille de très modeste origine, nommée Faileuba, nettement plus âgée que lui²⁴. Dans les mois précédents, la cour de Metz avait mené grand bruit autour d'un projet d'alliance plus prestigieux ; il était question de marier Childebart à une princesse bavaroise, Théodelinde. La rupture de ces négociations déjà fort avancées au profit d'une union bâclée et sans éclat fut justifiée par la crainte de l'Austrasie de voir son jeune roi mourir sans postérité, sous les coups d'un lâche assassin. Belle opération de propagande qui dissimulait, plus prosaïquement, le peu d'enthousiasme de Brunehilde pour le mariage bavarois. Renseignements pris, la princesse, d'ailleurs ravissante et parée de tous les dons, possédait une forte personnalité, beaucoup de caractère²⁵ et la reine mère ne souhaitait pas voir son fils passer sous l'emprise d'une autre femme.

Cela contribua à créer un climat de psychose et à poser la famille royale d'Austrasie en victime.

Sur ce, la nouvelle officielle de la mort de la princesse Ingonde, décédée de maladie à Carthage où l'exarque d'Andalousie l'avait fait transférer avec son fils, acheva de peindre Brunehilde en mère douloureuse et fournit un casus belli inespéré aux proches de la disparue, qui réclamèrent réparation, non aux Byzantins mais à Léovigild de Tolède.

Le Wisigoth n'était que très indirectement responsable de ce triste dénouement : ce n'était pas lui qui avait poussé son fils et sa bru à fuir vers Cadix et à se placer sous la protection, jamais dénuée d'arrière-pensées, des Grecs ; mais ce détail pesait peu en comparaison de l'occasion offerte aux Francs de récupérer les villes de Septimanie, ultime enclave de l'ennemi héréditaire dans le royaume. Gontran en rêvait. Brunehilde lui suggéra de les prendre, s'il en était capable. Ce cadeau était le prix qu'elle fixait à une exigence d'un autre ordre : le roi de Bourgogne, lors du concile qu'il organisait à Troyes à l'automne, désavouerait l'adoption du jeune Clotaire et reconnaîtrait Childebart pour son unique héritier. Faute de quoi, l'Austrasie ne participerait pas au concile.

Gontran prit mal ce chantage. Décidément, la reine austrasienne exagérait et il devenait urgent de la remettre à sa place, comme il l'avait fait avec Frédégonde. Fidèle à sa politique de bascule, désireux

de donner une leçon à Brunehilde, le roi de Bourgondie rendit publique une nouvelle qui déplairait forcément à Coblençe, ville où la cour austrasienne s'était transportée pour la belle saison : le petit roi Clotaire serait baptisé en grande pompe à Paris en juillet et Gontran, son père adoptif, le porterait lui-même sur les fonts baptismaux. Plus discrètement, il fit savoir à Frédégonde que sa présence dans la capitale n'était pas souhaitée et qu'il la priait de demeurer à Vaudreuil.

La reine de Neustrie avala cet affront ; l'essentiel demeurerait cette reconnaissance officielle de son fils et les liens sacrés que le baptême tisserait entre filleul et parrain. Nonobstant l'inquiétude qu'elle éprouvait à laisser s'éloigner un enfant d'un an, exposé à tous les périls de la route, et à ceux, autrement plus redoutables, de la cour, elle procéda aux préparatifs nécessaires.

Elle s'y occupait quand arriva à Vaudreuil une seconde lettre de Bourgondie, dont le caractère insultant ne lui échappa point. Gontran, comme saisi de doutes et de scrupules à l'heure de s'engager devant Dieu à défendre son neveu, exigeait un serment solennel de sa belle-sœur, des trois principaux évêques de Neustrie et des trois cents principaux leudes garantissant que le petit Clotaire était bel et bien le fils de Chilpéric et l'héritier légitime.

Inquiétude véritable, scrupules de conscience, sens de la dignité royale et de la valeur du sang mérovingien qu'il ne convenait pas de supposer ? Ou perfidie assez dans la manière de Gontran qui s'amusait à rabaisser, élever, rabaisser au gré d'intérêts et d'enjeux compliqués qui ne favorisaient jamais que lui ? Le simple fait de réclamer ce serment, sous prétexte d'apaiser les craintes et faire taire les ragots, ranimait les rumeurs qui avaient couru antan sur les prétendues infidélités de Frédégonde et la bâtardise d'un fils trop opportunément survenu.

Le roi de Bourgondie, conscient de la dangerosité de ses belles-sœurs, s'appliquait à les discréditer toutes deux. Ne venait-il pas, à l'occasion des célébrations données pour le mariage de Childebert, de mettre l'adolescent en garde contre sa propre mère, « racine perpétuelle de discorde » ? C'était tout de même un jeu dangereux auquel il jouait là et il ne l'ignorait pas. À plusieurs reprises, il avoua en public redouter d'être assassiné, lui aussi, et prononça le nom de Brunehilde. Histoire de la prévenir que son crime, cette fois, ne

resterait ni anonyme ni impuni. Il espérait que cela suffirait à la dissuader d'agir.

La reine d'Austrasie renonça, en effet, à se servir du poignard, trop dangereux si elle ne pouvait faire retomber la faute sur Frédégonde ; mais les événements qui suivirent, et eurent pour premier effet de repousser le baptême du jeune Clotaire aux calendes grecques, la vengèrent suffisamment. Elle n'y était d'ailleurs pas totalement étrangère.

Le « prince » Gondevald, ce dernier fils du vieux roi Clotaire que celui-ci, excédé par les reproches des évêques, avait renoncé à reconnaître, rentré à Constantinople après sa malheureuse tentative sur la Provence au lendemain de la mort de Sigebert, débarqua une seconde fois dans le Midi au début de l'été 585, mais cette fois vola de succès en succès à travers l'Aquitaine, ralliant avec une facilité déconcertante les suffrages de nombreux Grands, et même des ducs Mummoles, Boson et Didier, ainsi que de l'évêque Bertrand de Bordeaux, qui le reconnut pour son véritable cousin. Certes, le prétendant disposait de beaucoup d'or, les Byzantins n'en étant pas chiches dans leurs entreprises de déstabilisation des puissances étrangères, mais cela n'expliquait pas tout. Le fait est que Brunehilde, fâchée de l'attitude de Gontran, apporta un soutien efficace et discret à ce beau-frère de la main gauche qui causait tant de tracas au Burgonde. Alla-t-elle jusqu'à s'offrir en mariage à Gondevald, comme ses ennemis l'affirmèrent ? Elle avait plus à y perdre qu'à gagner²⁶ et Gondevald, d'ailleurs, était déjà le plus légitimement du monde marié à Constantinople²⁷.

Ce qui lui importait en ces événements, c'était que Gontran fût gêné, entravé dans ses plans et ses mouvements. Elle ne ménagea pas son appui à Gondevald, mais à travers des officiers en rupture de ban, qu'elle pouvait désavouer à tout moment, ce qu'elle ne manqua pas de faire quand elle ne leur trouva plus d'utilité. Elle songeait déjà, en cas de réconciliation, à offrir leurs têtes au roi de Burgondie.

La campagne à laquelle Brunehilde avait incité Gontran en Septimanie, sous prétexte d'exercer une *Faide* contre les coupables de la mort d'Ingonde, ne tourna pas non plus en faveur du Burgonde. Les troupes qu'il avait envoyées dans le Midi traînèrent en route, plus soucieuses de faire du butin que de se frotter aux Wisigoths, qui restaient de sérieux adversaires. Prévenu de la menace franque,

Léovigild eut le temps d'y parer en envoyant en Septimanie son fils Reccared qui fortifia les villes. Cette précaution suffit à décourager les Burgondes qui rentrèrent chez eux sans insister.

Au cours de cette retraite, dans des circonstances mal élucidées, des éclaireurs de Gontran mirent la main sur des documents censés provenir des lignes wisigothes parmi lesquels une lettre signée de Léovigild et adressée à la reine Frédégonde, qui se concluait par ces lignes :

« Faites rapidement assassiner nos ennemis et concluez la paix avec Gontran. Achetez-la à n'importe quel prix ! Si vous manquez d'argent, nous vous en enverrons en cachette afin que vous puissiez faire ce que nous vous demandons. Lorsque nous nous serons vengés de nos ennemis, montrez-vous généreuse envers l'évêque Amelius et la dame Leuba : c'est grâce à eux que nos intermédiaires ont eu accès à vous. »

Amelius, évêque de Bigorre, l'une des composantes du fameux *Morgengabe* de Galswinthe, passait, à juste titre, pour un agent d'influence de la cour de Tolède, et il n'y avait rien d'extraordinaire à supposer qu'il eût conservé des liens avec la cour de Neustrie, malgré les changements de souverains qu'avait connus son évêché.

La dame Leuba se trouvait, quant à elle, apparentée à l'un des généraux soutiens de Gondovald mais ce haut officier était aussi, étrange coïncidence, un ami de Grégoire de Tours. Hormis ces noms, qui renvoyaient à des gens un peu suspects, le contenu même de la lettre soulevait maintes difficultés.

Léovigild, nullement en position de faiblesse en Septimanie, n'avait aucune raison de négocier à n'importe quel prix la paix avec Gontran ; le prince Reccared prouverait brillamment dès le printemps suivant qu'il était capable de régler les difficultés avec le roi de Burgondie et de l'amener à traiter. Il paraissait de surcroît curieux de s'adresser pour mener à bien ces tractations à la reine Frédégonde, astreinte à résidence à Vaudreuil et qui ne disposait alors manifestement pas des moyens nécessaires à ce rôle. Quelle influence, au demeurant, Léovigild attendait-il d'une femme ?

Quant à ces « ennemis » qu'il la chargeait d'éliminer sans jamais les nommer, il s'agissait, affirma-t-on, de Brunehilde et Childebart. Autrement dit, de la fille et du petit-fils de la reine Goiswinthe, l'épouse de Léovigild. Certes, l'époque n'était pas tendre et les liens du

sang ne suffisaient pas à empêcher les crimes politiques, on l'avait vu cent fois ; certes, Léovigild, qui venait de faire décapiter son propre fils, Hermenégilde, n'était pas homme à reculer devant la suppression de sa belle-fille et de son rejeton, mais tout cela, cependant, était-il bien crédible ?

Ce n'étaient pas les Austrasiens qui menaçaient les possessions wisigothes, mais le Burgonde. Pourquoi, alors, s'en prendre à eux ? À cause d'une *Faide* mal fondée en droit qui trouverait sans difficulté un règlement financier à l'amiable ? Douteux...

D'ailleurs, ce courrier surgit on ne savait d'où au moment propice émanait-il du roi de Tolède ? Il n'était pas très compliqué de forger des faux et la reine Brunehilde venait d'en faire l'expérience quand un escroc avait supposé sa signature sur plusieurs documents : incident propre à donner des idées à une femme inventive.

Gontran arriva par lui-même à ces conclusions et attachait peu d'importance à ce document suspect. Il se borna, pour se précautionner, à en envoyer copie à la reine d'Austrasie en lui conseillant de redoubler de prudence. Il ne songea pas à réclamer d'explications à Frédégonde.

Qu'aurait-elle pu lui dire, elle qui vivait enfermée à Vaudreuil et qui, avait-on rapporté à Gontran, se plaignait amèrement de l'insulte qu'il lui avait infligée en réclamant ce serment à propos de la légitimité de Clotaire, ainsi que de l'annulation du baptême et de la cérémonie d'adoption ?

S'il la savait capable de tuer, la mort de Sigebert le prouvait, Gontran savait aussi Frédégonde intelligente et n'agissant qu'à bon escient. Or, tout ici révélait l'amateurisme maladroit, ce qui ne lui ressemblait guère. Non, décidément, cette lettre puait le coup monté.

Cela ne faisait pas les affaires de Brunehilde. Lorsqu'elle comprit que Gontran n'avait pas mordu à l'hameçon et qu'il ne s'ensuivrait aucun inconvénient pour sa belle-sœur, elle décida d'apporter la preuve irréfutable qu'il y avait bien eu complot, et complot neustrien.

Peu de jours après, le duc Rauching arrêta à Soissons, la capitale neustrienne récemment annexée et d'un loyalisme douteux envers l'Austrasie, deux clercs porteurs de scramasaxes qu'il affirma empoisonnés, comme ceux qui avaient jadis servi à l'assassinat de Sigebert. Il fit mettre les deux jeunes gens à la torture et obtint tous les aveux souhaitables : oui, ils travaillaient pour la reine Frédégonde ;

oui, elle les avait chargés d'assassiner le roi Childebart, ou à défaut la reine Brunehilde, en se faisant passer pour des mendiants qui demandaient l'aumône ; oui, la reine Frédégonde s'était engagée à les couvrir d'honneurs et de richesses s'ils réussissaient leur mission ; oui, elle avait promis de combler leurs familles de ces richesses et de ces honneurs au cas où ils périraient en la servant.

Enfin, détail qui avait son importance car il confirmait ce qui se murmurait à propos de « la sorcière de Neustrie », la reine leur avait remis une potion, dont elle leur avait déjà fait boire auparavant, qui, le moment venu, décuplerait leur courage et les rendrait capables de tous les héroïsmes. Dommage qu'à l'évidence, les malheureux n'eussent pas eu le temps de la consommer avant d'être soumis à la question²⁸ !

Révélation de peu de valeur en raison des méthodes utilisées afin de les obtenir et d'une absurdité totale : comment Frédégonde, en résidence surveillée, ne rencontrant personne et ne recevant aucun courrier sans autorisation préalable de l'évêque Prétextat, eût-elle circonvenu deux clercs de Soissons, ville où elle n'était pas revenue depuis deux ans ? Avec quoi les eût-elle payés, alors que le trésor neustrien avait été dérobé par les Austrasiens ? Pourquoi eût-elle pris le risque, elle si intelligente, d'employer à nouveau la méthode dont elle avait usé contre Sigebert, efficace mais qui la désignait trop clairement ? Et quels mobiles avait-elle, en ce moment précis, pour attenter à la vie de Brunehilde et de son fils, sauf à vouloir accréditer la lettre supposée de Léovigild ?

Rien ne tenait debout là-dedans. Il n'y avait pas même à s'étonner de rencontrer deux clercs, étudiants que leurs études obligeaient à vagabonder sur les routes maintenant que les facultés n'existaient plus et qu'il fallait chercher le savoir où il en restait, près de tel maître ou dans tel scriptorium ecclésiastique, au hasard des rencontres, porteurs d'armes de poing, strict nécessaire pour se défendre sur les grands chemins en ces temps agités...

Histoire de montrer qu'elle les pensait coupables, ou méthode brutale pour les empêcher de revenir sur leurs aveux au cas où Gontran eût souhaité les interroger à la manière douce, la reine d'Austrasie avait ordonné à Raiching de supplicier les malheureux comme régicides. Aucun risque de contre-enquête.

C'était trop et cela discréditait Brunehilde plutôt que Frédégonde.

Celle-ci ne chercha pas à se poser en victime, rôle qui lui seyait mal et n'était pas dans son caractère. Elle avait déjà trop souvent réfuté les accusations austrasiennes dont la vacuité n'échappait à personne. Il n'était plus temps de s'expliquer, de s'excuser, mais de contre-attaquer. Et d'abord d'échapper à la prison que représentait la villa de Vaudreuil où jamais elle ne s'était sentie en sécurité : Prétextat était bien trop proche des Austrasiens, bien trop rancunier aussi pour être insoupçonnable de vouloir nuire à la reine de Neustrie et au petit Clotaire. Une fois encore, Frédégonde sentait, du plus profond de son instinct, qu'il s'agissait pour elle et pour son fils d'une question de vie ou de mort : Prétextat devait disparaître.

Gontran se débattait alors au milieu des ennuis ; entre les succès inespérés de Gondevald, ce demi-frère qui jouait les usurpateurs, se taillant un royaume en Aquitaine, et l'expédition aventurée en Septimanie, en train de tourner au désastre depuis l'arrivée du prince Reccared qui contraignait maintenant les Burgondes à la défensive, le roi avait fort à faire pour soutenir sa propre couronne et défendre son propre royaume. Trop à faire pour surveiller ses belles-sœurs.

Quand elle fut certaine que son beau-frère hivernerait au sud de la Loire, afin de reprendre au plus tôt les opérations militaires contre les Wisigoths, Frédégonde se prit à songer aux possibilités qui s'offraient à elle.

Au cours de l'année écoulée, elle s'était découverte moins démunie, moins isolée qu'elle ne l'avait craint au lendemain de la mort de Chilpéric. Outre le leude Ansoald, vieil ami dévoué en qui elle avait toute confiance mais qui ne possédait point un réseau de relations et de pouvoir capable d'assurer à lui seul le succès d'une entreprise politique, outre l'évêque Mélaïne, aumônier de la cour de Vaudreuil, fort remonté contre Prétextat depuis que Gontran l'avait contraint à lui restituer le siège épiscopal de Rouen mais trop homme d'Église pour songer sérieusement à se venger, beaucoup de Grands, en Neustrie, se préoccupaient de l'avenir du royaume.

Après la mort de Chilpéric, un grand nombre de leudes et d'antrustions, inquiets de voir le pays passer à un enfant à la mamelle qui ne survivrait peut-être pas et dont les Austrasiens mettaient véhémentement en doute la légitimité, avaient cru sage d'appuyer la régence de Gontran qui se posait en tuteur attentif du petit Clotaire. Dix-huit mois plus tard, ce choix ne semblait plus si avisé.

À l'origine entités administratives nées du dépeçage rituel de la Francia à la mort du souverain unique, Bourgondie, Austrasie et Neustrie, ces fruits des partages dynastiques de 561 et 568, tendaient à devenir, au fil des ans, des embryons de pays aux intérêts divergents. Leurs aristocraties locales s'y étaient taillé des postes à leur mesure, avaient pris des responsabilités que toute réunification ou tout nouveau partage remettrait fatalement en cause. Que le petit Clotaire mourût, ou que son oncle, donnant soudain raison à Brunehilde, le déclarât bâtard, et la Neustrie cessait du jour au lendemain d'exister. Elle serait coupée en deux, une moitié aux Austrasiens, l'autre aux Burgondes, en attendant, échéance prévue, la disparition de Gontran qui ferait de Childebart le roi unique. Quelle place, dans cet avenir, pour les Grands de Neustrie ? Aucune. Les proches de Childebart occuperaient toutes les responsabilités au sein du royaume.

Quand ils l'avaient compris, les leudes avaient éprouvé infiniment moins de sympathie envers Gontran, qui les avait de prime abord rassurés parce qu'il représentait l'homme fait, l'incarnation de la domination masculine et guerrière, donc de la stabilité et de la sécurité face à deux femmes, un adolescent et un nouveau-né. Cela expliquait pourquoi ils avaient juré avec tant d'enthousiasme, au mois de juin précédent, que Clotaire était incontestablement le fils de Chilpéric. Sans doute avaient-ils toutes les raisons de le croire, mais s'y ajoutait l'absolue nécessité, pour la préservation de leurs avantages acquis, qu'il en fût ainsi : pas de Grands de Neustrie sans Neustrie, et pas de Neustrie sans roi de Neustrie.

Et puis, se mêlaient à ces calculs intéressés des sentiments plus nobles et plus généreux, faits d'amour-propre, de fierté nationale, d'attachement à leur dynastie régionale. Frédégonde avait beau n'être qu'une fille de rien, Gauloise et non Franque, elle n'en était pas moins la femme et la mère de leurs rois. Ils avaient appris à la connaître, à l'admirer pour beaucoup, à l'aimer pour certains. À cause de cela, ils acceptaient mal de la voir mise en accusation, soupçonnée de crimes aussi énormes et déshonorants que l'adultère ou la sorcellerie, et s'irritaient de la voir tenue en résidence surveillée au lieu de la laisser demeurer à sa vraie place, au palais de Rouen avec l'enfant roi.

La plupart de ces leudes se souvenaient aussi que l'évêque Prétextat, aujourd'hui exalté comme une sainte victime de l'arbitraire

et de la calomnie, n'était pas sans reproche, qu'il avait incontestablement conspiré contre son roi et servi l'ennemi austrasien ; sa condamnation, son exil avaient été justifiés. Son retour en grâce, son installation dans le rôle de geôlier de la famille royale neustrienne, ressemblaient à une satisfaction accordée à Brunehilde, la « veuve » de Mérovée, sinon à un gage détestable donné à l'Austrasie. Cela ressortait de la même logique que la reconnaissance tacite par Gontran de l'annexion de Soissons par Childeburt, annexion qui révoltait les Grands parce qu'elle privait le royaume de sa capitale historique et de tous les souvenirs dynastiques qui s'y attachaient.

D'autres enfin parmi cette noblesse neustrienne rêvaient de voir finir la régence que Gontran s'était octroyé, profitant sans vergogne des circonstances et de la tragique faiblesse de la reine de Neustrie. L'exemple de l'Austrasie, où les régents avaient été choisis parmi l'aristocratie locale, non dans la famille du jeune Childeburt, les renforçait dans la certitude que la solution adoptée en 584 n'était pas la meilleure.

Quoi qu'il en fût, les Grands de Neustrie ne percevaient pas la suppression de Prétextat comme un sacrilège capable d'attirer la malédiction du Ciel, mais comme un acte de justice qui mettrait un terme aux agissements dangereux d'un agent de l'étranger.

Bonne observatrice et bien informée du mécontentement ambiant, Frédégonde sut qu'elle pouvait agir : pour toutes sortes de raisons, bonnes ou mauvaises, ces hommes, dans leur majorité, se rallieraient à elle. Quant à leur laisser ce pouvoir qu'ils se voyaient déjà exercer, c'était une autre affaire mais il n'était pas utile de le leur dire.

Au début de 586, la reine était prête à passer à l'acte. Sans nulle mauvaise conscience. La qualité sacerdotale de son ennemi ne l'arrêta pas. Elle n'avait jamais éprouvé la moindre estime envers Prétextat, prélat arriviste et cauteleux, incapable d'en imposer par ses vertus à cette demi-païenne. Dépourvu de grandeur personnelle, le personnage n'avait rien pour elle de sacro-saint ; elle ne voyait pas en lui le serviteur du Christ et de l'Église mais un haut fonctionnaire royal capable de toutes les trahisons et ne trouvait aucune raison de l'épargner sous prétexte qu'il était prêtre.

Quand il serait mort, tout irait mieux en Neustrie, tout irait mieux pour la reine. Cela seul importait.

Pour mieux ancrer Frédégonde dans sa résolution, Prétextat, au

cours de cet hiver 585-586, redoubla envers elle de mauvaises manières. Il la détestait, la méprisait, n'avait jamais songé à s'en cacher, surtout depuis qu'il la tenait peu ou prou en son pouvoir. Il se rendait régulièrement à Vaudreuil, sous prétexte de prendre de ses nouvelles et de celles de l'enfant ; elle soupçonnait qu'il se retirait désappointé quand il les découvrait tous deux en excellente santé, ce qui était heureusement le cas.

Lors d'une visite durant laquelle l'évêque s'était montré particulièrement désagréable, arrogant, donneur de leçons, et l'avait traitée sans égard pour sa condition royale, Frédégonde, qui d'habitude ravalait sa hargne et ne répliquait point à ces provocations, se laissa emporter au point de dire :

— Prends garde, évêque... Un temps va venir où tu retourneras à l'exil auquel tu avais été justement condamné.

Imprudence dont elle se mordit aussitôt la langue mais Prétextat, qui « bouillait de colère²⁹ », n'y prêta point attention. Cela faisait des mois qu'il espérait découvrir cette femme haïe enfin soumise, cassée, repentante et tremblante ; enfin consciente que sa survie et celle de l'enfant, « son bâtard qu'elle ose prétendre de Chilpéric³⁰ », disait-il, dépendaient entièrement de lui. Mais, de visite en visite, il la trouvait plus forte, plus sûre d'elle, plus rayonnante, dépourvue de crainte et de résignation. Il s'en exaspérait. À son tour, ce jour-là, il sortit de ses gonds :

— Peu importe que je sois ou non en exil, puisque, libre ou exilé, je suis toujours évêque et le demeurerai toujours. C'est à toi plutôt de prendre garde car tu ne jouiras pas toujours de la puissance royale.

Mots de trop, parce qu'ils sous-entendaient la disparition de l'enfant roi. Comment, sans cela, lui vivant, déchoir sa mère de la puissance royale ?

Frédégonde blêmit. Elle conservait la conviction que ses fils aînés avaient succombé au poison, vivait dans l'angoisse constante qu'on en versât aussi au dernier qui lui était resté, malgré toutes les précautions dont elle l'entourait. Et qui, mieux que Prétextat, avait la possibilité d'empoisonner Clotaire ? N'accomplirait-il pas ainsi les desseins de Brunehilde, sa protectrice ? Ne vengerait-il pas la mort de son filleul Mérovée dont il l'estimait seule responsable ? N'était-ce pas uniquement pour cela que ce rôle de geôlier et non de protecteur lui avait été assigné ?

L'évêque mesura trop tard sa sottise, voulut la camoufler sous des considérations édifiantes, marmonna d'un ton docte :

— Ne sommes-nous pas tous conduits de l'exil de cette terre au Royaume par la grâce de Dieu ? Toi, je te le garantis, tu seras directement précipitée de ce monde en enfer. Vois combien il eût été plus raisonnable de changer d'attitude et, renonçant à te comporter comme une sottise, abandonner ta malignité, et cet orgueil qui bout en toi, pour te convertir. Ainsi tu aurais gagné la vie éternelle et mérité de conduire jusqu'à sa majorité ce tout petit enfant que tu as mis au monde.

Là encore, sa haine l'avait emporté. Après le fils, c'était la mère qui, selon lui, ne vivrait peut-être plus longtemps... Et que deviendrait alors, en effet, « ce tout petit enfant qu'elle avait mis au monde », formule qui excluait Chilpéric de la moindre participation à cette naissance ?

L'évêque se retira sur ces fortes paroles, laissant Frédégonde livide, non de terreur comme il eut peut-être la fatuité de le penser, mais de fureur, et en proie à un sentiment d'urgence. Personne n'avait jamais menacé impunément ses enfants. Il allait l'apprendre à ses dépens.

Le dimanche 24 février 586³¹, pendant la messe, alors que Prétextat venait de s'asseoir après le chant des antiennes, un homme se glissa près de lui sans qu'il y prît garde, et le poignarda sous l'aisselle³². Se sentant dangereusement frappé, le prélat eut encore la force de se lever, de marcher jusqu'à l'autel, où il s'écroula les bras en croix dans l'attitude de la prière, inondant le saint lieu de son sang.

Étrangement, aucun des prêtres présents³³ n'esquissa un geste pour le secourir et ce furent des fidèles qui, le voyant s'effondrer, se précipitèrent et le portèrent chez lui.

L'évêque n'était pas mort, ni même à l'agonie puisque, lorsque Frédégonde, prévenue, se présenta au palais épiscopal accompagnée du fidèle Ansoald et du duc Beppolène qui s'était autrefois illustré lors de campagnes estivales dans la marche de Bretagne, il eut encore la force de se redresser sur son lit de souffrances et de l'accabler d'invectives et de malédictions. Manifestement, le pardon des offenses et l'amour des ennemis, même *in articulo mortis*, n'habitaient pas le saint homme...

Sans se décontenancer, la reine affirma, avec la componction nécessaire, la part qu'elle prenait à ce drame et à ses souffrances et

ajouta :

— Il eût mieux valu pour nous comme pour le reste de la population, évêque, que cet événement funeste ne se fût point produit pendant ta messe. Plaise à Dieu qu'on nous dénonce l'auteur de ce crime afin qu'il ait à en subir la peine.

Paroles ambiguës et sincères. Frédégonde ne respectait pas Prétextat, et elle ne regrettait nullement de le voir blessé, mais elle se montrait contrariée que l'attentat eût été perpétré dans la cathédrale et pendant l'office. La messe revêtait pour elle une certaine valeur, supérieure à celle de l'homme qui la disait, et le saint lieu n'avait pas à être profané. En quoi elle possédait malgré tout quelques notions justes en fait de religion. Elle avait exercé son droit régalien de justice en châtiant le traître Prétextat, mais déplorait l'offense faite à Dieu et la gêne causée au peuple puisque, conformément au droit canonique, la cathédrale où le sang avait été répandu serait frappée d'interdit jusqu'à sa réconciliation solennelle. L'imbécile chargé de la besogne, un domestique de Prétextat qui avait à l'évidence de vieux comptes à solder avec son maître, avait cherché la solution de facilité, insouciant des tracas qu'il occasionnait. C'était cela, et cela seul, que Frédégonde regrettait.

L'évêque ne s'y trompa point et en éprouva un regain de fureur sûrement aussi préjudiciable à son éventuel rétablissement qu'au salut de son âme. Il éructa un nouveau flot de malédictions et d'accusations, hurlant que tous connaissaient la coupable, « celle qui avait assassiné des rois, répandu le sang innocent et commis dans le royaume tous les méfaits possibles ». Il termina par une malédiction en bonne et due forme :

— Dieu a déjà donné ordre que je quitte ce monde. Mais, toi, reconnue l'inspiratrice de tant de crimes, tu seras maudite dans ce siècle et dans l'Autre et Dieu vengera mon sang sur ta tête !

Décidément, le feu de la charité fraternelle continuait de dévorer l'évêque...

Frédégonde conserva son air impénétrable. Elle n'avait pas assassiné « des rois », mais un seul, Sigebert, parce qu'il menaçait directement la survie des siens ; il fallait être aussi stupide, aussi misogyne que Prétextat pour l'accuser d'avoir planté un couteau dans le cœur de Chilpéric, le seul homme qu'elle eût vraiment aimé... Quant au sang innocent qu'il prophétisait prêt à s'abattre sur sa tête, il

devait s'agir de celui d'Audowère et de ses détestables fils, et Dieu savait à quel point Mérovée, Clovis et leur mère étaient loin d'être irréprochables ! Fort peu impressionnée par ces foudres, la reine hocha la tête ainsi qu'on le fait près d'un malade que la fièvre conduit à délirer et demanda si l'évêque souhaitait qu'elle lui envoyât ses médecins personnels. Ils étaient compétents, dans la limite de leur maigre science, et sauraient, elle en était certaine, soigner une blessure qui paraissait heureusement moins grave qu'on l'avait laissé entendre.

Prétextat hurla de plus belle à l'assassin. Jamais il ne se laisserait approcher par les médecins de Frédégonde, ses hommes de main, ses sicaires qui profiteraient de l'occasion pour l'achever ! On avait déjà vu, il l'avait lu dans les livres anciens, des praticiens empoisonner les pansements d'un blessé qui avait survécu à un premier attentat ! On ne le tuerait pas si facilement³⁴ !

La reine se retira, l'air affligé. Et elle l'était indéniablement : non content d'avoir agi en pleine messe, l'imbécile qu'elle avait stipendié avait trouvé moyen de rater son coup ; Prétextat, doté d'un robuste tempérament, pouvait survivre à cet attentat comme il avait survécu à ses blessures lors de sa tentative d'évasion de la prison de Paris et à ses piètres conditions de détention sur son île du Cotentin. Tout serait alors à refaire, avec plus de difficultés. À condition toutefois d'être encore libre d'agir.

Frédégonde s'inquiétait en vain. Quoique la blessure ne fût ni très profonde ni très dangereuse, et qu'elle n'eût pas fait empoisonner la lame, n'en déplaise à la chère Brunehilde, l'absence d'asepsie, favorable au développement d'une infection, la perte de sang, facteur d'affaiblissement, et l'agitation constante de Prétextat, grand coléreux devant l'Éternel, achevèrent la besogne entamée. Après quelques heures ou quelques jours³⁵ d'une agonie qu'il passa un peu à régler ses affaires, beaucoup à accuser Frédégonde de son assassinat, l'évêque de Rouen expira dans des sentiments très éloignés de la résignation et de la mansuétude³⁶.

L'évêque de Coutances, Romachaire, arriva trop tard pour recevoir son dernier soupir mais veilla à ce qu'il fût enterré selon son rang épiscopal.

Coutances était ville austrasienne et ce n'était évidemment pas un hasard si, parmi tous les prélats du voisinage, Ragnacaire, appelé par

Prétextat à son chevet, s'était précipité jusqu'à Rouen : il fallait imputer le crime à Frédégonde. Ainsi, même sur son lit de mort, l'évêque, fidèle à lui-même et à ses engagements politiques, avait conservé ses sympathies envers l'Austrasie et Brunehilde.

Ragnacaire, bien entendu, n'était pas venu seul, mais accompagné de tout un groupe de seigneurs austrasiens³⁷ qui devaient se constituer immédiatement en tribunal d'exception afin de juger celle que le mort avait lui-même désignée comme sa meurtrière.

Ragnacaire, sitôt arrivé, procéda à la fermeture de la cathédrale profanée, qui s'imposait conformément au droit canon, mais aussi, soutenu par l'évêque de Bayeux, à celle de toutes les autres églises de Rouen, jetant l'interdit sur la capitale neustrienne et privant sa population de la messe et des sacrements : mesure exagérée qui eut pour effet immédiat d'exaspérer le bon peuple, émotif et qui pleurait son évêque défunt. Après cela, il devait être aisé de retourner cette colère populaire contre celle que l'on rendrait responsable de tout : la reine.

Par ailleurs, quelques notables rouennais, Francs eux aussi, apportèrent leur soutien aux accusations austrasiennes. Il s'agissait de ces amis, ces clients de Prétextat qui, autrefois, le comblaient de cadeaux de prix, d'anciens proches de la reine Audowère et de ses fils ; toute une petite clique de leudes écartés du pouvoir depuis la disparition de Clovis et Mérovée, qui voyaient, dans ce service rendu à l'Austrasie, l'occasion d'avoir enfin part aux aubaines du pouvoir.

Tout s'enclencha si admirablement pour servir les intérêts austrasiens que l'on pouvait se demander à qui, au fond, la disparition de Prétextat profitait le plus. À Frédégonde ou à Brunehilde ?

Mettant en œuvre un plan concerté, l'un des leudes rouennais se rendit au palais et, conformément aux usages francs, assigna Frédégonde à comparaître devant cette cour de justice improvisée par ses soins et ceux de ses amis. La seule formulation de l'accusation démontrait que la cause était entendue d'avance, la culpabilité de la reine établie :

— Tu as commis beaucoup de mauvaises actions dans ta vie mais tu n'avais encore jamais osé pire forfait que celui-là : perpétrer l'assassinat d'un évêque de Dieu ! Que Dieu venge donc rapidement le sang innocent. Nous nous faisons les instructeurs de l'enquête concernant ton forfait et nous ferons en sorte qu'il ne te soit plus

jamais loisible de te livrer à tes cruautés ordinaires !

Joli tribunal et belle impartialité à en espérer...

Déjà, l'évêque Leudovald de Bayeux, s'érigeant en autorité légitime en lieu et place de Prétextat et représentant de Gontran en Neustrie, non content de frapper le diocèse entier d'interdit, afin de détacher le peuple catholique de la reine, se permettait de faire appréhender les domestiques de la villa de Vaudreuil. Mis à la torture, ils confessèrent tout ce que le zélé prélat désirait : que Frédégonde n'avait jamais dissimulé son antipathie envers Prétextat, ce qui était exact, et qu'elle avait ourdi le crime, aidée par l'évêque Mélaïne.

On retrouvait là la méthode austrasienne : un peu de vrai, – les rancunes de la reine et de son aumônier envers le défunt –, destiné à faire passer un tissu de fariboles et obtenir une condamnation. Pour faire bonne mesure, Leudovald se posait en victime potentielle de la Sorcière de Neustrie et s'entoura d'une garde rapprochée censée le protéger des sicaires de Frédégonde. On n'en vit aucun, bien entendu ; alors, le digne prélat en inventa, affirmant sans rire que plusieurs visiteurs suspects avaient cherché à l'approcher et que tous les moyens étaient bons pour lui interdire « d'instruire avec sagacité ».

La mort du leude³⁸ qui s'était autoproclamé président du plaid vint à point renforcer la légende noire de l'empoisonneuse... Il s'écroula, pris d'un malaise³⁹, à la sortie de son entretien avec la reine, non sans avoir eu le temps de dire qu'il avait accepté de la main de cette meurtrière une coupe d'hydromel⁴⁰ ! Rare imprudence, on en conviendra.

La médecine du temps ne sachant pas distinguer une crise cardiaque d'un empoisonnement, la psychose savamment entretenue par Brunehilde autour des « philtres » de Frédégonde se retourna soudain contre elle. Les juges et jurés désignés pour le procès, et qui ne disposaient pas tous des moyens de sauvegarde mis en œuvre par l'évêque Leudovald, préférèrent quitter Rouen en hâte, suivant l'ultime conseil du président foudroyé dont les dernières paroles avaient, paraît-il, été : « Fuyez, malheureux, fuyez ce maléfice si vous ne voulez pas périr avec moi⁴¹ ! »

Cela devenait grotesque, et, pis encore, nuisible à l'image de l'Austrasie dont le zèle à vouloir châtier la présumée coupable prenait un côté suspect. À trop en faire...

Cette débandade indécente et risible eut cependant un aspect

positif : elle débarrassa la Neustrie des derniers agents austrasiens, forcés de se démasquer, puis de quitter le royaume. Les Neustriens allaient maintenant reprendre en main leurs propres affaires.

Frédégonde s'en empressa et, pourvoyant elle-même au remplacement de Prétextat, rétablit Mélaïne au siège épiscopal de Rouen. Joli camouflet infligé à Gontran qui avait décrété un tel rétablissement contraire au droit canon lors du concile de Mâcon l'année précédente.

Le roi de Bourgondie ne s'y trompa point. S'il pensait Frédégonde probablement coupable d'un assassinat qui lui profitait et la vengeait d'un vieil ennemi, il comprenait aussi que les motifs personnels avaient moins pesé dans la décision d'éliminer Prétextat que les mobiles politiques. Sa belle-sœur, raffermie, rassurée, entendait maintenant se passer de son aide, ô combien intéressée ! et reprendre en main les destinées de la Neustrie. À l'instar de Brunehilde, elle s'érigeait en régente de son fils mineur, rôle que Gontran s'était dévolu.

Ce fut cette certitude de voir la Neustrie lui échapper qui poussa le roi de Bourgondie à diligenter à son tour une enquête sur les circonstances de la mort de Prétextat ; il était temps de rappeler à Frédégonde la fragilité de ses positions et que, sans lui, elle risquait de tout perdre : la couronne et la vie.

Du moins Gontran le pensait-il. En réalité, ce temps-là était révolu, et il ne tarderait pas à l'apprendre.

Le roi de Bourgondie expédia à Rouen une commission d'enquête pourvue de tous les pouvoirs que présidaient trois évêques parmi les plus vénérés de son royaume : Arthème de Sens, Agrèce de Troyes et Véran de Cavaillon, prélats d'une intégrité véritable. Toutefois, ces saints hommes partirent, eux aussi, avec des convictions établies⁴² ; ils étaient convaincus de la culpabilité de Frédégonde et, s'appuyant sur leur dignité épiscopale, entendaient l'obliger à comparaître et confesser ses fautes. Non pas à Rouen mais à Chalon, devant Gontran. Ils le déclarèrent abruptement aux leudes dès leur arrivée à Rouen, et se firent aussitôt rembarquer. La prétention, au vrai, était inadmissible.

Les Grands de Neustrie, sauf rares exceptions, s'étaient ralliés à leur reine, image de la continuité du royaume, de son indépendance, de leur puissance conservée et recouvrée. La tentative de retour inopiné de Gontran leur déplut. Ils le dirent sans ambages à ses

envoyés :

— Les actes en question nous répugnent à nous aussi profondément et nous brûlons de les châtier. Mais il est impossible, si le coupable est des nôtres, qu'il soit conduit en présence de votre roi alors que nous avons pouvoir, par vertu d'un décret royal, de châtier nous-mêmes les crimes de nos sujets.

Les évêques burgondes accusaient la reine ; les leudes de Neustrie, pour leur part, feignaient de comprendre qu'on leur réclamait, non l'instigateur du crime, mais son exécutant : un homme, ainsi que toute l'assistance l'avait constaté. De toute façon, ce grand coupable, dont le visage était dissimulé et qui avait réussi à prendre la fuite, demeurait, pour l'heure, inidentifiable et introuvable. Démonstration que les méthodes fortes de Leudovald de Bayeux avaient des limites : les domestiques qu'il avait mis à la torture avaient acquiescé à toutes ses suggestions, mais n'avaient pas dénoncé l'assassin, parce que leur questionneur n'avait aucun nom à leur proposer.

Cette feinte ne prit pas. Là encore, les commissaires burgondes ne se trompaient pas sur les enjeux de la querelle. En refusant de s'en remettre à la justice de Gontran, les leudes de Neustrie revendiquaient l'indépendance de leur pays et secouaient le joug du régent. Aux yeux d'Arthème, d'Agrèce et de Véran, cette rébellion se révélait plus préoccupante que l'enquête policière sur le meurtre de Prétextat. Renonçant au langage diplomatique, ils passèrent aux menaces, affirmèrent que, faute de se voir livrée « la personne qui avait commis ces actes, la même qui avait tué et Prétextat et le Franc⁴³ », Gontran viendrait en personne s'emparer d'elle, à la tête de son armée, et qu'il dévasterait toute la région par le fer et le feu.

Déclaration de guerre qui déclencha un tollé et contraignit les Burgondes à se retirer sous les insultes, non sans avoir rappelé l'interdiction frappant l'évêque Mélaine, précision qui laissa pareillement froids et la reine et les Grands. Tout comme les gesticulations guerrières des prélats.

Aux dernières nouvelles, la situation militaire du roi de Bourgondie n'était pas si glorieuse qu'il lui fût loisible de venir dévaster les terres de son neveu... Le bruit courait que Gontran avait déjà perdu toute la région de Toulouse, retombée aux mains des Wisigoths et que, passant le Rhône, le prince Reccared s'était emparé de Beaucaire. Les Burgondes avaient mieux à faire dans le Midi qu'en Neustrie !

Les évêques s'en allèrent furieux, conscients qu'ils devraient affronter le mécontentement de leur souverain, de fort mauvaise humeur car les événements, en effet, tournaient obstinément en sa défaveur depuis quelques mois. Et Gontran n'était pas encore au bout de ses peines !

Quant à juger Frédégonde, il n'en fut plus question.

Dix-huit mois après l'assassinat de son mari, qui devait signer sa perte, Frédégonde triomphait. Remarquable retournement de situation dû, une fois encore, à sa détermination.

Maintenant, elle régnerait.

VIII

La régente

Le premier soin de Frédégonde, en ce printemps 586, fut d'exercer cette justice régaliennne que les leudes avaient revendiquée en son nom. L'opinion publique réclamait un coupable dans l'affaire Prétextat ; il convenait d'en découvrir un et de le châtier.

On arrêta peu après un esclave¹ du défunt prélat, prisonnier de guerre, donc capable de se servir d'une arme, connu pour avoir nourri envers son maître une profonde inimitié et qui avoua sous les coups être le tueur de la cathédrale.

Ces aveux obtenus par la contrainte et la violence étaient-ils plus crédibles que ceux produits à temps et contretemps par Brunehilde chaque fois qu'elle cherchait à nuire à sa belle-sœur ? Non, mais le misérable faisait un assassin plausible et c'était l'essentiel.

Si l'on n'avait pas déjà découvert le vrai meurtrier, il fallait supposer que Frédégonde, avisée, avait pourvu à sa sauvegarde sitôt le coup accompli, ainsi qu'elle l'avait fait lors de l'assassinat de Sigebert dont on n'avait jamais retrouvé les coupables. À moins qu'elle eût jugé préférable d'éliminer un auxiliaire peu sûr ; elle n'avait pas apprécié l'initiative fâcheuse de perpétrer le crime dans la cathédrale et en plein office².

Simple esclave, l'homme ne méritait pas la réunion d'un tribunal et un jugement dans les formes. La reine se contenta de le livrer au neveu de Prétextat, plus proche parent du défunt, lequel exerça son droit de justice privée en faisant torturer à mort le meurtrier présumé de son oncle.

Manifestement, Frédégonde n'avait rien à voir avec cette victime propitiatoire et elle n'en redoutait pas de confidences déplacées. Il y

en eut pourtant. Dans les affres de ses tourments, le malheureux, sollicité pour lui faire dire ce que le clan Prétextat voulait entendre, chargea la reine, l'évêque Mélaine et l'archidiacre de Rouen, les accusant pêle-mêle de lui avoir mis l'épée à la main contre promesse d'affranchissement pour sa femme et lui-même. Les conjurés lui avaient, jura-t-il, donné deux cents sous d'or pour commettre le forfait.

Le neveu ne s'étonna pas de n'avoir pas retrouvé cette somme conséquente, mais imaginaire ; il ne se demanda pas non plus pourquoi l'assassin, en possession de ce trésor, n'en avait pas profité pour s'enfuir et se mettre à l'abri des poursuites.

Tout, une fois de plus, était incohérent dans cette affaire mais cela ne changea rien au dénouement prévisible : l'esclave mourut dans les tourments³.

L'incident n'était point pour affecter Frédégonde ; elle conservait les façons de penser d'avant la christianisation, quand il était admis qu'un esclave n'appartenait pas à l'espèce humaine et qu'il était permis d'en user avec lui à sa guise du moment que l'on était son maître...

Ces aveux ridicules ne changeraient rien à l'opinion, bonne ou mauvaise, que l'Austrasie et la Burgondie se faisaient d'elle. On l'avait depuis trente ans insultée de tant de manières, on avait colporté sur son compte tant de calomnies, on l'avait rendue responsable de tant de crimes que cela ne l'atteignait plus ; elle se plaçait maintenant au-dessus de tout cela, et en avait le droit : elle était la reine.

Elle le rappela magistralement en se débarrassant du duc Beppolène, un incapable en charge de la défense du front de Bretagne, Marche chaque été en butte aux attaques des chefs de clans voisins. Beppolène n'avait jamais réussi à endiguer ces pillages estivaux systématiques et même il les avait aggravés en dévastant le Vannetais, représailles ineptes qui avaient fait basculer définitivement cet évêché, resté attaché à ses racines gallo-romaines, du côté des *Tierned* bretons.

Frédégonde méditait de longue date un rapprochement entre la Bretagne et la Neustrie, qu'elle pensait à terme profitable aux uns et aux autres. Malgré le goût des Bretons pour le vin du pays nantais, qui les incitait à piller le vignoble chaque automne, et leurs visées expansionnistes manifestes vers la région rennaise, elle pensait avoir beaucoup à gagner d'un accord avec eux. Et pour commencer la

possibilité de détourner leurs ardeurs belliqueuses en direction des possessions austrasiennes du Cotentin. Cela apprendrait à l'évêque de Coutances à venir lui donner des leçons.

Le cas échéant, les chefs de clans feraient des alliés redoutables, et fiables, contre Childebert et Gontran. Son fils et elle ne disposaient point de tant de soutiens qu'il fallût négliger celui-là.

À ces considérations politiques et stratégiques argumentées s'ajoutaient des sympathies personnelles ; la Gauloise Frédégonde se sentait des affinités avec ces Celtes d'outre-Manche. Peut-être même tenait-elle à eux par quelques liens familiaux et nationaux. Le choix du prénom de son second fils, Samson, celui de l'évêque de Dol, qui avait étonné en son temps parce qu'il n'appartenait pas au patrimoine onomastique de la dynastie mérovingienne et que l'on avait tenté de rattacher acrobatiquement au chef de guerre biblique, tenait peut-être uniquement à cela, et à la nécessité tôt éprouvée de se rapprocher des gens de la Petite Bretagne.

La reine n'avait pas su persuader Chilpéric, jadis, de la suivre dans cette voie. Fidèle aux ambitions de son grand-père Clovis, le roi de Neustrie espérait rattacher à la Gaule cette Armorique qui lui échappait depuis plus de deux siècles. Frédégonde, qui possédait une meilleure connaissance de ces peuples et de ces régions, savait que cette conquête ne se ferait point, ou à un prix que la Francia n'avait pas, pour l'heure, les moyens de payer. Maintenant qu'elle était libre de ses choix et de ses alliances, elle décida de faire prévaloir la paix bretonne.

Beppolène, qui tirait de substantiels revenus de ses pillages annuels dans la Marche de Bretagne, tantôt côté breton tantôt côté franc car il n'était pas regardant, prit mal ces nouvelles directives. Plus mal encore d'entendre une femme lui donner des conseils et des ordres à propos de questions militaires. Près d'être relevé d'un commandement qu'il exerçait fort mal, il préféra prendre les devants et s'en fut se réfugier près de Gontran auquel il se plaignit d'abondance que Frédégonde « ne le traitait pas avec les honneurs dus à son rang⁴ ».

Ces nouvelles confortèrent le roi de Burgondie dans son analyse des événements. À l'instar de Brunehilde, qui n'avait pas éprouvé de honte à ceindre le baudrier et le glaive et avait paru sur un champ de bataille au nom de son fils, Frédégonde à son tour s'arrogait un

pouvoir par nature masculin, entendait commander aux armées de Neustrie et décider souverainement de la paix et de la guerre. Décidément, on marchait sur la tête et le monde tournait à l'envers ! Comment s'étonner, quand on voyait cela, de tous les signes apocalyptiques relevés par l'évêque Grégoire, ces comètes, ces lueurs célestes mystérieuses, et, marque probante du dérèglement généralisé de l'univers, ces arbres fruitiers qui refleurissaient en septembre ? ! Il était temps de remettre de l'ordre !

Dans ce but, Gontran reconduisit Beppolène dans ses fonctions de duc de la Marche de Bretagne, fonctions dont Frédégonde venait de le relever, et l'envoya à Rennes en son nom. Mais ni Rennes ni Angers ni aucune autre ville d'Armorique et d'Anjou ne le reconnut et n'accepta de lui ouvrir ses portes. Refus assimilable à une rébellion contre le pouvoir légal, en l'occurrence celui de Gontran, donc passible de représailles. Les évêques de Bourgondie n'avaient-ils pas menacé la Neustrie récalcitrante d'être mise à feu et à sang ? Beppolène démontra que ce n'était point paroles en l'air. Avant d'être assassiné par des notables qui ne toléraient plus ces façons de se conduire comme en pays conquis⁵.

La reprise en main de Gontran s'acheva là. Ne lui restait de sa régence neustrienne qu'une tutelle aussi théorique que celle qu'il avait été censé exercer sur l'Austrasie. Il n'en décolerait pas, vouait aux cent mille diables ses deux belles-sœurs qu'il tenait pareillement pour des créatures démoniaques : elles étaient femmes, c'était tout dire !

Heureusement pour le Burgonde, sa situation militaire s'améliora au cours de l'été 586, lui donnant de l'air et lui rendant un peu les coudées franches.

La mort du roi Léovigild de Tolède et l'accession au trône d'Espagne de son fils, le prince Reccared, mirent un terme prématuré à la campagne de Septimanie et empêchèrent les Wisigoths d'exploiter leurs victoires de 585, fulgurantes, et qui avaient failli restaurer un véritable État wisigothique de ce côté-ci des Pyrénées. Éviter ce désastre qui eût porté atteinte au meilleur de l'œuvre de Clovis et déshonoré son petit-fils était une bonne chose. La cour de Chalon n'accueillit pas, pourtant, avec grande allégresse la nouvelle inattendue de la conversion de Reccared au catholicisme. Le nouveau roi, plus marqué qu'il ne l'avait laissé jusque-là supposer par le souvenir de sa mère et par le martyre de son frère aîné, Herménégilde,

sitôt monté sur le trône, abjura l'arianisme entre les mains de l'évêque Léandre, décision qui entraîna la conversion de son peuple et de sa noblesse. Afin de couper court aux contestations, Reccared fit immédiatement supplicier sa belle-mère, la reine Goiswinthe, soit qu'il craignît les menées de cette arienne fanatique et l'influence dont elle jouissait encore, soit qu'il lui fit payer la mort d'Hermenégilde, dont elle avait été la contemptrice acharnée.

Cette décision ouvrait-elle motif à une nouvelle *Faide* entre l'Espagne et la Francia, Goiswinthe étant la mère de Brunehilde et la grand-mère de Childebert II ? Ou bien l'Austrasie se souviendrait-elle que la disparue avait ourdi la perte de la princesse Ingonde, drame qui avait considérablement refroidi les rapports entre Metz et Tolède ? Dans l'expectative, Reccared prit hardiment les devants en proposant le mariage à la cadette de sa belle-sœur, Chlodoswinthe, dernière-née de Brunehilde et Sigebert. C'était faire bon marché de ses fiançailles avec Rigonthe de Neustrie, toujours enfermée dans le cloître de Notre-Dame de la Dorade et que tout le monde semblait avoir oubliée, à commencer par son promis. Reccared avait un moment tenu la région toulousaine mais n'avait jamais envisagé d'aller délivrer sa fiancée. L'alliance neustrienne avait perdu son intérêt depuis la mort de Chilpéric.

L'éventualité d'une guerre menée au nom d'une énième vendetta familiale ennuyait Gontran, qui sortait à peine d'un conflit, mal engagé, avec l'Espagne. Il supputait les problèmes que la conversion de Reccared allait causer à la Francia. Travaillée par les querelles religieuses qui opposaient le pouvoir wisigoth, souvent persécuteur, à ses sujets catholiques, l'Espagne ne s'était pas hissée, en Europe, au niveau de puissance de la Francia mérovingienne ; réunifiée, apaisée, elle risquait de gagner en force jusqu'à devenir une menace. Pis encore, le voisin wisigoth, converti, cessait de représenter le commode épouvantail hérétique contre lequel il avait été simple, depuis cent cinquante ans, de fédérer Francs et Gallo-Romains au nom de la défense du catholicisme.

Toutes ces cogitations contrarièrent assez Gontran pour qu'il envoyât désagréablement promener une ambassade espagnole venue lui offrir un traité de paix. Tant qu'il ignorerait les intentions de Brunehilde, imprévisible comme toutes les femelles, il préférait éviter les initiatives malencontreuses. Les espions qu'il entretenait à la cour

de son neveu ne l'avaient-ils pas informé de mystérieux accords entre la reine d'Austrasie et l'usurpateur Gondevald ? Ses agents tenaient pour quasi assuré que l'or austrasien avait de longue date pris le relais des fonds byzantins et payait la campagne du prétendant ; ils assuraient aussi que Brunehilde avait offert le mariage à cet aventurier...

Gontran, intelligent, lisait dans le jeu tortueux de l'Austrasienne : Brunehilde avait été très contrariée de le voir défendre Frédégonde et, puisqu'il aimait tant tenir la balance égale entre les deux royaumes, elle lui rendait la monnaie de sa pièce en soutenant le supposé fils de Clotaire, histoire de lui rappeler qu'il n'y avait pas qu'un roi en Francia.

L'offre de mariage lui fit, par contre, hausser les épaules. Pourquoi la reine, qui avait jadis froidement sacrifié le jeune Mérovée à la préservation des droits de Childebert, serait-elle allée s'offrir à Gondevald ? L'hypothèse tenait encore moins debout depuis que Childebert avait des héritiers. La jeune reine Faileuba lui avait donné deux enfants en deux ans, un fils, Théodebert, et une fille, Théodelane. Il y en aurait sûrement encore beaucoup d'autres. En assurant l'avenir de la dynastie austrasienne, Brunehilde s'était aussi assurée de ne point perdre le pouvoir, qu'elle continuerait d'exercer à travers sa descendance.

Gondevald, trop sûr des succès obtenus l'année précédente, et ignorant de ces péripéties, ne sentit pas le vent tourner. L'argent, les soutiens et la chance lui manquèrent en même temps. Assiégé dans Comminges, il accepta de négocier avec les envoyés de Gontran, qui l'attirèrent dans un piège et le tuèrent.

À l'automne 586, le roi de Burgondie, liquidée la double crise militaire qui l'avait affaibli et mis dans l'impossibilité d'agir à sa guise dans ses tentatives de contrôle de la Francia, repassa aux choses sérieuses : le rétablissement de son pouvoir en Neustrie. En avait-il les moyens ? Cela restait à démontrer car les quelques opérations de maintien de l'ordre qu'il lança en Anjou et en Armorique sous prétexte d'enquêter sur les circonstances du meurtre de Beppolène n'aboutirent qu'à des vexations gratuites à l'encontre de partisans déclarés de Clotaire II ; mais Frédégonde, qui ne voulait sous aucun prétexte d'une rupture ouverte avec Gontran, préféra lui envoyer, au printemps 587, des ambassadeurs afin de renégocier leurs relations sur des bases

neuves, et plus équilibrées pour les Neustriens.

Ces diplomates arrivèrent à peu près dans le même temps qu'une autre délégation, austrasienne, celle-là, en charge de régler le vieux différend opposant Austrasie et Bourgondie pour le contrôle de la région marseillaise.

Il y avait sûrement, dans cette concomitance de pourparlers, plus qu'une coïncidence, une volonté très nette de Brunehilde d'empêcher la signature d'un accord entre Gontran et Frédégonde, accord qui entérinerait définitivement la reconnaissance de la légitimité et des droits du petit Clotaire II. Les buts austrasiens ne variaient pas depuis la mort de Chilpéric : Childebert II devait être seul et unique héritier de son oncle de Neustrie, au détriment d'un cousin qu'il s'obstinait à proclamer bâtard. Or, Gontran s'y refusait, parce que maintenir le statu quo entre ses deux neveux, et laisser planer le doute sur une éventuelle adoption de Clotaire, ouvrant à celui-ci des droits sur la couronne burgonde, lui assurait une position de force.

C'est à ce jeu que Brunehilde entendait mettre fin une fois pour toutes. Comment ? En accusant Frédégonde d'être une meurtrière. Refrain lassant et répétitif mais dont elle espérait qu'à force de le chanter, on finirait par le croire.

Donc, les deux ambassades, l'austrasienne et la neustrienne, s'étaient, fin mars 587, croisées à la cour de Gontran. Circonstance un peu contrariante, qui témoignait de l'ordinaire double jeu du Burgonde. Celui-ci avait préféré couper court et renvoyer les Neustriens avec une réponse dilatoire⁶, si peu satisfaisante que les diplomates s'attardèrent en Bourgondie, dans l'attente d'un revirement du roi, ou d'informations supplémentaires.

Survint alors un incident invraisemblable. Une nuit de la Semaine sainte, Gontran se rendant à matines découvrit, dans un corridor menant de ses appartements à l'église, un homme visiblement pris de boisson affalé contre le mur, ronflant comme un sonneur, l'épée au côté et une lance à portée de la main. Rien d'autre, à l'évidence, qu'un ivrogne trop saoul pour savoir où il cuvait son vin mais sa présence à proximité des appartements royaux, en armes, avait de quoi inquiéter. Cette sécurité à laquelle Gontran tenait tant depuis que ses frères avaient été assassinés n'était pas garantie comme elle aurait dû l'être ; il en fit la remarque.

Quel rapport entre ce soûlard et Frédégonde ? Aucun, bien

entendu, mais les agents austrasiens ne manquèrent pas de faire un rapprochement et, jouant sur les compréhensibles angoisses du roi de Burgondie, ils transformèrent le poivrot en meurtrier. Torturé, le soldat fit les réponses que ses tourmenteurs attendaient : il avait été placé là par les ambassadeurs neustriens et, feignant le sommeil, devait attendre le passage du roi puis, se jetant sur lui, le tuer.

Version non moins absurde que toutes celles déjà inventées par le passé afin de nuire à Frédégonde ; peut-être même plus absurde encore que les précédentes, mais Gontran, cet homme fin et plein de bon sens, avait eu très peur et cette peur le rendit complètement idiot : il goba ces aveux. Il fit arrêter les ambassadeurs, les pressa de questions, accompagnées de quelques attentions moins diplomatiques. Un peu de raison aurait pourtant dû suffire à lui faire disculper les Neustriens. Pourquoi, si ces hommes avaient aposté un meurtrier à la porte de sa chambre, avaient-ils pris le risque de rester en territoire burgonde ? Afin de connaître le résultat de leurs complots⁷ ? Choix pour le moins imprudent ! Il eût été plus sûr d'attendre les nouvelles de l'autre côté de la frontière !

Cette évidence ne calma point Gontran, pas plus que les dénégations désespérées des diplomates qui assuraient « n'être pas venus le trouver pour autre chose que la mission qu'ils lui avaient exposée ». Leur sincérité manifeste leur épargna le pire ; il conclut que Frédégonde les avait utilisés comme couverture, qu'ils ignoraient tout de ses véritables desseins et se borna à les frapper d'ordres de bannissement aux quatre coins du territoire⁸.

À examiner plus raisonnablement l'événement, l'innocence de la reine de Neustrie ne fait guère de doute. Elle n'avait aucune raison de supprimer Gontran qui, désormais écarté des affaires intérieures de Neustrie, ne représentait plus une gêne mais, tout au contraire, un allié ; sans lui, dernier représentant adulte de la lignée royale, qui reconnaîtrait la légitimité de Clotaire ? Qui ferait valoir ses droits ? N'était-ce pas d'ailleurs le motif des attermolements de Gontran qui s'amusaient d'année en année à repousser l'investiture officielle de son neveu, quitte à suspendre aussi un baptême point culminant des festivités prévues ?

Il ne fallait pas non plus croire la reine de Neustrie sotte, maladroite et imprévoyante, ce que laissaient supposer ces tentatives de meurtres à répétition tantôt contre les uns tantôt contre les autres

mais toutes également bâclées et ahurissantes de stupidité. Lorsqu'il arrivait à Frédégonde, parce qu'elle ne voyait plus d'autre échappatoire, parce qu'elle jugeait sa vie, ou celle de ses fils, en grave danger, de se résoudre à tuer un ennemi, qu'il s'agît de Sigebert ou de Prétextat, elle ne manquait pas son coup, sachant s'entourer d'hommes sûrs et résolus, non d'amateurs. Eût-elle voulu le trépas de Gontran, de Brunehilde ou de Childebart, ils seraient morts. Penser le contraire n'était pas lui rendre justice.

Non, ce plan lamentable et grotesque portait, comme d'habitude, la signature de Brunehilde, non qu'elle voulût la disparition de Gontran, mais parce qu'elle tenait à faire échouer le rapprochement entre la Bourgondie et la Neustrie qu'elle voyait se profiler.

En quoi elle réussit au-delà de tous ses espoirs. L'arrestation de l'ambassade neustrienne, contraire à tous les usages diplomatiques, équivalait à une rupture entre les deux États et même à un casus belli si Frédégonde s'était trouvée en position de force. Elle ne l'était pas et dut avaler l'insulte, puis assister, impuissante, au renouvellement de l'amitié burgondo-austrasienne. La naissance, dans le courant de l'été, d'un second prince héritier à Metz, prénommé Thierry, fut l'occasion pour Gontran de manifester la grande affection qu'il portait à ses neveux en les comblant de cadeaux de prix, et en restituant à l'Austrasie les territoires qu'il avait annexés en Provence et en Albigeois. Des dispositions furent prises en vue d'une rencontre au sommet qui réactiverait l'adoption de Childebart par son oncle et officialiserait définitivement sa place d'héritier de la couronne burgonde.

Gontran, qui n'aimait pas qu'on le pressât et surtout pas qu'on lui forçât la main, tergiversa encore tout le printemps, tout l'été et une partie de l'automne 587, puisque ce n'est que le 29 novembre qu'il se décida à signer à Andelot-Blancheville le pacte tant espéré par l'Austrasie. Dans l'intervalle, comme si on avait voulu le forcer à accélérer le mouvement, le roi de Bourgondie avait encore fait l'objet de plusieurs tentatives plus ou moins boiteuses d'assassinat que la rumeur ne manquait pas d'attribuer à Frédégonde.

Attentats fictifs, à l'exception de celui du 4 septembre 587, fête de saint Marcel, patron de la capitale burgonde, au cours de laquelle, à la cathédrale, un homme porteur de deux poignards réussit à s'approcher du roi qui revenait de communier. L'individu avait-il l'intention de se

servir de ses armes ? On n'eut pas l'occasion de s'en assurer puisqu'il fut démasqué avant de passer à l'acte et d'ailleurs relâché, car Gontran choisit de faire grâce, par égard envers le bienheureux saint Marcel. Attention délicate assez peu dans les manières habituelles du roi, que chacun s'entendait à trouver implacablement rancunier. Cette magnanimité accréditait la thèse d'une vengeance personnelle, et justifiée ; Gontran avait un jour causé quelque tort grave à son agresseur et il s'en souvenait.

Frédégonde n'y était pour rien, mais la tentative de meurtre dans la cathédrale rappelait trop l'attentat contre l'évêque Prétextat pour n'être pas exploitée à fond par la propagande austrasienne. Gontran laissa dire et laissa faire. Il était fatigué de ce qui-vive perpétuel, de ces angoisses, d'avoir à se défier de toute ombre suspecte.

En cédant aux pressions de Brunehilde, il s'assurait une période de tranquillité, quitte à en passer par les exigences outrancières de sa belle-sœur.

Que pensa Frédégonde lorsqu'elle prit connaissance à son tour des termes du pacte d'Andelot-Blancheville ? Mesura-t-elle l'habileté de Gontran qui, en échange de beaucoup de promesses mirifiques mais fort vagues, avait conforté son pouvoir et son rang sans rien céder de très concret ? Femme de tête, rompue aux jeux politiques, elle dut retirer du document les dispositions qui les concernaient, indirectement, son fils et elle, et, paradoxalement, trouva motif à s'en réjouir.

Certes, Gontran confirmait l'adoption de Childebart et lui assurait sa succession, mais il n'était écrit nulle part, et c'était l'essentiel aux yeux de Frédégonde, que cette adoption du jeune roi d'Austrasie excluait l'éventualité d'une seconde adoption, plus tard : celle de Clotaire. Sur ce point-là qui lui importait tant, Brunehilde n'avait pas obtenu gain de cause. Mieux encore, en bon juriste, Gontran avait usé des termes les plus flous pour parler de son héritage, de sorte que l'on pouvait comprendre qu'il léguait à Childebart simplement la Burgondie stricto sensu, c'est-à-dire réduite à ses frontières historiques, sans les cités neustriennes annexées à la mort de Chilpéric, nuance énorme ; il avait aussi explicitement exclu la Neustrie de l'héritage à venir, ce qui protégeait les droits de Clotaire. Gontran avait eu beau éviter de prononcer les noms du petit souverain et de sa mère, il les avait cependant défendus. Parce qu'il y trouvait

son intérêt, ce qui laissait la porte ouverte à de nouveaux arrangements, dans un futur proche.

Frédégonde soupira de soulagement, et s'étonna que Brunehilde se fût contentée de cet arrangement, beaucoup moins avantageux pour elle qu'elle ne l'avait espéré. La raison en était sans doute à chercher en d'autres clauses, en apparence annexes mais qui, du point de vue des reines, avaient une importance colossale.

Fait sans précédent, Brunehilde avait obtenu d'être nommée et considérée dans les dispositions du pacte sur le même pied que son beau-frère et son fils, et se voyait décernée dans les actes le titre de reine, accompagné de toutes les prérogatives d'ordinaire réservées au souverain. Traitée à l'égal d'un homme, la reine avait veillé, en cas de disparition de son fils et de ses petits-fils, à se voir garantis les avantages prévus par son *Morgengabe*, enrichis de quelques autres, qui la mettraient définitivement à l'abri du besoin et hors la dépendance masculine. Sa fille, la princesse Chlodowinthe, et la princesse Clotilde, la fille survivante de Gontran, s'étaient pareillement précautionnées, se faisant reconnaître, quoique célibataires, des biens propres qui ne leur seraient jamais enlevés, ainsi que la promesse de ne jamais les contraindre à se cloîtrer.

Cette reconnaissance de libertés féminines, ces concessions arrachées au misogyne Gontran concernant le pouvoir de la reine mère valaient leur pesant d'or. Frédégonde ne s'y trompa point et se jura qu'elle saurait s'en servir le moment venu afin d'obtenir les mêmes avantages.

Finalement, le traité d'Andelot-Blancheville qui l'avait tant inquiétée se révélait moins néfaste qu'elle l'avait craint. Il équivalait, ni plus ni moins, au maintien du *statu quo ante*, que l'on continuerait à contester, tous bords confondus. Les déplorables incidents qui avaient marqué le décès de la reine Radegonde l'été précédent étaient un triste révélateur des tensions ambiantes.

Usée par les privations, les macérations, les pénitences, la veuve de Clotaire I^{er} s'était éteinte le 13 août 587 au monastère Sainte-Croix de Poitiers, sa fondation, âgée d'une soixantaine d'années.

Sans enfant, la reine moniale avait reporté son affection maternelle sur le petit Sigebert, encore au berceau lors du décès de sa mère, la reine Ingonde. Elle l'avait élevé. Entre eux, l'affection ne s'était jamais démentie. Tout naturellement, lors des partages de 561 et 568,

Radegonde avait privilégié les intérêts de Sigebert ; elle s'était réjouie de voir le Poitou tomber dans la part du roi d'Austrasie, n'avait pas accepté l'annexion de Poitiers à la Neustrie par Chilpéric et avait manifesté derechef sa satisfaction lorsque la ville était revenue à Childebart II après l'assassinat du Neustrien.

Opinions feutrées, qui s'exprimaient dans la discrétion du parloir de Sainte-Croix, plus rarement par le biais de la correspondance que Radegonde entretenait avec Brunehilde, mais, toutes feutrées qu'elles fussent, ces opinions, en raison de la réputation de sainteté de la vieille reine, pesaient très lourd et n'étaient pas dépourvues de conséquences politiques et diplomatiques. Nuisibles à la Neustrie. Et cela, l'évêque de Poitiers, Marovée, un homme de Chilpéric, ne l'avait jamais admis.

Misogynie, antipathie personnelle incontrôlable, différends politiques irréconciliables, il n'avait jamais réussi à cacher qu'il détestait la reine Radegonde et collectionnait à son encontre une foule de griefs injustifiés. Il n'avait jamais manqué une occasion de l'offenser ou de lui faire du tort, notamment lors de la translation, en 569, des reliques de la vraie Croix offertes, honneur exceptionnel, par le Basileus, de Constantinople à Poitiers. Au lieu de considérer la gloire d'entrer en possession d'une des reliques les plus convoitées de la chrétienté, l'atrabilaire Marovée n'avait vu, ce qui était exact mais accessoire, que le triomphe diplomatique obtenu par Sigebert à cette occasion. Et il avait boudé les cérémonies, obligeant l'évêque de Tours à le suppléer lors des festivités.

Après cela, Radegonde, sans jamais manquer à ce qu'elle devait à l'évêque, avait pris ses distances et veillé à mettre sa fondation à l'abri du contrôle du prélat. Sage précaution d'ailleurs. Marovée avait interprété cette attitude comme une intolérable rébellion, à laquelle il ne pouvait remédier puisque la reine et ses filles étaient sous la protection des souverains austrasiens. À défaut de les mettre au pas, il leur avait livré une petite guerre sournoise, laquelle avait touché son apogée lorsque, le 13 août, apprenant le décès de sa vieille ennemie, Marovée avait quitté Poitiers, prétextant une tournée pastorale urgente, qui le dispensait de célébrer les obsèques de Radegonde. L'abbesse Agnès l'avait vainement attendu quarante-huit heures, puis cédé aux objurgations de l'évêque Grégoire de Tours, qui la conjurait de procéder aux funérailles avant que la chaleur estivale rendît la

décomposition du corps insoutenable⁹.

Procédés mesquins et inélégants mais qui en disaient long sur la persistance des tensions et rappelaient que rien n'était réglé entre les trois royaumes francs.

Frédégonde en avait pris bonne note, même si elle conservait une certaine reconnaissance envers la reine Radegonde, pour l'avoir défendue en 584 quand les Austrasiens avaient déclenché contre elle la campagne diffamatoire visant à la faire répudier pour adultère. Marovée s'était mal conduit mais son attitude avait le mérite de mettre en évidence quelques fidélités, et nombre de mécontentements locaux qu'il faudrait exploiter le moment venu.

Brunehilde, qui avait paru satisfaite de l'accord de novembre 587, ne tarda pas à en déplorer les restrictions et les non-dits. Elle demeurait obsédée par l'élimination de Clotaire II et de sa mère, n'admettait pas l'attitude de Gontran, voulait à toute force lui arracher des promesses et des engagements que, justement, il se refusait à prendre. Avec l'idée de faire pression sur lui, elle incita Childebart à ne pas respecter certaines clauses annexes du traité d'Andelot-Blancheville, concernant des dédommagements dus par l'Austrasie en échange de l'abandon de la souveraineté burgonde sur Senlis. Elle lui conseilla aussi de maintenir dans ces régions des dignitaires et notables pro-austrasiens dont les Burgondes avaient demandé le déplacement. Tout cela ne plut pas à Gontran.

Il fit courir le bruit, au printemps 588, qu'il mènerait personnellement à l'été une campagne contre les Bretons afin de mettre un terme à leurs perpétuelles attaques sur le pays nantais, et que, ce faisant, il agirait au nom de Clotaire II, son neveu et pupille. Le roi de Bourgogne s'amusait fort à la pensée que cette annonce irriterait autant Brunehilde que Frédégonde, mais pour des raisons opposées.

Brunehilde parce qu'elle se refusait à reconnaître l'existence de Clotaire ; Frédégonde parce que cette initiative de son beau-frère, à qui elle n'avait rien demandé, mettrait à mal sa diplomatie propre, l'amorce de rapprochement qu'elle préparait avec la Bretagne, et constituerait une manœuvre pour lui ravir ce pouvoir qu'elle avait réussi à reprendre.

Quelques indiscretions calculées en direction de la cour de Metz firent aussi savoir que Gontran envisageait de partager ses domaines

entre ses deux neveux, Childebart ayant une certaine tendance, ces derniers temps, à le décevoir...

Les intrigues de Brunehilde se retournaient contre elle.

Elle le devina, essaya de prendre les devants, envoya Grégoire de Tours à Chalon avec mission officielle d'informer Gontran du projet de mariage entre Chlodowinthe et Reccard, mission officieuse de lui indiquer fermement combien l'Austrasie s'offusquait de ses ménagements à l'égard de « l'ennemie de Dieu et des hommes », formule qui sonnait bien et dont elle venait d'affubler Frédégonde.

On était à Pâques 588, et le temps, ce printemps-là, était glacial, gelant sur les branches bourgeons et promesses de fruits. Ces conditions climatiques, spécialement exécrables au sud de la Loire, n'avaient pas empêché une délégation toulousaine d'atteindre Chalon, où elle ramena la princesse Rigonthe. Une autre ambassade, neustrienne celle-là, se trouvait déjà là, qui ramènerait la jeune fille près de sa mère.

Frédégonde s'était beaucoup démenée afin d'obtenir ce retour de son aînée, enfermée trois ans dans le cloître de Notre-Dame de la Dorade. L'avoir obtenu constituait un beau succès.

L'apparition de la princesse, maintenant âgée de dix-neuf ans et passablement aigrie par ses mésaventures, fut un coup porté au moral de la délégation austrasienne ; ce retour affermissait la dynastie neustrienne, car la légitimité de Rigonthe était incontestable et lui ouvrait droit à la couronne en cas de disparition de son petit frère. L'annexion de la Neustrie par Childebart en parut plus problématique que jamais et ce désappointement explique les jérémiades de Grégoire, qui se plaignit d'abondance de n'avoir pas été reçu avec autant d'honneurs que les envoyés neustriens ; puis il fit remarquer qu'en fait, ces gens-là n'eussent pas dû être reçus du tout. Telle n'était pas l'opinion de Gontran, qui remit vertement l'évêque à sa place, non sans l'inviter au préalable à relire les termes exacts du traité d'Andelot-Blancheville, afin de bien s'en imprégner et en souligner les violations devant son roi. L'entretien ne prenait pas une tournure aimable et pacifiée.

Grégoire, prié d'exposer le motif de sa visite, parla du conflit récurrent entre Childebart et les Lombards, conflit résultant d'anciennes alliances avec Byzance, et des prétentions austrasiennes sur certaines régions d'Italie, au nom des droits de la princesse

ostrogothe Amalasonthe, la nièce de Clovis. Le Burgonde éluda : pour s'être frotté plusieurs fois aux Lombards, il connaissait leurs remarquables talents militaires et n'entendait pas s'engager contre eux dans une guerre outre-monts. Il prétexta l'épidémie de peste qui désolait la péninsule pour refuser sa participation, faisant valoir qu'il était insensé, quand les Gaules se remettaient mal d'une accumulation de catastrophes, d'aller en plus rapporter la mort noire.

Dépité, Grégoire aborda le sujet des noces espagnoles de Chlodoswinthe, et se heurta à l'incompréhension scandalisée de Gontran. Toujours en guerre avec l'Espagne, puisqu'il avait refusé les offres de paix de Reccared, il s'indignait que Brunehilde, qui l'avait encouragé, voire poussé à déclencher les hostilités, envisageât sérieusement de marier sa cadette à Tolède. Inconvenant lui paraissait le mot le plus approprié pour décrire la chose ; Reccared n'avait-il pas joué un rôle, lui aussi, dans les infortunes d'Ingonde, ces infortunes qui avaient conduit la jeune femme à la fuite, à l'exil, au veuvage, à une mort prématurée ? L'Austrasie n'avait-elle pas incité la Bourgogne à entrer en guerre à cause de cette *Faide* déclenchée pour venger la princesse ? L'avait-on oublié ? En un mot comme en cent, « il n'était pas bon que Chlodoswinthe s'en allât au pays qui avait tué sa sœur, et il était plus mauvais encore que l'assassinat d'Ingonde ne fût pas vengé¹⁰ ».

Grégoire objecta que les Espagnols étaient prêts à payer tous les dédommagements exigibles, argument décisif puisque ces affaires d'honneur germaniques se terminaient toujours en histoires de gros sous. Il n'y avait rien à répliquer à cela et Gontran donna, du bout des lèvres, un consentement de principe, assorti d'une condition : il bénissait l'union, si Childebert tenait ses engagements d'Andelot-Blancheville. Grégoire jura la main sur le cœur que le roi d'Austrasie les respecterait au pied de la lettre. Ce ne serait certainement pas le cas, et les deux interlocuteurs le savaient, mais, de toute façon, Gontran ne disposait d'aucun moyen de s'opposer à ce mariage ; mieux valait donc feindre de l'approuver¹¹.

Cela réglé, on passa au fond du dossier : les doléances de Brunehilde au sujet de la Neustrie. Grégoire les résuma avec tant d'acrimonie que Gontran prit le parti d'en rire et s'écria :

— À ce que je constate, vous avez plus que jamais resserré les liens d'amitié entre ma sœur Brunehilde et la reine Frédégonde !

Et l'évêque de rétorquer le plus sérieusement du monde que les liens en question n'avaient jamais été aussi forts. Puis, cri étonnant dans la bouche d'un homme de Dieu, il précisa :

— Sache, ô roi, que la haine qui s'est jadis élevée entre ces deux femmes ne cesse d'augmenter sans jamais se tarir. Plaise au Ciel que tu témoignes moins d'égards à Frédégonde car nous avons eu souvent le déplaisir de constater que tu faisais meilleur accueil à ses envoyés qu'aux nôtres...

C'était beaucoup dire si l'on se souvenait que, l'année précédente, l'ambassade neustrienne avait fini en prison !

Gontran répondit qu'il n'accueillait pas les envoyés de « l'ennemie de Dieu et des hommes », mais ceux de son neveu Clotaire, ce qui ne revenait pas au même et que ces relations ne nuisaient nullement à sa grande affection pour Childebert. Grégoire grinça qu'il était tout de même étonnant de le voir ménager une femme qui avait à maintes reprises tenté de le faire assassiner. Gontran rebondit sur le mot, suggéra qu'Austrasie et Burgondie se missent d'accord afin de former une commission d'enquête qui reprendrait l'étrange dossier de la mort de Prétextat. Cela signifiait, en termes voilés, que, réflexion faite, il ne croyait qu'à demi à l'implication de Frédégonde dans ce crime, et se demandait quel rôle les Austrasiens avaient tenu dans l'histoire. Curieusement, Grégoire, qui avait appelé à venger l'évêque de Rouen tant que les soupçons visaient Frédégonde, éluda toute réouverture du dossier dès lors qu'il était question d'aller au fond des choses et affirma que cette affaire n'intéressait plus personne.

Décidément, il était vrai que la haine ne faisait que grandir entre les reines, et que Brunehilde ne reculait devant rien afin de l'entretenir. Cette constatation, pour n'être pas nouvelle, était inquiétante.

Gontran vieillissait, sort commun, et pensait souvent à sa mort, plus souvent encore à ce qui arriverait ensuite à la Francia. Tomberait-elle au pouvoir de Childebert, c'est-à-dire à celui de sa mère, cette femme redoutable dont l'adolescent, dénué de personnalité, ne parvenait pas à s'émanciper ? Brunehilde possédait d'authentiques qualités de souveraine mais elle était wisigothe et cette origine ne rassurait pas Gontran : qu'attendre de bon de l'ennemi héréditaire ? Il soupçonnait que la reine d'Austrasie poursuivrait sa guerre personnelle contre la Neustrie, au détriment, éventuellement, du bien

du royaume et de la dynastie. Analyse exacte.

Fallait-il, alors, lui donner satisfaction sous prétexte de préserver la paix et l'unité du royaume, et sacrifier Clotaire ? L'enfant avait maintenant quatre ans et sa ressemblance avec Chilpéric s'accroissait assez pour ne laisser aucun doute sur sa filiation. Inimaginable, dès lors, de le priver de sa part légitime. À condition, bien entendu, qu'il survécût... Était-il sage de mécontenter l'Austrasie sous prétexte de préserver les droits d'un petit garçon qui n'aurait peut-être jamais l'âge de régner ?

Dilemme dont Gontran se tira avec son entregent ordinaire, en ne tranchant pas entre ses neveux :

— Si mon neveu Childebart se scandalise de me voir recevoir les envoyés de Clotaire, mon autre neveu, c'est parce que je ne suis pas assez fou pour ne pas m'interposer entre eux et tenter d'empêcher que leur discorde s'aggrave. Je préfère y mettre un terme que la laisser se prolonger.

Cela dit à l'intention de Brunehilde, si prompte à se vanter d'entretenir et d'accroître les haines familiales. Puis, pour rééquilibrer la balance, il annonça, nouveauté qui consternerait la reine d'Austrasie, qu'il entendait désormais réserver une part de son héritage, « deux ou trois cités tout au plus », à Clotaire pour que le petit roi ne se sentît pas déshérité par son oncle.

« Deux ou trois cités », qui pouvaient fort bien compter parmi les plus belles de Bourgogne, ou se révéler des places stratégiques, c'était beaucoup, surtout retirées d'un héritage jusque-là censé aller tout entier à Childebart. En l'apprenant, Brunehilde suffoqua de fureur, puis, sa colère retombée, elle chercha les moyens de compenser cette perte. Conforter l'annexion du Soissonnais, opérée au lendemain de la mort de Chilpéric, mais jamais admise par la Neustrie, lui parut l'option la plus sûre.

La première partie du plan consista à convoquer à Metz le duc de Soissons, Raouling, puis à le liquider sans autre forme de procès sous une vague accusation de trahison au profit de la Neustrie. Personne n'y crut. Raouling avait choisi son camp en 584 : celui de Childebart II, lâchant sans scrupule le parti neustrien qu'il estimait perdu. Non content d'avoir livré Soissons, capitale du royaume, à l'Austrasie, il avait épousé la cause de Brunehilde jusqu'à l'assister dans ses manigances contre Frédégonde. C'était lui qui avait monté la fausse

tentative d'assassinat contre Childebart en 585, fait arrêter deux malheureux clercs et leur avait extorqué sous la torture une effroyable confession qui accablait « la Sorcière de Neustrie ». Un pareil dévouement méritait meilleure récompense...

Mais Brunehilde n'était pas sentimentale, et la gratitude n'était pas sa vertu dominante. Elle se méfiait de Rauching, apparenté à la dynastie, donc dangereusement puissant, soupçonnait un traître de rester un traître, capable, s'il y trouvait son intérêt, de tous les revirements profitables, et convoitait une fortune considérable qui aiderait à renflouer les caisses austrasiennes.

Le duc occis, la reine assura son emprise sur Soissons en l'érigant en royaume « indépendant », dont elle remit la couronne à son petit-fils, Théodebert, un enfant de cinq ans. Cela n'avait évidemment aucune importance politique mais flattait une aristocratie locale à la loyauté douteuse qui déplorait l'abaissement d'une ville jadis capitale prestigieuse.

Une fois encore, la reine d'Austrasie se livrait à un cavalier seul des plus alarmants qui conduisit Gontran à prendre à l'encontre de la cour de Metz des mesures de rétorsion ; la plus lourde fut la suspension des clauses du traité d'Andelot-Blancheville, assortie de la menace d'annuler l'adoption de Childebart.

Au profit de Clotaire.

Frédégonde eût exulté si, au début de 590, son fils n'était tombé gravement malade. C'était la réédition des drames précédents, des heures de désespoir passées au chevet de ses enfants à l'agonie, de l'angoisse et du chagrin, avec ce poids supplémentaire de savoir que la disparition de Clotaire entraînerait, presque à coup sûr, la chute de sa mère. Plus de mari pour la protéger, plus d'espoir d'enfanter un dernier héritier. Frédégonde ne survivrait pas à son fils, et elle le savait.

Les premiers jours, elle chercha à dissimuler l'état de santé du petit roi ; mais Gontran et Brunehilde gardaient, en dépit des mesures prises afin d'écarter les espions, des oreilles à la cour de Rouen. Ils ne tardèrent pas à être informés, ne songèrent pas à cacher la joie et le soulagement que leur causait la disparition, qu'on leur avait assurée inéluctable, d'un enfant qui leur avait terriblement compliqué la vie. Bientôt, le bruit se répandit, insistant, que Clotaire se trouvait à l'agonie. On parlait même de lui administrer le baptême en urgence.

Qu'à six ans passés, le petit roi n'eût toujours pas été baptisé relevait moins de l'inconséquence et de la légèreté religieuse de Frédégonde que d'une nécessité politique. Chacun comprenait depuis sa naissance que la cérémonie équivaldrait à une reconnaissance de ses droits, acte que Gontran, son tuteur, un homme qui aimait se poser en bon catholique, repoussait par principe. Prétextat lui-même, tout évêque qu'il fût, n'avait jamais soulevé l'aspect moral de cette omission.

Frédégonde, pénétrée de l'importance d'une cérémonie qui déciderait de l'avenir et de la couronne de son fils, devait être véritablement désespérée et folle d'angoisse pour lui faire administrer le sacrement à la sauvette, exclusivement afin d'assurer son salut éternel.

Cette constatation poussa Gontran à se rendre à Rouen. Il fallait doubler Brunehilde qui tenterait de faire main basse sur la Neustrie. Le roi de Burgondie désirait-il aussi mettre la reine Frédégonde à l'abri de la furie austrasienne ? Ce n'était pas impossible, car il éprouvait envers elle une incontestable admiration, non dénuée d'attirance amoureuse. À cinquante ans, « la Sorcière » conservait une grande part de sa beauté et de cette séduction qui avait autrefois exercé tant d'emprise sur tous les hommes qui l'approchaient.

Que fût-il advenu de la reine si Clotaire avait rendu l'âme ? On ne sait car, alors que le cortège du roi de Burgondie atteignait les bords de Seine, un messenger envoyé aux nouvelles revint, l'air consterné, annoncer que le petit roi de Neustrie avait surmonté le mal et qu'il se portait à merveille. La reine en rendait grâces au grand saint Martin de Tours auquel elle avait fait vœu sur vœu pour la guérison de son fils, et qui l'avait exaucée¹².

Gontran avait perdu de vue un détail : si Frédégonde avait accepté si longtemps d'ajourner le baptême de son fils, c'était que l'enfant jouissait d'une santé robuste et d'une forte constitution.

Il fallut repartir l'oreille basse, ridicule et déçu, passablement irrité contre saint Martin qui donnait l'impression, en cette circonstance, d'avoir appuyé « l'ennemie de Dieu et des hommes ». La reine de Neustrie n'oublierait pas de sitôt l'indécente promptitude de son beau-frère à venir enterrer son fils, attitude qu'aucune mère ne saurait pardonner...

Frédégonde songeait-elle aussi que Gontran avait, en cette

situation, fait bon marché des droits de l'autre héritière, sa nièce Rigonthe ? Certainement. La reine n'eût pas manqué, pourtant, de les faire valoir et de les défendre, bec et ongles, comme son ultime chance de survie.

La princesse avait-elle, en ces jours cruels de 590, aspiré au trône de Neustrie ? Le conquérir eût été terriblement difficile mais Rigonthe tenait de ses parents, et surtout de sa mère, un tempérament ardent et batailleur avec lequel son oncle eût été obligé de compter.

Tempérament qui, au demeurant, rendait chaque jour la cohabitation entre Frédégonde et sa fille plus pénible. Le palais de Rouen retentissait de leurs cris, de leurs scènes, de leur fureur mutuelle, de leurs emportements. Les mauvaises langues prétendaient avoir vu les deux femmes se crêper le chignon telles des harengères, détail peut-être quelque peu exagéré.

Rigonthe enrageait. L'échec grotesque du mariage espagnol, le dédain de Reccared, qui avait osé, le misérable, réclamer la main de sa cousine Chlodoswinthe à la place de la sienne, l'avaient privée de toute valeur sur le marché restreint des alliances royales. Elle ne serait pas reine et en tenait, abusivement, sa mère pour responsable. Si, en 584, Frédégonde n'avait pas tant tardé à la laisser partir, si elle n'avait pas eu cent prétextes à la retenir un jour de plus auprès d'elle, la princesse eût atteint la frontière pyrénéenne avant que la nouvelle de l'assassinat de son père se répandît, et elle eût régné sur l'Espagne ! Avenir fantasmé, car rien n'assurait que Léovigild, au courant de la mort de Chilpéric, n'eût pas réexpédié sa fille en Francia, jugeant le mariage sans valeur... Mais c'était là un langage que la princesse se refusait à entendre.

Puisqu'elle ne serait pas reine d'Espagne, au moins voulait-elle un mari, et tout de suite ! Exigence que Frédégonde n'entendait pas satisfaire. Marier Rigonthe était une décision politique qui engageait l'avenir de la dynastie, au cas où son frère viendrait à disparaître ; hors de question de la donner au premier venu et de la laisser s'amouracher d'un dignitaire ou d'un leude sous le pauvre prétexte qu'il avait de beaux yeux ou une fière prestance à cheval.

Langage, là encore, intolérable pour une fille affolée par la crainte de monter en graine et qui voulait un homme. Avait-elle jeté son dévolu sur quelqu'un ? Lui avait-elle fait des avances ? Lui avait-elle cédé ? Les malveillants le murmuraient avec des mines scandalisées, et

affirmaient que Frédégonde n'eût pas été tellement en colère si elle n'avait point découvert que sa fille avait un amant...

Bruits vraisemblablement infondés mais d'une certaine gravité. En droit germanique, c'était l'union charnelle qui faisait la légitimité du mariage, non la bénédiction religieuse. Si Rigonthe avait ouvert sa couche à un homme, celui-ci devenait son époux selon la coutume franque et cette éventualité avait de quoi contrarier Frédégonde.

Rien ne confirma ces médisances mais le calme ne revint pas pour autant au palais. Mère et fille s'étaient installées dans une relation tissée d'amour et de haine, violente et passionnelle, qui leur était devenue nécessaire¹³.

Si la guérison de Clotaire avait accablé Gontran, elle ranima de plus belle la haine de Brunehilde qui reprit comme devant ses menées et inventa d'extravagants complots dont elle accusait Frédégonde.

La reine Faileuba, la jeune épouse de Childebert, avait, courant 590, fait une fausse couche, accident qui mit sa vie en danger et la contraignit à garder longuement le lit, dévorée de fièvre et presque comateuse. Délirait-elle, ou bien, la croyant inconsciente et hors d'état de comprendre ce qui se disait autour d'elle, ceux qui la veillaient omirent-ils toute prudence et parlèrent-ils vraiment à son chevet d'assassiner Childebert et Brunehilde, puis de porter les petits Théodebert et Thierry au pouvoir, s'arrogeant la régence au nom des deux enfants ? Il est malaisé de trancher, mais, quand Faileuba fut en état de parler, elle informa sa belle-mère du projet qui impliquait plusieurs hauts dignitaires, et la nourrice des jeunes princes. Le scénario, plausible, entraîna une purge expéditive au sein du personnel palatial austrasien, dans laquelle la reine inclut sans barguigner un certain nombre de dignitaires dont sa bru n'avait point prononcé les noms mais qui gênaient sa politique. La plupart de ces épurés avaient, à un moment ou un autre, eu des liens avec la Neustrie. Les retombées de cette affaire, qui n'était peut-être que le fruit du délire d'une malade, se manifestèrent jusqu'au mois de novembre, date à laquelle un concile réuni à Metz déposa l'évêque de Reims, Ægidius, accusé d'avoir toute sa vie servi la cause neustrienne.

Bien que rien ne permît d'impliquer Frédégonde dans ce règlement de comptes interne à la politique austrasienne, et que personne n'eût prononcé son nom, Brunehilde s'ingénia d'un bout à l'autre de l'affaire à laisser planer le soupçon sur sa belle-sœur.

Puis, quand elle eut bien préparé les esprits à de nouvelles et plus terribles révélations, on arrêta, à la porte de l'oratoire de la villa royale de Marlenheim, un individu suspect qui, sous les coups, avoua avoir été payé pour assassiner le roi Childebert quand il se rendrait à l'église. À l'entendre, il appartenait à un groupe de douze hommes, divisé en deux équipes de six, envoyés par Frédégonde et qui se relaieraient dans ce projet tant que le roi d'Austrasie serait en vie...

On interpella quelques-uns des tueurs présumés qui subirent les supplices et les mutilations réservés aux régicides ; d'autres suspects préférèrent se suicider. Tout cela était bien commode puisque cela évitait des contre-interrogatoires et des vérifications ultérieures¹⁴ mais ne démontrait en rien l'implication de Frédégonde. Seul le recours, déplorablement maladroit, à un unique *modus operandi* répétitif à en devenir stupide était censé démontrer sa culpabilité. À moins d'admettre que la reine de Neustrie était la femme la plus sotte qui fût, reproche que nul ne lui avait jamais adressé, et qu'elle recourait aux services des tueurs les plus maladroits de la profession, ce qui était faux, il fallait chercher, encore et toujours, les responsables de ces mises en scène de plus en plus ridicules dans l'entourage immédiat de Brunehilde.

L'épuration du personnel austrasien avait aussi entraîné la déchéance de quelques fidèles de Gontran, ce qui signifiait la volonté de la reine d'Austrasie d'en finir avec la tutelle théorique de son beau-frère. Le Burgonde apprécia peu cet acte d'hostilité indirect ; il ne s'était résolu à l'adoption de Childebert qu'en désespoir de cause, comme à un moindre mal et tenait au moins, en échange, à ce qu'on lui accordât l'apparence du pouvoir unique. Il était maintenant un vieil homme sexagénaire qui n'irait plus très loin et qui s'en consolait en se figurant sous les traits du roi de la Francia, rôle qu'à la différence de son père il avait réussi à occuper sans guerre ni bains de sang, en se servant de l'impuissance de ses belles-sœurs et de leurs rejetons. Il tenait à ce qu'on préservât cette illusion jusqu'à sa mort. Or, Brunehilde ne se prêtait plus à la comédie depuis que son fils avait atteint l'âge d'homme.

Décidément, il devenait urgent de rogner les crocs de cette ambitieuse. Gontran fit savoir à la fin de l'année qu'il célébrerait lors des fêtes de Pâques¹⁵ 591 le baptême de son neveu Clotaire et serait le parrain du jeune roi.

Le programme des festivités, à Paris, laissait supposer une cérémonie grandiose, royale, qui rappelait par plus d'un point celle de l'adoption de Childebert. En tenant le petit roi de Neustrie sur les fonts baptismaux, Gontran procédait d'ailleurs à une autre forme d'adoption, d'ordre spirituel, qui ferait de Clotaire son fils devant Dieu. Ce choix assumé et public ressemblait à une remise en cause des accords antérieurs entre la Bourgondie et l'Austrasie, une remise en cause, surtout, des clauses du traité d'Andelot-Blancheville qui instituaient Childebert unique héritier de son oncle.

Folle de rage, Brunehilde lui envoya une nouvelle ambassade chargée d'exposer les doléances austrasiennes : à l'entendre, parrainer Clotaire revenait à renier et déshériter Childebert.

Gontran joua la surprise, la tristesse et plaça sa décision sur un plan strictement religieux : la grave maladie de son neveu au début de l'année lui avait fait prendre conscience de ses devoirs ; il ne se fût point pardonné que le malheureux enfant eût rendu l'âme sans avoir reçu le sacrement dans des conditions dignes de son rang et de sa naissance. En tant que souverain catholique et chef de la dynastie, il lui revenait de réparer au plus vite cette coupable et trop longue négligence.

Les Austrasiens ne crurent pas une seconde à cette soudaine crise de scrupules mais se retirèrent sans avoir rien obtenu de Gontran sinon l'assurance de l'immense tendresse qu'il portait à Childebert et à sa chère maman...

Informée, Frédégonde resta d'abord dans une prudente expectative. Deux fois déjà par le passé, Gontran avait fixé une date pour le baptême de Clotaire, posé des conditions passablement humiliantes, avant de trouver un prétexte à repousser la cérémonie *sine die*. Ces reports avaient servi la propagande austrasienne : tantôt le roi de Bourgondie éprouvait des doutes au sujet de la légitimité de l'enfant, tantôt la cour de Neustrie n'osait pas le montrer en public de peur que sa bâtardise ne fût trop visible, ou parce qu'on avait substitué un fils de serfs à l'héritier du trône. Ces calembredaines, hélas, trouvaient toujours un public.

La reine craignait de voir la comédie se reproduire, et un nouvel affront. S'y mêlait l'inquiétude maternelle à la pensée de laisser l'enfant s'éloigner d'elle plusieurs jours ou plusieurs semaines. Sa crainte panique de l'attentat, de l'empoisonnement, de la maladie

brutale, ne l'avait pas lâchée ; tout lui semblait péril autour de son fils. Elle le quittait le moins possible. Or, Gontran refusait la présence de sa belle-sœur aux cérémonies parisiennes.

Au vrai, il ne s'agissait pas de faire insulte à Frédégonde mais de réaffirmer la puissance intacte de la lignée masculine et de fixer un terme à ce pouvoir des femmes qui, à travers les deux régentes, s'était déjà trop exercé au goût du roi de Burgondie. Il avait pareillement écarté Brunehilde jadis des cérémonies d'adoption de Childebert, et n'avait pas manqué, en cette occasion, de mettre son neveu en garde contre l'influence maternelle, leçon qui n'avait guère frappé l'enfant de sept ans. Les remontrances identiques qu'il croirait bon d'adresser à Clotaire n'auraient évidemment pas plus de poids. Les deux cousins avaient trop besoin de leurs mères.

Brunehilde ne désarmait pas encore, dans l'espoir d'obtenir l'annulation ou le report des festivités. Pour ce faire, elle n'hésita pas à essayer de compromettre Frédégonde dans le scandale qui secouait alors le royaume et que l'on avait appelé « la révolte des nonnes ».

La mort de la reine Radegonde, en août 587, avait été pour la communauté du monastère Sainte-Croix de Poitiers un choc et une douleur considérables, ravivés l'année suivante par le décès prématuré de l'abbesse Agnès, sa fille d'élection et sa continuatrice. La nouvelle abbesse, Leubovère, avait fait aussitôt l'unanimité contre elle. Sous sa direction maladroite, la vie conventuelle, supportable et digne du vivant de la sainte et de Mère Agnès, était devenue odieuse à nombre de religieuses cloîtrées non par vocation mais par la volonté de leur famille, ou pour raisons politiques, cas des princesses Clotilde, fille du roi Caribert, et Basine, fille de Chilpéric.

Clotilde, surnommée la Superbe car la religion n'avait pas courbé son orgueil de race, prit la tête d'une mutinerie dans laquelle elle entraîna, outre sa cousine, plus de quatre-vingt-dix jeunes moniales. Au début, elles réclamaient simplement la déposition de leur abbesse, jugée de trop modeste naissance pour commander à des femmes de leur rang. L'Église ne leur donnant pas raison, elles accablèrent la malheureuse de calomnies insanes, l'accusant d'avoir de nombreux amants qu'elle accueillait en clôture, entre autres des ouvriers qui achevaient les travaux du monastère et qu'elle autorisait à fréquenter les thermes des religieuses. Une enquête démontra l'inanité de ces accusations.

Alors, faute d'obtenir raison, Clotilde s'exclaustra en compagnie de Basine et des autres, sous prétexte d'aller elle-même plaider leur cause devant son oncle Gontran et son cousin Childebart.

Pitoyable équipée, à laquelle s'étaient associés des hommes sans foi ni loi, épaves des conflits successifs qui avaient ensanglanté le Poitou, qui prêtèrent volontiers leur appui à des nonnettes jeunes, jolies et bien nées. Les moniales évadées étaient encore loin de Chalon ou de Metz que nombre d'entre elles arboraient déjà les signes de grossesses manifestes. En cours de route, leurs gardes du corps trop attentionnés avaient assassiné un certain nombre de personnes qui tentaient de les raisonner et profané plusieurs sanctuaires en s'y livrant à de véritables orgies.

Scandale épouvantable auquel il serait long et difficile de mettre un terme. Si Basine et quelques-unes de ses compagnes finiraient par réintégrer Poitiers, apparemment contrites et repentantes, une majorité resterait dans le monde, s'y marierait, y élèverait les enfants conçus pendant leur extravagante expédition. Clotilde elle-même obtiendrait de sa famille sa liberté, assortie des droits et garanties qui avaient été à Andelot-Blancheville consentis à ses cousines Chodoswinthe d'Austrasie et Clotilde de Bourgondie, leur permettant de vivre indépendantes et sans souci¹⁶.

Au printemps 591, cette conclusion était loin de se dessiner et l'on s'interrogeait sur les causes exactes qui avaient conduit à cette rébellion sans exemple. Clotilde la Superbe, qui avait besoin à la fois d'obtenir la levée de l'excommunication qui l'avait frappée d'office, et l'appui de sa tante Brunehilde, lui rendit le signalé service de mêler le nom de Frédégonde à cette sale histoire. Elle prétendit que Leubovère et ses partisans, amies de l'évêque Marovée, appartenaient au parti neustrien, en défendaient ardemment les intérêts à Poitiers, conspiraient jour et nuit contre l'Austrasie. Ces crimes s'assortissaient évidemment de mauvais traitements répétés à l'encontre des religieuses fidèles à la couronne austrasienne. Autrement dit, c'était pour ne pas se ranger dans le camp de « l'ennemie de Dieu et des hommes » que les édifiantes consacrées avaient brisé la clôture et violé leurs vœux.

Argument pour le moins spécieux qui avait le mérite d'éclabousser une fois de plus la réputation déjà tellement entachée de la reine de Neustrie.

Gontran ne s'y laissa pas prendre ; tout au plus cela l'incita-t-il à maintenir le refus opposé à Frédégonde d'assister au baptême de son fils. Elle s'inclina d'autant plus volontiers que son beau-frère, exaspéré par les provocations austrasiennes, semblait décidé à célébrer tout de bon la cérémonie prévue.

Le roi de Bourgondie n'accorda qu'une concession à l'Austrasie : le baptême ne serait point célébré à Paris, comme initialement prévu, mais à Nanterre. Lui-même ferait certes une entrée solennelle dans la capitale mais n'y résiderait pas, afin de respecter les termes du partage de 568 qui interdisait aux rois de s'installer à Paris sans le consentement de leurs parents et cohéritiers. Anxieux et superstitieux, Gontran se souvenait que Sigebert et Chilpéric avaient tous deux bizarrement trouvé une mort violente peu après avoir violé ce pacte juré sur de très saintes reliques. Il préférait de pas encourir pour si peu le courroux du Ciel et se contenta de loger dans la villa royale de Rueil.

Le choix de Nanterre, s'il semblait moins prestigieux, revêtait pourtant une certaine importance, car Gontran avait tenu à ce que Clotaire fût baptisé sur les fonts qui avaient servi, disait la tradition locale, lors du baptême de sainte Geneviève, l'amie de Clovis et Clotilde, l'une des patronnes de la dynastie mérovingienne. Le destin de la diaconesse héroïque était trop intimement mêlé à l'histoire de Paris pour qu'il n'y eût pas là un symbole fort propre à compenser ce changement de sanctuaire.

Gontran hésitait-il encore, cependant ? Une crise de goutte, qui sentait un peu la maladie diplomatique, le retint quelques jours au lit, repoussant les célébrations, comme s'il attendait quelqu'un ou quelque chose ; sans doute une ultime ambassade austrasienne, qui n'apporta aucune promesse de la part de Brunehilde et Childebert, mais accusa le roi de Bourgondie de s'apprêter à faire reconnaître la souveraineté de Clotaire et de la Neustrie sur Paris. Telle n'était pas son intention, mais cette intervention l'agaça davantage encore et l'incita à donner au petit roi des gages qu'il n'avait pas l'intention de lui accorder avant l'irruption des envoyés austrasiens.

Quand les évêques de Lyon, d'Autun et de Chalon, qui avaient procédé au baptême, lui remirent son filleul, Gontran confirma qu'il lui donnait le prénom de Clotaire, ce qui le rattachait solennellement et définitivement à la dynastie, faisant taire toute rumeur sur sa

légitimité, et, montrant le petit garçon, il s'écria :

— Puisse cet enfant grandir ! Puisse-t-il voir se réaliser tout ce qu'augure son prénom¹⁷ ! Puisse-t-il enfin jouir de la même puissance qui fut celle de l'aïeul dont il porte le nom¹⁸ !

Ces vœux de longue vie et de prospérité dissimulaient un autre message que Childebart et Brunehilde feraient bien de méditer : si Clotaire réalisait le programme que lui imposait son royal prénom, il deviendrait un jour capable de reconquérir l'épée à la main ce royaume dont ses proches avaient cherché à le spolier. Childebart se voyait déjà roi de la Francia. Ce titre, son jeune cousin le lui ravirait peut-être¹⁹. L'avenir n'était pas écrit.

Cet avertissement, faussement ambigu, fut clairement reçu à Metz. Il eut le mérite d'inciter Brunehilde à observer plus de réserve vis-à-vis de la Neustrie. Un temps, les attaques cessèrent ; il ne fut plus question de complots déjoués ni d'assassins démasqués à l'instant de commettre leur infâme forfait.

Frédégonde, satisfaite au centuple des assurances que son fils avait reçues à Nanterre, observa une égale réserve, de sorte qu'un observateur superficiel eût presque conclu à une pacification réelle, acceptée, réciproque. La disparition de Gontran fit voler en éclats cette tranquillité factice.

Après avoir tellement craint de périr assassiné à l'instar de ses frères, le roi de Bourgogne s'éteignit paisiblement, d'une maladie banale, en son palais de Chalon, le 28 mars 593. Comme il l'avait promis, la Bourgogne alla à Childebart, sans qu'il en fût rien soustrait au profit de son cousin, ainsi que Gontran l'avait laissé entendre autrefois ; mais toutes dispositions avaient été prises afin de préserver les droits de Clotaire et le maintien des frontières neustriennes.

Solution de sagesse et d'équité, que l'Austrasie refusa d'emblée ; ce n'était pas vraiment une surprise. Les souverains de l'Est n'attendaient que d'être délivrés de l'encombrante tutelle burgonde pour chercher l'occasion d'en finir avec le royaume rival. Frédégonde et ses conseillers le prévoyaient, ce qui justifiait les accords discrètement passés au cours des mois écoulés avec la Bretagne, seule alliée potentielle.

La rapidité de l'action austrasienne prit cependant la Neustrie de court. Vers le mois de mai 593, après avoir obtenu des engagements solennels de la part des leudes de Soissons et de Meaux, territoires

neustriens dont Gontran avait demandé le retour à leur roi légitime, Brunehilde déclencha une attaque sur Tournai. Tenir Soissons, capitale historique de la Neustrie, ne lui suffisait pas ; elle voulait aussi le berceau de la dynastie. Et un prétexte à légitimer son coup de force.

Frédégonde et Clotaire résidaient alors à Tournai, cité plus prestigieuse que Rouen, plus associée aux fastes mérovingiens, et dont il était plus facile de surveiller la dangereuse frontière austrasienne, voire de chercher l'occasion de reprendre Soissons.

La noblesse locale se déchirait depuis des années pour une *Faide* rancie qui n'avait pas trouvé de solution, ses protagonistes étant tous morts. L'affaire avait commencé en vaudeville, avec une histoire d'adultère. La stricte monogamie et la fidélité conjugale peinant à entrer dans les mœurs franques, l'entretien d'une concubine ou d'une maîtresse n'entraînait pas d'ordinaire de réactions violentes, mais la famille de l'épouse bafouée prit la mouche, parce que le mari volage fréquentait des prostituées au vu et au su de toute la ville. Comme l'excellent garçon refusait de revenir à une pratique plus honnête du mariage, le clan de sa femme le truida. Ce fut le début d'une vendetta féroce qui cessa en peu de jours, faute de combattants, les deux familles ayant fini par s'entre-tuer. En toute logique, cette *Faide* disproportionnée eût dû s'arrêter là ; mais la perspective de gros dommages et intérêts motiva, des deux bords, des parents éloignés à se porter parties au procès. Il y avait dix ou quinze ans que l'affaire traînait, sans que les plaignants parvinssent à s'entendre et à tomber d'accord sur des réparations, puisque chacun se posait en victime au lieu d'admettre les torts partagés.

Frédégonde détestait ce droit germanique, où tout se résumait à des versements en argent ; elle n'avait jamais compris, jamais admis ces réparations qui, selon elle, ne réparaient rien et ne satisfaisaient ni l'honneur ni la vengeance. Dans ce cas précis, toutefois, ce qui l'irritait surtout, c'était la mauvaise foi de ces cousins éloignés, qui n'avaient certainement pas versé une larme sur les défunts et qui s'empoignaient pour quelques sous supplémentaire.

La reine avait usé de tous les moyens de conciliation, tenté de faire admettre l'extinction de l'action du fait de la mort de tous les protagonistes, conjuré les plaideurs de trouver enfin un accord. En vain : les trois représentants des familles campaient sur leurs positions.

Frédégonde tenta une dernière conciliation, au palais, au cours d'un « banquet de réconciliation » ; ni les mets délicats, ni les sauces savoureuses, ni le vin, la bière et l'hydromel qui coulaient à flots n'apaisèrent les rancunes. À la fin du repas, Frédégonde, excédée, mit les plaignants d'accord en les faisant exécuter tous les trois, pour le rétablissement de l'ordre public. Belle démonstration du peu de cas qu'elle faisait de la justice franque, en même temps que d'une certaine sagesse expéditive mais assez féminine.

Évidemment, la noblesse de Tournai n'apprécia pas le procédé et livra la ville à Brunehilde²⁰. Jolie façon de justifier une félonie calculée qui ne devait pas grand-chose à cette étonnante décision de justice.

Qu'y avait-il de vrai au demeurant dans cette histoire que la propagande austrasienne raconta, répandit, exploita ? Rien peut-être mais cela servait à merveille la cause de Childebert et de sa mère, puisque Frédégonde apparut une fois de plus sous les traits d'une adepte systématique de la violence politique, souveraine illégitime prête à détourner et ridiculiser la plus sainte des fonctions régaliennes, la justice, et que ce geste, ce choix soulignaient à quel point cette indigène gauloise restait fondamentalement étrangère aux façons d'être, d'agir et de penser de la race franque.

Ce succès obtenu par trahison se révéla sans lendemain. Certes, Frédégonde et son fils avaient été contraints de fuir Tournai, mais, au début de l'été, ils revinrent en force, la reine exerçant l'autorité militaire, le jeune Clotaire, maintenant âgé de neuf ans, chevauchant à côté d'elle, et parvinrent à reprendre par les armes non seulement Tournai mais Soissons, au terme d'une bataille livrée à Trucy, défaite que les Austrasiens s'ingénierent à minimiser, jusqu'à la faire passer pour une ridicule escarmouche.

Tout laisse pourtant supposer que le combat fut dur, acharné, et que les troupes de Childebert, rudement étriillées, perdirent un nombre considérable d'hommes dans l'affrontement.

Sans cela, pourquoi l'Austrasie eût-elle lâché deux villes symboliques, deux capitales mérovingiennes convoitées ? Elle craignit même un moment que la Champagne, zone frontalière peu sûre où la Neustrie avait toujours compté des sympathies, basculât à son tour. La perte de Reims eût été un terrible revers, qui fut évité de justesse.

Frédégonde ne disposait pas de forces suffisantes pour continuer

une campagne militaire en territoire austrasien. La reconquête de Soissons et de Tournai, légitime, lui suffisait, du moins pour l'instant. Elle nourrissait d'autres ambitions, d'autres projets, notamment la reprise de Paris et de l'Île-de-France, perdus à la mort de Chilpéric, territoires qui restaureraient la Neustrie dans ses frontières historiques, mais comprenait qu'il fallait attendre. Quelques années, le temps que Clotaire fût en âge d'exercer le commandement, ou de paraître l'exercer. Les guerriers suivraient plus volontiers le jeune roi que sa mère. Ainsi raisonnaient les hommes et il fallait s'en accommoder.

Frédégonde les connaissait trop bien pour ne pas ménager leurs préjugés absurdes.

Moins sage, Brunehilde tenta, à l'été 594, de reprendre les hostilités sur le front de l'Ouest, en attaquant l'allié breton de la Neustrie par le Cotentin. Cette expédition ne lui réussit pas mieux que la précédente, car les Austrasiens se heurtèrent à un corps de renfort neustrien venu au secours des Bretons, qui les obligea à retraiter.

Un équilibre précaire s'établit entre les deux monarchies. Nul n'aurait su prédire combien de temps il durerait.

Un événement imprévisible vint le rompre : les morts simultanées du roi Childebert II et de la reine Faileuba, survenues à quelques heures d'intervalle dans le courant de l'hiver 595-596.

Brunehilde, fidèle à elle-même, hurla à l'assassin, accusa la Neustrie, et Frédégonde, d'avoir versé du poison dans les plats servis à la table du couple royal. Peut-être, pour une fois, y avait-il eu empoisonnement véritable²¹, mais dans ce cas, il s'agissait d'une intoxication alimentaire due à une viande mal fumée entraînant le botulisme, pas d'un crime.

La disparition prématurée de Childebert II, qui n'avait guère dépassé ses vingt-cinq ans, affecta certainement la reine d'Austrasie, privée à l'improviste d'un fils incarnation de tous ses rêves et toutes ses ambitions, mais ne changea pratiquement rien à la politique et à la vie du royaume de l'Est. Personnalité faible et malléable, le jeune roi était demeuré toute sa courte vie un docile pantin entre les mains expérimentées de sa mère. Il n'avait jamais été qu'un commode prête-nom et nul ne sut quel éloge accorder à ce défunt dépourvu d'envergure²².

Il eût fallu le talent et le dévouement dynastique de Grégoire pour

donner un peu d'ampleur et de couleurs à ce drame ; mais l'évêque de Tours avait rendu l'âme le 17 novembre 594, laissant inachevée sa chronique historique à la gloire de l'Austrasie²³.

La principale conséquence de cette mort n'échappa point à Frédégonde : Childebart II, qui s'était trop tôt imaginé roi unique de la Francia, disparu, ses terres partagées entre ses deux fils, des enfants, Clotaire II, à la veille de la majorité royale, prenait une envergure inespérée. La reine de Neustrie n'avait aucune part dans le trépas de l'Austrasien ; il n'empêche qu'il servait à propos les intérêts de son fils.

Seul acte posé par le défunt, Childebart avait rédigé son testament, par lequel il léguait l'Austrasie à son aîné, Théodebert, la Bourgondie à son cadet, Thierry, avec Orléans pour capitale en place de la Chalon de Gontran. Moins de trois ans après la mort de ce dernier, la réunification tant attendue se trouvait déjà caduque. Pis encore, Brunehilde prit apparemment sur elle, sous prétexte de ne pas défavoriser l'un de ses petits-fils par rapport à l'autre, et créer ainsi des tensions, d'agrandir le territoire burgonde de gros morceaux d'Austrasie ; son but était d'affaiblir une noblesse austrasienne qu'elle savait prompt à profiter des régence pour se hausser du col, mais elle perdait de vue qu'elle affaiblissait surtout la marche de l'Est, ce qui représentait toujours, stratégiquement, une faute lourde.

Frédégonde se livra sans peine à cette analyse et jugea le moment enfin venu d'effacer définitivement l'humiliation de 584.

En juin 596, année faste qui marquait le centenaire de la victoire de Clovis à Tolbiac et celui de sa conversion, Clotaire II fêta son douzième anniversaire ; cela faisait de lui, en vertu du droit franc, un prince majeur et un homme adulte, capable de gérer ses biens, son royaume et sa vie par lui-même.

La reine en éprouva sans le dire un immense soulagement. Elle avait maintenant plus de cinquante-cinq ans, un âge avancé et, sentant ses forces diminuer, il lui était souvent arrivé de se demander si elle vivrait assez longtemps pour voir son dernier fils atteindre sa majorité. Elle en avait beaucoup cauchemardé, dans la certitude que, si elle mourait, l'enfant lui survivrait peu. Même majeur, sa position demeurerait fragile, à cause de son extrême jeunesse, de son inexpérience, des ennemis qui l'entouraient.

Ces constatations amenèrent Frédégonde à prendre une fois encore les devants : plus l'Austrasie serait affaiblie, plus les chances de

Clotaire de grandir, de s'affirmer et de régner s'accroîtraient.

Profitant des innombrables difficultés qui entouraient l'élévation au trône des deux petits princes austrasiens, et sans cas de conscience, car elle savait pertinemment que Brunheilde, à sa place, ne se fût point gênée, Frédégonde, soutenue par le maire du palais de Soissons, Landric, que d'aucuns tenaient pour son amant, et qui l'était peut-être finalement devenu, depuis le temps qu'elle était veuve et seule, prépara une campagne éclair dont le but final, qu'elle comptait camoufler en se livrant d'abord à un mouvement vers la frontière austrasienne, n'était autre que la reconquête de Paris.

Certes, la Neustrie disposait de troupes inférieures en nombre à celles de l'Austrasie-Burgondie, mais elles se composaient d'hommes entraînés et la reine misait sur l'effet de surprise. Il joua à plein.

Les Austrasiens marchèrent sous le commandement du duc Wintrio, l'homme qui s'était fait rosser à Trucy et qui s'en excusait en expliquant qu'il dormait au moment de l'attaque ennemie. Clotaire se porta au-devant d'eux et les atteignit à Laffaux, localité à trois lieues et demi de Soissons ; la capitale neustrienne constituait donc l'objectif récurrent du général austrasien, qui n'avait pas su la garder en 593.

Avoir laissé Wintrio pénétrer en Neustrie faisait de lui l'agresseur, manœuvre qui justifierait la suite. Cela l'avait aussi obligé à une longue marche pénible, sous un soleil cuisant, à travers la Champagne qui avait fatigué ses soldats. Les troupes de Clotaire, en revanche, cantonnées à proximité d'une des villas royales de Berny ou de Braine, n'avaient eu que peu de route à parcourir et elles arrivèrent fraîches et disposées sur le champ de bataille.

Plus tard, les Austrasiens qui avaient intérêt à minimiser leurs pertes et l'ampleur de leur défaite, évoqueraient un combat long, difficile, viril mais indécis. Ils s'accrochèrent en effet au terrain avec plus de mordant qu'à Trucy et perdirent en conséquence plus de monde dans l'affaire ; mais, à la fin de la journée, le résultat fut exactement le même que trois ans plus tôt : Wintrio, battu, retraite vers la frontière austrasienne.

Brunheilde aurait beau ensuite tourner en ridicule cette « victoire » neustrienne, qui n'en était pas franchement une et qui n'avait décidé ni du sort du conflit ni de celui des royaumes, ce qui était exact²⁴, les troupes de Clotaire II n'en demeuraient pas moins maîtresses du terrain, et libres de leurs mouvements puisqu'elles en profitèrent, sur

la lancée, pour entrer en Île-de-France et reprendre Paris.

Frédégonde qui, en 593, avait tenu à paraître en armes au côté de son fils, sur le champ de bataille de Trucy, ne réitéra pas cet exploit en 596. L'énergie, la santé commençaient à lui manquer, la contraignant à se ménager, dans la nécessité de vivre encore un peu. Et puis, elle ne voulait pas imiter l'erreur de Brunehilde, incapable de s'effacer, et qui avait interdit à Childebart de s'affirmer, de devenir le roi et l'homme qu'il eût été sans cette mère étouffante. La reine de Neustrie sentait dans ses os qu'elle touchait à sa fin, que sa protection, ses conseils, son amour allaient en même temps manquer à son enfant. Mieux valait que Clotaire apprît rapidement à se passer d'elle, à s'affirmer.

À ce prix, et à ce prix seulement, son fils vivrait, il serait roi, et tout ce qu'elle avait entrepris, tout ce qu'elle avait fait, prendrait et conserverait un sens. Dans le cas contraire...

Mais Frédégonde, épuisée, ne voulait pas y penser. Elle n'arrivait pas à croire qu'elle eût tant lutté, tant sacrifié, et tant tué parfois en vain...

Si elle n'avait point paru à Laffaux, Frédégonde se montra, une dernière fois, près de Clotaire, lors de son entrée victorieuse dans Paris.

Ils allèrent loger au vieux palais de Julien, dont les jardins descendaient en terrasses vers les rives de la Seine, demeure historique associée dans les souvenirs de la reine à des moments de grande joie, à d'autres de grandes douleurs ou de grandes angoisses. Le remords, semble-t-il, ne la travaillait pas. Ce qu'elle avait fait, elle l'avait fait conduite par la nécessité, l'instinct de survie, le bien de l'État souvent, celui de ses enfants toujours, et n'éprouvait pas le besoin de se repentir. Il n'y eut pas de conversion spectaculaire.

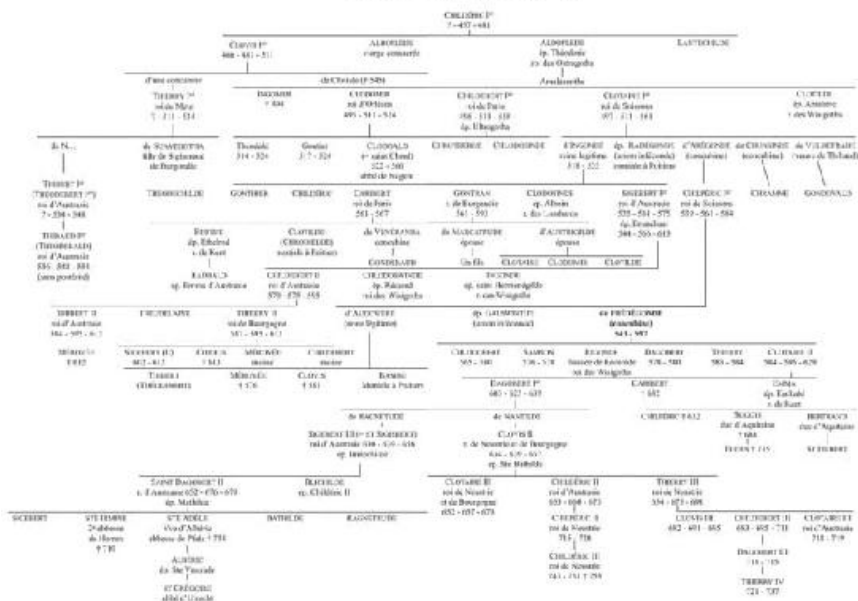
Dans le courant de l'année 597, à une date exacte que nul chroniqueur ne vint enregistrer, la reine Frédégonde de Neustrie s'éteignit, dans son lit, et, du moins tout le laisse supposer, avec une grande sérénité. Elle avait cinquante-sept ou cinquante-huit ans.

Se conformant à ses vœux, Clotaire fit enterrer sa mère, non, comme on pouvait s'y attendre s'agissant d'une femme qui avait si violemment, si passionnément aimé ses enfants, près de l'un des fils qu'elle avait tant pleurés, à Saint-Denis ou à Soissons, mais à Paris, en l'abbaye Saint-Vincent, dans la même tombe que le roi Chilpéric, son époux.

Ultime volonté de demeurer la reine jusqu'à l'éternité.

Ou, plus simplement, plus humainement, désir de rejoindre l'homme qu'elle avait aimé, conquis, gardé : coûte que coûte. Au risque de se perdre.

LA DYNASTIE MÉROVINGIENNE (457 - 751)



BIBLIOGRAPHIE

Sources anciennes :

FRÉDÉGAIRE : *Chronique*.

GRÉGOIRE DE TOURS : *Histoire des Francs (Decem Libri Historiarum)*, Les Belles Lettres, 1995.

MARIUS D'AVENCHES : *Chronique*.

In *Patrologie latine*.

VENANCE FORTUNAT : *Carmina*.

Sources modernes :

ANNE BERNET : *Radegonde*, Pygmalion, 2007.

BRUNO DUMÉZIL : *Les racines chrétiennes de l'Europe ; conversion et liberté dans les royaumes barbares*, Fayard, 2005 ; *La reine Brunehilde*, Fayard, 2008.

PATRICK GEARY : *Le monde mérovingien*, Flammarion, 1989.

IVAN GOBRY : *Les premiers rois de France ; la dynastie des Mérovingiens*, Tallandier, 1998 ; *Clotaire I^{er}*, Pygmalion, 2003 ; *Clotaire II*, Pygmalion, 2005.

GODEFROY KURTH : *Histoire politique des Mérovingiens*, Paris, 1895.

ROGER XAVIER LANTÉRI : *Brunehilde*, Perrin, 1995.

Les Mérovingiennes, Perrin, 2000.

AUGUSTIN THIERRY : *Récits des temps mérovingiens*, Paris, 1835.

CAHIER PHOTOS

© R. Agache/Droc de Picardie



Vestiges de la villa gallo-romaine d'Athiès dans la Somme (époque de Frédégonde).

© DuAgesis/L'Espresso



Bouteilles en verre du V^e siècle.
(Saint-Germain-en-Laye, Musée
d'Archéologie Nationale)

Verre charmois. Gaule VI^e siècle.
(Saint-Germain-en-Laye, Musée
d'Archéologie Nationale)

© Photo Joëlle Lemaire





© DeAgostini/Larriaga

Timbale et bol du V^e siècle. (Saint-Germain-en-Laye, Musée d'Archéologie Nationale)



© akg-images/Archives CDA/Si-Gostis

Trésor de la reine Arégonde : boucles d'oreilles, pendants de ceinture, garnitures de jarretières et de chaussures, v. 565-70. (Paris, Musée du Louvre)

Des armes (épée et scramasaxe), trésor de Pouan provenant d'une tombe princière du V^e siècle. (Troyes Musée des Beaux-Arts)

Monnaie mérovingienne, tiers de sou (ou tremissis) du monétaire Suabulfus, v. 640 ap. J.-C. (Karlsruhe, Badisches Landesmuseum, Allemagne)



Cdkg-images



© Collecteur Dagli Orti / Musée des Beaux-Arts Troyes / Gianni Dagli Orti

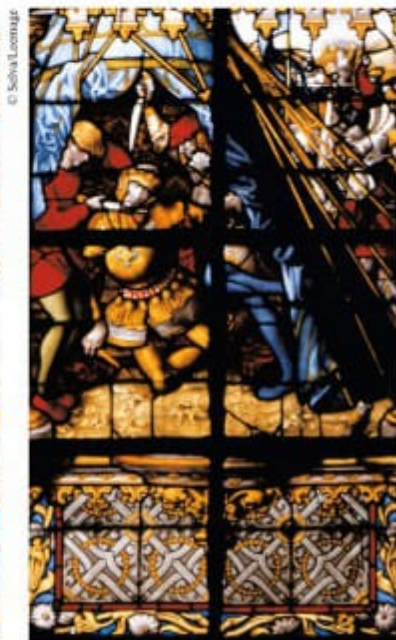
Le roi des Francs, Chilpéric I^{er} (543-597), et Frédégonde à cheval, miniature tirée des *Grandes Chroniques de France*, 1375-1379. (Castres, Bibliothèque municipale)



Vitraux de la cathédrale de Tournai, XIX^e siècle (détails).

À prix d'or, Frédégonde arma d'une dague empoisonnée deux sicaires de Théroouanne.

Assassinat de Sigebert.





© RMN (Château de Versailles) / Gérard Blot

Tombe en mosaïque de Frédégonde à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Chilpéric et Frédégonde au portail de Notre-Dame. (Estampe de Laurent Guyot et Alexandre Lenoir, 1800, Versailles, châteaux de Versailles et de Trianon)



© laffranchi.com

Plaque tombale de la reine Frédégonde (vers 545-597). (Mosaïque du XII^e siècle. Basilique Saint-Denis, Île-de-France)

TABLE

Prologue - La reine morte

I - Une fille de rien

II - Faux espoirs

III - Les mariages espagnols

IV - La Faide

V - Le jeu des trois reines

VI - La femme de César

VII - La sorcière de Neustrie

VIII - La régente

BIBLIOGRAPHIE

CAHIER PHOTOS

Flammarion

Notes

1. En raison de la pauvreté des documents concernant la période, et de leur fiabilité relative, la chronologie de cette fin du VI^e siècle est délicate à établir. Les chroniqueurs indiquent rarement les dates et, s'il demeure possible de resituer les événements année par année, en fixer le jour et le mois se révèle, sauf exception, très difficile. Nous savons que Chilpéric avait épousé Galswinthe à la fin de l'été 568 et que leur union dura environ un an. Elle fut donc assassinée au début de l'automne 569.
2. Si les chroniqueurs prennent la peine de donner la date de naissance à peu près exacte d'un prince, ils n'ont pas les mêmes scrupules s'agissant d'une fille, et l'âge que l'on peut attribuer à une princesse est en général approximatif. C'est encore plus vrai s'agissant de Galswinthe et de sa sœur Brunehilde, nées alors que leur père, futur roi des Wisigoths d'Espagne, n'était encore qu'un des prétendants à la succession. Elles avaient dû voir le jour entre 540 et 545.
3. Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, IV, 28.
4. Venance Fortunat, *Carmina*, VI, 5, 277-280.

Notes

1. Même si nous ne possédons aucun document concernant les origines de Frédégonde, plusieurs détails, outre son prénom invraisemblable, donnent à penser qu'elle est d'origine gauloise, entre autres le mépris dans lequel elle est tenue par les Grands de l'entourage royal, de pure race germanique, la sympathie que le peuple semble lui manifester en plusieurs occasions, et le peu de cas qu'elle fait, parvenue au sommet du pouvoir, de cette noblesse franque, de ses prétentions, de ses coutumes.
2. Lorsqu'elle mourra, en 597, ses ennemis la diront vieille et accablée d'ans, ce qui n'est pas vraisemblable. Frédégonde ne pouvait être beaucoup plus âgée que Chilpéric, né à une date indéterminée entre 535 et 539. Tout comme elle ne pouvait guère avoir dépassé quarante-cinq ans lors de la naissance de son dernier fils, Clotaire II, en 584.
3. Les prénoms germaniques sont en général totémiques, comme ceux des Peaux-Rouges. Ils renvoient à des animaux de bon augure : Bernard veut dire Ours courageux, Arnaud Aigle noble, Adolphe Noble loup, etc. Ou à des vertus guerrières : Clovis sera Glorieux au combat, tout comme Clotilde, Conrad donnera d'audacieux conseils, Gérard sera terrible avec une lance, Herbert brillant au combat, Robert glorieux et brillant, Albert noble et brillant... Parmi les contemporains de Frédégonde, l'usage est aussi de donner à un enfant un prénom composé de deux racines propres l'une à sa famille paternelle, l'autre à sa famille maternelle, pour souligner une alliance importante. C'est ainsi que le prince héritier de Thuringe, Amalafrid, « Paix des Amales », porte un prénom renvoyant pour la première partie aux origines de sa mère, princesse de la dynastie wisigothe des Amales, l'autre à l'idée de paix : il est le gage de la paix avec les Wisigoths. Cela peut donner des rapprochements inattendus, mais rien d'aussi contradictoire que cet impossible Frédégonde, « Guerre et Paix », invention maladroite de gens qui ne comprenaient pas la langue qu'ils s'essayaient à manier.
4. On retrouve la racine *Fried* dans les prénoms Frédéric, « paix assurée », Alfred, « noble paix », Ferdinand, « paix hardie », *Gund* dans de nombreux prénoms mérovingiens : Gontran « Corbeau des batailles », Gundevald ou Gondebaud « Vaillant au combat », Gunther

ou Gonthier, « Combattant », Radegonde, « Celle qui conseille dans le combat », etc.

5. Donner une description physique n'est pas dans les usages des chroniqueurs de l'époque. C'est parce qu'il est poète, et italien, que Venance Fortunat évoque le teint de lait, la chevelure de cuivre et la fameuse beauté de son amie, sainte Radegonde. Grégoire de Tours, notre principale source concernant Frédégonde, n'a pas ce genre d'égarement ; l'on ne sait rien de l'aspect des personnages dont il parle. Cependant, il ne fait aucun doute que Frédégonde exerçait une attraction, voire une fascination, sur la plupart des hommes qui l'approchaient, au point que l'évêque de Tours l'accusera d'être une sorcière qui enchante son entourage : c'est le reproche classique fait par les hommes depuis Homère aux femmes trop séduisantes qui exercent une puissante attraction sexuelle sur la gente masculine.

6. Il suffit de lire Grégoire de Tours pour s'en convaincre. Il cite même le cas d'une vierge qui, enlevée par un voisin, se défendit si farouchement qu'elle tua son agresseur. C'est elle qui fit l'objet de poursuites et fut menacée de mort par les parents de l'homme qu'elle avait assommé en état de légitime défense. Il fallut une intervention personnelle du roi Gontran pour assurer sa protection.

7. Grégoire de Tours, fidèle serviteur de la propagande austrasienne, et de la reine Brunehilde, donc ennemi déclaré de Frédégonde, ne peut parler d'elle sans l'accuser d'adultères répétés, y compris avec des évêques, médisances qui manqueront lui coûter très cher, afin de mettre en doute la légitimité de son dernier enfant, le petit roi Clotaire. Tout cela relève de campagnes de calomnies savamment orchestrées. Ce qui n'empêchera pas un chroniqueur tardif, moine de l'abbaye de Saint-Denis, qui écrivait un bon siècle après les faits, de présenter Frédégonde comme une épouse adultère recevant ses amants à l'insu d'un mari aveugle et stupide. Beaucoup l'ont cru, sans mesurer l'absurdité du propos...

8. Ou Arnegonde.

9. Un roi germanique, pour des raisons politiques, est presque toujours polygame. Plusieurs femmes signifient de nombreux alliés, et une nombreuse progéniture, dans une époque où la mortalité infantile est très lourde. En acceptant d'épouser Clotilde selon le rite catholique, et en lui restant fidèle, Clovis a rompu avec l'usage, à la vive surprise de ses compatriotes. Son fils Clotaire et ses petits-fils, n'auront pas les

mêmes scrupules. Si l'Église refuse de reconnaître ces unions *more germanico*, « à la mode germanique », considérant ces femmes comme des concubines et leur refusant le titre royal, il n'en va pas de même des enfants issus de ces unions. Ainsi que le dira Grégoire de Tours, obligé d'admettre le fait accompli, tous les fils d'un roi sont princes, car c'est le père qui transmet la noblesse, la mère ne comptant plus. Ainsi, une servante, voire une esclave, peut prétendre désormais à engendrer un roi...

10. Ce qui se produira en 532, lorsque, avec la complicité de son frère Childebart, Clotaire assassinera les deux aînés, Théodald et Gonthier. Seul le plus jeune, Clodoald, futur saint Cloud, sauvé par le dévouement d'un des leudes de son père, échappera à ses oncles pour aller finir sa vie dans un monastère.

11. D'Ingonde, Clotaire a eu six enfants. Les deux aînés, Gonthier et Childéric, sont morts très jeunes. La seule fille, Chlosinde, a épousé le roi lombard Alboïn. Restent trois garçons, Caribert, Gontran et Sigebert. D'Arégonde, on ne lui connaît qu'un fils, Chilpéric. Les unions avec Gontheuque et Radegonde sont demeurées stériles. De Chunsinde est né Chramne, longtemps le préféré de son père. Enfin, Vuldetrade, avant qu'il la renvoie sous la pression des évêques et la marie à un leude, lui a probablement donné un fils, Gondoald, que Clotaire a refusé de reconnaître.

12. Ne serait-ce qu'en raison de la haine qui opposera par la suite les deux femmes et de la terrible vengeance que Frédégonde finira par tirer d'Audowère et qui ressemble à une revanche prise sur les humiliations du passé.

13. En fait, Chlodoswinthe mais l'on conservera la forme de Closinde afin de la différencier de sa nièce, Chlodoswinthe d'Austrasie.

14. Tellement épris que c'est afin de mettre sa femme et leurs enfants en lieu sûr que le prince Chramne, en 560, commettra l'erreur fatale de ne pas gagner l'étranger, comme il en avait l'occasion, et se fera capturer par les troupes de Clotaire en rejoignant sa famille près de Nantes.

15. Toutes les femmes de l'époque ne sont pas ignares. Radegonde ou Brunehilde ont reçu une excellente éducation, bien supérieure même à celle de leur mari ; mais ce sont des princesses, destinées à des alliances royales. S'agissant d'Audowère, simple fille de leude, on a dû se borner à lui apprendre à lire, écrire, coudre, broder, tisser et tenir

une maison. Si elle avait possédé une certaine formation intellectuelle, elle ne serait pas tombée dans le piège que lui tendirent Chilpéric et Frédégonde, ou elle eût été à même de contester le bien-fondé de la procédure. Quant à sa sottise, elle éclate dans son comportement.

16. Chez les Mérovingiens, et l'usage perdurera pour la monarchie française, la majorité royale est à douze ans révolus.

17. Childéric venait d'atteindre la quarantaine quand il mourut ; Clovis avait quarante-cinq ans.

18. C'est l'obstacle allégué par le roi Léovigild lorsque Chilpéric demandera la main de Galswinthe, avant de faire préciser parmi les obligations du contrat de mariage l'obligation de renvoyer ses concubines (*Histoire des Francs*, IV, 28). C'est donc bien que Frédégonde n'était pas la seule.

19. Près de Compiègne.

20. C'est à cette époque que le terme remplace le nom de *Gallia* dans les correspondances diplomatiques.

21. S'il décide de n'être pas enterré dans la nécropole familiale parisienne, c'est que Clotaire y reposerait certes auprès de ses parents, et de leur amie sainte Geneviève, mais aussi auprès de ses neveux Théodald et Gonthier qu'il a assassinés de sa propre main, et que, superstitieux, il redoute, au jour du Jugement, de voir les deux malheureux enfants l'accuser en face devant Dieu.

22. Ingonde est morte en 535, sans doute des suites de la naissance de Sigebert.

23. D'après Ivan Gobry, il s'agit de Braine, à vingt kilomètres à l'est de Soissons sur la Vesle, non de la grande villa royale de Berny-Rivière, sur l'Aisne, à quinze kilomètres de la ville.

24. *Histoire des Francs*, IV, 12.

25. Une princesse germanique ne peut prétendre à la couronne mais, à défaut de régner, elle transmet ses droits héréditaires à son mari et à ses fils. Elle est ce que l'on appelle un « ventre de souveraineté ». Le meilleur moyen de récupérer sa part d'héritage et d'éviter l'intrusion intempestive d'un prétendant au royaume de son père est donc, soit de la supprimer, pratique expéditive qui tend un peu à se perdre, soit de lui faire prendre le voile de force. Ce qui arrivera en effet aux deux filles de Childebert I^{er}.

26. Sauf à supposer que le hasard ait scrupuleusement et spontanément respecté le droit d'aînesse, les capacités et la légitimité des princes.

27. Avant d'épouser Clotilde, Clovis avait été marié à une princesse de Cologne morte jeune en lui laissant ce seul enfant. Les deux époux étant païens, l'Église n'avait pas tenu compte de ce premier mariage ; mais Clovis, pas plus que Clotilde d'ailleurs, n'avaient voulu défavoriser cet aîné qu'eux ne considéraient pas comme un bâtard.

Notes

1. La poésie latine ne repose pas, comme la nôtre, sur la longueur des vers et sur un système de rimes, mais sur une alternance très compliquée de syllabes brèves ou longues obéissant à une codification précise.
2. Il semble en effet, d'après les spécialistes, que Chilpéric ait tenté d'adapter la poésie franque traditionnelle en latin et qu'il ait renoncé à la scansion qui ne se prêtait pas au rythme germanique.
3. *Histoire des Francs*, V, 44.
4. La reine Radegonde pourrait, à ce titre, servir de sainte patronne aux femmes battues.
5. On appelle porphyrogénètes, « nés dans le porphyre », chez les Byzantins, les princes et princesses venus au monde dans la Chambre de porphyre traditionnellement réservée aux couches de la femme de l'empereur régnant, cela afin de les distinguer des enfants des empereurs de fortune, ou des usurpateurs, et de souligner leur légitimité et leurs droits à la pourpre.
6. *Histoire des Francs*, IV, 26.
7. Prénom qui veut dire précisément « Fille de Marcus ».
8. On connaît quatre enfants vivants au couple royal, ce qui ne signifie pas qu'il n'en ait pas eu d'autres, les chroniqueurs ne gardant pas trace d'une progéniture disparue en bas âge, surtout s'il s'agissait de filles. Quatre en dix ans, pour l'époque, ce serait peu.
9. Une date plausible, mais pas attestée de façon exacte par les chroniqueurs. Certains historiens situent la campagne de Sigebert contre les Avars et l'attaque de Chilpéric sur Reims dès l'été 562, ce qui semble trop tôt ; d'autres la repoussent à l'été 566, voire 567, après son mariage avec Brunehilde, ce qui semble en revanche trop tard. Par contre, nous savons que le fils aîné de Frédégonde, Chlodobert, avait quinze ans révolus lorsqu'il mourut à l'automne 580 ; il était donc né à la fin de l'été 565. Il semble par ailleurs que l'absence de Chilpéric, pour cause de campagne militaire, lors de la naissance de sa fille, quelques semaines avant celle de Chlodobert, corresponde à ce raid sur Reims.

10. Après la mort soudaine d'Attila, en 452, les Huns disparaissent de l'histoire aussi brutalement qu'ils y étaient entrés ; l'on n'entendra plus jamais parler d'eux. Les Hongrois affirment, sans faire l'unanimité, que les hordes se seraient finalement sédentarisées sur leur territoire et qu'ils seraient leurs descendants directs.

11. Les Avars s'agitent parce qu'ils subissent eux-mêmes la pression de nouvelles tribus nomades, Bulgares et Slaves, mais deviennent si pénibles que les Lombards, eux aussi installés dans les Balkans, préfèrent partir à la conquête de l'Italie en 569 plutôt que continuer à subir cette cohabitation houleuse.

12. Justinien (527-565) parvint à reconquérir sur les Barbares l'Italie, l'Afrique du Nord, le Sud de l'Espagne, et il lorgnait vers les Gaules, dans l'espoir de reconstituer l'empire romain d'Occident écroulé en 476.

13. *Histoire des Francs*, IV, 29.

14. Les Mérovingiens s'en empareront quelques années plus tard. Ces richesses pillées dans l'empire d'Orient étaient en effet si prodigieuses qu'elles donneront naissance à la légende de l'or du Rhin.

15. *Histoire des Francs*, IV, 23.

16. Un long oubli même, si l'on considère que l'on observait la période des relevailles, quarante jours après l'accouchement, et que Audowère était debout et en état d'aller à la chapelle lors du baptême de sa fille.

17. Dans l'Église primitive, et malgré la forte mortalité infantile, on ne baptise pas les jeunes enfants. D'abord, parce qu'ils sont peu nombreux à naître chrétiens et que la conversion d'adultes sera longtemps la règle ; plus tard, après la conversion de l'empire, par scrupule. En effet, le sacrement de pénitence, la confession, à l'époque, ne peut être reçu qu'une fois, à la rigueur deux, au cours d'une vie, et accompagné de pénitences fortement dissuasives. Un baptisé qui retombe dans le péché ne peut donc que difficilement s'en laver. D'où cette volonté, surtout chez les hommes, de repousser la date de leur baptême jusqu'à la maturité, voire la vieillesse, pour tout effacer d'un coup dans la cuve baptismale. Le danger était qu'à force de repousser, bien des gens d'éducation chrétienne et pratiquants mouraient de mort subite sans avoir jamais été baptisés. Ce fut le cas, par exemple, du père de saint Ambroise de Milan. De tels incidents incitèrent l'Église, dès le IV^e siècle, à réclamer le baptême des

adolescents, puis des enfants, puis des nouveau-nés, démarche favorisée par l'apparition de la confession auriculaire et renouvelable à volonté instaurée par le clergé irlandais au V^e siècle.

18. Les villas mérovingiennes, qui sont la continuation des grands domaines agricoles de la période gallo-romaine, sont à l'origine des villages.

19. Ils devaient également, comme les témoins d'un mariage, avant que l'état civil fût strictement constitué et rempli, pouvoir attester que le sacrement avait bien été dispensé. Pour toutes ces raisons, et parce que l'on mourait jeunes, il fut longtemps d'usage de donner non pas un parrain et une marraine, mais plusieurs. Plus ils étaient nombreux, plus ils attestaient du renom, de la puissance ou de la fortune familiale.

20. Ils firent montre d'une si parfaite complaisance en l'occasion que l'évêque Prétextat de Rouen, future victime de Frédégonde, n'éprouva aucun scrupule, deux ans plus tard et Audowère bien en vie, à bénir solennellement le remariage du roi avec la princesse Galswinthe.

21. Ils savent bien, cependant, et l'évêque Médard de Noyon, ou l'évêque Germain de Paris, l'avaient rappelé à Clotaire, que l'entrée en religion de la femme, cas de la reine Radegonde, ne mettait pas fin au mariage, sauf si le mari désirait également « le saint propos », c'est-à-dire devenir prêtre ou moine. S'il voulait rester dans le monde et se remariait, il était bigame.

22. *Histoire des Francs*, IV, 25.

23. Ensuite appelée Saint-Médard.

24. Sans quoi, Sigebert n'eût pas réussi à terminer les travaux en quelques mois.

25. Le propre fils de Sigebert, Childebart II, sera marié à treize ans et père à quatorze.

26. Justinien meurt cette même année 565 et la pourpre va à l'un de ses neveux, le futur Justin II, qui mourra lui aussi sans postérité.

27. Gage de réconciliation entre les Francs et les Wisigoths, la jeune femme avait, dès son mariage, subi pressions et vexations pour l'obliger à abjurer le catholicisme et se faire arienne. Les brutalités s'aggravant, en désespoir de cause, elle appela ses frères à l'aide. Leur intervention armée en Espagne se solda par la mort du roi Amalaric et

le rapatriement de la malheureuse princesse. Trop tard, puisque, à bout de forces, la jeune reine d'Espagne mourut sur le chemin du retour.

28. C'est même tout le contraire puisque le roi de Bavière s'est estimé content, en guise d'alliance matrimoniale avec les Francs, de se voir octroyer la reine Vuldetrade. Veuve en premières noces du roi Thibaud d'Austrasie, celle-ci avait été la concubine de Clotaire, qui l'avait ensuite remariée à un simple leude. De ce quatrième mariage naîtra la princesse Théodelinde de Bavière, qui, ayant épousé le roi des Lombards d'Italie, assurera la conversion de son peuple au catholicisme.

29. On leur donnera tout de même la fille aînée de Caribert, Berthe, à la demande de Rome qui veut une princesse catholique pour convertir les païens de l'Anglia. La malheureuse jeune fille, orpheline et promise sans cela au monastère, est une princesse de second choix, mais qui se révélera digne de son arrière-grand-mère Clotilde.

30. Après l'invasion de 406, l'Armorique fut dévastée et dépeuplée, de sorte que les réfugiés celtes de Bretagne qui commencèrent d'y débarquer dans les années 440, fuyant l'invasion saxonne, trouvèrent le pays à peu près dans l'état décrit par saint Patrick qui le traversa en se rendant d'Irlande à Tours : on pouvait y marcher trois ou quatre jours sans y croiser âme qui vive...

31. Il s'agit surtout de s'approprier le produit des vendanges, d'où le thème de la célèbre ballade bretonne, *Gwinn ar C'halloued, le vin gaulois*, qui daterait de l'époque et serait à l'origine le chant de guerre des pillards bretons.

32. Chef de guerre en breton.

33. La preuve étant qu'ils les éloigneront sans vergogne quand ils penseront y trouver un avantage.

34. C'est ce que fera le pape Grégoire I^{er}, saint Grégoire le Grand (590-604), quelques années plus tard.

35. Qu'il envahira en 569 ; cette alliance n'empêchera d'ailleurs nullement les Lombards de lancer des attaques répétées sur le sud de la Gaule dans les années 570, obligeant les Mérovingiens à une politique de balancier, selon qu'ils jugent les Lombards plus ou moins dangereux pour leurs intérêts que les Byzantins.

36. L'Andalousie.

37. *Histoire des Francs*, IV, 27.

38. Régent à compter de 574, il prendra la pourpre sous le nom de Tibère II en 578.

39. L'une des sœurs de Clovis, Aldoflède, avait épousé le roi ostrogoth Théodoric. Leur fille unique, Amalasonte, la préférée de son père, ses sœurs mariées à l'étranger, s'était retrouvée seule héritière de la couronne. Un lointain cousin avait fort mal pris la chose et avait accusé la princesse d'assassinat sur la personne de la reine Aldoflède. Avant d'être assassinée à son tour, ainsi que son fils, Amalasonte avait eu le temps d'appeler les Byzantins à l'aide. Leur intervention régla la querelle en anéantissant le royaume ostrogoth d'Italie. Après le meurtre de leur cousine, les fils de Clovis avaient accepté une *Faide* en argent considérable, pour s'épargner les ennuis d'une intervention armée comme celle menée en Espagne pour leur sœur ; mais leurs droits sur l'Italie demeuraient, ce dont Athanagild se souvient.

40. C'est l'une des raisons qui l'ont poussé à rechercher la paix avec les Avars, dans la certitude que ceux-ci retourneraient aussitôt nuire aux intérêts byzantins dans les Balkans.

41. Les spécialistes de la civilisation wisigothique et de l'arianisme, telle Renée Mussot-Goulard, soulignent qu'à la fin du VI^e siècle, l'arianisme n'avait plus grands rapports avec l'hérésie qu'il avait été au IV^e siècle et qui niait la divinité du Christ ; à force de querelles et de schismes internes dus à des points théologiques de plus en plus ardues et abscons, les ariens s'étaient divisés en sectes concurrentes. Les Wisigoths s'étaient, en fait, rapprochés du dogme catholique, ce que des observateurs comme Grégoire de Tours perçoivent sans le comprendre tout à fait, la preuve étant que certains diplomates espagnols pendant leurs séjours en Francia participent à des offices catholiques sans que rien dans leur attitude dénote leur hérésie. Mais, paradoxalement, plus les points de vue se rapprochent, comme la suite le démontrera, plus les souverains espagnols, qui s'appuient sur l'arianisme pour légitimer leur pouvoir, se croient tenus à l'agressivité envers les catholiques de leur pays. Considérant que les différences religieuses sont devenues minimales, ils acceptent la conversion de leurs filles, mais exigeront en retour, à la génération suivante, que les princesses franques mariées en Espagne, deviennent ariennes, ce qu'elles n'accepteront pas, affaire qui sera le déclencheur de la crise

finale entre catholiques et ariens espagnols. Il semble d'ailleurs que, pour ménager leur popularité et leur image d'ariens purs et durs, le couple royal ait fait en sorte que la conversion de Brunehilde ne fût pas officielle avant son mariage, de manière à les en dédouaner.

42. En tout cas pas officiellement. Il est évident que Sigebert se réserve, s'il a des fils et si ses beaux-parents ne règlent pas efficacement leur succession, de faire valoir les droits de sa femme à la couronne espagnole.

43. Lors de la prise de Rome en 410, les Wisigoths ont emporté les fabuleux trésors de la Ville, fruits du butin des conquêtes romaines pendant cinq cents ans, dont l'arche d'alliance dérobée en 70 à Jérusalem ; puis, après leur installation en Aquitaine, cette fortune a été déposée dans leur nouvelle capitale de Toulouse. Après la défaite d'Alaric à Vouillé en 507 devant Clovis, les Wisigoths vaincus ont quitté l'Aquitaine sans parvenir à emporter dans leur exode tragique vers leurs provinces espagnoles toutes leurs richesses, mais il semble que les Francs n'aient pas réussi à les retrouver ; de là viendra la légende de l'or de Toulouse. Cependant, les rois wisigoths étaient loin d'être pauvres.

44. Il semble, d'après Bruno Dumézil, son plus récent biographe, que Brunehilde ait reçu de son père quelques quinze villages de Septimanie, l'enclave qui demeurait en Gaule des anciennes possessions wisigothes, dans la région de Nîmes. Cela constituait un douaire selon la tradition romaine puisque, en droit germanique, il appartient au mari et non au père d'assurer l'avenir de la jeune mariée en lui offrant le *Morgengabe*, le don du matin en remerciement de la nuit de noces.

45. Technique mise au point par les verriers romains, qui permettait de filer des objets en verre de couleurs, très beaux mais très fragiles, et très chers. L'art s'en était perdu depuis les Invasions et les coupes murines ne pouvaient provenir que de trésors anciens, ce qui les rendait inestimables.

46. Il s'agit effectivement du jeune Venance Fortunat, parti de la région d'Aquilée en Italie pour se rendre à Tours en pèlerinage d'action de grâces au tombeau de saint Martin, et qui avait décidé d'en profiter pour faire du tourisme en ne passant pas par la route directe, mais par celle des Alpes, la Bavière et l'Austrasie.

Notes

1. Brunehilde attendait en effet son premier enfant, la princesse Ingonde, qui naquit courant 567.
2. *Histoire des Francs*, IV, 26.
3. Certains chroniqueurs font état d'une troisième fille, Berthoflède, qui aurait pu être la fille de Méroflède mais dont il n'est pratiquement jamais question.
4. Berthoflède a sans doute accompagné Clotilde au monastère de Poitiers mais, bâtarde, elle n'est jamais mentionnée dans les chroniques. Cela explique pourquoi celles-ci parlent de deux filles de Caribert au couvent, alors que Berthe était restée dans le monde.
5. En quoi les rois allaient être péniblement surpris en 588, après la mort de Radegonde et de l'abbesse Agnès, quand les princesses Clotilde et Basine, la fille de Chilpéric, provoquèrent une révolte contre la nouvelle abbesse, suivies par de nombreuses jeunes religieuses, issues comme elles de l'aristocratie franque et cloîtrées sans vocation par leurs familles, puis s'exclaustrèrent, entraînant un retentissant scandale. Clotilde ne voulut jamais retourner au monastère.
6. Theudogilde, du fond de son couvent, trouvera tout de même le moyen de séduire un haut officier ostrogoth (Arles était une ancienne possession de ce peuple), qu'elle convaincra de l'aider à s'évader contre promesse de l'épouser. Elle était assez belle pour pousser aux pires folies. Mais, dénoncée, elle se fera prendre le soir de l'évasion, sera fouettée pour sa tentative, mise sous étroite surveillance et périra dans le cloître quelques années plus tard.
7. Dans l'Orne.
8. À savoir, et selon leurs appellations modernes, la Normandie – moins le Cotentin échu à Sigebert –, le Maine, la Touraine, le Limousin, la Guyenne, les régions de Dax, Toulouse, Auch, Cahors, la Bigorre et le Béarn.
9. Sans doute parce que Paris, ancienne capitale impériale et nécropole de la dynastie, donnait trop de légitimité à son possesseur.

10. Poitiers probablement afin d'assurer une protection personnelle à la reine Radegonde qui y a installé son couvent, et Tours parce qu'elle est la capitale religieuse du royaume.

11. Même si le terme apparaît dans les actes officiels plus tard, sous le règne de Clotaire II, le fils de Chilpéric et de Frédégonde, cet ensemble constitue déjà ce qui deviendra le royaume de Neustrie et l'usage est de le désigner par anticipation sous ce nom dès cette date.

12. Il manque Tours, Poitiers, Périgueux et Agen pour qu'il le soit vraiment.

13. Caribert meurt pendant l'été 567 ; ses frères se partagent son royaume dans la foulée. Les chroniqueurs fixent au début de l'automne 569 la mort de Galswinthe, en précisant qu'elle avait été la femme de Chilpéric un an environ. Elle s'est donc mariée dans le courant de l'été 568, sachant qu'Athanagild mourut à la fin de cette même année.

14. Le vieil usage germanique, d'ailleurs très sage, déconseillait de marier de très jeunes filles, considérant qu'elles n'étaient pas encore physiquement et moralement aptes à la maternité, qu'elles multipliaient les risques pour elles et leurs enfants en subissant des grossesses très précoces, que le bon âge du mariage était autour de vingt ans, soit beaucoup plus tard que dans le monde latin où on mariait les filles dès la puberté, l'âge légal étant à douze ans.

15. Alors qu'il a cédé des villages cévenols lors du mariage de Brunehilde.

16. Il semble que Chilpéric, pour des raisons évidentes, ait éloigné très vite cette suite espagnole, excepté la nourrice et confidente de Galswinthe. Si Brunehilde établit ses esclaves comme colons dans la région de Cologne, on ignore ce qu'il advint de ceux de sa sœur.

17. C'est Venance Fortunat qui le dit dans les consolations qu'il propose à la famille de la jeune reine de Neustrie après son assassinat, circonstance dont il ne fait jamais état afin de ne pas se mettre mal avec Chilpéric. Peut-être n'est-ce qu'une invention poétique destinée à dramatiser l'œuvre, pour mieux annoncer la tragédie à venir...

18. Poitiers est à Sigebert et Radegonde l'aime trop pour l'offenser en rendant le moindre honneur à la fiancée de Chilpéric. Toutefois, Galswinthe étant la sœur de la reine Brunehilde, femme de Sigebert, la vieille reine déguise son refus sous divers prétextes religieux et envoie

à la princesse espagnole une lettre courtoise pour s'excuser de ne pas la recevoir.

19. Même Venance Fortunat qui, Italien et poète, arrive à dire du bien de toutes les femmes dont il parle, ne trouve aucun éloge à faire de la malheureuse Galswinthe qu'il exécute d'un adverbe latin impitoyable : « *molliter* » – mollement – qui donne une triste idée de l'aspect physique et du caractère de la jeune fille.

20. Il faut qu'elle ait été remarquablement belle pour que l'évêque Grégoire de Tours, peu enclin à ce genre de notations, se soit cru obligé de signaler sa beauté et son allure. *Histoire des Francs*, IV, 27.

21. Grande selon les critères de l'époque. Des analyses opérées sur les reliques de la reine Radegonde, qui passait de son vivant pour être de grande taille, prouvent qu'elle mesurait environ 1,60 m.

22. C'est ce que dit crûment Grégoire de Tours : « il l'aima parce qu'elle lui apportait beaucoup d'or ».

23. Venance Fortunat, obligé de louer, contre espèces sonnantes et trébuchantes, les festivités barbares, s'en gausse dans des pièces d'ordre privé, parce qu'il les trouve systématiquement vulgaires et grossières.

24. On ne lui a épargné ni Saint-Hilaire de Poitiers ni Saint-Martin de Tours, ce qui est peu délicat envers elle s'agissant de deux farouches pourfendeurs de l'arianisme.

25. L'année suivante, lors de ses obsèques, il sera abondamment fait état de sa ferveur et de sa piété catholiques, voire de sa sainteté, mais peut-être s'agit-il de figures de style.

26. Ce qui semble d'autant plus surprenant que Prétextat était lié avec la reine Audowère et qu'il avait été le parrain de l'un de ses fils, le prince Mérovée.

27. La fameuse loi salique, propre aux Francs Saliens, et que les juristes de Philippe le Bel détournèrent de son sens premier afin de protéger la liberté nationale en écartant du trône des souverains étrangers nés de princesses françaises, remonte en fait à l'époque où le César Constance Chlore accorda aux Saliens qu'il venait de vaincre la vie sauve à condition qu'ils aillent s'établir en Batavie avec le statut de colons. Cela signifiait qu'ils étaient désormais attachés au sol, devaient le cultiver et le défendre. C'est parce qu'elles ne pouvaient porter les

armes et combattre que les filles n'étaient pas admises à la succession paternelle. En exigeant en faveur de Galswinthe un serment réservé aux mâles et aux chefs de guerre, Chilpéric ouvre une brèche dans les vieux usages ; Brunehilde et Frédégonde s'y engouffreront et n'hésiteront pas à revendiquer un statut de reines guerrières.

28. Au début de la présence barbare, les deux droits se maintinrent, les Gaulois bénéficiant de l'ancien droit romain, les envahisseurs germaniques du leur. À la fin du VI^e siècle, le droit romain a pratiquement disparu des usages, supplanté par un droit germanique qui, trop souvent, reste privilège des seuls Francs au détriment des populations gauloises, lesquelles méprisent d'ailleurs ce système non codifié aux tribunaux informels.

29. Probablement parent d'Athanagild, Léovigild était veuf en premières noces d'une Grecque catholique dont il avait deux fils adolescents, Hermenégild et Reccared. Pendant une année environ, il partagea son trône avec son frère Liouba, auquel il avait confié la Septimanie, mais qui mourut prématurément.

30. Il semble que l'enfant que portait Frédégonde, la princesse Rigonthé, soit née vers la fin de l'automne 569. Elle avait en effet quinze ans en 584 lors de ses fiançailles avec le prince Reccared d'Espagne. Chilpéric n'avait même pas attendu la nouvelle de la disparition de son beau-père pour reprendre sa liaison avec sa maîtresse.

31. C'est en tout cas ce qu'affirme Venance Fortunat.

32. C'est ce qu'avait fait la reine Radegonde en arguant qu'elle ne pouvait plus vivre avec un homme qui venait d'assassiner son frère. L'Église comme la société lui avaient donné raison, même si, en vertu du sacrement de mariage, la reine continua toute sa vie à se regarder comme l'épouse légitime de Clotaire.

33. Ce qui laisserait supposer une précaution d'Athanagild décidé à récupérer, le cas échéant, et sa fille et l'Aquitaine.

34. Ce sont ses leudes qui, en 475, se chargent de débarrasser le roi Gondebaud de Burgondie de ses frères avec lesquels il ne veut plus partager la couronne. Ainsi périrent le premier Chilpéric, père de la reine Clotilde, et sa femme.

35. S'agissant de crimes contre des personnes royales ou de hauts dignitaires ecclésiastiques, leudes et antrustions ne sont pas à l'abri de

la torture ; Frédégonde et Brunehilde y recourront contre des nobles soupçonnés à tort ou à raison d'avoir voulu attenter à leurs jours ou à ceux de leurs proches. Mais la différence est que ces aristocrates francs engagés par serment auprès de leur souverain font preuve de stoïcisme et ne les accusent pas, même dans les pires tourments.

36. Hypothèse plausible puisqu'on n'identifia jamais l'assassin que l'on ne semble pas, d'ailleurs, avoir beaucoup cherché.

37. Ce sont les mœurs du temps... Bruno Dumézil pense que le chagrin de Chilpéric fut aussi sincère que l'avait été celui du roi Gondebaut qui, après avoir ordonné l'assassinat de deux de ses trois frères et de deux de ses belles-sœurs, et exigé qu'on lui rapportât leurs têtes comme preuves, sanglota et manifesta une immense tristesse de leur mort... La politique et le cœur ont des intérêts contraires, voilà tout.

Notes

1. Ce fut le cas en 524 quand Clotilde poussa son fils préféré, le roi d'Orléans Clodomir, à attaquer la Bourgondie et à en supprimer les derniers princes sous un mauvais prétexte malgré les solennels avertissements des évêques. Clodomir fut tué lors d'une bataille qu'il perdit et ses propres enfants massacrés par ses frères comme lui-même avait tué ceux de ses cousins burgondes.

2. Venance Fortunat, qui écrit à l'intention de la reine Goïswinthe une pièce de circonstances, (*Carmen*, VI, 5), condoléances commandées par Brunehilde et Sigebert, ne fait jamais la moindre allusion directe à la cause réelle de la mort de Galswinthe. Tout le monde sait, personne n'en parle.

3. Tout cela provient de Venance Fortunat (*Carmen*, VI, 5) qui fait abondamment allusion à la terrible douleur de Brunehilde, à son amour pour sa sœur, au rôle joué par elle dans la conclusion du mariage, quoique, comme le dit Bruno Dumézil, on puisse se demander où était l'intérêt de l'Austrasie dans cette alliance de Chilpéric avec l'Espagne qui renforçait la position du Neustrien. Sauf si Brunehilde soutenait davantage les intérêts wisigoths, son père trouvant profit à une double alliance franque, que ceux de son mari.

4. L'invasion lombarde débuta à l'été 568.

5. C'est le prénom du roi de Paris, oncle des fils de Clotaire.

6. Très relativement... Gontran est un emporté, capable, sous l'effet d'un coup de colère, de tuer son meilleur ami parce qu'il le soupçonne de lui avoir porté tort. Il assassinera ainsi deux de ses proches, l'un accusé de lui avoir volé un cor d'or et d'ivoire, que le roi avait simplement oublié dans sa chambre, l'autre d'avoir tué un aurochs, animal en voie de disparition que seul le souverain avait encore le droit de chasser. Gontran découvrira plus tard que cette accusation était fausse.

7. Ou Eunius.

8. *Histoire des Francs*, IV, 42 et 44.

9. Grégoire de Tours affirme que les deux rois se mirent d'accord pour déposer Chilpéric ; mais rien ne corrobore cette sentence qui ne reçut

aucun commencement d'exécution.

10. Cité par Augustin Thierry, *Récits des temps mérovingiens*.

11. On verra le peu de cas qu'elle en fait à la fin de sa vie, quand, exerçant la réalité de la justice, elle traitera à sa façon les plaignants.

12. Sauf fausses couches ou enfants mort-nés dans l'intervalle.

13. Selon l'usage germanique, ce qui signifie qu'ils ont douze ans révolus.

14. Comme sa fin digne de l'antique le prouvera.

15. L'évêque de Poitiers, Marovée, est partisan de la Neustrie, ce qui explique ses heurts avec la reine Radegonde, soutien de Sigebert.

16. Grégoire de Tours appartient à une très vieille famille de l'aristocratie gauloise romanisée et compte parmi ses ancêtres saint Vettius Apagathus, avocat supplicié comme chrétien à Lyon en 177 pour avoir eu l'audace de se présenter au tribunal afin d'y défendre ses coreligionnaires, ce que la loi lui permettait. Le juge l'empêcha de plaider, cas inédit, et lui fit trancher la tête, cas plus inédit encore.

17. Il ne faut pas chercher plus loin l'origine de la détestation farouche de Grégoire de Tours, homme de Sigebert, soutien affiché de l'Austrasie, envers Chilpéric et Frédégonde, détestation et choix politique qu'il ne faut pas perdre de vue quand l'unique source, ou presque, dont nous disposons à leur sujet se trouve être, précisément, son *Histoire des Francs*, écrit biaisé et partisan.

18. Affaire fort embrouillée... Alboïn avait épousé en premières noces la sœur de Gontran, Sigebert et Chilpéric, la princesse franque Clodosinde, mais elle était morte quelques années plus tôt, ce qui avait levé les scrupules du Lombard à attaquer les possessions de ses beaux-frères. Sur ces entrefaites, ayant, en 568, défait les Gépides, autre peuple germanique, et massacré leur roi, il épousa de force la fille du vaincu, la princesse Rosemonde. Époux attentionné, Alboïn exigeait de sa jeune femme qu'elle lui serve à boire dans une coupe d'un genre particulier : le crâne de son père. On imagine la folle tendresse que la malheureuse portait à son mari. Le 28 juin 573, elle l'assassina. Là, les versions divergent. Selon les uns, Rosemonde aurait drogué Alboïn, et, profitant de son sommeil, aurait laissé un guerrier dont elle avait fait son amant le poignarder. Selon les autres, elle l'aurait bel et bien empoisonné. Le coup fait, la reine meurtrière

parvint à gagner Ravenne, la capitale byzantine, ce qui laisse supposer qu'elle s'était en effet entendu avec l'exarque et qu'il lui avait fourni les moyens d'agir. Peu reconnaissant, il la fit assassiner quelques jours plus tard. Ce double crime ne servit pas à grand-chose ; certes, les Lombards se divisèrent en plusieurs groupes suivant des ducs différents, mais ils poursuivirent leur conquête de l'Italie.

19. Cousin éloigné des rois mérovingiens par les femmes, l'évêque Bertrand est un proche de Chilpéric, et plus encore, diront les médisants, de Frédégonde.

20. *Histoire des Francs*, IV, 45 et 47.

21. Excepté l'évêque Marové qui se posera d'ailleurs assez noblement en protecteur des plus faibles face aux empiétements du pouvoir, peut-être pour le simple plaisir de tenir tête aux rois.

22. Loup victorieux... un Franc donc, pas un Gallo-Romain.

23. Les seules dates solidement avérées des chroniques de l'époque sont d'ordre religieux.

24. Il faut entendre le terme au sens latin de *dux*, chef de guerre.

25. C'est ce que prétend Grégoire de Tours (IV, 47).

26. Effarantes parce qu'on a osé s'en prendre aux biens de l'Église. Lorsqu'il s'agit des propriétés civiles et spécialement de celles des paysans gaulois, tout le monde, à l'exception de la reine Radegonde qui tente d'arrêter les violences et protéger les pauvres, tout le monde trouve cela normal. Il faut bien que les Francs en faisant la guerre, serait-ce chez eux, gagnent avec le butin un supplément de revenus indispensables.

27. C'est l'opinion de Bruno Dumézil qui pense que Chilpéric savait ne pas pouvoir tenir longtemps la région et voulait être sûr de l'avoir ruinée avant de l'abandonner à son frère.

28. Si beaucoup ont envahi la Grande-Bretagne, si d'autres, depuis 505, sont établis en Neustrie dans la région de Bayeux, il en reste tout de même en Saxe.

29. Il faudra attendre Charlemagne qui les convertira de force au VIII^e siècle, relayant l'action nettement plus évangélique de saint Boniface, mort martyr, pour en faire des chrétiens.

30. Affreux embarras du loyal Grégoire qui ne sait comment justifier

le recours à ces païens aux mœurs effroyables. *Histoire des Francs*, IV, 49.

31. Construite sur la tombe du tribun Maurice et des soldats de la légion thébaine, suppliciés en ces lieux en 288 dans le cadre de la déchristianisation de l'armée romaine, l'abbaye était devenue sanctuaire national burgonde après la conversion au catholicisme du roi Gondebaut.

32. Pratiquement disparu à la fin du IV^e siècle, sous l'influence de l'Église, au point qu'il faudra freiner le mouvement d'émancipation des esclaves, pour éviter de laisser sur le carreau des millions de gens qui n'auraient su ni où aller ni de quoi vivre si leurs maîtres les avaient libérés aussi vite qu'ils le souhaitent dans leur ardeur de nouveaux convertis, l'esclavage est revenu en force dans le monde romain après l'invasion de 410. Les Barbares établis en maîtres font grand commerce de leurs prisonniers de guerre et de leurs familles et, cent cinquante ans plus tard, alors que la plupart des peuples germaniques établis en Gaule, en Espagne ou en Italie sont désormais catholiques, ce fructueux trafic continue. Cela ne trouble pas les Mérovingiens, qui en tirent occasionnellement profit, comme en 531 après l'annexion de la Thuringe. Quand, en 568, les Lombards commenceront à vendre les femmes et les enfants pris à Milan (les hommes et les adolescents ayant été systématiquement massacrés), Gontran et Sigebert n'auront aucun scrupule à ouvrir leurs marchés intérieurs et à faire de l'argent avec ces malheureux, tous catholiques pourtant...

33. *Histoire des Francs*, IV, 49.

34. Partisan de l'Austrasie, Grégoire de Tours tente de rejeter la responsabilité de la reprise des hostilités sur Chilpéric et Gontran qui auraient attaqué Reims ; en fait, le rassemblement des supplétifs germaniques, les ordres donnés d'attaquer les cités du Sud-Ouest, tout démontre un plan austrasien préparé de longue date et l'entière mauvaise foi de Sigebert.

35. Il est inimaginable que des chefs de guerre francs prennent sur eux d'assassiner un prince mérovingien ; en revanche, s'ils ont des ordres de leur propre roi, ils n'ont aucun état d'âme.

36. Aussi vieux que la présence gauloise dans la région, les vignobles champenois jouissent d'une bonne réputation bien que le vin produit n'ait rien à voir avec celui d'aujourd'hui, obtenu grâce à des procédés

de fermentation mis au point au XVII^e siècle par le célèbre Dom Pérignon.

37. *Histoire des Francs*, IV, 51.

38. Brunehilde et Sigebert n'ont eu que trois enfants, la princesse Ingonde, née en 567, Childebert en 570 et une seconde fille, Chlodoswinthe, née vers 573.

39. *Histoire des Francs*, IV, 50.

40. *Histoire des Francs*, IV, 51.

41. *Lettres austrasiennes*, IX.

42. Ce qui permet à Grégoire de Tours de la décrire comme une mère dénaturée.

43. *Histoire des Francs*, IV, 51.

Notes

1. Puisque l'une de ses nièces est Clotilde qui, dans un premier temps, obtiendra par l'intermédiaire de son mari Clovis la conversion forcée de son oncle au catholicisme, avant d'exercer une *Faide* aussi tardive que tragique en amenant ses fils à supprimer, non l'assassin de ses parents, mais sa descendance, recouvrant ainsi son héritage burgonde.
2. Frédégonde et Brunehilde ne reculeront jamais à faire appliquer le châtiment prévu pour ceux qui osent s'en prendre à un prince : le meurtrier, supposé ou avéré, est torturé, on lui tranche les mains et les pieds, puis on l'expose sur un échafaud où on le laisse agoniser sans qu'il soit permis d'abréger ses souffrances.
3. *Histoire des Francs*, IV, 51. Mais cette assertion peut être destinée à nuire à Frédégonde, accusée de recourir à de vils instruments car ne méritant pas l'appui et le secours d'hommes libres.
4. Chaque fois qu'il accusera Frédégonde d'être l'instigatrice d'un attentat, Grégoire soutiendra que ses hommes de main étaient des esclaves, et il ne manquera pas de rapporter le prix supposé dont elle aurait acheté leurs services. Or, oubli révélateur, s'agissant de l'assassinat de Sigebert, aucune précision de ce genre, comme si les assassins n'avaient pas été payés, attitude d'hommes libres, de leudes qui ne font que leur devoir envers leur souverain et n'attendent rien en échange.
5. Il peut s'agir non de la réalité mais d'un détail supplémentaire ajouté au portrait misogyne destiné à discréditer une femme de pouvoir : séduction, sorcellerie, poisons, occultisme... Les armes féminines habituelles depuis la Circé d'Homère. Mille ans plus tard, ses détracteurs porteront des accusations très similaires contre Catherine de Médicis et, lors de la Révolution, on en retrouvera des échos étouffés dans les calomnies frappant Marie-Antoinette.
6. Paradoxalement, Grégoire absout Frédégonde des accusations de sorcellerie qu'il porte contre elle à tout propos en racontant comment elle fit brûler une femme accusée d'être sorcière et d'avoir empoisonné les jeunes princes. La reine croyait aux pouvoirs occultes, les redoutait ; mais rien ne permet de prétendre qu'elle s'en servait. Encore pour elle une sorcière est-elle dangereuse pour sa connaissance

des herbes, qu'elles soignent ou qu'elles tuent, non pour ses relations avec Satan. Frédégonde accusera cette femme d'avoir empoisonné ses fils, pas de leur avoir jeté un sort.

7. Trop prompt, trop décidé, trop coordonné, trop efficace pour ne pas être celui de combattants entraînés. Des esclaves, même prisonniers de guerre et anciens guerriers, n'auraient pas conservé de pareils réflexes.

8. Grégoire de Tours en nomme deux : le chambrier de Sigebert, Charégysèle, et un officier goth, Sigila. S'agissant du chambrier, l'évêque historien est forcé d'écrire que l'homme, dévoré d'ambition, était connu pour sa malhonnêteté et les détournements de successions dont il s'était fait une spécialité ; quant à Sigila, qui vivait encore, quoique blessé, lors de l'arrivée de Chilpéric et qui fut torturé à mort, il s'agissait d'un des Germains coupables des déprédations de l'année précédente. *Histoire des Francs*, IV, 51.

9. Marius d'Avenches, l'unique autre source avec Grégoire de Tours, écrit : « *Interfectus est per fraudem* » : Il fut tué déloyalement. C'est un constat, non une condamnation. *Chroniques*, 576.

10. Le pseudo-Frédégaire, qui écrira au siècle suivant, et dont les textes tiennent souvent du roman historique, affirme que la reine Brunehilde, prisonnière dans Paris assiégé par les troupes de Chilpéric, serait parvenue à s'entendre avec Gondevald, resté hors les murs, et lui aurait confié le petit roi, évadé dans un panier descendu le long des murailles... Paris n'était pas assiégé. Gondevald, selon Grégoire (V, 1), entra sans difficulté dans la ville, et s'il repartit avec l'enfant, c'est parce qu'il l'enleva, apparemment sans en demander la permission à sa mère.

11. Si l'on peut se fier à la version qui sera donnée de sa mort et qui laisse supposer qu'il avait beaucoup lu, voire trop lu, les *Vies parallèles* ou quelque épitomé latin qui en avait été tiré sous forme de *Vies des hommes illustres*.

12. Au point que certains historiens pensent qu'en dépit de la haine féroce qu'elles sont censées s'être portée toute leur vie, les deux femmes ne se sont jamais rencontrées.

13. Les rois mérovingiens demeurent rarement longtemps au même endroit et se déplacent beaucoup à travers leurs États, moyen de rester en contact avec la réalité du terrain et d'avoir personnellement l'œil à tout.

14. Il n'en reste aucune trace écrite et l'on doit se borner à des suppositions appuyées sur un faisceau d'indices incomplets délicats à déchiffrer, car Grégoire, principal informateur, ne met jamais en cause les actes de Brunehilde, pas plus que ceux de Prétextat, certes mort martyr, ou regardé comme tel quelques années après, mais qui en avait souvent pris à son aise avec les lois de l'Église.

15. Crime énorme. Si le fratricide est monnaie courante, si l'on passe à l'occasion sur les infanticides, le parricide est monstrueux et impardonnable. Clovis en a jadis argué pour détrôner et mettre à mort son beau-frère de Cologne, qui avait occis son vieux père infirme, sur le conseil intéressé du Franc qui comptait faire justice de ce crime et s'emparer du royaume au profit de son fils aîné, Thierry, né du premier mariage avec une princesse de Cologne.

16. Grégoire l'admet à demi-mot, même s'il laisse entendre que Chilpéric cède à la paranoïa en accusant son fils. *Histoire des Francs*, V, 3.

17. La conduite de l'évêque, représentative des réactions et des fidélités variables de ses contemporains, paraît souvent incohérente. Prétextat se montre tour à tour le soutien loyal de Chilpéric et son ennemi décidé ; il est tantôt un prélat arrangeant jusqu'à l'obséquiosité, tantôt d'une fermeté qui lui vaudra d'être canonisé ; tantôt pour les uns tantôt pour les autres, sans qu'il soit possible de comprendre quels buts il poursuit.

18. Lâcheté incoercible ou complicité avec sa mère et son frère...

19. Ses soupçons se portèrent sur plusieurs dignitaires et officiers, transfuges du camp austrasien, dont un certain Godin, auxquels il craignit d'avoir accordé une confiance prématurée. Cela n'exclut pas que ces hommes aient été en lien avec Brunehilde.

20. Il faut comprendre, pour ne pas s'étonner du nombre de gens dans cette histoire qui vont se cacher dans des églises et y restent parfois des mois ou des années, qu'il s'agit, bien sûr, du sanctuaire lui-même, mais aussi de ses dépendances ecclésiastiques, hôtelleries et bâtiments adjacents propres à loger de grands personnages et leur suite, l'ensemble bénéficiant du droit d'asile inviolable.

21. Outre Godin, Chilpéric avait près de lui un haut dignitaire austrasien nommé Siggo qui prit bizarrement la fuite et retourna à Metz quand il se vit sur le point d'être démasqué.

22. C'est l'hypothèse la plus vraisemblable et la seule qui justifie le comportement, sans cela inepte, d'un garçon qui n'était pas sot. Mais là encore ce ne sont que des présomptions.

23. *Histoire des Francs*, V, 2. Grégoire affirme que le couple se méfiait, ce qui est plausible, mais le but de l'évêque de Tours est toujours de discréditer Chilpéric, le parjure, et la Neustrie, quitte à oublier au passage qu'aux yeux des canonistes, cette union impie et incestueuse n'existe même pas.

24. Chilpéric les lui fit restituer sans difficulté ; Prétextat, qui avait peut-être puisé dans les fonds personnels de la reine d'Austrasie afin de continuer à entretenir l'agitation contre son roi, y mit moins d'enthousiasme. Bruno Dumézil suggère qu'il pourrait s'agir d'une sage précaution de la part de la reine, peu assurée d'être la bienvenue à Metz et qui, en cas de graves problèmes avec les régents austrasiens, préférerait laisser en lieu sûr les liquidités et les objets précieux en sa possession.

25. Saint-Calais, dans la Sarthe.

26. Aujourd'hui impensable, cette procédure, qui aboutirait maintenant à invalider le sacrement, était admise dans l'Église primitive, où l'évêque pouvait ordonner de force, quitte à le bâillonner, car des protestations audibles faisaient tout manquer, un homme apte à la prêtrise mais qui, par vertu et modestie, ne s'en jugeait pas digne. C'est ce qui arriva à saint Jérôme, moine et qui ne voulait pas devenir prêtre. À l'époque mérovingienne, la pratique perdure détournée de son esprit originel. Il ne s'agit plus d'honorer malgré lui un chrétien exemplaire mais de se débarrasser d'un gêneur. L'Église tolère la chose dans l'idée que cet usage quasi sacrilège vaut mieux que le meurtre.

27. Grégoire (V, 14) le qualifie de « serviteur », ce qu'il faut entendre non comme domestique mais comme commensal, compagnon. Gaïlen est libre et noble. Quelques siècles plus tard, on l'aurait qualifié d'écuyer.

28. Toujours des allégations de Grégoire de Tours : « Frédégonde protégeait Boson à cause qu'il avait tué Théodebert » (V, 14) ; mais elles sonnent assez juste.

29. Cela expliquerait pourquoi Mérovée ne se méfia pas ; il attendait des nouvelles de la reine.

30. L'existence de ces réseaux occultes semble attestée par les chroniqueurs. Incapable d'en comprendre les motivations, Grégoire de Tours y voit les ruses d'une séductrice et fait de tous ces hommes les amants de la reine, ce qui relève du fantasme. L'emprise de Frédégonde sur eux est manifeste, d'ordre amoureux, certes, mais elle ne leur concède rien.

31. Grégoire attribue ce rôle au comte Leudaste de Tours, qu'il haïssait et dont il fait un homme de la reine « agissant par amour ». Ce n'est pas impossible quoique Frédégonde ait personnellement veillé, quelques années après, à faire déchoir et exécuter Leudaste accusé de malversations diverses dans son administration. Il se peut qu'il l'ait beaucoup déçue et que ses services passés n'aient pas suffi à l'absoudre.

32. L'été 576 marque le début d'une décennie de catastrophes naturelles et d'accidents climatiques : pluies et froids hors saison, ou au contraire sécheresse, inondations répétées, destructions des récoltes, orages de grêle dévastateurs, crues des fleuves et rivières, orages très violents provoquant des incendies, tremblements de terre, le tout conjugué entraînant disette, famines, déplacements de populations et épidémies qui frappèrent l'Europe de l'Ouest, en particulier la Gaule et l'Italie. Grégoire de Tours, qui y voit la marque de la colère divine, le futur pape Grégoire le Grand concluant, quant à lui, aux signes avant-coureurs de la Parousie, prétend néanmoins que l'Austrasie fut épargnée. Est-ce la vérité, ou une nécessité de la propagande austrasienne qui voulait voir là le châtement céleste s'abattant sur la Neustrie coupable, ce qui obligeait à prétendre les régions de l'est épargnées, on l'ignore.

33. Il suffit pour s'en convaincre de voir ce qu'il dit du prince wisigoth Hermenégilde, canonisé comme martyr pour avoir refusé, au prix de sa tête, de revenir à l'arianisme familial. Aux yeux de Grégoire, bien que le jeune homme ait épousé la princesse austrasienne Ingonde, il figure le fils indigne qui a osé, quelles que soient les bonnes raisons pour cela, s'insurger contre l'autorité paternelle. Grégoire n'est pas loin de penser que le prince a mérité son triste sort.

34. *Histoire des Francs*, V, 14.

35. Ragnomod est la forme germanique de Raymond.

36. *Histoire des Francs*, V, 8.

37. Telle est du moins la version de Grégoire, trop content de se cacher derrière son confrère parisien qu'il n'aime pas.

38. Le mari d'une de ses nièces, précise-t-il.

39. Le diacre était à l'époque le premier assistant de l'évêque et en général son successeur désigné. Il est prêtre.

40. Ou bien Mérovée a supprimé cet homme ou bien celui-ci, peu désireux de s'expliquer avec son roi, n'est guère pressé de regagner Soissons.

41. Preuve qu'elle s'attendait à la nouvelle et tenait à conserver le contrôle de la situation. C'est la première fois que Grégoire signale la présence de la reine de Neustrie à une audience royale, et il manifeste hautement son étonnement et sa désapprobation parce qu'elle se permet d'intervenir dans la discussion, de donner son avis, et impose son opinion à Chilpéric.

42. Quand on les relâcha, au terme de sept mois en résidence surveillée, Mérovée avait quitté Tours.

43. Pratique courante, qui sera finalement interdite parce que les superstitieux la pratiquaient comme aujourd'hui ils vont se faire tirer les cartes ou lire dans le marc de café, consistant à ouvrir la Bible au hasard et à tirer une prédiction concernant l'avenir du verset sur lequel on vient de tomber.

44. Cela n'empêche pas Grégoire (V, 14) d'écrire avec une délicieuse hypocrisie : « Mérovée parlait des nombreux crimes de son père et de sa marâtre. Bien qu'ils fussent en partie réels, je crois qu'il ne plaisait pas à Dieu qu'ils fussent divulgués par un fils comme je l'ai conclu des faits suivants : un jour, nous étions invités tous deux à un repas et, comme j'étais assis près de lui, il me supplia, pour le bien de son âme, j'ouvris le livre de Salomon et le premier verset qui me tomba sous les yeux disait : "Puisse le corbeau des vallées arracher l'œil qui a regardé son père avec hostilité !" Bien que le prince ne comprît pas, je sus que ce verset avait été choisi par le Seigneur... »

45. L'on peut supposer ce vague remords à cause de l'étonnante réaction de la reine trois ans plus tard quand, espérant racheter à ce prix la vie de ses fils malades, elle exigera de Chilpéric qu'il brûle les registres d'imposition et cesse de pressurer les malheureux. Il le fera, cas probablement unique dans l'histoire de la fiscalité.

46. *Histoire des Francs*, V, 14.

47. Grégoire de Tours fait état d'une troupe de plus de cinq cents hommes, c'est peu crédible. On ignore si ces hommes sont des Austrasiens de Boson, ou appartiennent à l'entourage de Mérovée, dont le chroniqueur a pourtant dit que beaucoup avaient été tués par le comte Leudaste. D'autre part, cette troupe ne devait être ni forte ni impressionnante puisqu'elle va être interceptée par les Burgondes sans opposer de résistance. De là à supposer que Grégoire, très soulagé du départ de son hôte indésirable, a gonflé ses effectifs pour ne pas donner l'impression d'avoir laissé partir un proscrit promis à un sort lamentable, il n'y a pas loin.

48. Gontran s'était remarié avec une certaine Austrigilde dont il avait eu trois enfants, Clodomir, Clotaire et Clotilde, cette fille restant alors sa seule héritière.

49. *Histoire des Francs*, V, 17.

50. Grégoire de Tours (V, 13) minimise les pertes burgondes, parlant de 4 000 morts et prétendant que la Neustrie avait laissé 24 000 hommes sur le champ de bataille. Il faut les réduire d'un côté, les augmenter de l'autre. Mais, dans tous les cas, 30 000 morts, pour une bataille de l'époque, c'est énorme et presque impossible à réparer.

51. Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, V, 18.

52. « De faux témoins », s'insurgera Grégoire de Tours, ce que Prétextat, lui, n'osa pas soutenir.

53. Nécessité de la fonction. Quelques années plus tard, le pape Grégoire, saint homme mortifié de mille façons, renverra à son haras sicilien des chevaux et des ânes en précisant que les chevaux sont des rosses sur lesquelles il lui est impossible de se montrer en public, tout comme il ne saurait sans se ridiculiser monter un âne, animal qui n'avait en son temps nullement dérangé le Christ. Mais le pape, comme les évêques, face à des rois barbares et même face au Basileus, ont besoin d'imposer leur puissance, quitte à paraître manquer à la vertu d'humilité...

54. En tout cas, il s'en targue.

55. « Des flagorneurs », dit Grégoire sans les nommer ; mais il précise ensuite qu'il comparut devant Chilpéric en présence de Ragnomod et Bertrand, ce qui les désigne.

56. Grégoire prend un plaisir manifeste à peindre le roi sous l'aspect d'un homme faible terrorisé par la mégère qu'il a épousée ; toutefois, s'il est évident que Frédégonde a mauvais caractère, Chilpéric s'en arrange et ne paraît pas aussi malheureux en ménage que le prétend le chroniqueur.

57. Bien entendu, Grégoire prétend que tout est faux et que cette confession a été extorquée à Prétextat contre promesse de la vie sauve et de la liberté.

58. Grégoire prétend que Chilpéric aurait fait rajouter de faux articles canoniques afin de perdre l'évêque. C'est oublier que l'Église avait hélas une certaine connaissance de tels comportements et qu'un concile africain avait sévi, en son temps, contre un prélat qui avait assassiné ses neveux mineurs, dont il était le tuteur, pour s'approprier leur fortune.

59. Grégoire accuse Chilpéric de parjure puisqu'il s'était engagé à respecter la personne de Prétextat.

60. Certains pensent qu'il s'agit de Jersey, mais ce peut être aussi l'un des îlots de l'archipel de Chausey.

61. Les courses de chars à l'hippodrome de Constantinople revêtaient une importance d'ordre politique puisqu'elles servaient d'exutoires aux passions du peuple, dont les factions s'affrontaient par auriges interposés. C'est lors d'une course qui déclencha de terribles émeutes que l'empereur Justinien faillit perdre le pouvoir et la vie, et fut sauvé par la détermination de son épouse, Théodora, qui l'exhorta à résister et se défendre en lui disant : « La pourpre, pour un empereur, est le plus beau des linceuls. »

62. Un combat de gladiateurs, à Bayeux au III^e siècle, se soldait par 50 % de pertes, un score à faire frémir un organisateur de spectacles romain, en raison de son coût prohibitif. Qu'un évergète local, pour assurer sa position à des élections municipales, ait pu engager de pareilles sommes, en disait long sur la passion du peuple pour ce divertissement sanglant.

63. Rasée dans les guerres entre la France et l'Autriche, Thérouanne, dans le Pas-de-Calais, a disparu, mais elle fut pendant des siècles une cité prospère et d'une grande importance stratégique.

64. Clovis, sachant les leudes de son cousin Ragnacaire de Thérouanne las de l'avarice sordide de celui-ci, avait acheté leur ralliement par des

bijoux en apparence somptueux. Ils lui livrèrent leur vieux roi, félonie inadmissible selon le code d'honneur franc. Peu après, ils s'aperçurent que les beaux bijoux, prix de leur trahison, n'étaient que du bronze doré. Ils eurent le front de venir s'en plaindre. Clovis répondit que « ceux qui vendent leur roi méritent d'être payés d'un or de ce genre », attitude qui ne lui gagna pas les cœurs de ses nouveaux sujets.

Notes

1. *Histoire des Francs*, V, 18.

2. *Idem*.

3. Il suffit de voir comment, quelques années plus tard, réagira le roi d'Espagne Léovigild quand il réussira à s'emparer de son fils rebelle, le prince Hermenégilde. Certes, il lui épargnera les supplices abominables que Clotaire avait infligés à Chramne, et dont les contemporains avaient estimé qu'ils dépassaient la norme, mais il n'aura aucun regret à le faire décapiter.

4. En 580, le préfet Mummole, accusé d'avoir jeté un sort aux jeunes princes de Neustrie, subira une partie de ces supplices. Sur ce, Frédégonde, revenue de sa colère, prise de pitié, lui fera grâce et le renverra chez lui, près de Bordeaux. Or, le malheureux arrivera vivant, au terme d'un voyage de plusieurs semaines entre Soissons et la Guyenne.

5. Il faut toutefois nuancer. Certes, l'Église condamne le suicide et menace de la damnation les suicidés ; mais, à la fin de l'Antiquité, quand survivent une part des vieilles mœurs romaines, et la notion de « suicide vertueux » dont le but est d'épargner le déshonneur, militaire s'agissant d'un homme, social s'agissant d'une femme, elle fait preuve de véritable tolérance. Des suicidées incontestables, Pélagie, Domnina et ses filles, qui se donnèrent la mort pour échapper au viol qui attendait les chrétiennes lors de la persécution de Dioclétien au début du IV^e siècle, n'en ont pas moins été considérées comme d'authentiques martyres et portées sur les autels, partant du principe qu'elles n'avaient pas su mal agir et que leur ignorance les avait préservées de la faute. Principe maintenu par les théologiens : le croyant mal informé qui, pour échapper à une fin horrible, se donne la mort sans mesurer la gravité de son péché en est absous, et même celui qui préfère se tuer que risquer, sous la torture, de perdre ses proches. « L'ignorance invincible » dégage la responsabilité. Par ailleurs, même aux époques les plus sévères, ce jugement a été atténué et la fameuse formule du curé d'Ars consolant la veuve d'un suicidé en lui disant : « Madame, entre le pont et l'eau, il y avait place pour le repentir et pour le pardon ! », se retrouve mot pour mot chez des

auteurs médiévaux.

6. Il ne faut d'ailleurs pas se méprendre : la Grèce et Rome réservent leur indulgence envers les suicidés à des cas précis. Lucrèce se poignardant pour sauver sa vertu, Caton d'Utique ou Brutus se jetant sur leur glaive pour ne pas tomber vivants au pouvoir du vainqueur, sont des modèles d'héroïsme, non le désespéré qui se donne la mort pour échapper aux drames de son existence. L'usage d'enterrer les suicidés dans un coin à part des cimetières remonte à Athènes, pas au christianisme.

7. Malgré les invasions et leurs destructions, la Gaule possède encore quelques belles bibliothèques, recelant quelquefois les ultimes exemplaires de grands classiques de la littérature grecque et latine perdus ailleurs. Les auteurs chrétiens ayant été moins diffusés en Gaule qu'en Italie, parce que les événements avaient coupé le pays du reste de l'empire, ils n'ont pu supplanter auprès des lettrés les écrivains païens dont l'Église, en Italie, commençait à déconseiller la lecture aux fidèles. On le voit quand le pape Grégoire, à la même époque, reproche à l'évêque Didier de Vienne qui dispense dans son diocèse des cours de grammaire, c'est-à-dire l'enseignement des Lettres latines, de faire étudier aux futurs prêtres des auteurs qui n'ont pas connu le message du Christ.

8. Démarcation parfaite du suicide de Brutus après la deuxième bataille de Philippes le 24 octobre - 42. Tout y est, même l'éloge de l'amitié. Ce qui a incité certains historiens à mettre l'histoire en doute, soupçonnant Grégoire de Tours d'avoir inventé. Il se peut que quelques détails soient des embellissements littéraires, mais le fond de l'affaire demeure plausible.

9. Il ne s'agissait pas d'une arme du type couteau de chasse ou poignard de combat, mais d'un objet utilitaire, assez petit pour être passé inaperçu.

10. De toute façon, les suicidés, dès avant le christianisme, ne pouvaient pas être enterrés avec les autres. Il est possible que les accusations portées contre Frédégonde par Grégoire de Tours aient été forgées afin de laver la mémoire du prince de ce crime interdisant les obsèques catholiques, afin de justifier, en 585, la décision du roi Gontran de faire rechercher les dépouilles de ses neveux et de leur conférer des sépultures décentes.

11. Gontran de Burgondie en fait l'expérience à la même époque, car

les parents de sa première épouse, Marcatrude, ne cessent de revendiquer et de dénier toute légalité à sa seconde union, alors même que Gontran, lui, a attendu d'être veuf pour se remarier.

12. Grégoire de Tours (VI, 24) laisse dans l'ombre le nom de la mère de Gondovald, précisant seulement que le mari n'était pas le père de l'enfant et que le jeune garçon fut, dès son enfance, accoutumé à porter les cheveux longs. Certains historiens en ont conclu que l'enfant était né d'une autre liaison de Clotaire et non de sa brève union avec Vuldetrade. Or, prendre la femme d'un homme libre et noble était, selon la coutume franque, considéré comme un crime majeur entraînant la déchéance du souverain. Childéric, le père de Clovis, en avait fait l'expérience puisque les Saliens l'avaient détrôné sous l'accusation d'avoir suborné les filles, les femmes et les sœurs de ses guerriers. Il faut donc en conclure que la mère n'était pas mariée quand Clotaire l'avait distinguée. Cela a permis à d'autres de prétendre que Clotaire, qui ne reniait pas d'habitude ses bâtards, doutait de sa paternité. Mais, dans ce cas, pourquoi se soucier d'établir la mère ? Il est plus vraisemblable de conclure qu'il ne voulait pas aggraver ses rapports tendus avec l'épiscopat en exhibant le fruit d'une union coupable et interdite et en lui reconnaissant des droits.

13. On se souvient que Sigebert s'était entendu avec les Wisigoths contre les Byzantins.

14. Au point qu'elle le soutiendra quelques années plus tard afin de gêner Gontran et Frédégonde et laissera même entendre qu'elle est prête à l'épouser.

15. Grégoire prétend qu'il est un fils de serf, prétexte dont ce grand seigneur gallo-romain use volontiers quand il souhaite discréditer un adversaire. Si c'est vrai, cela démontre que la société mérovingienne restait relativement ouverte et qu'une ascension sociale y était possible.

16. Il est intéressant de noter, toutes proportions gardées, que les accusations d'adultère portées contre Frédégonde sont une fois de plus de la même eau que celles portées au début de la Révolution contre Marie-Antoinette, accusée d'avoir trompé Louis XVI et fait endosser au roi des paternités dont on le prétendait incapable.

17. La plupart des réseaux de distribution d'eau remontant à la présence romaine sont hors d'usage depuis longtemps faute d'entretien, surtout dans le nord de la Gaule où ils revêtaient moins

d'importance qu'au sud souffrant de sécheresse récurrente.

18. Au point que les Berruyers, désobéissant à Vercingétorix qui voulait, en pratiquant la politique de la terre brûlée, contraindre César, coupé de ses bases et privé de ravitaillement, à se replier, avaient refusé de détruire leur ville, décision peu patriotique qui fit échouer la stratégie gauloise et amena la victoire romaine.

19. Leur vétusté et le mauvais entretien expliquent en partie l'ampleur des dégâts.

20. *Histoire des Francs*, V, 33.

21. Cela fait de l'*Histoire des Francs* un précieux document sur les conditions météorologiques de l'époque.

22. *Histoire des Francs*, V, 49.

23. Grégoire, très embarrassé, hurle à la calomnie et prétend que ses proches l'ont chargé par peur de la torture.

24. Grégoire prétend que Félix lui en voulait parce qu'il espérait voir l'un de ses proches porté à l'archevêché de Tours à sa place.

25. Bruno Dumézil, dans sa biographie de Brunehilde, trouve cette coïncidence trop belle pour être honnête et pense que Fortunat avait été engagé exprès pour la circonstance. Mais ce jeune prêtre de Trévis, s'il possédait un joli talent pour la poésie, jouissait-il d'une réputation si grande que le roi d'Austrasie ait entendu parler de lui et l'ait fait venir uniquement pour célébrer ses noces ? Rien ne le laisse supposer.

26. Complicé parce que Fortunat souffre du mal de mer et qu'au lieu de prendre, comme tout le monde, un bateau qui l'aurait déposé à Marseille, il a choisi de passer par la route terrestre, à travers les Alpes, le Tyrol, la Bavière, et enfin l'Austrasie.

27. C'est la vraie forme de Clotilde, conservée afin d'éviter des confusions avec toutes les Clotilde de la dynastie mérovingienne.

28. On admirera la prudence de Frédégonde qui, sachant d'expérience combien une fille d'honneur jeune et jolie constitue un péril pour la reine en titre, s'entoure de laiderons et d'infirmes.

29. Dans son *Liber gloria martyrum*, V, Grégoire prétend que la malheureuse n'était pas infirme de naissance mais qu'on lui avait arraché les yeux à la suite d'une condamnation pénale. C'est

évidemment un miracle beaucoup plus impressionnant mais on peut, sauf à supposer une terrible erreur judiciaire, se demander pourquoi Chilpéric et Frédégonde s'intéressaient au sort de cette criminelle. À moins que ce soit une façon de souligner leurs mauvaises fréquentations...

30. *Carmina*, IX, I, 117.

31. Grégoire de Tours (V, 49) donne une version très personnelle et très partielle du procès qu'on lui a intenté, l'essentiel étant de faire admettre qu'il était innocent.

32. Il semble que Grégoire, un temps au moins car il finira par oublier et traitera Rigonthe aussi mal que ses parents, ait éprouvé une certaine reconnaissance envers la princesse qu'il qualifie abusivement de « reine » par allusion à son mariage manqué avec le roi Reccared d'Espagne.

33. Fruit de ses rapines, affirme Grégoire, mais peut-être plutôt compensation pour avoir joué les dindons de la farce.

34. *Histoire des Francs*, V, 50.

35. *Histoire des Francs*, V, 35.

36. Rien n'est précis dans les chroniques du temps. Il semble qu'ils n'eurent pas le temps de quitter Berny, jusque-là l'une de leurs demeures favorites, ce dont témoignaient la fréquence des séjours et les travaux d'embellissement et de restauration en cours. Ce qui est évident, c'est que la villa demeura, dans l'esprit du couple, attachée à ses pires souvenirs et que ni Chilpéric ni Frédégonde n'y retournèrent par la suite.

37. À la différence de ses frères aînés, Chlodobert, baptisé sans doute parce qu'il eût été de mauvais effet de l'omettre après avoir répudié Audowère pour avoir manqué aux rites baptismaux à la naissance de Basine, et Samson, baptisé à la naissance parce qu'il ne semblait pas viable.

38. C'est Grégoire de Tours qui l'affirme et, même si la chose est possible, voire dans l'ordre surnaturel du sacrement, il se peut qu'il s'agisse d'une volonté édifiante et apologétique pour inciter au baptême des jeunes enfants.

39. Les adultes et les filles, peut-être parce que la maladie se transmet par des baignades dans des rivières ou des mares infestées de

staphylocoques, plaisir estival favori des jeunes garçons mais rarement permis aux adolescentes pour des questions de décence.

40. *Histoire des Francs*, V, 34. Il faut évidemment considérer qu'il ne s'agit pas du discours exact mais d'une reconstitution plus ou moins fiable. Mais ce qui ne fait pas de doute, c'est l'étendue de la douleur maternelle de Frédégonde et l'extraordinaire sacrifice expiatoire auquel consent son mari.

41. D'où les proverbes météorologiques toujours attachés à la mémoire de saint Médard, grand faiseur de pluie et de beau temps.

42. *Histoire des Francs*, V, 34.

43. *Histoire des Francs*, V, 39.

44. C'est parce que cette crinière triomphale est inconfondable et qu'elle en est jalouse que le premier soin de Frédégonde sera de faire tondre la fille et exposer ses cheveux devant la porte de la demeure de Clovis.

45. Il ne le fut pas, précise-t-il, accréditant le séjour à Berny, alors que le reste de son récit le rend soit improbable soit très court.

46. L'acharnement de Grégoire contre Frédégonde en est en partie responsable. Il veut la charger de tous les crimes, accumule présomptions et soupçons, tout en cherchant à conserver une apparence de neutralité et en se disculpant de sympathies pour l'Austrasie, de sorte que les versions contradictoires se mêlent, se bousculent, s'enchevêtrent et qu'il devient impossible d'y voir clair.

47. Jusqu'à une époque relativement récente, nos ancêtres se méfiaient, non sans raison, de l'eau de puits ou de fontaine et buvaient de préférence des boissons alcoolisées dans lesquelles les colibacilles et autres organismes ne proliféraient pas. Mais les enfants buvaient de l'eau, et, en plein été, c'étaient eux qui allaient jouer et se baigner dans les lacs, les mares, les ruisseaux pollués. Cela peut suffire à expliquer pourquoi ils furent les premières victimes de l'épidémie.

48. Et comme se comportera quelques années plus tard la reine Brunehilde, lorsque son fils et sa bru mourront victimes probables d'une intoxication botulique, évidemment inconnue alors ; elle hurlera à l'assassinat et accusera Frédégonde.

49. Du moins pour nous, puisque Grégoire ne paraît pas savoir qui fut l'informateur de la reine.

50. Grégoire consent du bout des lèvres à admettre que Clovis avait en effet proféré de nombreuses menaces à l'encontre de son père et surtout de sa marâtre, et laisse entendre que ce serait ces propos que la servante aurait confirmés, non un quelconque complot destiné à supprimer les enfants de Frédégonde.

51. Grégoire de Tours (V, 39) reconnaît qu'elle « désirait apprendre de la bouche de Clovis si les choses s'étaient véritablement passées comme on le lui avait rapporté ».

52. Reste une dernière possibilité : c'est que Clovis ait été assassiné par l'un de ses complices inquiet de sa fâcheuse propension au bavardage et qui préférerait le faire taire avant d'être compromis à son tour.

53. *Histoire des Francs*, VIII, 10.

54. C'est ainsi que finit la mère de Clotilde, noyée dans un étang des Dombes parce que son beau-frère Gondebaud avait besoin de jeter un doute sur la légitimité de ses deux nièces afin de les écarter, elles et leurs descendants potentiels, de la couronne burgonde. Ce plan ne fonctionna pas.

55. Dans le panthéon germanique, il existe deux séjours des morts : le Walhalla où vont les héros guerriers, et le royaume de Hell, mot qui signifie toujours enfer en anglais, du nom de sa gardienne, une déesse horrible dont le visage est blanc d'un côté, noir de l'autre, et qui reçoit tous les autres : femmes, enfants, civils, et guerriers qui ont connu la honte de mourir dans leur lit ou de vieillesse. Le Walhalla est un endroit très plaisant, selon les mentalités de l'époque ; Hell est épouvantable.

56. On n'est pas obligé de croire au roman-feuilleton que raconte Grégoire : récupération miraculeuse du cadavre de Clovis par un paysan dévoué qui reconnaît le prince à ses longs cheveux et l'enterre dans son champ avant de le restituer à Gontran qui, cinq ans après, parvient à identifier le corps !

57. C'est bien ce qu'aurait fait le brave paysan dont parle Grégoire en donnant une sépulture au prince et en ayant l'air, du même coup, d'accuser le roi et la reine d'avoir condamné un innocent. Version vraiment peu crédible, mais qui permet de présenter le couple royal de Neustrie sous les traits de monstres haïs et méprisés de leurs sujets. Or les obsèques de Chlodobert à Soissons ont démontré le contraire.

58. On vient de voir Gontran de Bourgondie préférer adopter son neveu Childebart II d'Austrasie plutôt que se lancer dans les complications et les dangers que représenterait une reconnaissance de sa fille, Clotilde, comme héritière du trône.

59. En admettant que l'affaire n'ait pas été inventée afin de lui nuire.

60. Curieusement, Grégoire, d'ordinaire si prompt à dire des horreurs sur le compte de Frédégonde, s'il mentionne bien, pour le lui imputer, l'assassinat d'Audowère et signale l'enfermement au couvent de sa fille, ne fait aucune allusion à ce viol qui servirait pourtant sa cause. Est-ce délicatesse et scrupules envers la victime ? Ignorance totale de cet affreux détail ? Ou faut-il supposer que ce viol tragique ne s'est jamais produit ?

61. Il lui faudrait sans cela une grande audace et beaucoup d'inconscience, en 584, pour proposer à Léovigild d'unir le prince Reccared à Basine, sachant que la cour wisigothe ne tolérerait pas l'alliance avec une princesse déflorée et que le scandale, doublé de déshonneur pour toute la Neustrie, serait énorme.

62. Sûrement parce que la reine et la princesse ne résidaient pas en clôture, dont la violation eût entraîné de graves sanctions ecclésiastiques ; or il n'y eut aucune plainte portée par l'abbesse ni aucune sanction réclamée par l'évêque du Mans.

63. Par esprit d'humilité, sainte Radegonde a refusé l'abbatiate du monastère qu'elle a fondé, où elle vit en simple moniale sous la direction d'une de ses anciennes suivantes et meilleure amie, Mère Agnès.

64. Et ce depuis la nuit des temps, car le bâcher punissait déjà ces pratiques à Athènes et à Rome. Ce n'est nullement une innovation chrétienne.

65. *Carmina*, IX, 2.

66. La réaction de Radegonde et de Fortunat tend aussi à exempter Frédégonde dans l'affaire du viol présumé de Basine. En effet, la reine moniale qui avait recueilli la princesse était fatalement dans la confiance du drame et cela, elle ne l'eût pas absous. Elle n'aurait pas écrit, ou fait écrire par Fortunat, plusieurs mois après, pour donner un semblant d'approbation à des exécutions politiques si elle n'avait pas adhéré à la thèse du complot ou si elle avait su qu'une innocente en avait fait les frais.

67. *Histoire des Francs*, VI, 12.

68. *Histoire des Francs*, VI, 4.

69. Grégoire de Tours (*Histoire des Francs*, X, 19) cite cette lettre qui figurera parmi les documents à charge contre Ægidius lors du procès qui aboutira à sa déposition. L'évêque de Reims niera farouchement, bien entendu, avoir jamais reçu un tel courrier de Chilpéric, mais sera confondu par le témoignage de son secrétaire privé qui affirmera l'avoir collationné avec d'autres correspondances. Disait-il la vérité ou pas, c'est une autre affaire.

70. *Histoire des Francs*, VI, 23 et 27.

71. Cette première dynastie s'était éteinte avec le petit-fils de Thierry, le jeune roi infirme Thibaud, et Childebert II n'a pas plus de liens avec elle que n'en a le fils de Chilpéric.

72. Et gênés par le butin qu'ils avaient déjà fait en route car, selon leurs mauvaises habitudes, se croyant en pays conquis même sur les terres de leur roi, les Francs ont tout dévasté sur leur passage, y compris en Neustrie.

73. *Histoire des Francs*, VI, 31.

74. En fait, Clotilde la jeune mourut sur le chemin du retour, après que ses frères l'aient libérée de son mari en l'assassinant, mais ce fut incontestablement des mauvais traitements endurés durant son mariage espagnol.

75. *Histoire des Francs*, VI, 34.

76. Ce qui est révélateur du faste entourant un petit prince héritier franc.

77. Grégoire de Tours (VI, 35) précise perfidement qu'elle fit tout de même récupérer l'or et l'argent qui furent refondus.

78. Rien à voir avec le duc burgonde Mummolus.

79. Elles avaient empiriquement découvert le principe de base des antibiotiques et de la pénicilline.

80. Elles connaissaient ainsi les propriétés de la digitaline, extraite de la digitale, qui soigne certains problèmes cardiaques, mais en aggrave d'autres.

81. Sauf à supposer que Grégoire a présenté les événements à sa

manière pour noircir Frédégonde et fait disparaître une certaine cohésion interne des événements.

Notes

1. Ce qui parut tout aussi légitime que les mises à mort des fils de Chilpéric puisque ces princes s'étaient pareillement élevés contre leur père. Toutefois, il apparut assez vite que Herménégilde avait été condamné non pour rébellion mais pour avoir refusé de revenir à l'arianisme familial. L'Église le considéra donc comme un authentique martyr et l'éleva aux honneurs des autels.

2. Les Byzantins récupéraient ainsi de nombreux héritiers potentiels des trônes barbares, dans l'intention de les renvoyer chez eux le moment venu et de déstabiliser leur pays, avant d'y installer un allié qui favorisera leur éventuel retour. En dépit de longues tractations diplomatiques de l'Austrasie, jamais ils ne rendront Ingonde et son fils. La princesse mourra quelques mois plus tard de maladie à Carthage. Athanagild sera alors expédié à Constantinople d'où sa grand-mère Brunehilde essaiera vainement de le faire revenir. Il y mourra au seuil de l'adolescence sans avoir jamais revu l'Occident.

3. À condition, bien entendu, que ce viol ait eu lieu.

4. En 589, deux ans après la mort de Radegonde, suivie de près par celle de l'abbesse, Mère Agnès, les deux princesses, Clotilde de Paris et Basine d'Austrasie, prendront la tête de ce que l'on appellera « la révolte des nonnes », véritable mutinerie d'une centaine de jeunes religieuses de Sainte-Croix de Poitiers qui briseront la clôture et s'enfuiront afin d'aller réclamer le droit de quitter un couvent où elles ont été enfermées parfois dès l'enfance. L'on peut donc s'interroger sur la vocation religieuse de Basine et la valeur des vœux qu'elle aurait prononcés.

5. Là encore, Radegonde se borne à l'argument religieux, « une épouse du Christ ne retourne pas aux vaines voluptés du monde », et ne fait aucune allusion au viol de la princesse qu'elle ne saurait ignorer s'il avait eu lieu. Il s'agirait pourtant d'un argument absolu à opposer aux prétentions de Chilpéric.

6. *Histoire des Francs*, VI, 41.

7. Nombreuses sont les civilisations où on ne donnait pas de nom au nouveau-né, sauf à lui en attribuer un faux qui disparaîtrait plus tard, afin de le protéger du mauvais œil et des jeteurs de sorts.

8. Grégoire de Tours (VI, 45), qui se montre peu clair sur cet événement, laisse penser que l'ambassadeur espagnol se vit remettre la princesse et ses bagages, mais la suite des événements laisse supposer que non : s'il avait eu la charge de la fiancée de son prince héritier, le Wisigoth eût veillé aux intérêts de son pays et Rigonthe serait arrivée à bon port dans des délais normaux avec l'intégralité de sa dot, ce qui ne fut pas le cas, comme on le verra.

9. Ce qui reste proportionné comparé aux quatre chariots du trousseau du petit prince Thierry mort à neuf mois.

10. Il faut se souvenir que le « don du matin » est le prix versé par le marié à sa jeune femme en échange de sa virginité. Frédégonde ne pouvait y prétendre.

11. On l'a vu au mariage de Brunehilde.

12. C'est toujours Grégoire de Tours qui l'affirme, ce qui oblige à des réserves, d'autant que l'on retrouve dans ce passage des réminiscences de lectures classiques concernant des prisonniers de guerre refusant grâce au suicide (que bizarrement l'évêque oublie de condamner) le sort servile qui les attend.

13. Mot à mot, cela signifie « mauvais présage » mais peut déjà vouloir dire « malheur ». L'anecdote est-elle vraie ou relève-t-elle du présage introduit après coup pour dramatiser un récit dont l'auteur connaît le dénouement ? Il faut admettre que cela répond bien au dernier adieu de la reine Goiswinthe à sa fille Galswinthe : « Prends garde ! »

14. 12 kilomètres.

15. Certains historiens veulent qu'elle se soit trouvée à Chelles, cela afin de souligner sa réaction lors de la mort de son mari ; mais ils n'expliquent pas comment elle fit pour regagner Paris, à plus de vingt kilomètres de là, en pleine nuit, au milieu de la panique ambiante, et trouva le temps d'envoyer chercher son fils à Vitry. Il est plus raisonnable de supposer qu'elle n'avait pas quitté Paris et qu'elle avait déjà donné des ordres pour lui ramener l'enfant.

16. Grégoire de Tours (VI, 46) est un excellent écho de l'opinion des évêques quant au salut de Chilpéric : il l'estime damné et s'appuie sur un rêve qu'aurait fait Gontran quelques jours plus tôt, où il voyait son frère se consumer dans les chaudrons infernaux pour fonder cette charitable certitude, au demeurant fort peu catholique. Ces spéculations évitent au chroniqueur de poser la seule question

importante : qui a fait le coup ? Grégoire ne peut évidemment pas ignorer l'implication de l'Austrasie dans ce crime, mais en loyal sujet, il n'en dit rien et se borne à déclarer que Chilpéric était unanimement détesté et que sa disparition n'est donc pas une grande perte.

17. Grégoire de Tours (VII, 5) prétend que quelqu'un, sans doute Ragnomod, lui a soufflé l'idée, mais Frédégonde est assez fine pour y avoir pensé toute seule.

18. Dont le fameux plat de cinquante livres d'or incrusté de pierreries. *Histoire des Francs*, VII, 4.

19. *Histoire des Francs*, VII, 5.

20. Saint-Germain-des-Prés.

21. Cent ans plus tard, la chronique de Saint-Denis, écho lointain de ces racontars, en arrive à une version vaudevillesque : Frédégonde est en train de se laver les cheveux dans sa chambre quand elle sent une main masculine lui flatter la croupe. Elle croit qu'il s'agit de son amant, un certain Landric, et s'écrie : « Arrête, Landric, ce n'est pas le moment ! » En fait, c'est Chilpéric qui est revenu plus tôt que prévu de la chasse et qui découvre par cette bévue son infortune. Après quoi, le couple adultère n'a plus d'autre choix que le tuer... Rien de tout cela ne tient évidemment debout, et la *Chronique* de Frédégaire (III, 93), moins complaisante que Grégoire de Tours envers le pouvoir austrasien, résume l'opinion générale en accusant Brunehilde d'avoir fait assassiner Chilpéric, un peu pour venger Sigebert, tué de la même façon neuf ans plus tôt, beaucoup dans l'illusion d'assurer la couronne de Neustrie à Childebert.

22. *Histoire des Francs*, VII, 9. Grégoire propose de l'incident une version plus favorable à l'Austrasie puisque Rigonthé atteint Toulouse sans difficulté et s'y installe dans l'attente des ambassadeurs. Didier n'est plus un traître et un voleur mais l'agent fidèle et diligent de Childebert II, son roi légitime au profit duquel il confisque la dot d'origine douteuse avant de faire placer la princesse en résidence surveillée.

23. Qui n'en parut pas très heureux à voir la façon dont il parle d'Eberulf, assurant que cet ivrogne impie et sacrilège n'avait jamais été son ami, qu'il ne le connaissait pas, qu'il n'avait rien à voir dans l'assassinat de Chilpéric, et que, de toute façon, il ne se trouvait même pas à Tours en même temps qu'Eberulf.

24. Si l'on veut que le couple soit fécond, mieux vaut, en effet, une épouse plus âgée apte à enfanter dans les meilleurs délais. Les ministres du jeune Louis XV en feront autant quand il rompront ses fiançailles avec la petite infante espagnole, élevée à Versailles, mais encore loin de l'âge nubile, pour lui faire épouser en toute hâte, à quatorze ans, la très modeste Marie Lecszinska, qui avait vingt-deux ans.

25. Elle le prouvera dans quelques années, après avoir épousé le roi arien des Lombards. Ayant obtenu de son mari que leurs enfants soient baptisés dans la foi catholique, elle parviendra, avec l'aide du pape Grégoire I^{er}, à amener sa nation au catholicisme, ce qui permettra de pacifier l'Italie réunifiée dans une même religion.

26. Si Gondovald est bien le fils de Clotaire, il est un compétiteur dangereux non seulement pour Gontran et le petit Clotaire II, mais aussi pour Childebert II, et sa mère ne fera jamais rien susceptible de nuire à son fils.

27. Ce qui n'avait pas empêché le duc Didier de lui offrir la main de la princesse Rigonthé toujours enfermée dans la cathédrale de Toulouse, oubliant que, si Gondovald était véritablement le fils de Clotaire, il était par conséquent l'oncle de Rigonthé, union incestueuse et interdite.

28. *Histoire des Francs*, VIII, 29.

29. C'est Grégoire de Tours qui le dit, oubliant combien une pareille réaction, si peu évangélique, est indigne d'un évêque, et plus encore du saint homme sous les traits duquel il veut nous peindre Prétextat.

30. Là encore, ce sont les termes de Grégoire de Tours.

31. Telle est la date à laquelle l'Église fête saint Prétextat, et qui correspond normalement à l'anniversaire de son martyre. Cependant, sous prétexte que Grégoire de Tours écrit (VIII, 31) que c'était « le jour de la Résurrection du Seigneur », certains historiens veulent le prendre au pied de la lettre et, au lieu de comprendre qu'il s'agit d'une formule pour désigner le dimanche en général, tiennent à situer l'assassinat de l'évêque de Rouen le matin de Pâques 586.

32. Autrement dit au défaut de la cuirasse. Détail édifiant puisque Prétextat est soupçonnable de porter une cotte de mailles même sous ses habits sacerdotaux.

33. Sauf à supposer, ce qui serait énorme, qu'ils étaient tous complices, il faut croire que Prétextat n'était ni très respecté ni très aimé de son clergé.

34. *Histoire des Francs*, VIII, 31.

35. Plutôt quelques jours puisque l'évêque de Coutances eut le temps d'être averti et de faire le déplacement jusqu'à Rouen où il arriva alors que Prétextat venait de rendre l'âme.

36. Ce qui ne l'empêcha pas d'être aussitôt canonisé comme martyr victime de son devoir épiscopal qui lui avait fait encourir la haine meurtrière d'une reine. De nos jours, sa canonisation serait impossible tant son rôle politique donne lieu aux soupçons et jette un doute sur les raisons de son assassinat.

37. Les fameux seigneurs francs dont parle Grégoire, qui les fait passer pour des Rouennais, et qui portent les pires accusations contre Frédégonde.

38. S'il y eut bien mort, car il est remarquable que tous les agents austrasiens prétendent assassinés par Chilpéric ou Frédégonde soient entourés, chez Grégoire de Tours, d'un profond anonymat. On ne sait pas plus le nom de la prétendue victime de l'hydromel de la reine que celui du diplomate disparu à Paris en 584. De là à se demander si, en dépit des détails complaisamment fournis par le chroniqueur, ces gens ont bien existé, il n'y a qu'un pas, et une forte envie de le franchir.

39. Les symptômes que décrit Grégoire de Tours – douleur dans la poitrine et l'épigastre, sensation d'oppression et de « blessure interne », perte de la vue – font davantage penser à l'infarctus qu'à l'empoisonnement.

40. Mêlé d'absinthe, précise Grégoire, sûrement parce que l'amertume de l'absinthe est censée couvrir celle du poison...

41. *Histoire des Francs*, VIII, 31.

42. Il n'est pas indifférent de noter que Véran sera l'année suivante le parrain du fils aîné de Childebert ; cela souligne où vont ses sympathies.

43. Toujours anonyme.

Notes

1. Autre détail intéressant qui peint bien la personnalité de feu Prétextat : il détient des esclaves, alors que l'Église a réclamé l'abolition de l'esclavage en rappelant qu'aucun homme ne peut se prétendre détenteur de son prochain, comme lui créé à l'image de Dieu.

2. L'on peut aussi se faire l'avocat du diable et dire que la culpabilité de Frédégonde, quoique plausible, n'est pas démontrée. Après tout, ainsi qu'on l'a vu, l'Austrasie trouvait son intérêt dans le meurtre de Prétextat, à condition de faire accuser la reine de Neustrie. Et l'évêque de Rouen comptait quelques solides ennemis, capables d'avoir agi de leur propre chef.

3. *Histoire des Francs*, VIII, 41.

4. *Histoire des Francs*, VIII, 42.

5. *Histoire des Francs*, VIII, 43

6. Grégoire de Tours (VIII, 44) fait état d'une réponse donnée aux envoyés neustriens mais n'en révèle pas le contenu. Était-il dépourvu de véritable intérêt ou bien donnait-il plus ou moins raison à la Neustrie, notamment sur le maintien de Clotaire dans ses droits, ce qui expliquerait que le chroniqueur austrasien ait préféré n'en pas parler ?

7. C'est la version de Grégoire de Tours (VIII, 44).

8. C'est aussi l'opinion de Bruno Dumézil dans sa biographie de Brunehilde.

9. Précaution inutile : le cadavre de Radegonde jouissait d'un privilège mystique bien connu, l'incorruptibilité, qui le mit à l'abri des lois ordinaires de la décomposition. Les protestants qui profanèrent son tombeau le 15 mai 1562 furent eux-mêmes obligés de le constater, puisque c'est un corps intact qu'ils jetèrent dans le bûcher allumé pour la destruction des « superstitions papistes ».

10. *Histoire des Francs*, IX, 20.

11. Ce mariage ne se fera d'ailleurs pas.

12. *Histoire des Francs*, IX, 11.

13. *Histoire des Francs*, IX, 34. S'il ne convient pas de prendre au pied de la lettre l'anecdote rapportée par Grégoire, selon laquelle Frédégonde aurait tenté de tuer sa fille en lui rabattant sur le cou le couvercle du coffre à bijoux dans lequel elle avait avidement plongé, l'explication qu'il donne des querelles entre la reine et la princesse, celle-ci se posant en véritable héritière et souveraine de Neustrie, doit avoir un fond de vérité.

14. *Histoire des Francs*, IX, 18.

15. Sauf en cas d'urgence, et dès lors qu'on renonçait à baptiser les nouveau-nés, l'usage se maintenait encore dans la dynastie mérovingienne d'attendre la date traditionnelle de Pâques pour procéder au baptême. Cependant, depuis 496 et la conversion de Clovis, il était admis que la cérémonie pouvait être célébrée aussi à Noël. Il subsiste donc un léger doute sur la date du baptême de Clotaire II : Noël 590 ou Pâques 591.

16. *Histoire des Francs*, IX, 20.

17. C'est-à-dire devenir un grand guerrier puisque Clotaire signifie « Glorieux au combat ».

18. *Histoire des Francs*, IX, 28.

19. C'est ainsi en effet que l'histoire devait se finir. Childebart n'avait plus que quatre ans à vivre ; ses fils ne parviendraient pas à perpétuer la dynastie et Clotaire II réunirait sur sa tête toutes les couronnes franques.

20. *Histoire des Francs*, X, 27.

21. Ce qui n'est même pas certain, car nous ne savons rien des circonstances du décès du couple. L'hypothèse de l'intoxication alimentaire est plausible mais un virus hivernal spécialement agressif n'est pas à exclure.

22. Brunehilde manifesta en public peu de chagrin, et quelques historiens en ont conclu, ce qui paraît exagéré, qu'elle avait attenté à la vie d'un fils adulte désireux de s'émanciper de la tutelle maternelle.

23. La mort de Grégoire de Tours crée un vide irréparable dans nos sources, vide qui ne sera pas comblé de sitôt. En dépit de ses partis pris et ses défauts, de sa tendance à embellir la vérité quand cela l'arrangeait, de la noircir quand il parlait de la Neustrie, et de tout incliner à ses vues, l'évêque chroniqueur était un témoin unique. À

compter de sa disparition, les historiens ne peuvent plus s'appuyer que sur Frédégaire, qui n'est pas contemporain des faits, et qui, versant dans l'excès contraire, est hostile à l'Austrasie. Ce vide explique les lacunes et les incohérences concernant les ultimes années du VI^e siècle et l'absence de réponses à nombre de questions.

24. Et le sera bien plus encore en 600 lorsque l'Austrasie obtiendra à Dormelles une victoire écrasante sur la Neustrie qui sera alors démembrée pour un temps, ne laissant à Clotaire II qu'un minuscule royaume le long de la Seine dans la région rouennaise.